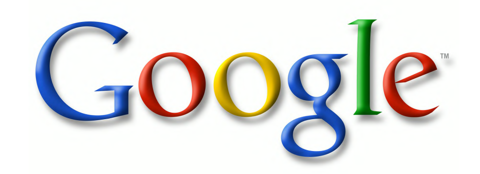
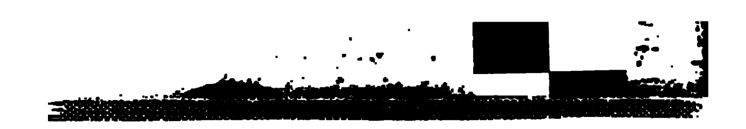
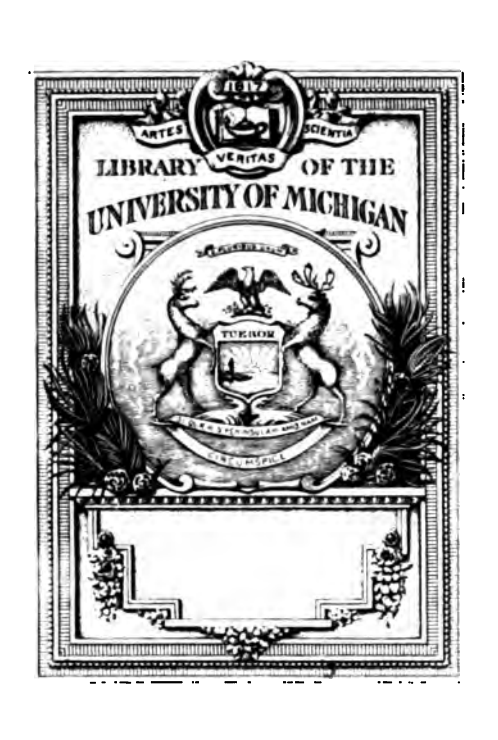

Google






1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE



Wrest Park.



[redacted]

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE MARIVAUX.

TOME VI.

PARIS, IMPRIMERIE DE CASIMIR, RUE DE LA VIEILLE-MONNAIE, N° 12.

N° 12.

OEUVRES

COMPLÈTES

DE MARIVAUX

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE ;

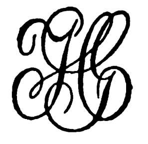
NOUVELLE ÉDITION,

AVEC UNE NOTICE HISTORIQUE SUR LA VIE ET LE CARACTÈRE DU TAL
DE L'AUTEUR,

DES JUGEMENS LITTÉRAIRES ET DES NOTES,

PAR M. DUVIQUET.

TOME SIXIÈME.



PARIS,

HAUT-COEUR ET GAYET JEUNE, LIBRAIRES-ÉDITEUR

RUE DAUPHINE, N° 20.

CHARLES GOSSELIN, LIBRAIRE, RUE DE SEINE, N° 12.

MDCCCXXV.



JUGEMENT

SUR

LE ROMAN DE MARIANNE.

Je crois inutile d'examiner à quelle classe de romans appartient *Marianne*. Très-peu partisan de ces classifications arbitraires que l'on a transportées du domaine de la science, où elles ont du moins l'avantage de soulager la mémoire, dans celui de l'imagination où elles n'ont d'autre effet que de la distraire et de l'embarrasser, je pense qu'il est bon d'appliquer aux productions de l'esprit la seule distinction qu'un grand compositeur appliquait il y a quelques années à la musique, et que, le genre une fois donné, tout se réduit à la question de savoir si l'ouvrage plaît, s'il touche, s'il intéresse, s'il instruit, ou bien s'il est long, commun, insipide; en un mot, s'il est bon ou s'il est mauvais. C'est là, en définitive, la classification à laquelle il en faut revenir.

Il y a, dit-on, des romans de mœurs; il y a des romans historiques. Dans les premiers, on trouve moins de récits et plus de développement de passions; dans les seconds, les aventures sont plus multipliées, et la peinture du cœur humain y est subordonnée à l'intérêt et à la quantité des événemens extraordinaires : voilà pour le fond. Quant à la forme, la variété est encore plus marquée; tantôt, comme dans *Clarisse*, dans *la Nouvelle Héloïse*, dans

et de *Tom-Jones*. Ailleurs, c
qui prend la parole, et qui me
à-dire le public, dans la confi
vie; telle est la fiction adoptée
de *Marianne*. Enfin on a imag
et une Nuits, un système mixte
à tour l'écrivain et les personn
le voit par la réputation des ou
a été fort indifférent à leur gl
serait facile d'ajouter à cette lis
et Virginie, *Atala*, *Madem*
nombreux romans de sir Walt
uns des autres que des chefs-
genre de la composition et pa
tagent néanmoins avec eux la
suffrages plus durables des bon

On a vu dans la *Notice biogr*
cée en tête du premier volume
mêmes qui passent pour les pl
tesse de leur goût et par la sévé
assigné à *Marianne* une place
miers romans de la littérature f

personnes au goût desquelles les écrivains s'adressen
cherchent à plaire, l'examen d'un roman, qui peut
proposé pour modèle, peut aussi devenir de quelque util
non-seulement pour les lecteurs de Marivaux, mais en
pour tous ceux qui composent ou qui lisent des roma
c'est surtout par les comparaisons que l'esprit s'éclair
que le jugement se fortifie. Ont-ils réussi? les premi
c'est-à-dire les auteurs de romans, s'affermiront dan
bonne route; sont-ils tombés? ils pourront apprend
se relever, et, en approfondissant la cause de leur ch
ils trouveront peut-être le moyen d'en prévenir une n
velle. Quant aux simples lecteurs, ils se rendront
compte plus facile de leurs sensations, de leurs jouissan
de leurs dégoûts mêmes. Ils sauront pourquoi tel ouv
vanté leur tombe des mains à la vingtième page, ou,
ont le courage de l'achever, comment le ridicule do
est marqué n'est surpassé que par celui de son suc
que par celui des éloges qui lui ont été prodigués. Ils
marqueront que la bizarrerie n'est pas plus de l'inven
que l'accumulation de faits incohérens n'est de l'ab
dance, que la licence des peintures n'est de la volu
que l'horreur n'est de l'intérêt, que des allusions in
venantes nées de la circonstance du moment ne sont d
politique, que la satire personnelle n'est de l'observati
que le mépris des institutions les plus respectables
de la philosophie, et enfin, que le dédain de toute r
de conduite dans la vie privée n'est de la morale. Ce
pas, encore une fois, qu'avec ces défauts de composi
et cette absence de principes on ne puisse réussir quel
jours; mais un autre scandale vient bientôt efface
souvenir et jusqu'à la trace du premier. Un mauvais
man paraît de nouveau, et disparaît ensuite en moin
jours souvent que l'auteur n'en a mis à le composer.

individus seuls périssent ; la race est ind
au reste le sort de tous les ouvrages qui
goût, à l'imagination, à l'art d'écrire, e
manque le plus souvent que le goût, le st
tion.

C'est par la réunion de ces qualités qu
traire les bons ouvrages environnés d'une
croît avec le temps, et qui ne finira qu'ave
qui a consacré le succès de *Marianne*, c
assure sa place dans le très-petit nombr
honorent la littérature française. Celui-
n'est point exempt de fautes ; mais, comn
dans la *Notice générale*, la prévention e
exagéré le nombre et l'importance. Peut-ê
vera-t-on qu'elles ont été relevées dans ce
une sévérité minutieuse, tandis qu'il eû
d'employer à les dissimuler une indulg
trouvé son excuse dans le titre d'éditeur.
ques taches légères, que de riches compen
à l'esprit d'un lecteur attentif ! Quel intérê
quelle étonnante variété de caractères ! q
dans les ressorts qui mettent en jeu tant de
bitudes et d'existences opposées ! On a crit
Marivaux ; mais si le style est l'art de ren
avec clarté, avec précision, avec élégance,
peu d'ouvrages dans notre langue peuvent
rianne mériter à leur auteur le titre d'exc

On a reproché à Marivaux d'avoir multipli
je conviens que, surtout dans la première
proche n'est pas entièrement injuste ; et l'o
de trouver ici l'apologie que Marivaux crut
même sur cet article, lorsque pour la pr
1729, il publia la seconde partie de *Mari*

SUR MARIANNE.

« La première partie de la *Vie de Marianne* a pa
« faire plaisir à bien des gens ; ils en ont surtout aimé l
« réflexions qui y sont semées. D'autres lecteurs ont d
« qu'il y en avait trop ; c'est à ces derniers que ce pet
« avant-propos s'adresse.

« Qu'on leur donnât un livre intitulé, *Réflexions s*
« *l'homme,* ne le liraient-ils pas volontiers, si les réflexio
« en étaient bonnes ? Nous en avons même beaucoup d
« ces livres, et dont quelques-uns sont fort estimés ; pou
« quoi donc les réflexions leur déplaisent-elles ici, en c
« qu'elles n'aient contre elles que d'être des réflexions

« C'est, diront-ils, que dans des aventures comme celle
« ci, elles ne sont pas à leur place ; il est question de no
« y amuser, et non pas de nous y faire penser.

« A cela voici ce qu'on leur répond. Si vous regard
« la *Vie de Marianne* comme un roman, vous avez rai
« son, votre critique est juste ; il y a trop de réflexions
« et ce n'est pas là la forme ordinaire des romans, ou d
« histoires faites simplement pour divertir. Mais Ma
« rianne n'a point songé à faire un roman. Son amie lu
« demande l'histoire de sa vie, et elle l'écrit à sa m
« nière. Marianne n'a aucune forme d'ouvrage présent
« à l'esprit. Ce n'est point un auteur ; c'est une femm
« qui pense, qui a passé par différens états, qui a beau
« coup vu, enfin, dont la vie est un tissu d'événemen
« qui lui ont donné une certaine connaissance du cœur e
« du caractère des hommes, et qui, en contant ses aven
« tures, s'imagine être avec son amie, lui parler, l'en
« tretenir, lui répondre ; dans cet esprit-là, elle mêle in
« distinctement les faits qu'elle raconte aux réflexions qu
« lui viennent à propos de ces faits ; voilà sur quel to
« le prend Marianne. Ce n'est, si vous voulez, ni celu
« du roman ni celui de l'histoire, mais c'est le sien ; n

« lui en demandez pas d'autre. Figurez-v
« point, mais qu'elle parle; peut-être q
« à ce point de vue-là, sa façon de co
« pas si désagréable.

« Il est pourtant vrai que dans la s
« moins et conte davantage, mais pour
« toujours; comme elle va changer d'ét
« devenir aussi plus curieux, et ses réfl
« cables à ce qui se passe dans le grand

Il y aurait bien quelques répliques p
mémoire justificatif; Marivaux a pris soi
d'y répondre lui-même, et sa réponse est
vait faire, parce qu'elle est d'un homme
ment et de bonne foi. Il s'est corrigé; les
progressivement réduites, et comme l
eu lieu dans la même proportion que l'
mens augmente, l'amour-propre du le
qui n'aime pas les lisières, la curiosit
dinaire qui ne demande qu'à être amusé
fait leur profit.

Marivaux apportait à la composition d
vori autant de cette sage lenteur, si rec
législateurs du goût, que les romanciers
portent à la rédaction de leurs écrits de
quefois aussi de précipitation. Que ce
système de perfectionnement, ou impuis
vite, on est toujours étonné des intervall
laissait écouler entre la publication de c
de sa *Marianne*. La première partie, p
en 1728, et la seconde en 1734. Les part
qu'à la onzième inclusivement, se succ
d'année en année. Il employa donc sei
son ouvrage; et cet ouvrage, pour l'ét

n'équivaut pas même à des romans qui ne coûtent poi aujourd'hui seize semaines de travail à leurs auteurs. He reux les romanciers qui, comme sir Walter Scott, joign la richesse à la fécondité du génie! mais convenons en mê temps que la plupart de ceux qui, pour la rapidité de composition, affectent de marcher sur ses traces, se ra procheraient plus facilement de leur modèle, si, en c quant leurs inventions romanesques sur celles du célè Écossais, ils daignaient emprunter à Marivaux un peu soin qu'il mettait à polir ses ébauches, à coordonner différentes parties de son travail, à châtier son style simplifier ses incidens, et à concilier, avec la peinture la plus terrible des passions, ce vernis de délicatesse et décence, qui ne la voile que pour l'embellir et la ren plus attrayante.

Il est malheureux que Marivaux n'ait point mis dernière main à sa *Marianne*, et il est assez difficile d' pliquer comment il s'est arrêté tout à coup, lorsqu'il t chait à l'extrémité de la carrière. J'ai consulté tous les m moires littéraires du temps. Ni le *Journal de Trévou* ni les *Observations* de Desfontaines ne m'ont fourni aucu lumière sur cette singulière détermination de notre aute La première édition de la onzième partie porte la date 1743; Marivaux vécut encore vingt ans, et dans ce lo période, ni le sentiment de sa gloire, ni celui d'un inté légitime, ne purent le décider à terminer son ouvrage. n'est pas permis de supposer qu'avec toutes les ressour de son esprit et de son imagination, il ait été effrayé difficultés de son dénouement. Il ne s'agissait plus que corriger Valville de son infidélité, d'expliquer l'événem tragique qui commence le roman, de faire retrouver à M rianne la famille illustre à laquelle elle se montre co tamment digne d'appartenir, et de mettre fin à l'épis

de cette bonne et sensible religieuse qui, par le récit de ses propres malheurs, empêche Marianne de rendre irréparables ses propres infortunes. Ce que Marivaux, par quelque cause que ce fût, avait négligé de faire, une plume habile et exercée n'a pas craint de l'exécuter; et on s'accorde généralement à attribuer à madame Riccoboni la douzième partie de *Marianne*. Il est difficile de mieux prendre la manière d'un auteur, de mieux deviner ses secrets, de le reproduire en un mot avec plus de fidélité, et de porter plus loin le prestige de l'imitation. Le dénouement satisfait à toutes les données du roman, place tous les personnages dans la situation définitive qui leur convient: *Marianne* est un tableau de Raphaël, resté malheureusement imparfait, mais terminé avec gloire par Jules Romain.

L'action de *Marianne* est simple et peu susceptible d'analyse; la morale en est excellente. L'intention de Marivaux a été de montrer l'innocence et la vertu constamment aux prises avec le malheur, et sortant victorieuses des combats les plus violens comme des séductions les plus dangereuses. Au milieu de ce spectacle, le plus beau, suivant un philosophe ancien, que la terre puisse étaler aux regards de la Divinité, apparaissent les vices qui donnent naissance à ces combats, et à aucun desquels l'écrivain moraliste ne fait grâce. Pour les démasquer et pour les vaincre, il emploie tour à tour ou l'instrument déchirant du ridicule, ou l'arme foudroyante de l'éloquence. Mais il n'égare point ses coups, il sait juste où ils doivent porter; il reconnaît ses amis dans la mêlée; son sang-froid est égal à son courage, son discernement à son ardeur; il cherche, non des complices dans les cœurs dépravés, mais des auxiliaires dans tout ce qui porte un esprit droit et une âme pure et indépendante.

LA VIE

DE MARIANNE,

OU

LES AVENTURES

DE MADAME LA COMTESSE DE ***.



LA VIE
DE MARIANNE.

PREMIÈRE PARTIE.

Avant que de donner cette histoire au public, il faut lui apprendre comment je l'ai trouvée[1].

Il y a six mois que j'achetai une maison de campagne à quelques lieues de Rennes, qui, depuis trente ans, a passé successivement entre les mains de cinq ou six personnes. J'ai voulu faire changer quelque chose à la disposition du premier appartement, et dans une armoire pratiquée dans l'enfoncement

---

[1] *Il faut lui apprendre comment je l'ai trouvée.* Créer une origine au roman qu'on invente, fiction bien commune aujourd'hui, neuve et piquante encore à l'époque où l'employait Marivaux. Nous retrouvons le même genre de début dans les *Lettres Persanes* et dans quelques autres ouvrages du XVIIIe siècle. Quand une littérature n'a déjà plus toute la fraîcheur de la jeunesse, il est naturel que les écrivains cherchent partout de nouveaux moyens d'illusion. Marivaux s'est borné judicieusement à un préambule de quelques lignes. Le romancier de notre siècle, sir Walter Scott, se complaît dans ces sortes d'introductions, et ne craint pas de leur donner des développemens beaucoup plus considérables.

d'un mur, on y a trouvé un manuscrit
cahiers contenant l'histoire qu'on va li
d'une écriture de femme. On me l'appo
avec deux de mes amis qui étaient che
depuis ce jour-là, n'ont cessé de me c
lait le faire imprimer : je le veux b
plus que cette histoire n'intéresse pe
voyons par la date que nous avons tr
du manuscrit, qu'il y a quarante ans q
nous avons changé le nom de deux p
il est parlé, et qui sont mortes. Ce
d'elles est pourtant très-indifférent; m
il est mieux de supprimer leurs noms

Voilà tout ce que j'avais à dire : c
bule m'a paru nécessaire, et je l'ai fait
j'ai pu; car je ne suis point auteur,
n'imprimera de moi que cette vingtain

Passons maintenant à l'histoire. C'
qui raconte sa vie: nous ne savons qui
la Vie de Marianne; c'est ainsi qu'
elle-même au commencement de son
prend ensuite le titre de comtesse; e
de ses amies dont le nom est en blan
tout.

QUAND je vous ai fait le récit de q
de ma vie, je ne m'attendais pas,
que vous me prieriez de vous la don
et d'en faire un livre à imprimer.

l'histoire en est particulière [1], mais je la gâterai, s
je l'écris ; car où voulez-vous que je prenne un style
Il est vrai que dans le monde, on m'a trouvé d
l'esprit ; mais, ma chère, je crois que cet esprit-l
n'est bon qu'à être dit, et ne vaut rien à être lu.

Nous autres jolies femmes (car j'ai été de ce nom
bre), personne n'a plus d'esprit que nous quand nou
en avons un peu ; les hommes ne savent plus alo
la valeur de ce que nous disons : en nous écoutan
parler, ils nous regardent, et ce que nous disons pro
fite de ce qu'ils voient.

J'ai vu une jolie femme dont la conversation pa
sait pour un enchantement. Personne au monde n
s'exprimait comme elle ; c'était la vivacité, c'éta
la finesse même qui parlait : les connaisseurs n
pouvaient tenir de plaisir. La petite vérole lui vin
elle en fut extrêmement marquée ; quand la pauv
femme reparut, ce n'était plus qu'une babillarde i
commode. Voyez combien auparavant elle avait en
prunté d'esprit de son visage ! il se pourrait bien fai
que le mien m'en eût prêté aussi dans le temps qu'
m'en trouvait beaucoup. Je me souviens de mes yeu
de ce temps-là, et je crois qu'ils avaient plus d'esp
que moi.

Combien de fois me suis-je surprise à dire d

---

[1] *Il est vrai que l'histoire en est particulière. Particulière* p
singulière : locution passée de mode. La critique peut signaler
peu d'afféterie dans la phrase qu'on trouve quelques lignes p
bas : *Un esprit qui n'est bon qu'à être dit, et qui ne vaut rien à ê
lu.* Mais aussi que de grâce et de justesse dans l'observation qui s

choses qui auraient eu bien de la peine à passer toutes seules : sans le jeu d'une physionomie friponne qui les accompagnait, on ne m'aurait pas applaudi comme on faisait, et si une petite vérole était venu réduire cela à ce que cela valait, franchement, je pense que j'y aurais perdu beaucoup.

Il n'y a pas plus d'un mois, par exemple, que vous me parliez encore d'un certain jour (et il y a douze ans que ce jour est passé), où dans un repas on se récria tant sur ma vivacité; eh bien! en conscience, je n'étais qu'une étourdie. Croiriez-vous que je l'ai été souvent exprès, pour voir jusqu'où va la duperie des hommes avec nous? Tout me réussissait, et je vous assure que, dans la bouche d'une laide, mes folies auraient paru dignes des Petites-Maisons et peut-être que j'avais besoin d'être aimable dan tout ce que je disais de mieux : car à cette heure qı mes agrémens sont passés, je vois qu'on me trou un esprit assez ordinaire, et cependant je suis p' contente de moi que je ne l'ai jamais été. Mais enf puisque vous voulez que j'écrive mon histoire que c'est une chose que vous demandez à mon tié, soyez satisfaite; j'aime encore mieux voı nuyer que de vous refuser.

Au reste, je parlais tout à l'heure de style sais pas seulement ce que c'est. Comment pour en avoir un? Celui que je vois dans le est-ce le bon? Pourquoi donc est-ce qu'il n tant le plus souvent? Celui de mes lettre raît-il passable? J'écrirai ceci de même.

N'oubliez pas que vous m'avez promis de ne jamais dire qui je suis; je ne veux être connue que de vous.

Il y a quinze ans que je ne savais pas encore si le sang d'où je sortais était noble ou non, si j'étais bâtarde ou légitime. Ce début paraît annoncer un roman : ce n'en est pourtant pas un que je raconte; je dis la vérité comme je l'ai apprise de ceux qui m'ont élevée.

Un carrosse de voiture qui allait à Bordeaux, fut, dans la route, attaqué par des voleurs; deux hommes qui étaient dedans voulurent faire résistance, et blessèrent d'abord un des voleurs; mais ils furent tués avec trois autres personnes : il en coûta aussi la vie au cocher et au postillon, et il ne restait plus dans la voiture qu'un chanoine de Sens et moi, qui paraissais n'avoir tout au plus que deux ou trois ans. Le chanoine s'enfuit, pendant que, tombée dans la portière, je faisais des cris épouvantables, à demi étouffée sous le corps d'une femme qui avait été blessée, et qui, malgré cela, voulant se sauver, était retombée dans la portière où elle mourut sur moi, et m'écrasait.

Les chevaux ne faisaient aucun mouvement, et je restai dans cet état un bon quart-d'heure toujours criant, et sans pouvoir me débarrasser.

Remarquez qu'entre les personnes qui avaient été tuées, il y avait deux femmes; l'une belle et d'environ vingt ans, et l'autre d'environ quarante, la première fort bien mise, et l'autre habillée comme le serait une femme de chambre.

Si l'une des deux était ma mère, il y avait plus d'apparence que c'était la jeune et la mieux mise,

parce qu'on prétend que je lui ressemblais un peu, du moins à ce que disaient ceux qui la virent morte, et qui me virent aussi, et que j'étais vêtue d'une manière trop distinguée pour n'être que la fille d'une femme de chambre.

J'oubliais à vous dire [1] qu'un laquais, qui était un des cavaliers de la voiture, s'enfuit blessé à travers les champs, et alla tomber de faiblesse à l'entrée d'un village voisin, où il mourut sans dire à qui il appartenait; tout ce qu'on put tirer de lui, un moment avant qu'il expirât, c'est que son maître et sa maîtresse venaient d'être tués : mais cela n'apprenait rien.

Pendant que je criais sous le corps de cette femme morte qui était la plus jeune, cinq ou six officiers qui couraient la poste passèrent, et, voyant quelqu personnes étendues mortes auprès du carrosse c ne bougeait, entendant un enfant qui criait deda s'arrêtèrent à ce terrible spectacle, ou par la curio qu'on a souvent pour les choses qui font une cer horreur, ou pour voir ce que c'était que cet qui criait, et pour lui donner du secours. Ils dent dans le carrosse, y voient encore un

---

[1] *J'oubliais à vous dire.* Le verbe *oublier* se construit ra la préposition *à*, devant un infinitif. On l'emploie ai s'agit de désigner une habitude négligée, exemple : *J ser.* Mais s'il indique, comme ici, une négligence d il prend toujours la préposition *de*. Boileau, dans u a laissé échapper la même faute; mais ce n'est p chent qu'il faut imiter les grands écrivains.

tué, et cette femme morte tombée dans la portière, où ils jugeaient bien par mes cris que j'étais aussi.

Quelqu'un d'entre eux, à ce qu'ils ont dit depuis, voulait qu'ils se retirassent; mais un autre, ému de compassion pour moi, les arrêta, et, mettant le premier pied à terre, alla ouvrir la portière où j'étais, et les autres le suivirent. Nouvelle horreur qui les frappe: un côté du visage de cette dame morte était sur le mien, et elle m'avait baignée de son sang. Ils repoussèrent cette dame toute sanglante, et me retirèrent de dessous elle.

Après cela, il s'agissait de savoir ce qu'on ferait de moi, et où l'on me mettrait: ils voient de loin un petit village, où ils concluent qu'il faut me porter, et me donnent à un domestique qui me tenait enveloppée dans un manteau.

Leur dessein était de me remettre entre les mains du curé de ce village, afin qu'il me cherchât quelqu'un qui voulût bien prendre soin de moi; mais ce curé, chez qui tous les habitans les conduisirent, était allé voir un de ses confrères; il n'y avait chez lui que sa sœur, fille très-pieuse, à qui je fis tant de pitié, qu'elle voulut bien me garder, en attendant l'aveu de son frère; il y eut même un procès-verbal de fait sur tout ce que je vous ai dit, et qui fut écrit par une espèce de procureur-fiscal du lieu.

Chacun de mes conducteurs ensuite donna généreusement pour moi quelque argent, qu'on mit dans une bourse dont on chargea la sœur du curé; après quoi tout le monde s'en alla.

C'est de la sœur de ce curé que je tiens tout ce q
je viens de vous raconter.

Je suis sûre que vous en frémissez; on ne peut,
entrant dans la vie, éprouver d'infortune plus grai
et plus bizarre. Heureusement je n'y étais pas qua
il m'arriva; car ce n'est pas y être que de l'éprou
à l'âge de deux ans.

Je ne vous dirai point ce que devint le carros
ni ce qu'on fit des voyageurs tués; cela ne me regai
point.

Quelques-uns des voleurs furent pris trois ou qua
jours après, et, pour comble de malheur, on ne tr
va, dans les habits des personnes qu'ils avaient ass
sinées, rien qui pût apprendre à qui j'apparten
On eut beau recourir au registre qui est toujours cha
du nom des voyageurs, cela ne servit de rien;
sut bien par là qui ils étaient tous, à l'exceptio
deux personnes, d'une dame et d'un cavalier,
le nom assez étranger n'instruisit de rien, et peut
qu'ils n'avaient pas dit le véritable. On vit
ment qu'ils avaient pris cinq places, trois po
et une petite fille, et deux autres pour un
et une femme de chambre qui avaient été tué

Par tout cela ma naissance devint impén
et je n'appartins plus qu'à la charité de tout le

L'excès de mon malheur m'attira d'assez g
cours chez le curé où j'étais, et qui conser
bien que sa sœur, à me garder.

On venait pour me voir de tous les canto
on voulait savoir quelle physionomie

était devenue un objet de curiosité ; on s'imaginait remarquer dans mes traits quelque chose qui sentait mon aventure, on se prenait pour moi d'un goût romanesque. J'étais jolie, j'avais l'air fin ; vous ne sauriez croire comme tout cela me servait, combien cela me rendait noble et délicat l'attendrissement qu'on sentait pour moi. On n'aurait pas caressé une petite princesse infortunée d'une façon plus digne ; c'était presque du respect que la passion que j'inspirais.

Les dames surtout s'intéressaient pour moi au-delà de ce que je puis vous dire ; c'était à qui d'entre elles me ferait le présent le plus joli, me donnerait l'habit le plus galant.

Le curé, qui, quoique curé de village, avait beaucoup d'esprit, et était un homme de très-bonne famille, disait souvent depuis, que dans tout ce que ces dames avaient alors fait pour moi, il ne leur avait jamais entendu prononcer le mot de *charité ;* c'est que c'était un mot trop dur, et qui blessait la mignardise des sentimens qu'elles avaient [1].

Aussi quand elles parlaient de moi, elles ne di-

---

[1] *La mignardise des sentimens qu'elles avaient.* Expression juste et *rencontrée*, comme dit La Bruyère, mais qui étonne au premier abord par sa singularité. Elle peint ingénieusement la prétendue délicatesse de ces femmes qui ne sont secourables que par ton, et pour qui l'exercice de la charité est une occasion de faire valoir l'élégance de leurs manières. Ce tableau de l'engouement, celui de la tiédeur qui succède presque toujours à l'engouement, sont frappans de vérité, et décèlent la touche d'un observateur habile.

saient point *cette petite fille;* c'était toujours *cette aimable enfant.*

Était-il question de mes parens! c'étaient des étrangers, et sans difficulté de la première condition de leur pays; il n'était pas possible que cela fût autrement, on le savait comme si on l'avait vu : il courait là-dessus un petit raisonnement que chacune d'elles avait grossi de sa pensée, et qu'ensuite elles croyaient comme si elles ne l'avaient pas fait elles-mêmes.

Mais tout s'use, et les beaux sentimens comme autre chose. Quand mon aventure ne fut plus si fraîche, elle frappa moins l'imagination. L'habitude de me voir dissipa les fantaisies qui me faisaient tant de bien, elle épuisa le plaisir qu'on avait à m'aimer : ce n'avait été qu'un plaisir de passage; et au bout de si mois, cette aimable enfant ne fut plus qu'une pau orpheline, à qui on n'épargna pas alors le mo *charité;* on disait que j'en méritais beaucoup. Tou curés me recommandèrent chez eux, parce que chez qui j'étais n'était pas riche; mais la religion dames ne me fut pas si favorable que me l'a leur folie, je n'en tirai pas si bon parti, et j'a fort à plaindre sans la tendresse que le c sœur prirent pour moi.

Cette sœur m'éleva comme si j'avais été Je vous ai déjà dit que son frère et ell très-bonne famille : on disait qu'ils av leur bien par un procès, et que lui, il réfugier dans cette cure où elle l'avait s'aimaient beaucoup.

Ordinairement, qui dit nièce ou sœur de curé de village, dit quelque chose de bien grossier et d'approchant d'une paysanne.

Mais eette fille-ci n'était pas de même : c'était une personne pleine de raison et de politesse, qui joignait à cela beaucoup de vertu.

Je me souviens que souvent, en me regardant, les larmes lui coulaient des yeux au souvenir de mon aventure; il est vrai qu'à mon tour, je l'aimais comme ma mère. Je vous avouerai aussi que j'avais des grâces, et de petites façons qui n'étaient point d'un enfant ordinaire; j'avais de la douceur et de la gaîté, le geste fin, l'esprit vif, avec un visage qui promettait une belle physionomie; et ce qu'il promettait, il l'a tenu.

Je passe tout le temps de mon éducation dans mon bas âge, pendant lequel j'appris à faire je ne sais combien de petites nippes de femme, industrie qui m'a bien servie dans la suite.

J'avais quinze ans plus ou moins (car on pouvait s'y tromper) quand un parent du curé, qui n'avait que sa sœur et lui pour héritiers, leur fit écrire de Paris qu'il était dangereusement malade, et cet homme, qui leur avait souvent donné de ses nouvelles, les priait de se hâter de venir l'un ou l'autre, s'ils voulaient le voir avant qu'il mourût. Le curé aimait trop son devoir de pasteur pour quitter sa cure, et fit partir sa sœur.

Elle n'avait pas d'abord envie de me mener avec elle; mais, deux jours avant son départ, voyant que

je m'attristais beaucoup, et que je soupirais : Marianne, me dit-elle, puisque vous craignez tant mon absence, consolez-vous; je veux bien que vous ne me quittiez point, et j'espère que mon frère le voudra bien aussi. Il me vient même actuellement des vues pour vous : j'ai dessein de vous faire entrer chez quelque marchande, car il est temps de songer à devenir quelque chose; nous vous aiderons toujours pendant que nous vivrons mon frère et moi, sans compter ce que nous pourrons vous laisser après notre mort : mais cela ne suffit pas, nous ne saurions vous laisser beaucoup; le parent que je vais trouver et dont nous sommes héritiers, je ne le crois pas fort riche, et il vous faut choisir un état qui puisse contribuer à vous établir. Je vous dis cela, parce que vous commencez à être raisonnable, ma chère Marianne, et je souhaiterais bien, avant que de mourir, avoir la consolation de vous voir mariée à quelque honnête homme, ou du moins en situation de l'être avantageusement pour vous [1] : il est bien juste que j'aie ce plaisir-là.

Je me jetai entre ses bras après ce discours, je pleurai et elle pleura : car c'était la meilleure per-

---

[1] *Il est bien juste que j'aie ce plaisir-là.* Il y a là une délicatesse qui fait honneur au cœur de l'écrivain; la sœur du curé, pour ne pas humilier la pauvre orpheline, détourne toute idée de bienfaisance, et semble ne considérer sa sollicitude et ses soins que comme une satisfaction personnelle qu'elle a besoin de s'assurer. Marivaux connaissait par sa propre expérience la manière de répandre des bienfaits, et en doublait le prix, en ménageant l'amour-propre de ceux qui les recevaient.

sonne que j'aie jamais connue ; et de mon côté j'avais le cœur bon, comme je l'ai encore.

Le curé entra là-dessus. Qu'est-ce? dit-il à sa sœur, je crois que Marianne pleure. Elle lui dit alors ce dont nous parlions, et le dessein qu'elle avait de me mener à Paris avec elle. Je le veux bien, dit-il; mais si elle y reste, nous ne la verrons donc plus, et cela me fait de la peine, car je l'aime, la pauvre enfant : nous l'avons élevée, je suis bien vieux, et ce sera peut-être pour toujours que je lui dirai adieu.

Il n'y avait rien de si touchant que cet entretien, comme vous le voyez : je ne répondis point au curé, mais, en revanche, je me mis à sangloter de toute ma force; cela les attendrit encore davantage, et le bonhomme alors s'approchant de moi : Marianne, me dit-il, vous partirez avec ma sœur [1], puisque c'est pour votre bien, et que je dois le préférer à tout. Nous vous avons tenu lieu de vos parens que Dieu n'a pas permis que vous connussiez, non plus que personne de votre famille ; ainsi, ne faites jamais rien sans nous consulter pendant que nous vivons; et si ma sœur vous laisse bien placée à Paris, sans quoi il faut que vous reveniez, écrivez-nous dans toutes

---

[1] *Marianne, me dit-il, vous partirez avec ma sœur.* Le ton du curé a quelque chose de grave et de solennel qui sied à son âge et au caractère dont il est revêtu, et qui contraste heureusement avec l'abandon et la tendresse naïve de sa sœur. Toute cette délibération sur le sort à venir de l'héroïne est intéressante, et fait entrer fortement le lecteur dans sa situation.

les occasions où vous aurez besoin de nos conseils; pour nous, nous ne vous manquerons jamais.

Je ne vous rapporterai point tout ce qu'il me dit encore avant que nous partissions. J'abrége; car je m'imagine bien que toutes ces minuties de mon bas âge vous ennuient; cela n'est pas fort intéressant, et il me tarde d'en venir à d'autres choses; j'en ai beaucoup à dire, et il faut que je vous aime bien pour m'être mise en train de vous faire une histoire qui sera très-longue : je vais barbouiller bien du papier; mais je ne veux pas songer à cela, il ne faut pas seulement que ma paresse le sache : avançons toujours.

Nous partîmes donc, la sœur du curé et moi, et nous voilà à Paris; il fallait presque le traverser tout entier pour arriver chez le parent dont j'ai parlé.

Je ne saurais vous dire ce que je sentis en voyant cette grande ville [1], et son fracas, et son peuple, et ses rues. C'était pour moi l'empire de la lune : je n'étais plus à moi, je ne me ressouvenais plus de rien; j'allais, j'ouvrais les yeux, j'étais étonnée, et voilà tout.

---

[1] *Je ne saurais vous dire ce que je sentis en voyant cette grande ville.* Le langage s'anime, abonde en tours vifs, en expressions pittoresques, qui reproduisent au naturel toutes les sensations que peut éprouver une jeune personne au premier aspect d'une grande ville. Ce morceau a de plus le mérite de préparer l'effet de ce qui va suivre, en donnant plus de vraisemblance à l'embarras de Marianne et aux fautes où elle pourra tomber, quand elle se trouvera sans guide et sans protecteur dans un monde si nouveau pour elle.

Je me retrouvai pourtant dans la longueur du chemin, et alors je jouis de toute ma surprise : je sentis mes mouvemens, je fus charmée de me trouver là, je respirai un air qui réjouit mes esprits; il y avait une douce sympathie entre mon imagination et les objets que je voyais, et je devinais qu'on pouvait tirer de cette multitude de choses différentes je ne sais combien d'agrémens que je ne connaissais pas encore; enfin il me semblait que les plaisirs habitaient au milieu de tout cela. Voyez si ce n'était pas là un vrai instinct de femme, et même un pronostic de toutes les aventures qui devaient m'arriver.

Le destin ne tarda pas à me les annoncer; car, dans la vie d'une femme comme moi, il faut bien parler du destin. Le parent que nous allions trouver était mort quand nous arrivâmes : il y avait, nous dit-on, vingt-quatre heures qu'il était expiré.

Ce n'est pas là tout, c'est qu'on avait mis le scellé chez lui[1]; cet homme avait été dans les affaires, et on prétendait qu'il devait plus qu'il n'avait vaillant.

Je ne vous dirai point comment on justifiait cela, c'est un détail qui me passe; tout ce que je sais, c'est que nous ne pûmes loger chez lui, que tout était saisi, et qu'après bien des discussions, qui durèrent trois ou quatre mois, on nous fit voir qu'il n'y avait pas le sou à espérer de la succession, et que

---

[1] *Ce n'est pas là tout, c'est qu'on avait mis le scellé chez lui. C'est que* ne se rapporte à rien. On dirait correctement : *Un plus grand malheur, c'est que*, etc.

c'était dommage qu'elle ne fût pas plus grande, parce qu'elle en aurait mieux payé ses dettes.

N'était-ce pas là un beau voyage que nous étions venues faire ? Aussi la sœur du curé en prit-elle un si grand chagrin, qu'elle en tomba malade dans l'auberge où nous étions.

Hélas ! ce fut à cause de moi qu'elle s'affligea tant; elle avait espéré que cette succession la mettrait en état de me faire du bien; et d'ailleurs, ce voyage inutile l'avait épuisée d'argent; ce qu'elle en avait apporté diminuait beaucoup ; et son frère, qui n'avait que sa cure, aurait eu bien de la peine à lui en envoyer encore. Pour comble d'embarras, elle était malade : quelle pitié !

Je l'entendais soupirer : jamais cette chère fille ne m'aima tant, parce qu'elle me voyait plus à plaindre que jamais; et moi, je la consolais, je lui faisais mille caresses, et elles étaient bien vraies, car j'étais remplie de sentiment : j'avais le cœur plus fin et plus avancé que l'esprit, quoique ce dernier ne le fût déjà pas mal.

Vous jugez bien qu'elle avait informé le curé de toute notre histoire; et comme il y a des temps où les malheurs fondent sur les gens avec furie (car on ne saurait le penser autrement), cet honnête homme, en allant voir ses confrères, avait fait une chute six semaines après notre départ, accident dangereux pour un homme âgé; il n'avait pu se lever depuis, et il ne faisait que languir; et les fâcheuses nouvelles qu'il reçut de sa sœur, venant là-dessus, il tomba

dans des infirmités qui l'obligèrent de se nommer un successeur, et dont son esprit se ressentit autant que son corps. Il eut cependant le temps de nous envoyer encore quelque argent; après quoi il ne fut plus question de le compter parmi les vivans.

Je frissonne encore en me ressouvenant de ces choses-là : il faut que la terre soit un séjour bien étranger pour la vertu, car elle ne fait qu'y souffrir.

La guérison de la sœur était presque désespérée, quand nous apprîmes l'état du frère. A la lecture de la lettre qui nous en informait, elle fit un cri et s'évanouit.

De mon côté, tout en pleurs, j'appelai à son secours : elle revint à elle, et ne versa pas une larme. Je ne lui vis plus, dès ce moment, qu'une résignation courageuse : son cœur devint plus ferme : ce ne fut plus cette amitié toujours inquiète qu'elle avait eue pour moi, ce fut une tendresse vertueuse qui me remit avec confiance entre les mains de celui qui dispose de tout.

Quand son évanouissement fut passé et que nous fûmes seules, elle me dit d'approcher, parce qu'elle avait à me parler. Laissez-moi, ma chère amie, vous dire une partie de son discours : le ressouvenir m'en est encore cher, et ce sont les dernières paroles que j'ai entendues d'elle.

« Marianne, me dit-elle, je n'ai plus de frère;
« quoiqu'il ne soit pas encore mort, c'est comme s'il
« ne vivait plus et pour vous et pour moi. Je sens
« aussi que vous me perdrez bientôt : mais Dieu le

« veut, cela me console de l'état où je vous laisse ;
« tout triste qu'il est, il a ses vues pour vous qui
« valent mieux que les miennes. Peut-être langui-
« rai-je encore quelque temps, peut-être mourrai-je
« dans la première faiblesse qui me prendra. » Elle
ne disait que trop vrai. « Je n'oserais vous donner
« l'argent qui me reste ; vous êtes trop jeune, et
« l'on pourrait vous tromper : je veux le remettre
« entre les mains du religieux qui me vient voir ; je
« le prierai d'en disposer sagement pour vous : il est
« notre voisin ; s'il ne vient pas aujourd'hui, vous
« irez le chercher demain, afin que je lui parle.
« Après cette unique précaution qui me reste à
« prendre pour vous, je n'ai plus qu'une chose à
« vous dire, c'est d'être toujours sage. Je vous ai
« élevée dans l'amour de la vertu ; si vous gardez
« votre éducation, tenez, Marianne, vous serez hé-
« ritière du plus grand trésor qu'on puisse vous
« laisser ; car avec lui, ce sera vous, ce sera votre
« âme qui sera riche. Il est vrai, mon enfant, que
« cela n'empêchera pas que vous ne soyez pauvre du
« côté de la fortune et que vous n'ayez encore de
« la peine à vivre ; peut-être aussi Dieu récompen-
« sera-t-il votre sagesse dès ce monde ? Les gens ver-
« tueux sont rares : mais ceux qui estiment la vertu
« ne le sont pas ; d'autant plus qu'il y a mille occa-
« sions dans la vie où l'on a absolument besoin des
« personnes qui en ont. Par exemple, on ne veut se
« marier qu'à une honnête fille ; est-elle pauvre :
« on n'est point déshonoré en l'épousant ; n'a-t-elle

« que des richesses sans vertu : on se déshonore, et
« les hommes seront toujours dans cet esprit-là ; cela
« est plus fort qu'eux, ma fille : ainsi vous trouverez
« quelque jour votre place ; et d'ailleurs, la vertu
« est si douce, si consolante dans le cœur de ceux
« qui en ont ! fussent-ils toujours pauvres, leur in-
« digence dure si peu, la vie est si courte ! Les
« hommes qui se moquent le plus de ce qu'on ap-
« pelle sagesse, traitent pourtant si cavalièrement
« une femme qui se laisse séduire ; ils acquièrent
« des droits si insolens avec elle, ils la punissent
« tant de son désordre ; ils la sentent si dépourvue
« contre eux, si désarmée, si dégradée, à cause
« qu'elle a perdu cette vertu dont ils se moquaient,
« qu'en vérité, ma fille, ce n'est que faute d'un peu
« de réflexion qu'on se dérange : car en y songeant,
« qui est-ce qui voudrait cesser d'être pauvre, à
« condition d'être infâme ? »

Quelqu'un de la maison, qui entra alors, l'empêcha d'en dire davantage ; peut-être êtes-vous curieuse de savoir ce que je lui répondis ? Rien, car je n'en eus pas la force. Son discours et les idées de sa mort m'avaient bouleversé l'esprit : je lui tenais son bras que je baisai mille fois, voilà tout. Mais je ne perdis rien de tout ce qu'elle me dit ; et en vérité, je vous le rapporte presque mot pour mot, tant j'en fus frappée ; aussi avais-je alors quinze ans et demi pour le moins, avec toute l'intelligence qu'il fallait pour entendre cela.

Venons maintenant à l'usage que j'en ai fait. Que

de folies je vais bientôt vous dire ! Faut-il qu'on ne soit sage que quand il n'y a point de mérite à l'être! Que veut-on dire en parlant de quelqu'un, quand on dit qu'il est en âge de raison ? C'est mal parler ; cet âge de raison est bien plutôt l'âge de la folie. Quand cette raison nous est venue, nous l'avons comme un bijou d'une grande beauté, que nous regardons souvent, que nous estimons beaucoup, mais que nous ne mettons jamais en œuvre. Souffrez mes petites réflexions, j'en ferai toujours quelqu'une en passant : mes faiblesses m'ont bien acquis le droit d'en faire : poursuivons. J'ai été jusqu'ici à la charge d'autrui, et je vais bientôt être à la mienne.

La sœur du curé m'avait dit qu'elle craignait de mourir dans la première faiblesse qui lui prendrait, et elle prophétisait. Je ne voulus point me coucher cette nuit-là ; je la veillai, elle reposa assez tranquillement jusqu'à deux heures après minuit ; mais alors je l'entendis se plaindre : je courus à elle, je lui parlai, elle n'était plus en état de me répondre. Elle ne fit que me serrer la main très-légèrement, et elle avait le visage d'une personne expirante.

La frayeur alors s'empara de moi, et ce fut une frayeur qui me vint de la certitude de la perdre : je tombai dans l'égarement ; je n'ai de ma vie rien senti de si terrible ; il me sembla que tout l'univers était un désert où j'allais rester seule : je connus combien je l'aimais, combien elle m'avait aimée ; tout cela se peignit dans mon cœur d'une manière si vive, que cette image-là me désolait.

Mon Dieu! combien de douleur peut entrer dans notre âme! jusqu'à quel degré peut-on être sensible! Je vous avouerai que l'épreuve que j'ai faite de cette douleur dont nous sommes capables, est une des choses qui m'a le plus épouvantée dans ma vie quand j'y ai songé; je lui dois même le goût de retraite où je suis à présent.

Je ne sais point philosopher, et je ne m'en soucie guère; car je crois que cela n'apprend rien qu'à discourir : les gens que j'ai entendus raisonner là-dessus ont bien de l'esprit assurément; mais je crois que sur certaine matière, ils ressemblent à ces nouvellistes qui font des nouvelles quand ils n'en ont point, ou qui corrigent celles qu'ils reçoivent quand elles ne leur plaisent pas. Je pense, pour moi, qu'il n'y a que le sentiment qui nous puisse donner des nouvelles un peu sûres de nous, et qu'il ne faut pas trop se fier à celles que notre esprit veut faire à sa guise, car je le crois un grand visionnaire.

Mais reprenons vite mon récit; je suis toute honteuse du raisonnement que je viens de faire, et j'étais toute glorieuse en le faisant : vous verrez que j'y prendrai goût; car dans tout il n'y a, dit-on, que le premier pas qui coûte. Eh! pourquoi n'y reviendrais-je pas? Est-ce à cause que je ne suis qu'une femme, et que je ne sais rien? Le bon sens est de tout sexe; je ne veux instruire personne, j'ai cinquante ans passés; et un honnête homme très-savant me disait l'autre jour que, quoique je ne susse rien, je n'étais pas plus ignorante que ceux qui en savaient plus que

sont; cela les soulage; et moi, c
besoin de dire un peu ce que je

Je fus donc frappée d'une de
voyant que cette vertueuse fille, à
se mourait : elle avait eu beau mc
je n'avais point imaginé que sa ma
jusque-là.

Mes gémissemens firent retentir
veillèrent tout le monde; l'hôte et l
tant de la vérité, se levèrent, et vi
porte de notre chambre; je l'ouvris
je l'ouvrais : ils me parlèrent, et je
pour toute réponse : ils furent bient
cause de ma désolation, et voulurent s

---

[1] *J'avais besoin de dire un peu ce que je pens*
sition est adroite; mais il est à regretter que l
cède, et qui est semé de traits si fins et d'une
ait suspendu trop long-temps l'intérêt d'une si
chante. Le plus grand tort de Marivaux, dans
de vouloir les exp

expirante, et peut-être déjà expirée, car elle n'avait plus de mouvement; mais une demi-heure après on vit qu'elle était morte. Les domestiques arrivèrent; il se fit un fracas pendant lequel je perdis connaissance, et on me porta dans une chambre voisine sans que je le sentisse. De l'état où je fus ensuite, je n'en parlerai point, vous le devinez bien; et moi-même ce récit-là m'attriste encore.

Enfin me voilà seule, et sans autre guide qu'une expérience de quinze ans et demi, plus ou moins. Comme la défunte m'avait fait passer pour sa nièce, et que j'avais l'air raisonnable, on me rendit compte de tout ce qu'on disait lui avoir trouvé, et qui ne valait pas la peine qu'on y fît plus de cérémonie, quand même on m'aurait remis tout ce qu'il y avait. Mais une partie du linge fut volé avec d'autres bagatelles; et de près de quatre cents livres que je savais qui lui restaient, on en prit bien la moitié, je pense; je m'en plaignis, mais si faiblement que je n'insistai point. Dans l'affliction où j'étais, je n'avais plus rien à cœur. Comme je ne voyais plus personne qui prît part à moi [1], ni à ma vie, je n'y en prenais plus moi-même; et cette manière de penser me mettait dans un état qui ressemblait à de la tranquillité : mais qu'on est à plaindre avec cette tranquillité-là! on est plus digne de pitié que dans le désespoir le plus emporté.

---

[1] *Qui prît part à moi.* On ne se servirait plus aujourd'hui de cette manière d'écrire; mais le sens est clair, et il faut la pardonner au style presque toujours original de l'auteur.

Tout le monde de la maison paraissait s'intéresser beaucoup à moi, surtout l'hôte et sa femme, qui venaient tendrement me consoler d'un malheur dont ils avaient fait leur profit ; et tout est plein de pareilles gens dans la vie : en général, personne ne marque tant de zèle pour adoucir vos peines, que les fourbes qui les ont causées et qui y gagnent.

Je laissai vendre des habits dont on me donna ce qu'on voulut, et il y avait déjà quinze jours que ma chère tante, comme on l'appelait, et je dirais volontiers ma chère mère, ou plutôt mon unique amie (car il n'y a point de qualité qui ne le cède à celle-là, ni de cœur plus tendre, plus infaillible que le cœur inspiré par la véritable amitié), il y avait donc déjà quinze jours que cette amie était morte, et je les avais passés dans cette auberge sans savoir ce que je deviendrais, ni sans m'en mettre en peine, quand ce religieux dont j'ai déjà parlé, qui venait souvent voir la défunte, et qui avait été malade aussi, vint encore pour savoir de ses nouvelles : il apprit sa mort avec chagrin ; et comme il était le seul qui sût le secret de ma naissance, que la défunte avait trouvé à propos de l'en instruire, et que je savais qu'il en était instruit, je le vis arriver avec plaisir.

Il fut extrêmement sensible à mon malheur, et au peu de souci que j'avais de moi dans ma consternation ; il me parla là-dessus d'une manière très-touchante, me fit envisager les dangers que je courais en restant dans cette maison, seule, et sans être réclamée de qui que ce soit au monde : et effective-

ment c'était une situation qui m'exposait d'autant plus que j'étais d'une figure très-aimable, et à cet âge où les grâces sont si charmantes, parce qu'elles sont ingénues et toutes fraîches écloses.

Son discours fit son effet : j'ouvris les yeux sur mon état, et je pris de l'inquiétude de ce que je deviendrais ; cette inquiétude me jeta encore mille fantômes dans l'esprit. Où irai-je? lui disais-je en fondant en larmes : je n'ai personne sur la terre qui me connaisse ; je ne suis la fille ni la parente de qui que ce soit. À qui demanderai-je du secours? Qui est-ce qui est obligé de m'en donner? Que ferai-je en sortant d'ici? L'argent que j'ai ne me durera pas longtemps, on peut me le prendre, et voilà la première fois que j'en ai et que j'en dépense.

Ce bon religieux ne savait que me répondre ; je crus même voir à la fin que je lui étais à charge, parce que je le conjurais de me conduire ; et ces bonnes gens, quand ils vous ont parlé, qu'ils vous ont exhorté, ils ont fait pour vous tout ce qu'ils peuvent faire.

De retourner à mon village, c'était une folie : je n'y avais plus d'asile ; je n'y trouverais qu'un vieillard tombé dans l'imbécillité, qui avait tout vendu pour nous envoyer le dernier argent que nous avions reçu, et qui achevait de mourir [1] sous la tutelle d'un

---

[1] *Et qui achevait de mourir.* Alliance de mots pleine d'énergie, mais amenée si habilement qu'elle paraît ici toute simple. Dans un

maginer, pensa à un hom
table et pieux, qui s'était, c
œuvres, et à qui il promit
le lendemain. Mais je n'ent
avait point de lendemain à 1
vais supporter d'attendre jus
me désolais : il voulait sorti
jetais à ses genoux : Point de
je, tirez-moi d'ici tout à l'he
me jeter au désespoir. Que v
ici? On m'y a déjà pris une pa
peut-être cette nuit me pren
peut m'enlever, je crains pour
tout, et assurément je n'y rest
plutôt, je fuirai, et vous en s

Ce religieux alors, qui étai
cruelle, et qui ne pouvait s
s'arrêta, se mit à rêver un mo
plume et du papier, et écrivit
dont il m'avait parlé. Il me le

sant; il la conjurait, par toute sa religion, à venir où nous étions. Dieu vous y réserve, lui disait-il, l'action de charité la plus précieuse à ses yeux, et la plus méritoire que vous ayez jamais faite : et, pour l'exciter encore davantage, il lui marquait mon sexe, mon âge et ma figure, et tout ce qui pouvait en arriver, ou par ma faiblesse, ou par la corruption des autres.

Le billet écrit, je le fis porter à son adresse, et en attendant la réponse je gardais ce religieux à vue [1], car j'avais résolu de ne point coucher cette nuit-là dans la maison. Je ne saurais pourtant vous dire précisément quel était l'objet de ma peur, et voilà pourquoi elle était si vive : tout ce que je sais, c'est que je me représentais la physionomie de mon hôte, que je n'avais jamais trop remarquée jusque-là; et dans cette physionomie alors j'y trouvais des choses terribles; celle de sa femme me paraissait sombre, ténébreuse; les domestiques avaient la mine de ne valoir rien; enfin tous ces visages-là me faisaient frémir, je n'y pouvait tenir; je voyais des épées, des poignards, des assassinats, des vols, des insultes; mon sang se

---

[1] *Je gardais ce religieux à vue.* Cette expression, qui, dans la bouche d'une jeune fille, et quand il s'agit d'un vénérable prêtre, semblerait comique si la situation était moins forte, n'est ici que vive et pittoresque. Tout le morceau est entraînant de chaleur et de vérité. Il règne dans le style un désordre qui peint énergiquement les terreurs vagues que doit inspirer à une jeune imagination la perspective d'un isolement dont elle entrevoit les conséquences et les dangers.

... carrosse de ...
tion nous attendait en bas
écrire ni venir lui-même, p
quand il avait reçu le bill
mon paquet; on aurait dit qu
je fis rappeler cet hôte et cet
et il est vrai qu'ils n'avaient
et que l'imagination n'avait pa
pour les rendre désagréables.
c'est que j'ai toujours retenu
vois encore, je les peindrais;
ma vie, j'ai connu quelques ho
pouvais souffrir, à cause que le
quelque air de ces visages-là.

Je montai donc dans le carro
et nous arrivons chez la person
tait un homme de cinquante à
assez bien fait, fort riche, d'u
rieux, où l'on voyait un air
empêchait qu'on ne remarquât t

Il nous reçut ...

gieux ; il jeta un coup d'œil sur moi et puis nous fit asseoir.

Le cœur me battait ; j'étais honteuse, embarrassée ; je n'osais lever les yeux ; mon petit amour-propre était étonné, et ne savait où il en était. Voyons, de quoi s'agit-il ? dit alors notre homme pour entamer la conversation, et en prenant la main du religieux, qu'il serra avec componction dans la sienne. Là-dessus le religieux lui conta mon histoire. Voilà, répondit-il, une aventure bien particulière, et une situation bien triste ! Vous pensiez juste, mon père, quand vous m'avez écrit qu'on ne pouvait faire une meilleure action que de rendre service à mademoiselle. Je le crois de même ; elle a plus besoin de secours qu'un autre par mille raisons, et je vous suis obligé de vous être adressé à moi pour cela ; je bénis le moment où vous avez été inspiré de m'avertir, car je suis pénétré de ce que je viens d'entendre ; allons, examinons un peu de quelle façon nous nous y prendrons. Quel âge avez-vous, ma chère enfant ? ajouta-t-il, en me parlant avec une charité cordiale. A cette question je me mis à soupirer sans pouvoir répondre. Ne vous affligez pas, me dit-il, prenez courage, je ne demande qu'à vous être utile ; et d'ailleurs Dieu est le maître, il faut le louer de tout ce qu'il fait : dites-moi donc, quel âge avez-vous à peu près ? Quinze ans et demi, repris-je, et peut-être plus. Effectivement, dit-il en se retournant du côté du père, à la voir on lui en donnerait davantage ; mais, sur sa physionomie, j'augure bien

de son cœur, et du caractère de son esprit : on est même porté à croire qu'elle a de la naissance : en vérité, son malheur est bien grand! que les desseins de Dieu sont impénétrables!

Mais revenons au plus pressé, ajouta-t-il, après s'être ainsi prosterné en esprit devant les desseins de Dieu : comme vous n'avez nulle fortune dans ce monde, il faut voir à quoi vous vous destinez : la demoiselle qui est morte n'avait-elle rien résolu pour vous? Elle avait, lui dis-je, intention de me mettre chez une marchande. Fort bien, reprit-il, j'approuve ses vues; sont-elles de votre goût? Parlez franchement, il y a plusieurs choses qui peuvent vous convenir : j'ai, par exemple, une belle-sœur qui est une personne très-raisonnable, fort à son aise, et qui vient de perdre une demoiselle qui était à son service, qu'elle aimait beaucoup, et à qui elle aurait fait du bien dans la suite ; si vous vouliez tenir sa place, je suis persuadé qu'elle vous prendrait avec plaisir.

Cette proposition me fit rougir. Hélas! monsieur, lui dis-je, quoique je n'aie rien, et que je ne sache à qui je suis, il me semble que j'aimerais mieux mourir que d'être chez quelqu'un en qualité de domestique; et si j'avais mon père et ma mère, il y a toute apparence que j'en aurais moi-même, au lieu d'en servir à personne.

Je lui répondis cela d'une manière fort triste ; après quoi versant quelques larmes : Puisque je suis obligée de travailler pour vivre, ajoutai-je en san-

glotant, je préfère le plus petit métier qu'il y ait, et le plus pénible, pourvu que je sois libre, à l'état dont vous me parlez, quand j'y devrais faire ma fortune. Eh! mon enfant, me dit-il, tranquillisez-vous; je vous loue de penser comme cela, c'est une marque que vous avez du cœur, et cette fierté-là est permise; il ne faut pas la pousser trop loin, elle ne serait plus raisonnable : quelque conjecture avantageuse qu'on puisse faire de votre naissance, cela ne vous donne aucun état, et vous devez vous régler là-dessus : mais enfin nous suivrons les vues de cette amie que vous avez perdue; il en coûtera davantage, c'est une pension qu'il faudra payer; mais n'importe, dès aujourd'hui vous serez placée : je vais vous mener chez ma marchande de linge, et vous y serez la bienvenue : êtes-vous contente? Oui, monsieur, lui dis-je, et jamais je n'oublierai vos bontés. Profitez-en, mademoiselle, dit alors le religieux qui nous avait jusque-là laissé faire tout notre dialogue, et comportez-vous d'une manière qui récompense monsieur des soins où sa piété l'engage pour vous. Je crains bien, reprit alors notre homme, d'un ton dévot et scrupuleux, je crains bien de n'avoir point de mérite à la secourir, car je suis trop sensible à son infortune.

Alors il se leva, et dit : Ne perdons point de temps, il se fait tard, allons chez la marchande dont je vous ai parlé, mademoiselle; pour vous, mon père, vous pouvez à présent vous retirer, je vous rendrai bon compte du dépôt que vous me confiez. Là-dessus, le

religieux nous quitta, je le remerciai de ses peines en bégayant, car j'étais toute troublée, et nous voilà en chemin dans le carrosse de mon bienfaiteur.

Je voudrais bien pouvoir vous dire tout ce qui se passait dans mon esprit, et comment je sortis de cette conversation que je venais d'essuyer, et dont je ne vous ai dit que la moindre partie, car il y eut bien d'autres discours très-mortifians pour moi. Et il est bon de vous dire que, toute jeune que j'étais, j'avais l'âme un peu fière; on m'avait élevée avec douceur, et même avec des égards, et j'étais bien étourdie d'un entretien de cette espèce. Les bienfaits des hommes sont accompagnés d'une maladresse si humiliante pour les personnes qui les reçoivent! Imaginez-vous qu'on avait épluché ma misère pendant une heure, qu'il n'avait été question que de la compassion que j'inspirais, du grand mérite qu'il y aurait à me faire du bien, et puis c'était la religion qui voulait qu'on prît soin de moi; ensuite venait un faste de réflexions charitables, une enflure de sentimens dévots. Jamais la charité n'étala ses tristes devoirs avec tant d'appareil; j'avais le cœur noyé dans la honte; et puisque j'y suis, je vous dirai que c'est quelque chose de bien cruel que d'être abandonné au secours de certaines gens : car qu'est-ce qu'une charité qui n'a point de pudeur avec le misérable, et qui, avant que de le soulager, commence par écraser son amour-propre? La belle chose qu'une vertu qui fait le désespoir de celui sur qui elle tombe! Est-ce qu'on est charitable à cause qu'on fait des œuvres de charité? Il s'en faut

bien. Quand vous venez vous appesantir sur le détail de mes maux, dirais-je à ces gens-là ; quand vous venez me confronter avec toute ma misère, et que le cérémonial de vos questions, ou plutôt de l'interrogatoire dont vous m'accablez marche devant les secours que vous me donnez, voilà ce que vous appelez faire une œuvre de charité? Et moi je dis que c'est une œuvre brutale et haïssable, œuvre de métier et non de sentiment [1].

J'ai fini ; que ceux qui ont besoin de leçons là-dessus profitent de celle que je leur donne ; elle vient de bonne part, car je leur parle d'après mon expérience.

Je me suis laissée dans le carrosse avec mon homme pour aller chez la marchande : je me souviens qu'il me questionnait beaucoup dans le chemin, et que je lui répondais d'un ton bas et douloureux ; je n'osais me remuer, je ne tenais presque point de place, et j'avais le cœur mort.

Cependant, malgré l'anéantissement où je me sentais, j'étais étonnée des choses dont il m'entretenait : je trouvais sa conversation singulière ; il me semblait

---

[1] *OEuvre de métier et non de sentiment.* Ici l'auteur s'élève jusqu'au ton de l'éloquence la plus passionnée. Ceux qui n'ont voulu accorder à Marivaux que de la grâce et de la finesse, n'avaient sans doute pas ce morceau et plusieurs autres du même genre bien présens à la mémoire. La pensée est noble et philosophique, le langage fort et naturel. On croirait presque lire un des beaux passages où Massillon recommande la vraie charité, celle qui n'a pas besoin de scruter la vie des malheureux pour soulager leur infortune.

que mon homme se mitigeait, qu'il était plus flatteur que zélé, plus généreux que charitable; il me paraissait tout changé.

Je vous trouve bien gênée avec moi, me disait-il; je ne veux point vous voir dans cette contrainte-là, ma chère fille : vous me haïriez bientôt, quoique je ne vous veuille que du bien. Notre conversation avec ce religieux vous a rendue triste : le zèle de ces gens-là n'est pas consolant; il est dur, et il faut faire comme eux : mais moi, j'ai naturellement le cœur bon; ainsi vous pouvez me regarder comme votre ami, comme un homme qui s'intéresse à vous de tout son cœur, et qui veut avoir votre confiance, entendez-vous? Je me retiens le privilége de vous donner quelques conseils, mais je ne prétends pas qu'ils vous effarouchent. Je vous dirai, par exemple, que vous êtes jeune et jolie, et que ces deux belles qualités vont vous exposer aux poursuites du premier étourdi qui vous verra, et que vous feriez mal de l'écouter, parce que cela ne vous mènerait à rien, et ne mérite pas votre attention; c'est à votre fortune qu'il faut que vous la donniez, et à tout ce qui pourra l'avancer. Je sais bien qu'à votre âge on est charmée de plaire, et vous plairez même sans y tâcher, j'en suis sûr; mais du moins ne vous souciez point trop de plaire à tout le monde, surtout à mille petits soupirans, que vous ne devez pas regarder dans la situation où vous êtes. Ce que je vous dis là n'est point d'une sévérité outrée, continua-t-il d'un air aisé, en me prenant la main que j'avais belle.

Non, monsieur, lui dis-je. Et puis voyant que j'étais sans gants : Je veux vous en acheter, me dit-il, cela conserve les mains, et quand on les a belles, il faut y prendre garde.

Là-dessus il fait arrêter le carrosse, m'en prit plusieurs paires que j'essayai toutes avec le secours qu'il me prêtait, car il voulut m'aider, et moi je le laissais faire en rougissant de mon obéissance; et je rougissais sans savoir pourquoi, seulement par un instinct qui me mettait en peine de ce que cela pouvait signifier.

Toutes ces petites particularités, au reste, je vous les dis parce qu'elles ne sont pas si bagatelles qu'elles le paraissent.

Nous arrivâmes enfin chez la marchande, qui me parut une femme assez bien faite, et qui me reçut aux conditions dont ils convinrent pour ma pension. Il me semble qu'il lui parla long-temps à part; mais je n'imaginai rien là-dessus, et il s'en alla en disant qu'il nous reviendrait voir dans quelques jours, et et en me recommandant extrêmement à la marchande, qui, après qu'il fut parti, me fit voir une petite chambre où je mis mes hardes, et où je devais coucher avec une compagne.

Cette marchande, il faut que je vous la nomme pour la facilité de l'histoire. Elle s'appelait madame Dutour; c'était une veuve qui, je pense, n'avait pas plus de trente ans; une grosse réjouie qui, à vue d'œil, paraissait la meilleure femme du monde; aussi l'était-elle. Son domestique était composé d'un petit garçon de six ou sept ans, qui était son fils, d'une

servante, et d'une nommée mademoiselle Toinon, sa fille de boutique.

Quand je serais tombée des nues, je n'aurais pas été plus étourdie que je l'étais; les personnes qui ont du sentiment sont bien plus abattues que d'autres dans de certaines occasions, parce que tout ce qui leur arrive les pénètre; il y a une tristesse stupide qui les prend, et qui me prit : madame Dutour fit de son mieux pour me tirer de cet état-là.

Allons, mademoiselle Marianne, me disait-elle (car elle avait demandé mon nom), vous êtes avec de bonnes gens, ne vous chagrinez point, j'aime qu'on soit gaie; qu'avez-vous qui vous fâche? Est-ce que vous vous déplaisez ici? Moi, dès que je vous ai vue, j'ai pris de l'amitié pour vous; tenez, voilà Toinon, qui est une bonne enfant, faites connaissance ensemble. Et c'était en soupant qu'elle me tenait ce discours, à quoi je ne répondais que par une inclination de tête et avec une physionomie dont la douceur remerciait sans que je parlasse; quelquefois je m'encourageais jusqu'à dire, vous avez bien de la bonté; mais en vérité, j'étais déplacée, et je n'étais pas faite pour être là.

Je sentais, dans la franchise de cette femme-là, quelque chose de grossier qui me rebutait.

Je n'avais pourtant encore vécu qu'avec mon curé et sa sœur, et ce n'étaient pas des gens du monde, il s'en fallait bien; mais je ne leur avais vu que des manières simples et non pas grossières : leurs discours étaient unis et sensés; d'honnêtes gens, vivant

médiocrement, pouvaient parler comme ils parlaient, et je n'aurais rien imaginé de mieux, si je n'avais jamais vu autre chose : au lieu qu'avec ces gens-ci, je n'étais pas contente, je leur trouvais un jargon, un ton brusque qui blessait ma délicatesse. Je me disais déjà que dans le monde il fallait qu'il y eût quelque chose qui valait mieux que cela ; je soupirais après, j'étais triste d'être privée de ce mieux que je ne connaissais pas : dites-moi d'où cela venait ? Où est-ce que j'avais pris mes délicatesses ? Étaient-elles dans mon sang ? cela se pourrait bien. Venaient-elles du séjour que j'avais fait à Paris ? cela se pourrait encore. Il y a des âmes perçantes à qui il n'en faut pas beaucoup montrer pour les instruire, et qui sur le peu qu'elles voient soupçonnent tout d'un coup tout ce qu'elles pourraient voir.

La mienne avait le sentiment bien subtil, je vous assure, surtout dans les choses de sa vocation [1], comme était le monde. Je ne connaissais personne à Paris, je n'en avais vu que les rues, mais dans ces rues il y avait des personnes de toute espèce ; il y avait des carrosses, et dans ces carrosses un monde qui m'était très-nouveau, mais point étranger. Et sans doute il y avait en moi un goût naturel, qui n'attendait que ces objets-là pour s'y prendre ; de sorte que, quand je les voyais, c'était comme si j'avais rencontré ce que je cherchais.

---

[1] Peut-on dire *la vocation d'une âme?* cette manière d'écrire est bien près du style précieux.

Vous jugez bien qu'avec ces dispositions, madame Dutour ne me convenait point, non plus que mademoiselle Toinon, qui était une grande fille qui se redressait toujours, et qui maniait sa toile avec tout le jugement et toute la décence possible ; elle y était tout entière, et son esprit ne passait pas son aune.

Pour moi, j'étais si gauche à ce métier-là, que je l'impatientais à tout moment. Il fallait voir de quel air elle me reprenait, avec quelle fierté de savoir elle corrigeait ma maladresse [1] : et ce qui est plaisant, c'est que l'effet ordinaire de ces corrections, c'était de me rendre encore plus maladroite, parce que j'en devenais plus dégoûtée.

Nous couchions dans la même chambre, comme je vous l'ai déjà dit, et là elle me donnait des leçons pour parvenir, disait-elle : ensuite elle me contait l'état de ses parens, leurs facultés, leur caractère, ce qu'ils lui avaient donné pour ses dernières étrennes. Après venait un amant qu'elle avait, qui était un beau garçon fait au tour, et puis nous irions nous promener ensemble ; et moi, sans en avoir d'envie, je lui répondais que je le voulais bien. Les inclinations de madame Dutour n'étaient pas oubliées : son amant l'aurait déjà épousée ; mais il n'était pas assez riche, et en attendant, il la voyait toujours, venait souvent manger chez elle, et elle lui faisait un peu

---

[1] *Avec quelle fierté de savoir elle corrigeait ma maladresse.* Finement observé! Plus un talent est frivole, plus celui qui le possède y attache d'importance.

trop bonne chère. C'est pour vous divertir que je vous conte cela ; passez-le, si cela vous ennuie.

Monsieur de Climal (c'était ainsi que s'appelait celui qui m'avait mis chez madame Dutour) revint trois ou quatre jours après m'avoir laissée là. J'étais alors dans notre chambre avec mademoiselle Toinon, qui me montrait ses belles hardes, et qui sortit, par savoir-vivre, dès qu'il fut entré.

Eh bien, mademoiselle, comment vous trouvez-vous ici ? me dit-il. Mais, monsieur, répondis-je, j'espère que je m'y ferai. J'aurais, répondit-il [1], grande envie que vous fussiez contente ; car je vous aime de tout mon cœur, vous m'avez plu tout d'un coup, et je vous en donnerai toutes les preuves que je pourrai. Pauvre enfant ! que j'aurai de plaisir à vous rendre service ! Mais je veux que vous ayez de l'amitié pour moi. Il faudrait que je fusse bien ingrate pour en manquer, lui répondis-je. Non, non, reprit-il, ce ne sera point par ingratitude que vous ne m'aimerez point ; c'est que vous n'aurez pas avec moi une certaine liberté que je veux que vous ayez. Je sais trop le respect que je vous dois, lui dis-je. Il n'est pas sûr que vous m'en deviez, dit-il, puisque nous ne sa-

---

[1] *J'aurais, répondit-il....* On supprime aujourd'hui dans les romans, ces *dis-je, dit-il, répondis-je, répondit-il,* et c'est autant de gagné pour le lecteur, qui reconnaît facilement les interlocuteurs à leur langage, surtout quand ils ne sont que deux. On supplée à ces répétitions fatigantes par le signe typographique (—) ; l'emploi de ce signe est dû à Marmontel, qui en a le premier fait usage dans ses *Contes moraux*.

vons pas qui vous êtes : mais, Marianne, ajouta-t-il en me prenant la main, qu'il serrait imperceptiblement, ne seriez-vous pas un peu plus familière avec un ami qui vous voudrait autant de bien que je vous en veux? Voilà ce que je demande : vous lui diriez vos sentimens, vos goûts; vous aimeriez à le voir. Pourquoi ne feriez-vous pas de même avec moi? Oh! j'y veux mettre ordre absolument, ou nous aurons querelle ensemble. A propos, j'oubliais à vous donner de l'argent. Et en disant cela, il me mit quelques louis d'or dans la main. Je les refusai d'abord, et lui dis qu'il me restait quelque argent de la défunte; mais, malgré cela, il me força de les prendre. Je les pris donc avec honte, car cela m'humiliait; mais je n'avais point de fierté à écouter là-dessus avec un homme qui s'était chargé de moi, pauvre orpheline, et qui paraissait vouloir me tenir lieu de père.

Je fis une révérence assez sérieuse en recevant ce qu'il me donnait. Eh! me dit-il, ma chère Marianne, laissons là les révérences, et montrez-moi que vous êtes contente. Combien m'allez-vous saluer de fois pour un habit que je vais vous acheter? voyons. Je ne fis pas, ce me semble, une grande attention à l'habit qu'il me promettait : mais il dit cela d'un air si bon et si badin, qu'il me gagna le cœur, je vous l'avoue; mes répugnances me quittèrent, un vif sentiment de reconnaissance en prit la place; et je me jetai sur son bras que j'embrassai de fort bonne grâce, et presqu'en pleurant de sensibilité.

Il fut charmé de mon mouvement, et me prit la

main, qu'il baisa d'une manière fort tendre; façon de faire qui, au milieu de mon petit transport, me parut encore singulière, mais toujours de cette singularité qui m'étonnait sans rien m'apprendre, et que je penchais à regarder comme des expressions un peu extraordinaires de son bon cœur.

Quoi qu'il en soit, la conversation, de ma part, devint dès ce moment-là plus aisée, mon aisance me donna des grâces qu'il ne me connaissait pas encore; il s'arrêtait de temps en temps à me considérer avec une tendresse dont je remarquais toujours l'excès, sans y entendre plus de finesse.

Il n'y avait pas moyen non plus qu'alors j'en pénétrasse davantage; mon imagination avait fait son plan sur cet homme-là, et quoique je le visse enchanté de moi, rien n'empêchait que ma jeunesse, ma situation, mon esprit et mes grâces ne lui eussent donné pour moi une affection très-innocente : on peut se prendre d'une tendre amitié pour les personnes de mon âge dont on veut avoir soin; on se plaît à leur voir du mérite, parce que nos bienfaits nous en feront plus d'honneur; enfin on aime ordinairement à voir l'objet de sa générosité; et tous les motifs de simple tendresse qu'un bienfaiteur peut avoir dans ce cas-là, une fille de plus de quinze ans et demi, quoiqu'elle n'ait rien vu, les sent et les devine confusément; elle n'en est non plus surprise que de voir l'amour de son père et de sa mère pour elle; et voilà comment j'étais : je l'aurais plutôt pris pour un original dans ses façons, que pour ce qu'il était; il avait beau re-

prendre ma main, l'approcher de sa bouche en badinant, je n'admirais là-dedans que la rapidité de son inclination pour moi, et cela me touchait plus que tous ses bienfaits [1]; car, à l'âge où j'étais, quand on n'a point encore souffert, on ne sait point trop l'avantage qu'il y a d'être dépourvue de tout.

Peut-être devrais-je passer tout ce que je vous dis là; mais je vais comme je puis, je n'ai garde de songer que je vous fais un livre : cela me jetterait dans un travail d'esprit dont je ne sortirais pas; je m'imagine que je vous parle, et tout passe dans la conversation : continuons-la donc.

Dans ce temps on se coiffait en cheveux, et jamais créature ne les a eus plus beaux que moi; cinquante

---

[1] *Et cela me touchait plus que tous ses bienfaits.* Cette candeur d'une jeune fille exposée à la galanterie d'un protecteur suranné, forme un contraste dramatique que Marivaux a fait ressortir avec une extrême délicatesse. On retrouve la même idée dans une comédie de Shakespeare, *Mesure pour mesure* (Measure for measure). Angelo, juge de Venise, que le souverain a fait dépositaire de son pouvoir, condamne un homme à mort pour crime de séduction. Isabelle, la sœur du coupable, vient demander au juge la grâce de son frère, et Angelo, qui avait jusque-là fait parade de vertu et d'austérité, séduit par les charmes d'Isabelle, s'efforce de la faire céder à ses désirs. Isabelle, ainsi que Marianne, est long-temps à comprendre les paroles équivoques d'un vieillard grave et environné de la considération publique. Il est presque sûr que Marivaux n'avait pas lu Shakespeare, alors très-peu connu en France. Il n'avait d'ailleurs qu'une médiocre estime pour les littératures étrangères. Quoi qu'il en soit, il n'est pas inutile de remarquer comment à des époques, chez des nations et sous l'empire de mœurs si différentes, deux écrivains distingués ont pu être amenés, par l'observation de la nature, à un rapport si frappant de combinaisons et de résultats.

ans que j'ai n'en ont fait que diminuer la quantité, sans en avoir changé la couleur, qui est encore du plus clair châtain.

Monsieur de Climal les regardait, les touchait avec passion; mais cette passion, je la regardais comme un pur badinage. Marianne, me disait-il quelquefois, vous n'êtes point si à plaindre : de si beaux cheveux et ce visage-là ne vous laisseront manquer de rien. Ils ne me rendront ni mon père ni ma mère, lui répondis-je. Il vous feront aimer de tout le monde, me dit-il; et pour moi, je ne leur refuserai jamais rien. Oh! pour cela, lui dis-je, je compte sur vous et sur votre bon cœur. Sur mon bon cœur? reprit-il en riant; eh! vous parlez donc de cœur, chère enfant; et si je vous demandais le vôtre, me le donneriez vous? Hélas! vous le méritez bien, lui dis-je naïvement.

A peine lui eus-je répondu cela, que je vis dans ses yeux quelque chose de si ardent, que ce fut un coup de lumière pour moi; sur-le-champ, je me dis en moi-même : il se pourrait bien faire que cet homme-là m'aimât comme un amant aime une maîtresse; car enfin, j'en avais vu des amans dans mon village, j'avais entendu parler d'amour, j'avais même déjà lu quelques romans à la dérobée; et tout cela, joint aux leçons que la nature nous donne, m'avait du moins fait sentir qu'un amant était bien différent d'un ami; et sur cette différence, que j'avais comprise à ma manière, tout d'un coup les regards de M. de Climal me parurent d'une espèce suspecte.

Cependant je ne regardai pas l'idée qui m'en vint sur-le-champ, comme une chose encore bien sûre ; mais je devais bientôt en avoir le cœur net ; et je commençai toujours, en attendant, par être un peu plus forte et plus à mon aise avec lui. Mes soupçons me défirent presque tout-à-fait de cette timidité qu'il m'avait tant reprochée ; je crus que, s'il était vrai qu'il m'aimât, il n'y avait plus tant de façon à faire avec lui, et que c'était lui qui était dans l'embarras, et non pas moi. Ce raisonnement coula de source : au reste, il paraît fin, et ne l'est pas ; il n'y a rien de si simple, on ne s'aperçoit pas seulement qu'on le fait.

Il est vrai que ceux contre qui on raisonne comme cela, n'ont pas grand retour à espérer de vous ; cela suppose qu'en fait d'amour, on ne se soucie guère d'eux : aussi de ce côté-là, M. de Climal m'était-il parfaitement indifférent, et même de cette indifférence qui va devenir haine si on la tourmente : peut-être eût-il été ma première inclination, si nous avions commencé autrement ensemble ; mais je ne l'avais connu que sur le pied d'un homme pieux, qui entreprenait d'avoir soin de moi par charité ; et je ne sache point de manière de connaître les gens, qui éloigne tant de les aimer de ce qu'on appelle amour : il n'y a plus de sentimens tendres à demander à une personne qui n'a fait connaissance avec vous que dans ce goût-là. L'humiliation qu'elle a soufferte vous a fermé son cœur de ce côté-là ; ce cœur en garde une rancune que lui-même il ne sait pas qu'il a, tant que

vous ne lui demandez que des sentimens qui vous sont justement dus; mais lui demandez-vous d'une certaine tendresse : oh! c'est une autre affaire; son amour-propre vous reconnaît alors; vous vous êtes brouillé avec lui sans retour là-dessus, il ne vous pardonnera jamais : et c'est ainsi que j'étais avec M. de Climal.

Il est vrai que, si les hommes savaient obliger, je crois qu'ils feraient tout ce qu'ils voudraient de ceux qui leur auraient obligation : car est-il rien de si doux que le sentiment de reconnaissance, quand notre amour-propre n'y répugne point? On en tirerait des trésors de tendresse; au lieu qu'avec les hommes, on a besoin de deux vertus, l'une pour vous empêcher d'être indignée du bien qu'ils vous font, l'autre pour vous en imposer la reconnaissance.

M. de Climal m'avait parlé d'un habit qu'il voulait me donner, et nous sortîmes pour l'acheter à mon goût. Je crois que je l'aurais refusé, si j'avais été bien convaincue qu'il avait de l'amour pour moi; car j'aurais eu un dégoût, ce me semble, invincible à profiter de sa faiblesse, surtout ne la partageant pas : car, quand on la partage, on ajuste cela; on s'imagine qu'il y a beaucoup de délicatesse à n'être point délicat là-dessus : mais je doutais encore de ce qu'il avait dans l'âme; et supposé qu'il n'eût que de l'amitié, c'était donc une amitié extrême, qui méritait assurément le sacrifice de toute ma fierté. Ainsi j'acceptai l'offre de l'habit à tout hasard.

L'habit fut acheté : je l'avais choisi; il était noble

et modeste, et tel qu'il aurait pu convenir à une fille de condition qui n'aurait point eu de bien. Après cela M. de Climal parla de linge, et effectivement j'en avais besoin. Encore autre achat que nous allâmes faire; madame Dutour aurait pu lui fournir ce linge, mais il avait ses raisons pour n'en point prendre chez elle: c'est qu'il le voulait trop beau. Madame Dutour aurait trouvé la charité outrée; et quoique ce fût une bonne femme qui ne s'en serait pas souciée, et qui aurait cru que ce n'était pas là son affaire, il était mieux de ne pas profiter de la commodité de son caractère, et d'aller ailleurs.

Oh! pour le coup, ce fut ce beau linge qu'il voulut que je prisse, qui me mit au fait de ses sentimens; je m'étonnai même que l'habit, qui était très-propre, m'eût encore laissé quelque doute, car la charité n'est pas galante dans ses présens; l'amitié même, si secourable, donne du bon et ne songe point au magnifique. Les vertus des hommes ne remplissent que bien précisément leur devoir; elles seraient plus volontiers mesquines que prodigues dans ce qu'elles font de bien : il n'y a que les vices qui n'ont point de ménage. Je lui dis tout bas que je ne voulais point de linge si distingué, je lui parlai sur ce ton-là sérieusement; il se moqua de moi, et me dit : Vous êtes une enfant, taisez-vous, allez vous regarder dans le miroir, et voyez si ce linge est trop beau pour votre visage. Et puis, sans vouloir m'écouter, il alla son train.

Je vous avoue que je me trouvais bien embar-

rassée, car je voyais qu'il était sûr qu'il m'aimait, qu'il ne me donnait qu'à cause de cela, qu'il espérait me gagner par là, et qu'en prenant ce qu'il me donnait, moi je rendais ses espérances assez bien fondées.

Je consultais donc en moi-même ce que j'avais à faire; et, à présent que j'y pense, je crois que je ne consultais que pour perdre du temps : j'assemblais je ne sais combien de réflexions dans mon esprit; je me taillais de la besogne, afin que, dans la confusion de mes pensées, j'eusse plus de peine à prendre mon parti, et que mon indétermination en fût plus excusable. Par là je reculais une rupture avec M. de Climal, et je gardais ce qu'il me donnait.

Cependant j'étais bien honteuse de ses vues; ma chère amie, la sœur du curé, me revenait dans l'esprit. Quelle différence affreuse, me disais-je, des secours qu'elle me donnait à ceux que je reçois! Quelle serait la douleur de cette amie, si elle vivait, et qu'elle vît l'état où je suis! Il me semblait que mon aventure violait le respect que je devais à sa tendre amitié : il me semblait que son cœur en soupirait dans le mien; et tout ce que je vous dis là, je ne l'aurais point exprimé, mais je le sentais.

D'un autre côté, je n'avais plus de retraite, et M. de Climal m'en donnait une; je manquais de hardes, et il m'en achetait; et c'étaient de belles hardes que j'avais déjà essayées dans mon imagination, et j'avais trouvé qu'elles m'allaient à merveille. Mais je n'avais garde de m'arrêter à cet article qui se mêlait dans mes considérations, car j'aurais rougi du plai-

sir qu'il me faisait, et j'étais bien aise apparemment que ce plaisir fît son effet sans qu'il y eût de ma faute : souplesse admirable pour être innocent d'une sottise qu'on a envie de faire. Après cela, me dis-je, M. de Climal ne m'a point encore parlé de son amour ; peut-être même n'osera-t-il m'en parler de long-temps, et ce n'est point à moi à deviner le motif de ses soins. On m'a menée à lui comme à un homme charitable et pieux, il me fait du bien : tant pis pour lui si ce n'est pas dans de bonnes vues ; je ne suis point obligée de lire dans sa conscience, et je ne serai complice de rien, tant qu'il ne s'expliquera pas ; ainsi j'attendrai qu'il me parle sans équivoque.

Ce petit cas de conscience ainsi décidé, mes scrupules se dissipèrent ; et le linge et l'habit me parurent de bonne prise.

Je les emportai chez madame Dutour ; il est vrai qu'en nous en retournant M. de Climal rendit, par-ci par-là, sa passion encore plus aisée à deviner que de coutume : il se démasquait petit à petit, l'homme amoureux se montrait, je lui voyais déjà la moitié du visage ; mais j'avais conclu qu'il fallait que je le visse tout entier pour le reconnaître, sinon il était arrêté que je ne verrais rien. Les hardes n'étaient pas encore en lieu de sûreté ; et, si je m'étais scandalisée trop tôt, j'aurais peut-être tout perdu. Les passions de l'espèce de celle de M. de Climal sont naturellement lâches quand on les désespère, elles ne se piquent pas de faire une retraite bien honorable, et c'est un vilain amant qu'un homme qui vous

désire plus qu'il ne vous aime : non pas que l'amant le plus délicat ne désire à sa manière, mais du moins c'est que chez lui les sentimens du cœur se mêlent avec les sens ; tout cela se fond ensemble : ce qui fait un amour tendre, et non pas vicieux, quoiqu'à la vérité capable du vice ; car tous les jours, en fait d'amour, on fait très-délicatement des choses fort grossières : mais il ne s'agit point de cela.

Je feignis donc de ne rien comprendre aux petits discours que me tenait M. de Climal pendant que nous retournions chez madame Dutour. J'ai peur de vous aimer trop, Marianne, me disait-il ; et, si cela était, que feriez-vous ? Je ne pourrais en être que plus reconnaissante, s'il était possible, lui répondis-je. Cependant, Marianne, je me défie de votre cœur, quand il connaîtra toute la tendresse du mien, ajouta-t-il ; car vous ne la savez pas. Comment, lui dis-je, vous croyez que je ne vois pas votre amitié? Eh ! ne changez point mes termes, reprit-il, je ne dis pas mon amitié, je parle de ma tendresse. Quoi ! dis-je, n'est-ce pas la même chose ? Non, Marianne, me répondit-il, en me regardant d'une manière à m'en prouver la différence ; non, chère fille, ce n'est pas la même chose ; et je voudrais bien que l'une vous parût plus douce que l'autre. Là-dessus je ne pus m'empêcher de baisser les yeux, quoique j'y résistasse ; mais mon embarras fut plus fort que moi. Vous ne me dites mot ; est-ce que vous m'entendez, me dit-il en me serrant la main ? C'est, lui dis-je, que je suis honteuse de ne savoir que répondre à tant de bonté.

Heureusement pour moi, la conversation finit là, car nous étions arrivés; tout ce qu'il put faire, ce fut de me redire à l'oreille : Allez, friponne, allez rendre votre cœur plus traitable et moins sourd; je vous laisse le mien pour vous y aider.

Ce discours était assez net, et il était difficile de parler plus français : je fis semblant d'être distraite pour me dispenser d'y répondre; mais un baiser qu'il m'appuyait sur l'oreille en me parlant, s'attirait mon attention malgré que j'en eusse, et il n'y avait pas moyen d'être sourde à cela; aussi ne le fus-je pas. Monsieur, ne vous-ai-je pas fait mal, m'écriai-je d'un air naturel, en feignant de prendre le baiser qu'il m'avait donné pour le choc de sa tête avec la mienne. Dans le temps que je disais cela, je descendais de carrosse, et je crois qu'il fut la dupe de ma petite finesse; car il me répondit très-naturellement que non.

J'emportai le ballot de hardes, que j'allai serrer dans notre chambre, pendant que M. de Climal était dans la boutique de madame Dutour. Je redescendis sur-le-champ : Marianne, me dit-il d'un ton froid, faites travailler à votre habit dès aujourd'hui : je vous reverrai dans trois ou quatre jours, et je veux que vous l'ayez. Et puis parlant à madame Dutour : J'ai tâché, dit-il, de l'assortir avec de très beau linge qu'elle m'a montré, et que lui a laissé la demoiselle qui est morte.

Et là-dessus vous remarquerez, ma chère amie, que M. de Climal m'avait avertie qu'il parlerait com-

me cela à madame Dutour ; et je pense vous en avoir dit la raison, qu'il ne me dit pourtant pas , mais que je devinai : d'ailleurs, ajouta-t-il, je suis bien aise que mademoiselle soit proprement mise, parce que j'ai des vues pour elle qui pourront réussir. Et tout cela du ton d'un homme vrai et respectable ; car M. de Climal tête à tête avec moi ne ressemblait point du tout au M. de Climal parlant aux autres : à la lettre, c'étaient deux hommes différens ; et, quand je lui voyais son visage dévot, je ne pouvais pas comprendre comment ce visage-là ferait pour devenir profane et tel qu'il était avec moi. Mon Dieu, que les hommes ont de talens pour ne rien valoir !

Il se retira après un demi-quart d'heure de conversation avec madame Dutour. Il ne fut pas plutôt parti que celle-ci, à qui il avait conté mon histoire, se mit à louer sa pitié et la bonté de son cœur. Marianne, me dit-elle, vous avez fait là une bonne rencontre quand vous l'avez connu ; voyez ce que c'est ! il a autant de soin de vous que si vous étiez son enfant ; cet homme-là n'a peut-être pas son pareil dans le monde pour être bon et charitable.

Le mot de *charité* ne fut pas fort de mon goût : il était un peu cru pour un amour-propre aussi douillet que le mien ; mais madame Dutour n'en savait pas davantage : ses expressions allaient comme son esprit, qui allait comme il plaisait à son peu de malice et de finesse. Je fis pourtant la grimace ; mais je ne dis rien, car nous n'avions pour témoin que la grave mademoiselle Toinon, bien plus capable de

m'envier les hardes qu'on me donnait, que de me croire humiliée de les recevoir. Oh ! pour cela, mademoiselle Marianne, me dit-elle à son tour d'un air un peu jaloux, il faut que vous soyez née coiffée. Au contraire, lui répondis-je, je suis née très-malheureuse; car je devrais, sans comparaison, être mieux que je ne suis. A propos, reprit-elle, est-il vrai que vous n'avez ni père ni mère, et que vous n'êtes l'enfant à personne? cela est plaisant. Effectivement, lui dis-je d'un ton piqué, cela est fort réjouissant; et, si vous m'en croyez, vous m'en ferez vos complimens. Taisez-vous, idiote, lui dit madame Dutour, qui vit que j'étais fâchée; elle a raison de se moquer de vous : remerciez Dieu de vous avoir conservé vos parens ! Qui est-ce qui a jamais dit aux gens qu'ils sont des enfans trouvés? J'aimerais autant qu'on me dît que je suis bâtarde [1].

N'était-ce pas là prendre mon parti d'une manière bien consolante ? Aussi le zèle de cette bonne femme

---

[1] *J'aimerais autant qu'on me dît que je suis bâtarde.* Le caractère de madame Dutour, bien qu'il ne tienne que très-peu de place dans l'ouvrage, a frappé tous les critiques par le naturel et la vérité du dessin. D'Alembert, dans son éloge de Marivaux, a cru devoir faire une mention particulière de ce personnage, en parlant du roman de Marianne. « L'auteur, dit-il, n'a pas dédaigné de peindre « jusqu'à la sottise du peuple, sa curiosité sans objet, sa charité « sans délicatesse, son inepte et offensante bonté, sa dureté compatissante, et rien n'est peut-être plus vrai dans aucun roman que « la pitié cruelle de madame Dutour pour Marianne, à qui elle « enfonce innocemment le poignard à force de se montrer sensible « pour elle. »

me choqua-t-il autant que l'insulte de l'autre, et les larmes m'en vinrent aux yeux. Madame Dutour en fut touchée sans se douter de sa maladresse qui les faisait couler : son attendrissement me fit trembler, je craignis encore quelque nouvelle réprimande à Toinon ; et je me hâtai de la prier de ne dire mot.

Toinon, de son côté, me voyant pleurer, se déconcerta de bonne foi ; car elle n'était pas méchante, et son cœur ne voulait fâcher personne ; sinon qu'elle était vaine, parce qu'elle s'imaginait que cela était décent. Mais comme elle n'avait pas un habit neuf aussi bien que moi, peut-être qu'elle avait cru qu'en place de cela il fallait dire quelque chose, et redresser un peu son esprit, comme elle redressait sa figure.

Voilà d'où me vint la belle apostrophe qu'elle me fit, dont elle me demanda très-sincèrement excuse : et comme je vis que ces bonnes gens n'entendaient rien à ma fierté, ni à ses délicatesses, et qu'ils ne savaient pas le quart du mal qu'ils me faisaient, je me rendis de bonne grâce à leurs caresses ; et il ne fut plus question que de mon habit, qu'on voulut voir avec une curiosité ingénue, qui me fit venir aussi la curiosité d'éprouver ce qu'elles en diraient.

J'allai donc le chercher sans rancune, et avec la joie de penser que je le porterais bientôt. Je prends le paquet tel que je l'avais mis dans la chambre, et je l'apporte. La première chose qu'on vit en le défaisant, ce fut ce beau linge dont on avait pris tant de peine à sauver l'achat, qui avait coûté la façon d'un

mensonge à M. de Climal, et à moi un consentement à ce mensonge. Voilà ce que c'est que l'étourderie des jeunes gens! J'oubliai que ce maudit linge était dans le paquet avec l'habit. Oh! oh! dit madame Dutour, en voici bien d'une autre! M. de Climal nous disait que c'était la demoiselle défunte qui vous avait laissé cela; c'est pourtant lui qui vous l'a acheté, Marianne, et c'est fort mal fait à vous de ne l'avoir pas pris chez moi. Vous n'êtes pas plus délicate que des duchesses qui en prennent bien; et votre M. de Climal est encore plaisant! Mais je vois bien ce que c'est, ajouta-t-elle en tirant l'étoffe de l'habit qui était dessous, pour la voir; car sa colère n'interrompit point sa curiosité, qui est un mouvement chez les femmes qui va avec tout ce qu'elles ont dans l'esprit; je vois bien ce que c'est; je devine pourquoi on a voulu m'en faire accroire sur ce linge-là: mais je ne suis pas si bête qu'on le croit, je n'en dis pas davantage: remportez, remportez; pardi, le tour est joli! On a la bonté de mettre mademoiselle en pension chez moi, et ce qu'il lui faut, on l'achète ailleurs; j'en ai l'embarras, et les autres le profit; je vous le conseille!

Pendant ce temps-là Toinon soulevait mon étoffe du bout des doigts, comme si elle avait craint de se les salir, et disait: Diantre! il n'y a rien de tel que d'être orpheline. Et la pauvre fille, ce n'était presque que pour figurer dans l'aventure qu'elle disait cela; et toute sage qu'elle était, quiconque lui en eût donné autant, l'aurait rendue stupide de reconnaissance.

Laissez cela, Toinon, lui dit madame Dutour; je voudrais bien voir que cela vous fît envie.

Jusque-là je n'avais rien dit; je sentais tant de mouvemens, tant de confusion, tant de dépit, que je ne savais par où commencer pour parler : c'était d'ailleurs une situation bien neuve pour moi, que la mêlée où je me trouvais. Je n'en avais jamais tant vu. A la fin, quand mes mouvemens furent un peu éclaircis, la colère se déclara la plus forte; mais ce fut une colère si franche et si étourdie, qu'il n'y avait qu'une fille innocente de ce dont on l'accusait qui pût l'avoir.

Il était pourtant vrai que M. de Climal était amoureux de moi; mais je savais bien aussi que je ne voulais rien faire de son amour; et si, malgré cet amour que je connaissais, j'avais reçu ses présens, c'était par un petit raisonnement que mes besoins et ma vanité m'avaient dicté, et qui n'avait rien pris sur la pureté de mes intentions. Mon raisonnement était sans doute une erreur, mais non pas un crime : ainsi je ne méritais pas les outrages dont me chargeait madame Dutour, et je fis un vacarme épouvantable. Je débutai par jeter l'habit et le linge par terre sans savoir pourquoi, seulement par fureur : ensuite je parlai, ou plutôt je criai; et je ne me souviens plus de tous mes discours, sinon que j'avouai en pleurant que M. de Climal avait acheté le linge, et qu'il m'avait défendu de le dire, sans m'instruire des raisons qu'il avait pour cela; qu'au reste j'étais bien malheureuse de me trouver avec des gens qui m'accusaient à si bon

marché ; que je voulais sortir sur-le-champ ; que j'allais envoyer chercher un carrosse pour emporter mes hardes ; que j'irais où je pourrais ; qu'il valait mieux qu'une fille comme moi mourût d'indigence que de vivre aussi déplacée que je l'étais ; que je leur laissais les présens de M. Climal ; que je m'en souciais aussi peu que de son amour, s'il était vrai qu'il en eût pour moi. Enfin j'étais comme un petit lion, ma tête s'était démontée ; outre que tout ce qui pouvait m'affliger se présentait à moi : la mort de ma bonne amie, la privation de sa tendresse, la perte terrible de mes parens, les humiliations que j'avais souffertes, l'effroi d'être étrangère à tous les hommes, de ne voir la source de mon sang nulle part, la vue d'une misère qui ne pouvait peut-être finir que par une autre ; car je n'avais que ma beauté qui pût me faire des amis : et voyez quelle ressource que le vice des hommes ! N'était-ce pas là de quoi renverser une cervelle aussi jeune que la mienne ?

Madame Dutour fut effrayée du transport qui m'agitait ; elle ne s'y était pas attendue, et n'avait compté que de me voir honteuse. Mon Dieu ! Marianne, me disait-elle quand elle pouvait placer un mot, on peut se tromper ; apaisez-vous, je suis fâchée de ce que j'ai dit (car mon emportement ne manqua pas de me justifier ; j'étais trop outrée pour être coupable.) ; allons, finissons, ma fille. Mais j'allais toujours mon train, et à toute force je voulais sortir.

Enfin elle me poussa dans une petite salle, où elle s'enferma avec moi ; et là, j'en dis encore tant, que

j'épuisai mes forces; il ne me resta plus que des pleurs, jamais on n'en a tant versé; et la bonne femme, voyant cela, se mit à pleurer aussi du meilleur de son cœur.

Là-dessus Toinon entra pour nous dire que le dîner était prêt; et Toinon, qui était de l'avis de tout le monde, pleura, parce que nous pleurions; et moi, après tant de larmes, attendrie par les douceurs qu'elles me dirent toutes deux, je m'apaisai, je me consolai, j'oubliai tout.

La forte pension que M. de Climal payait pour moi contribua peut-être un peu au tendre repentir que madame Dutour eut de m'avoir fâchée; de même que le chagrin de n'avoir pas vendu le linge l'avait, sans comparaison, bien plus indisposée contre moi que toute autre chose; car pendant le repas, prenant un autre ton, elle me dit elle-même que, si M. de Climal m'aimait, comme il y avait apparence, il fallait en profiter. (Je n'ai jamais oublié les discours qu'elle me tint.) Tenez, Marianne, me disait-elle, à votre place, je sais bien comme je ferais; car puisque vous ne possédez rien, et que vous êtes une pauvre fille qui n'avez pas seulement la consolation d'avoir des parens, je prendrais d'abord tout ce que M. de Climal me donnerait, j'en tirerais tout ce que je pourrais: je ne l'aimerais pas moi, je m'en garderais bien; car l'honneur doit marcher le premier, et je ne suis pas femme à dire autrement, vous l'avez bien vu: en un mot comme en mille, tournez tant

qu'il vous plaira, il n'y a rien de tel qne d'être sage, et je mourrai dans cet avis; mais ce n'est pas à dire qu'il faille jeter ce qui nous vient trouver; il y a moyen d'accommoder tout dans la vie. Par exemple, voilà vous et M. de Climal; eh bien! faut-il lui dire, allez-vous-en? Non, assurément : il vous aime, ce n'est pas votre faute; tous ces bigots n'en font point d'autres : laissez-le aimer, et que chacun réponde pour soi. Il vous achète des nippes, prenez toujours puisqu'elles sont payées; s'il vous donne de l'argent, ne faites pas la sotte, et tendez la main bien honnêtement, ce n'est pas à vous à faire la glorieuse. S'il vous demande de l'amour; allons doucement ici, jouez d'adresse, et dites-lui que cela viendra; promettre et tenir mène les gens bien loin. Premièrement, il faut du temps pour que vous l'aimiez; et puis, quand vous ferez semblant de commencer à l'aimer, il faudra du temps pour que cela augmente; et puis, quand il croira que votre cœur est à point, n'avez-vous pas l'excuse de votre sagesse? Est-ce qu'une fille ne doit pas se défendre? N'a-t-elle pas mille bonnes raisons à dire aux gens? Ne les prêche-t-elle pas sur le mal qu'il y aurait? Pendant quoi le temps se passe, et les présens viennent sans qu'on les aille chercher; et si un homme à la fin fait le mutin, qu'il s'accommode; on sait se fâcher aussi bien que lui, et puis on le laisse là; et ce qu'il a donné est donné : pardi! il n'y a rien de si beau que le don; et si les gens ne donnaient rien, ils garderaient donc

tout[1] ! Oh ! s'il me venait un bigot qui m'en contât, il me ferait des présens jusqu'à la fin du monde avant que je lui disse, arrêtez-vous.

La naïveté et l'affection avec laquelle madame Dutour débitait ce que je vous dis là, valaient encore mieux que ses leçons, qui sont assez douces assurément, mais qui pourraient faire d'étranges filles d'honneur des écolières qui les suivraient ; la doctrine en est un peu périlleuse : je crois qu'elle mène sur le chemin du libertinage, et je ne pense pas qu'il soit aisé de garder sa vertu sur ce chemin-là.

Toute jeune que j'étais, je n'approuvai point intérieurement ce qu'elle me disait ; et effectivement, quand une fille, en pareil cas, serait sûre d'être toujours sage, la pratique de ces lâches maximes la déshonorerait toujours. Dans le fond, ce n'est plus avoir de l'honneur que de laisser espérer aux gens qu'on en manquera. L'art d'entretenir un homme dans cette espérance-là, je l'estime encore plus honteux qu'une chute totale dans le vice ; car, dans les marchés, même infâmes, le plus infâme de tous est

---

[1] *Et si les gens ne donnaient rien, ils garderaient donc tout?* Cette raison est dans son genre aussi plaisante que celle de Turcaret, à qui on reproche de prêter sur gages : « *Il vaut mieux prêter* « *sur gages que de prêter sur rien.* » On a dit, pour faire une antithèse, que, dans ses comédies, Marivaux n'avait fait que des romans. Il y a pourtant dans ses romans une foule de traits qui appartiennent à la bonne comédie. Celui que nous venons de lire n'eût pas été désavoué par Molière.

celui où l'on est fourbe et de mauvaise foi par avarice : n'êtes-vous pas de mon sentiment?

Pour moi, j'avais le caractère trop vrai pour me conduire de cette manière-là : je ne voulais ni faire le mal, ni sembler le promettre : je haïssais la fourberie de quelque espèce qu'elle fût, surtout celle-ci, dont le motif était d'une bassesse qui me faisait horreur.

Ainsi je secouai la tête à tous les discours de madame Dutour, qui voulait me convertir là-dessus pour son avantage et pour le mien. De son côté, elle aurait été bien aise que ma pension eût duré longtemps, et que nous eussions fait quelques petits cadeaux ensemble de l'argent de M. de Climal[1] : c'était ainsi qu'elle s'en expliquait en riant; car la bonne femme était gourmande et intéressée; et moi, je n'étais ni l'un ni l'autre.

Quand nous eûmes dîné, mon habit et mon linge furent donnés aux ouvrières, et la Dutour leur recommanda beaucoup de diligence. Elle espérait sans doute qu'en me voyant brave (c'était son terme), je serais tentée de laisser durer plus long-temps mon aventure avec M. de Climal; et il est vrai que,

---

[1] *Que nous eussions fait quelques petits cadeaux ensemble de l'argent de M. de Climal.* Le mot de *cadeau* avait autrefois, et conserve encore aujourd'hui, selon l'Académie, la signification de *regal, partie de plaisir.* Il se trouve fréquemment dans Molière :

. . . . . Et chez vous viendront les damoiseaux,
. . . . . qui joûront et donneront cadeaux.

On ne l'emploie presque plus en ce sens.

du côté de la vanité, je menaçais déjà d'être furieusement femme! Un ruban de mon goût, ou un habit galant, quand j'en rencontrais, m'arrêtait tout court, je n'étais plus de sang froid; je m'en ressentais pour une heure, et je ne manquais pas de m'ajuster de tout cela en idée (comme je vous l'ai déjà dit de mon habit); enfin là-dessus je faisais toujours des châteaux en Espagne, en attendant mieux.

Mais malgré cela, depuis que j'étais sûre que M. de Climal m'aimait, j'avais absolument résolu, s'il m'en parlait, de lui dire qu'il était inutile qu'il m'aimât. Après quoi, je prendrais sans scrupule tout ce qu'il voudrait me donner; c'était là mon arrangement.

Au bout de quatre jours on m'apporta mon habit et du linge; c'était un jour de fête, et je venais de me lever quand cela vint. A cet aspect, Toinon et moi nous perdîmes d'abord toutes deux la parole, moi d'émotion de joie, elle de la triste comparaison qu'elle fit de ce que j'allais être à ce qu'elle serait: elle aurait bien troqué son père et sa mère contre le plaisir d'être orpheline au même prix que moi; elle ouvrait sur mon petit attirail de grands yeux stupéfaits et jaloux, et d'une jalousie si humiliée, que cela me fit pitié dans ma joie: mais il n'y avait point de remède à sa peine, et j'essayai mon habit le plus modestement qu'il me fut possible, devant un petit miroir ingrat qui ne me rendait que la moitié de ma figure; et ce que j'en voyais me paraissait bien piquant.

Je me mis donc vite à me coiffer et à m'habiller

pour jouir de ma parure ; il me prenait des palpitations en songeant combien j'allais être jolie : la main m'en tremblait à chaque épingle que j'attachais : je me hâtais d'achever sans rien précipiter pourtant ; je ne voulais rien laisser d'imparfait : mais j'eus bientôt fini, car la perfection que je connaissais était bien bornée ; je commençais avec des dispositions admirables, et c'était tout.

Vraiment, quand j'ai connu le monde, j'y faisais bien d'autres façons : les hommes parlent de science et de philosophie ; voilà quelque chose de beau en comparaison de la science de bien placer un ruban, ou de décider de quelle couleur on le mettra !

Si on savait ce qui se passe dans la tête d'une coquette en pareil cas, combien son âme est déliée et pénétrante ; si on voyait la finesse des jugemens qu'elle fait sur les goûts qu'elle essaie [1], et puis ce qu'elle rebute, et puis ce qu'elle hésite à choisir, et qu'elle choisit enfin par pure lassitude ; car souvent elle n'est pas contente, et son idée va toujours plus loin que son exécution ; si on savait ce que je dis là, cela ferait peur, cela humilierait les plus forts esprits, et Aristote ne paraîtrait plus qu'un petit garçon. C'est moi qui le dis, qui le sais à merveille ; et qu'en fait de parure, quand on a trouvé ce qui est bien, ce n'est pas grand'chose, et qu'il faut trouver le mieux

[1] *Sur les goûts qu'elle essaie*. Il y a ici quelque obscurité. *Goût* au pluriel ne saurait s'employer pour *mode*, *forme d'ajustement*, comme dans cette phrase : *Ceci est dans le dernier goût*.

pour aller de là au mieux du mieux ; et que, pour attraper ce dernier mieux, il faut lire dans le cœur des hommes, et savoir préférer ce qui le gagne le plus, à ce qui ne fait que le gagner beaucoup : et cela est immense !

Je badine un peu sur notre science, et je n'en fais point avec vous, car nous ne l'exerçons plus ni l'une ni l'autre ; et à mon égard, si quelqu'un riait de m'avoir vue coquette, il n'a qu'à me venir trouver, je lui en dirai bien d'autres ; et nous verrons qui de nous deux rira le plus fort.

J'ai eu un petit minois qui ne m'a pas mal coûté de folies, quoiqu'il ne paraisse guère les avoir méritées à la mine qu'il fait aujourd'hui [1] : aussi il me fait pitié quand je le regarde, et je ne le regarde que par hasard ; je ne lui fais presque plus cet honneur-là exprès : mais ma vanité en revanche s'en est bien donné autrefois ; je me jouais de toutes les façons de plaire, je savais être plusieurs femmes en une. Quand je voulais avoir un air fripon, j'avais un maintien et une parure qui faisaient mon affaire ; le lendemain, on me trouvait avec des grâces tendres ; ensuite j'étais une beauté modeste, sérieuse, nonchalante. Je fixais l'homme le plus volage ; je dupais son inconstance [2], parce que tous les jours je lui renouvelais sa maîtresse ; et c'était comme s'il en avait changé.

---

[1] *A la mine qu'il fait aujourd'hui.* La *mine* d'un *minois ;* inadvertance de l'auteur, défaut bien rare chez Marivaux.

[2] *Je dupais son inconstance.* Un auteur spirituel, M. Saint-Just a emprunté et l'idée ingénieuse et presque les expressions de Mari-

Mais je m'écarte toujours ; je vous en demande pardon, cela me réjouit ou me délasse ; et encore une fois, je vous entretiens.

Je fus donc bientot habillée ; et en vérité dans cet état j'effaçais si fort la pauvre Toinon, que j'en avais honte. La Dutour me trouvait charmante, Toinon contrôlait mon habit ; et moi j'approuvais ce qu'elle disait par charité pour elle : car, si j'avais paru aussi contente que je l'étais, elle en aurait été plus humiliée ; ainsi je cachais ma joie. Toute ma vie j'ai eu le cœur plein de ces petits égards-là pour le cœur des autres.

Il me tardait de me montrer et d'aller à l'église pour voir combien on me regarderait [1], Toinon, qui, tous les jours de fête, était escortée de son amant, sortit avant moi, de crainte que je ne la suivisse, et que cet amant, à cause de mon habit neuf, ne me regardât plus qu'elle, si nous allions ensemble ; car chez de certaines gens un habit neuf, c'est presque un beau visage.

Je sortis donc toute seule, un peu embarrassée de

---

vaux, lorsque, dans le *Calife de Bagdad*, il fait dire à *Kœsie*, qui se vante de pouvoir prendre divers caractères :

> Mon époux, sans être infidèle,
> Auprès d'une femme nouvelle,
> Goûtera de nouveaux plaisirs.

[1] *Pour voir combien on me regarderait.* On se rappelle le vers d'Ovide sur les femmes qui allaient aux spectacles de Rome :

> *Spectatum veniunt, veniunt spectentur ut ipsæ.*

Elles viennent pour voir, elles viennent pour être vues.

ma contenance, parce que je m'imaginais qu'il y en avait une à tenir, et qu'étant jolie et parée, il fallait prendre garde à moi de plus près qu'à l'ordinaire. Je me redressais, car c'est par où commence une vanité novice; et, autant que je puis m'en ressouvenir, je ressemblais assez à une aimable petite fille, toute fraîche sortie d'une éducation de village, et qui se tient mal, mais dont les grâces encore captives ne demandent qu'à se montrer.

Je ne faisais pas valoir non plus tous les agrémens de mon visage; je le laissais aller sur sa bonne foi, comme vous le disiez plaisamment l'autre jour d'une certaine dame. Malgré cela, nombre de passans me regardèrent beaucoup; et j'en étais plus réjouie que surprise, car je sentais fort bien que je le méritais; et sérieusement il y avait peu de figures comme la mienne; je plaisais au cœur autant qu'aux yeux, et mon moindre avantage était d'être belle.

J'approche ici d'un événement qui a été l'origine de toutes mes autres aventures, et je vais commencer par-là la seconde partie de ma vie : aussi-bien vous ennuieriez-vous de la lire tout d'une haleine, et cela nous reposera toutes deux.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

Dites-moi, ma chère amie, ne serait-ce point un peu par compliment que vous paraissez si curieuse de voir la suite de mon histoire ? Je pourrais le soupçonner ; car jusqu'ici tout ce que je vous en ai rapporté n'est qu'un tissu d'aventures bien simples, bien communes ; d'aventures dont le caractère paraîtrait bas et trivial à beaucoup de lecteurs, si je les faisais imprimer. Je ne suis encore qu'une petite lingère, et cela les dégoûterait.

Il y a des gens dont la vanité se mêle de tout ce qu'ils font, même de leurs lectures. Donnez-leur l'histoire du cœur humain dans les grandes conditions ; ce devient là pour eux un objet important ; mais ne leur parlez pas des états médiocres, ils ne veulent voir agir que des seigneurs, des princes, des rois, ou du moins des personnes qui aient fait une grande figure. Il n'y a que cela qui existe pour la noblesse de leur goût. Laissez là le reste des hommes : qu'ils vivent ; mais qu'il n'en soit pas question : ils vous diraient volontiers que la nature aurait bien pu se passer de les faire naître, et que les bourgeois la déshonorent.

Oh ! jugez, madame, du dédain que de pareils lecteurs auraient eu pour moi.

Au reste, ne confondons point; le portrait que je fais de ces gens-là ne vous regarde pas; ce n'est pas vous qui serez la dupe de mon état; mais peut-être que j'écris mal. Le commencement de ma vie contient peu d'événemens, et tout cela aurait bien pu vous ennuyer. Vous me dites que non, vous me pressez de continuer; je vous en rends grâces, et je continue : laissez-moi faire, je ne serai pas toujours chez madame Dutour.

Je vous ai dit que j'allai à l'église, à l'entrée de laquelle je trouvai de la foule; mais je n'y restai pas; mon habit neuf et ma figure y auraient trop perdu; et je tâchai, en me glissant tout doucement, de gagner le haut de l'église, où j'apercevais du beau monde qui était à son aise.

C'étaient des femmes extrêmement parées; les unes assez laides, et qui s'en doutaient, car elles tâchaient d'avoir si bon air qu'on ne s'en aperçût pas : d'autres qui ne s'en doutaient point du tout, et qui, de la meilleure foi du monde, prenaient leur coquetterie pour un joli visage.

J'en vis une fort aimable, et celle-là ne se donnait pas la peine d'être coquette; elle était au-dessus de cela pour plaire; elle s'en fiait négligemment à ses grâces, et c'était ce qui la distinguait des autres, de qui elle semblait dire : Je suis naturellement tout ce que ces femmes-là voudraient être.

Il y avait aussi nombre de jeunes cavaliers bien faits, gens de robe et d'épée, dont la contenance témoignait qu'ils étaient bien contens d'eux, et qui prenaient sur le dos de leurs chaises de ces postures aisées et galantes qui marquent qu'on est au fait des bons airs du monde.

Je les voyais tantôt se baisser, s'appuyer, se redresser; puis sourire, puis saluer à droite et à gauche, moins par politesse, ou par devoir, que pour varier les airs de bonne mine et d'importance, et se montrer sous différens aspects.

Et moi, je devinais la pensée de toutes ces personnes-là sans aucun effort : mon instinct ne voyait rien là qui ne fût de sa connaissance, et n'en était pas plus délié pour cela; car il ne faut pas s'y méprendre, ni estimer ma pénétration plus qu'elle ne vaut.

Nous avons deux sortes d'esprit, nous autres femmes. Nous avons d'abord le nôtre, qui est celui que nous recevons de la nature, celui qui nous sert à raisonner, suivant le degré qu'il a, qui devient ce qu'il peut, et qui ne sait rien qu'avec le temps.

Et puis nous en avons encore un autre, qui est à part du nôtre, et qui peut se trouver dans les femmes les plus sottes. C'est l'esprit que la vanité de plaire nous donne, et qu'on appelle, autrement dit, la coquetterie.

Oh! celui-là, pour être instruit, n'attend pas le nombre des années; il est fin dès qu'il est venu; dans les choses de son ressort il a toujours la théorie de

ce qu'il voit mettre en pratique. C'est un enfant de l'orgueil qui naît tout éleve, qui manque d'abord d'audace, mais qui n'en pense pas moins. Je crois qu'on peut lui enseigner des grâces et de l'aisance ; mais il n'apprend que la forme, et jamais le fond. Voilà mon avis.

Et c'est avec cet esprit-là que j'expliquais si bien les façons de ces femmes : c'est encore lui qui me faisait entendre les hommes ; car, avec une extrême envie d'être de leur goût, on a la clef de tout ce qu'ils font pour être du nôtre ; et il n'y aura jamais d'autre mérite à tout cela que d'être vaine et coquette ; et je pouvais me passer de cette petite parenthèse-là pour vous le prouver, car vous le savez aussi bien que moi : mais je me suis avisée trop tard de penser que vous le savez. Je ne vois mes fautes que lorsque je les ai faites ; c'est le moyen de les voir sûrement ; mais non pas à votre profit, ni au mien : n'est-il pas vrai ? Retournons à l'église.

La place que j'avais prise me mettait au milieu du monde dont je vous parle. Quelle fête ! C'était la première fois que j'allais jouir un peu du mérite de ma petite figure. J'étais tout émue du plaisir de penser à ce qui allait m'en arriver, j'en perdais presque haleine ; car j'étais sûre du succès, et ma vanité voyait venir d'avance les regards qu'on allait jeter sur moi.

Ils ne se firent pas long-temps attendre. A peine étais-je placée, que je fixai les yeux de tous les hommes. Je m'emparai de toute leur attention : mais

ce n'était encore là que la moitié de mes honneurs, et les femmes me firent le reste [1].

Elles s'aperçurent qu'il n'était plus question d'elles, qu'on ne les regardait plus, que je ne leur laissais pas un curieux, et que la désertion était générale.

On ne saurait s'imaginer ce que c'est que cette aventure-là pour des femmes, ni combien leur amour-propre en est déconcerté; car il n'y a pas moyen qu'il s'y trompe, ni qu'il chicane sur l'évidence d'un pareil affront : ce sont de ces cas désespérés qui le poussent à bout, et qui résistent à toutes ses tournures [2].

Avant que j'arrivasse, en un mot, ces femmes faisaient quelque figure : elles voulaient plaire, et ne perdaient pas leur peine. Enfin chacune d'elles avait ses partisans, du moins la fortune était-elle assez égale; et encore la vanité vit-elle quand les choses se passent ainsi? Mais j'arrive, on me voit, et tous ces visages ne sont plus rien, il n'en reste pas la mémoire d'un seul.

Eh! d'où leur vient cette catastrophe? de la présence d'une petite fille qu'on avait pourtant vue se placer; qu'on aurait même risqué de trouver très-jolie, si on ne s'en était pas défendu; enfin qui au-

---

[1] *Et les femmes me firent le reste.* Cette distinction n'est que vraie et naturelle. La vanité d'une femme est au moins aussi flattée du dépit de ses rivales que des hommages de ses admirateurs.

[2] *Qui résistent à toutes ses tournures.* Le mot *tournure* ne s'emploie au pluriel que pour signifier des tours de phrases. Autrement il faut le singulier. Par exemple : *quelle tournure pourra-t-il donner à cette affaire?*

rait bien pu se passer de venir là, et que, dans le fond, on avait un peu crainte, mais le plus imperceptiblement qu'on l'avait pu.

C'est encore leurs pensées que j'explique; et je soutiens que je les rends comme elles étaient. J'en eus pour garant certain coup d'œil que je leur avais vu jeter sur moi quand je m'avançai, et je compris fort bien tout ce qu'il y avait dans ce coup d'œil-là : on avait voulu le rendre distrait; c'était d'une distraction faite exprès : car il y était resté, malgré qu'on en eût, un air d'inquiétude et de dédain, qui était un aveu bien franc de ce que je valais.

Cela me parut comme une vérité qui échappe, et qu'on veut corriger par un mensonge.

Quoi qu'il en soit, cette petite figure dont on avait refusé de tenir compte, et devant qui toutes les autres n'étaient plus rien, il fallut en venir à voir ce que c'était pourtant, et retourner sur ses pas pour l'examiner, puisqu'il plaisait au caprice des hommes de la distinguer, et d'en faire quelque chose.

Voilà donc mes coquettes qui me regardent à leur tour, et ma physionomie n'était pas faite pour les rassurer; il n'y avait rien de si ingrat que l'espérance d'en pouvoir médire[1]; et je n'avais, en vérité que des grâces au service de leur colère. Oh! vous m'avoue-

[1] *Il n'y avait rien de si ingrat que l'espérance d'en pouvoir médire. Ingrat*, dans le sens de *stérile*, s'accorde mal avec le mot *espérance*, et cette phrase rentre dans la classe de celles qu'un goût sévère voudrait effacer des ouvrages de Marivaux.

rez que ce n'était pas là l'article de ma gloire le moins intéressant.

Vous me direz que, dans leur dépit, il était difficile qu'elles me trouvassent aussi jolie que je l'étais : soit : mais je suis persuadée que le fond du cœur fut pour moi, sans compter que le dépit même donne de bons yeux.

Fiez-vous aux personnes jalouses du soin de vous connaître, vous ne perdrez rien avec elles; la nécessité de bien voir est attachée à leur misérable passion, et elles vous trouvent toutes les qualités que vous avez, en vous cherchant tous les défauts que vous n'avez pas : voilà ce qu'elles essuient.

Mes rivales ne me regardèrent pas long-temps, leur examen fut court; il n'était pas amusant pour elles : et l'on finit vite avec ce qui humilie.

A l'égard des hommes, ils me demeurèrent constamment attachés; et j'en eus une reconnaissance qui ne resta pas oisive.

De temps en temps, pour les tenir en haleine, je les régalais d'une petite découverte sur mes charmes; je leur en apprenais quelque chose de nouveau, sans me mettre pourtant en grande dépense. Par exemple, il y avait dans cette église des tableaux qui étaient à une certaine hauteur : eh bien, j'y portais ma vue, sous prétexte de les regarder, parce que cette industrie-là me faisait le plus bel œil du monde.

Ensuite, c'était ma coiffe à qui j'avais recours; elle allait à merveille : mais je voulais bien qu'elle allât

mal, en faveur d'une main nue qui se montrait en y retouchant, et qui amenait nécessairement avec elle un bras rond, qu'on voyait, pour le moins, à demi, dans l'attitude où je le tenais alors.

Les petites choses que je vous dis là, au reste, ne sont petites que dans le récit; car à les rapporter ce n'est rien : mais demandez-en la valeur aux hommes. Ce qu'il y a de vrai, c'est que souvent dans de pareilles occasions, avec la plus jolie physionomie du monde, vous n'êtes encore qu'aimable, vous ne faites que plaire; ajoutez-y seulement une main de plus, comme je viens de le dire, on ne vous résiste plus; vous êtes charmante.

Combien ai-je vu de cœurs hésitant de se rendre à de beaux yeux, et qui seraient restés à moitié chemin sans le secours dont je parle!

Qu'une femme soit un peu laide, il n'y a pas grand malheur, si elle a la main belle : il y a une infinité d'hommes plus touchés de cette beauté-là que d'un visage aimable; et la raison de cela, vous la dirai-je? je crois l'avoir sentie.

C'est que ce n'est point une nudité qu'un visage, quelque aimable qu'il soit; nos yeux ne l'entendent pas ainsi : mais une belle main commence à en devenir une; et, pour fixer de certaines gens, il est bien aussi sûr de les tenter que de leur plaire. Le goût de ces gens-là, comme vous le voyez, n'est pas le plus honnête; c'est pourtant, en général, le goût le mieux servi de la part des femmes, celui à qui leur coquetterie fait le plus d'avances.

Mais m'écarterai-je toujours ? Je crois qu'oui ; je ne saurais m'en empêcher : les idées me gagnent ; je suis femme, et je conte mon histoire ; pesez ce que je vous dis là, et vous verrez qu'en vérité je n'use presque pas des priviléges que cela me donne.

Où en étais-je ? A ma coiffe que je raccommodais quelquefois dans l'intention que j'ai dite.

Parmi les jeunes gens dont j'attirais les regards, il y en eut un que je distinguai moi-même, et sur qui mes yeux tombaient plus volontiers que sur les autres.

J'aimais à le voir, sans me douter du plaisir que j'y trouvais ; j'étais coquette pour les autres, et je ne l'étais pas pour lui ; j'oubliais à lui plaire, et ne songeais qu'à le regarder.

Apparemment que l'amour, la première fois qu'on en prend, commence avec cette bonne foi-là, et peut-être que la douceur d'aimer interrompt le soin d'être aimable.

Ce jeune homme, à son tour, m'examinait d'une façon toute différente de celle des autres ; elle était plus modeste, et pourtant plus attentive ; il y avait quelque chose de plus sérieux qui se passait entre lui et moi : les autres applaudissaient ouvertement à mes charmes, il me semblait que celui-ci les sentait ; du moins je le soupçonnais quelquefois, mais si confusément, que je n'aurais pu dire ce que je pensais de lui, non plus que ce que je pensais de moi.

Tout ce que je sais, c'est que ses regards m'em-

barrassaient, que j'hésitais de les lui rendre, et que je les lui rendais toujours ; que je ne voulais pas qu'il me vît y répondre, et que je n'étais pas fâchée qu'il l'eût vu.

Enfin, on sortit de l'église ; et je me souviens que j'en sortis lentement, que je retardais mes pas, que je regrettais la place que je quittais, et que je m'en allais avec un cœur à qui il manquait quelque chose, et qui ne savait pas ce que c'était. Je dis qu'il ne le savait pas, c'est peut-être trop dire ; car, en m'en allant, je retournais souvent la tête pour revoir encore le jeune homme que je laissais derrière moi ; mais je ne croyais pas me retourner pour lui.

De son côté, il parlait à des personnes qui l'arrêtaient, et mes yeux rencontraient toujours les siens.

La foule à la fin m'enveloppa, et m'entraîna avec elle ; je me trouvai dans la rue, et je pris tristement le chemin de la maison.

Je ne pensais plus à mon ajustement en m'en retournant ; je négligeais ma figure, et ne me souciais plus de la faire valoir.

J'étais si rêveuse, que je n'entendis pas le bruit d'un carrosse qui venait derrière moi, qui allait me renverser, et dont le cocher s'enrouait à me crier, *gare*.

Son dernier cri me tira de ma rêverie, mais le danger où je me vis m'étourdit si fort, que je tombai en voulant fuir, et me blessai le pied en tombant.

Les chevaux n'avaient plus qu'un pas à faire pour

marcher sur moi : cela alarma tout le monde ; on se mit à crier ; mais celui qui cria le plus fut le maître de cet équipage, qui en sortit aussitôt, et qui vint à moi : j'étais encore à terre[1], d'où malgré mes efforts je n'avais pu me relever.

On me releva pourtant, ou plutôt on m'enleva, car on vit bien qu'il m'était impossible de me soutenir. Mais jugez de mon étonnement, quand, parmi ceux qui s'empressaient à me secourir, je reconnus le jeune homme que j'avais laissé à l'église! C'était lui à qui appartenait le carrosse, sa maison n'était qu'à deux pas plus loin ; et ce fut où il voulut qu'on me transportât.

Je ne vous dis point avec quel air d'inquiétude il s'y prit, ni combien il parut touché de mon accident. A travers le chagrin qu'il en marqua, je démêlai pourtant que le sort ne l'avait pas tant désobligé en m'arrêtant. Prenez bien garde à mademoiselle, disait-il à ceux qui me tenaient : portez-la doucement, ne vous pressez point ; car dans ce moment, ce ne fut point à moi qu'il parla. Il me sembla qu'il s'en abstenait à cause de mon état et des circonstances, et qu'il ne se permettait d'être tendre que dans ses soins.

---

[1] *J'étais encore à terre, d'où malgré mes efforts je n'avais pu me relever.* A *terre* est une expression adverbiale. Le mot *terre* n'y est pas pris substantivement, et *d'où* ne peut se rapporter qu'à un substantif. Il nous suffira d'avoir averti une fois de ce genre de négligence, assez commun au reste dans beaucoup d'écrivains distingués, et que nous avons déjà relevé dans les comédies.

De mon côté, je parlai aux autres, et ne lui dis rien non plus; je n'osais même le regarder, ce qui faisait que j'en mourais d'envie : aussi le regardai-je, toujours en n'osant, et je ne sais ce que mes yeux lui dirent; mais les siens me firent une réponse si tendre qu'il fallait que les miens l'eussent méritée. Cela me fit rougir, et me remua le cœur à un point, qu'à peine m'aperçus-je de ce que je devenais.

Je n'ai de ma vie été si agitée. Je ne saurais vous définir ce que je sentais.

C'était un mélange de trouble, de plaisir et de peur; oui, de peur, car une jeune fille qui en est là-dessus à son apprentissage, ne sait point où tout cela la mène : ce sont des mouvemens inconnus qui l'enveloppent, qui disposent d'elle, qu'elle ne possède point, qui la possèdent; et la nouveauté de cet état l'allarme. Il est vrai qu'elle y trouve du plaisir; mais c'est un plaisir fait comme un danger, sa pudeur même en est effrayée; il y a quelque chose qui la menace, qui l'étourdit, et qui prend déjà sur elle. On se demanderait volontiers dans ces instans-là; que vais-je devenir? Car, en vérité, l'amour ne nous trompe point; dès qu'il se montre, il nous dit ce qu'il est, et de quoi il sera question; l'âme, avec lui, sent la présence d'un maître qui la flatte, mais avec une autorité déclarée qui ne la consulte pas, et qui lui laisse hardiment les soupçons de son esclavage futur.

Voilà ce qui m'a semblé de l'état où j'étais, et je

pense aussi que c'est l'histoire de toutes les jeunes personnes de mon âge, en pareil cas.

Enfin on me porta chez Valville, c'était le nom du jeune homme en question, qui fit ouvrir une salle où l'on me mit sur un lit de repos.

J'avais besoin de secours, je sentais beaucoup de douleur à mon pied, et Valville envoya sur-le-champ chercher un chirurgien, qui ne tarda pas à venir.

Je passe quelques petites excuses que je lui fis dans l'intervalle, sur l'embarras que je lui causais; excuses communes que tout le monde sait faire, et auxquelles il répondit à la manière ordinaire.

Ce qu'il y eut pourtant de particulier entre nous deux, c'est que je lui parlai de l'air d'une personne qui sent qu'il y a bien autre chose sur le tapis que des excuses; et qu'il me répondit d'un ton qui me préparait à voir entamer la matière.

Nos regards même l'entamaient déjà; il n'en jetait pas un sur moi qui ne signifiât, *Je vous aime;* et moi je ne savais que faire des miens, parce qu'ils lui en auraient dit autant.

Nous en étions, lui et moi, à ce muet entretien de nos cœurs, quand nous vîmes entrer le chirurgien, qui, sur le récit que lui fit Valville de mon accident, débuta par dire qu'il fallait voir mon pied.

A cette proposition, je rougis d'abord par un sentiment de pudeur; et puis en rougissant, pourtant je songeai que j'avais le plus joli petit pied du monde; que Valville allait le voir, que ce ne serait point ma

faute, puisque la nécessité voulait que je le montrasse devant lui ; ce qui était une bonne fortune pour moi, bonne fortune honnête et faite à souhait : car on croyait qu'elle me faisait de la peine ; on tâchait de m'y résoudre, et j'allais en avoir le profit immodeste, en conservant tout le mérite de la modestie, puisqu'il me venait d'une aventure dont j'étais innocente : c'était ma chute qui avait tort.

Combien dans le monde y a-t-il d'honnêtes gens qui me ressemblent, et qui, pour ponvoir garder une chose qu'ils aiment, ne fondent pas mieux leur droit d'en jouir que je faisais le mien dans cette occasion-là !

On croit souvent avoir la conscience délicate, non pas à cause des sacrifices qu'on lui fait, mais à cause de la peine qu'on prend avec elle pour s'exempter de lui en faire.

Ce que je dis là peint surtout beaucoup de bigots qui voudraient bien gagner le ciel, sans rien perdre à la terre, et qui croient avoir de la piété, moyennant les cérémonies pieuses qu'ils font toujours avec eux-mêmes, et dont ils bercent leur conscience. Mais n'admirez-vous pas, au reste, cette morale que mon pied amène ?

Je fis quelque difficulté de le montrer, et je ne voulais ôter que le soulier ; mais ce n'était pas assez. Il faut absolument que je voie le mal, disait le chirurgien, qui y allait tout uniment ; je ne saurais rien dire sans cela ; et là-dessus une femme de charge, que Valville avait chez lui, fut sur-le-champ appelée

pour me déchausser ; ce qu'elle fit pendant que Valville et le chirurgien se retirèrent un peu à l'écart.

Quand mon pied fut en état, voilà le chirurgien qui l'examine et qui le tâte. Le bon homme, pour mieux juger du mal, se baissait beaucoup, parce qu'il était vieux ; et Valville, en conformité de geste, prenait insensiblement la même attitude, et se baissait beaucoup aussi, parce qu'il était jeune ; car il ne connaissait rien à mon mal, mais il se connaissait à mon pied [1], et m'en paraissait aussi content que je l'avais espéré.

Pour moi, je ne disais mot et ne donnais aucun signe des observations clandestines que je faisais sur lui ; il n'aurait pas été modeste de paraître soupçonner l'attrait qui l'attirait ; et d'ailleurs j'aurais tout gâté si je lui avais laissé apercevoir que je comprenais ces petites façons : cela m'aurait obligé moi-même d'en faire davantage, et peut-être aurait-il rougi des siennes ; car le cœur est bizarre ; il y a des momens où il est confus et choqué d'être pris sur le fait quand il se cache ; cela l'humilie : et ce que je dis là, je le sentais par instinct.

J'agissais donc en conséquence ; de sorte qu'on pouvait bien croire que la présence de Valville m'embarrassait un peu, mais simplement à cause qu'il me

[1] *Il ne connaissait rien à mon mal, mais il se connaissait à mon pied.* — Trait fin et comique. Marivaux donne de la grâce aux moindres détails, et tire parti des moindres circonstances pour indiquer et rendre vraisemblables les progrès rapides d'une passion naissante.

voyait, et non pas à cause qu'il aimait à me voir.

Dans quel endroit sentez-vous du mal? me disait le chirurgien, en me tâtant. Est-ce là? Oui, lui répondis-je, en cet endroit même. Aussi est-il un peu enflé, ajoutait Valville en y mettant le doigt d'un air de bonne foi. Allons, ce n'est rien que cela, dit le chirurgien : il n'y a qu'à ne pas marcher aujourd'hui; un linge trempé dans de l'eau-de-vie et un peu de repos vous guériront. Aussitôt le linge fut apporté avec le reste; la compresse fut mise, on me chaussa, le chirurgien sortit, et je restai seule avec Valville, à l'exception de quelques domestiques qui allaient et venaient.

Je me doutai bien que je serais là quelque temps, et qu'il voulait me retenir à dîner; mais je ne devais pas paraître m'en douter.

Après toutes les obligations que je vous ai, lui dis-je, oserais-je encore vous prier, monsieur, de m'envoyer chercher une chaise, ou quelque autre voiture qui me mène chez moi! Non, mademoiselle, me répondit-il, vous n'irez pas sitôt chez vous, on ne vous y reconduira que dans quelques heures; votre chute est toute récente, on vous a recommandé de vous tenir en repos, et vous dînerez ici. Tout ce qu'il faut faire, c'est d'envoyer dire où vous êtes, afin qu'on ne soit point en peine de vous.

Et il le fallait effectivement; car mon absence allait alarmer madame Dutour; et d'ailleurs, qu'est-ce que Valville aurait pensé de moi, si j'avais été ma maîtresse au point de n'avoir à rendre compte à personne de ce que j'étais devenue? Tant d'indépen-

dance n'aurait pas eu bonne grâce : il n'était pas convenable d'être hors de toute tutelle à mon âge, surtout avec la figure que j'avais; car il n'y a pas trop loin d'être si aimable à n'être plus digne d'être aimée. Voilà l'inconvénient qu'il y a d'avoir un joli visage; c'est qu'il nous donne l'air d'avoir tort quand nous sommes un peu soupçonnées, et qu'en mille occasions il conclut contre nous.

Il conclura pourtant ce qu'il voudra, cela ne nous dégoûtera pas d'en avoir un; en un mot, on plaît avec un joli visage, on inspire ou de l'amour ou des désirs. Est-ce de l'amour? fût-on de l'humeur la plus austère, il est le bien venu. Le plaisir d'être aimée trouve toujours sa place ou dans notre cœur ou dans notre petite vanité. Ne fait-on que nous désirer? il n'y a encore rien de perdu. Il est vrai que la vertu s'en scandalise; mais la vertueuse n'est pas fâchée du scandale.

Revenons. Vous êtes accoutumée à mes écarts.

Je vous disais donc que mon indépendance ne m'aurait pas été avantageuse, et Valville assurément ne m'envisageait pas sous cette idée-là; ses égards ou plutôt ses respects en faisaient foi.

Il y a des attentions tendres et même timides, de certains honneurs qui ne sont dus qu'à l'innocence et qu'à la pudeur; et Valville, qui me les prodiguait tous, auraient pu craindre de s'être mépris, et d'avoir été la dupe de mes grâces; je lui aurais du moins ôté la douceur de m'estimer en pleine sûreté

de confiance ; et quelle chute n'était-ce pas faire là dans son esprit ?

Le croirez-vous pourtant ? malgré tout ce que je risquais là-dessus, en ne donnant de mes nouvelles à personne, j'hésitai sur le parti que je prendrais. Et savez-vous pourquoi ? C'est que je n'avais que l'adresse d'une lingère à donner. Je ne pouvais envoyer que chez madame Dutour, et madame Dutour choquait mon amour-propre ; je rougissais d'elle et de sa boutique.

Je trouvais que cette boutique figurait si mal avec une aventure comme la mienne, que c'était quelque chose de si décourageant pour un homme de condition comme Valville, que je voyais entouré de valets ; quelque chose de si mal assorti aux grâces qu'il mettait dans ses façons ; j'avais moi-même l'air si mignon, si distingué ; il y avait si loin de ma physionomie à mon petit état ; comment avoir le courage de dire : Allez-vous-en à telle enseigne, chez madame Dutour, où je loge ? Ah ! l'humiliant discours !

Passe pour n'être pas née de parens riches, pour n'avoir que de la naissance sans fortune ; l'orgueil, tout nu qu'il est par-là, se sauve encore ; cela ne lui ôte que son faste et ses commodités, et non pas le droit qu'il a aux honneurs de ce monde ; mais un si grand étalage de politesse et d'égards n'était pas dû à une fille de boutique : elle était bien hardie de l'avoir souffert, de n'y avoir pas mis ordre par sa confusion.

Et c'était là le retour de réflexion que je craignais

dans Valville. Quoi ! ce n'est que cela, me semblait-il lui entendre dire à lui-même ? et l'ironie de ce petit soliloque-là me révoltait tant de sa part, que, tout bien pesé, j'aimais mieux lui paraître équivoque que ridicule, et le laisser douter de mes mœurs que de le faire rire de tous ses respects. Ainsi je conclus que je n'enverrais chez personne, et que je dirais que cela n'était pas nécessaire.

C'était on ne peut plus mal conclure, j'en conviens, et je le sentais; mais ne savez-vous pas que notre âme est encore plus superbe que vertueuse, plus glorieuse qu'honnête, et par conséquent plus délicate sur les intérêts de sa vanité que sur ceux de son véritable honneur.

Attendez pourtant, ne vous alarmez pas. Ce parti que j'avais pris, je ne le suivis point; car, dans l'agitation qu'il me causait à moi-même, il me vint subitement une autre pensée.

Je trouvai un expédient dont ma misérable vanité fut contente, parce qu'il ne prenait rien sur elle, et qu'il n'affligeait que mon cœur; mais qu'importe que notre cœur souffre, pourvu que notre vanité soit servie ? Ne se passe-t-on pas de tout, et de repos et de plaisirs, et d'honneur même, et quelquefois de la vie, pour avoir la paix avec elle ?

Or cet expédient dont je vous parle, ce fut de vouloir absolument m'en retourner.

Quoi ! quitter sitôt Valville, me direz-vous ? Oui, j'eus le courage de m'y résoudre, de m'arracher à

une situation que je voyais remplie de mille instans délicieux si je la prolongeais.

Valville m'aimait, il ne me l'avait pas encore dit, et il aurait eu le temps de me le dire. Je l'aimais, il l'ignorait, du moins je le croyais, et je n'aurais pas manqué de le lui apprendre.

Il aurait donc eu le plaisir de me voir sensible, moi celui de montrer que je l'étais, et tous deux celui de l'être ensemble.

Que de douceurs contenues dans ce que je vous dis là, madame! l'amour peut en avoir de plus folles; peut-être n'en a-t-il point de plus touchantes, ni qui aillent si droit et si nettement au cœur, ni dont ce cœur jouisse avec moins de distraction, avec tant de connaissance et de lumières, ni qu'il partage moins avec le trouble des sens; il les voit, il les compte, il en démêle distinctement tout le charme, et cependant je les sacrifiais.

Au reste, tout ce qui me vint alors dans l'esprit là-dessus, quoique long à dire, n'est qu'un instant à être pensé.

Ne vous inquiétez point mademoiselle, me dit Valville; donnez votre adresse, on partira sur-le-champ.

Et c'était en me prenant la main qu'il me parlait ainsi, d'un air tendre et pressant.

Je ne comprends pas comment j'y résistai. Faites-y attention, ajouta-t-il en insistant. Vous n'êtes point en état de vous en aller sitôt; il est tard : dînez ici, vous partirez ensuite. Pourquoi hésiter? Vous n'avez rien à vous reprocher en restant; on ne saurait y

trouver à redire; votre accident vous y force : allons, qu'on nous serve.

Non, monsieur, lui dis-je; permettez que je me retire; on ne peut être plus sensible à vos honnêtetés que je le suis, mais je ne veux pas en abuser : je ne demeure pas loin d'ici; je me sens beaucoup mieux, et je vous demande en grâce que je m'en aille [1].

Mais, me dit Valville, quel est le motif de votre répugnance là-dessus, dans une conjoncture aussi naturelle, aussi innocente que l'est celle-ci? De répugnance, je vous assure que je n'en ai point, répondis-je, et j'aurais grand tort; mais il sera plus séant d'être chez moi, puisque je puis m'y rendre avec une voiture. Quoi! partir sitôt, me dit-il en jetant sur moi le plus doux de tous les regards? Il le faut bien, repris-je en baissant les yeux d'un air triste (ce qui valait bien le regarder moi-même); et comme les cœurs s'entendent, apparemment qu'il sentit ce qui se passait dans le mien; car il reprit ma main qu'il baisa avec une naïveté de passion si vive et si rapide, qu'en me disant mille fois, je vous aime, il me l'aurait dit moins intelligiblement qu'il ne fit alors.

Il n'y avait plus moyen de s'y méprendre : voilà qui était fini; c'était un amant que je voyais; il se mon-

---

[1] *Et je vous demande en grâce que je m'en aille.* On ne peut demander à un autre qu'on fasse soi-même une chose. Il faudrait : *de permettre que je m'en aille.* Cette fin de phrase est d'ailleurs peu agréable à l'oreille.

trait à visage découvert : et je ne pouvais, avec mes petites dissimulations, parer l'évidence de son amour. Il ne restait plus qu'à savoir ce que j'en pensais, et je crois qu'il dut être content de moi; je demeurai étourdie, muette et confuse : ce qui était signe que j'étais charmée; car avec un homme qui nous est indifférent, ou qui nous déplaît, on en est quitte à meilleur marché; il ne nous met pas dans ce désordre-là : on voit mieux ce qu'on fait avec lui; et c'est ordinairement parce qu'on aime, qu'on est troublée en pareil cas.

Je l'étais tant, que la main me tremblait dans celle de Valville; que je ne faisais aucun effort pour la retirer, et que je la lui laissais par je ne sais quel attrait qui me donnait une inaction tendre et timide. A la fin pourtant je prononçai quelques mots qui ne mettaient ordre à rien; de ces mots qui diminuent la confusion qu'on a de se taire, qui tiennent la place de quelque chose qu'on ne dit pas, et qu'on devrait dire. Eh bien! monsieur, eh bien! qu'est-ce que cela signifie? Voilà tout ce que je pus tirer de moi; encore y mêlai-je un soupir, qui en ôtait le peu de force que j'y avais peut-être mis.

Je me retrouvai pourtant; la présence d'esprit me revint, et la vapeur de ces mouvemens qui me tenaient comme enchantée, se dissipa. Je sentis qu'il n'était pas décent de mettre tant de faiblesse dans cette situation-là, ni d'avoir l'âme si entreprise, et je tâchai de corriger cela par une action de courage.

Vous n'y songez pas! Finissez donc, monsieur, dis-

je à Valville, en retirant ma main avec assez de force, et d'un ton qui marquait encore que je revenais de loin, supposé qu'il fût lui-même en état d'y voir si clair; car il avait eu des mouvemens aussi bien que moi [1]. Moi, je crois qu'il vit tout; il n'était pas si neuf en amour que je l'étais, et dans ces momens-là jamais la tête ne tourne à ceux qui ont un peu d'expérience par devers eux; vous les remuez, mais vous ne les étourdissez point; ils conservent toujours le jugement, il n'y a que les novices qui le perdent. Et puis dans quel danger n'est-on pas quand on tombe en de certaines mains; quand on n'a pour tout guide qu'un amant qui vous aime trop mal pour vous mener bien [2]!

Pour moi, je ne courais alors aucun risque avec Valville : j'avoue que je fus troublée, mais à un degré qui étonna ma raison, et qui ne me l'ôta pas; et cela dura si peu, qu'on aurait pu en abuser, du moins je me l'imagine; car au fond, tous ces éton-

---

[1] *Car il avait eu des mouvemens aussi bien que moi.* Des mouvemens, de quoi? La phrase est incomplète.

[2] *Un amant qui vous aime trop mal pour vous mener bien!* Cette phrase est trop vague, et ne semble pas se lier avec ce qui précède. On entrevoit bien que le sens est ingénieux. Mais il ne suffit pas au lecteur d'entrevoir. Lord *Chesterfield*, disait en parlant d'un poëme *d'Akenside, c'est le plus beau des ouvrages que je n'entends pas*, et il croyait avec raison en avoir fait la plus sévère critique. La phrase de Marivaux serait fort claire, en supprimant le mot, *mal*: ne serait-ce point une faute typographique qui se serait glissée dans l'ouvrage par suite de la négligence avec laquelle les premières éditions ont été faites?

nemens de raison ne valent rien non plus, on n'y est point en sûreté; il s'y passe toujours un intervalle de temps où l'on a besoin d'être traitée doucement; le respect de celui avec qui vous êtes vous fait grand bien.

Quant à Valville, je n'eus rien à lui reprocher là-dessus; aussi lui avais-je inspiré des sentimens. Il n'était pas amoureux, il était tendre; façon d'être épris qui, au commencement, rend le cœur honnête, qui lui donne des mœurs, et l'attache au plaisir délicat d'aimer et de respecter timidement ce qu'il aime.

Voilà de quoi d'abord s'occupe un cœur tendre; à parer l'objet de son amour de toute la dignité imaginable, et il n'est pas dupe. Il y a plus de charme à cela qu'on ne pense, il y perdrait à ne s'y pas tenir; et vous, madame, vous y gagneriez si je n'étais pas si babillarde.

Finissez donc, me diriez-vous volontiers; et c'est ce que je disais à Valville avec un sérieux encore altéré d'émotion. En vérité, monsieur, vous me surprenez, ajoutai-je; vous voyez bien vous-même que j'ai raison de vouloir m'en aller, et qu'il faut que je parte.

Oui, mademoiselle, vous allez partir, me répondit-il tristement; et je vais donner mes ordres pour cela, puisque vous ne pouvez vous souffrir ici, et qu'apparemment je vous y déplais moi-même, à cause du mouvement qui vient de m'échapper; car il est vrai que je vous aime, et que j'employerais à vous le dire tous les momens que nous passerions

ensemble, et tout le temps de ma vie, si je ne vous quittais pas.

Et, quand ce discours qu'il me tenait aurait duré tout le temps de la mienne, il me semble qu'il ne m'aurait pas ennuyé non plus, tant la joie dont il me pénétrait était douce, flatteuse, et pourtant embarrassante; car je sentais qu'elle me gagnait. Je ne voulais pas que Valville la vît, et je ne savais quel air prendre pour la mettre à couvert de ses yeux.

D'ailleurs, ce qu'il m'avait dit demandait une réponse; ce n'était pas à ma joie à la faire, et je n'avais que ma joie dans l'esprit, de sorte que je me taisais les yeux baissés.

Vous ne répondez rien, me dit Valville; partirez-vous sans me dire un mot? Mon action m'a-t-elle rendu si désagréable? Vous a-t-elle offensée sans retour?

Et remarquez que pendant ce discours il avançait sa main pour ravoir la mienne, que je lui laissais prendre, et qu'il baisait eucore en me demandant pardon de l'avoir baisée; et ce qu'il y a de plaisant, c'est que je trouvais la réparation fort bonne, et que je la recevais de la meilleure foi du monde, sans m'apercevoir qu'elle n'était qu'une répétition de la faute; je crois même que nous ne nous en aperçûmes ni l'un ni l'autre, entre deux personnes qui s'aiment, ce sont là des simplicités de sentiment que peut-être l'esprit remarquerait bien un peu s'il voulait, mais qu'il laisse bonnement passer au profit du cœur.

Ne me direz-vous rien, me disait donc Valville? Aurai-je le chagrin de croire que vous me haïssez?

Un petit soupir naïf précéda ma réponse, ou plutôt la commença. Non, monsieur, je ne vous hais pas, lui dis-je; vous ne m'avez point donné lieu de vous haïr, il s'en faut bien. Eh! que pensez-vous donc de moi, reprit-il avec feu? Je vous ai dit que je vous aime; comment regardez-vous mon amour? êtes-vous fâchée que je vous en parle?

Que voulez-vous que je réponde à cette question, lui dis-je? Je ne sais pas ce que c'est que l'amour, monsieur; je pense seulement que vous êtes un fort honnête homme, que je vous ai beaucoup d'obligation, et que je n'oublierai jamais ce que vous avez fait pour moi dans cette occasion-ci.

Vous ne l'oublierez jamais, s'écria-t-il! Eh! comment saurai-je que vous voudrez bien vous ressouvenir de moi, si j'ai le malheur de ne vous plus voir, mademoiselle? Ne m'exposez point à vous perdre pour toujours; et, s'il est vrai que vous n'ayez point d'aversion pour moi, ne m'ôtez pas les moyens de vous parler quelquefois, et d'essayer si ma tendresse ne pourra vous toucher un jour. Je ne vous ai vue aujourd'hui que par un coup de hasard; où vous retrouverai-je, si vous me laissez ignorer qui vous êtes? Je vous chercherais inutilement. J'en conviens, lui dis-je avec une franchise qui alla plus vite que ma pensée, et qui semblait nous plaindre tous deux. Eh bien! mademoiselle, ajouta-t-il, en approchant encore sa bouche de ma main (car nous ne prenions

plus garde à cette minutie-là, elle nous était devenue familière; voilà comme tout passe en amour) : eh bien! nommez-moi, de grâce, les personnes à qui vous appartenez; instruisez-moi de ce qu'il faut faire pour être connu d'elles; donnez-moi cette consolation avant que de partir.

A peine achevait-il de parler, qu'un laquais entra : Qu'on mette les chevaux au carrosse pour reconduire mademoiselle, lui dit Valville en se retournant de son côté.

Cet ordre, que je n'avais point prévu, me fit frémir: il rompait toutes mes mesures, et rejetait ma vanité dans toutes ses angoisses.

Ce n'était point le carrosse de Valville qu'il me fallait. La petite lingère n'échappait point par-là à l'affront d'être connue. J'avais compris qu'on m'enverrait chercher une voiture; je comptais m'y mettre toute seule; en être quitte pour dire : Menez-moi dans telle rue; et, à l'abri de toute confusion, regagner ainsi cette fâcheuse boutique, qui m'avait coûté tant de peine d'esprit, et dont je ne pouvais plus faire un secret, si je m'en retournais dans l'équipage de Valville; car il n'aurait pas oublié de demander à ses gens : Où l'avez-vous menée? Et ils n'auraient pas manqué de lui dire, à une boutique.

Encore n'eût-ce été là que demi-mal, puisque je n'aurais pas été présente au rapport, et que je n'en aurais rougi que de loin. Mais vous allez voir que la politesse de Valville me destinait à une honte bien plus complète.

J'imagine une chose, mademoiselle, me dit-il tout de suite quand le laquais fut sorti ; c'est de vous reconduire moi-même avec la femme que vous avez vue paraître. Qu'en dites-vous, mademoiselle ? il me semble que c'est une attention nécessaire de ma part, après ce qui vous est arrivé ; je crois même qu'il y aurait de l'impolitesse à m'en dispenser ; c'est une réflexion que je fais, et qui me vient fort à propos. Et moi je la trouvais tuante.

Ah ! monsieur, m'écriai-je, que me proposez-vous là ? Moi, m'en retourner dans votre carrosse au logis, et y arriver avec vous, avec un homme de votre âge ! Non, monsieur, je n'aurai pas cette imprudence-là ; le ciel m'en préserve ! Vous ne songez pas à ce qu'on en dirait ; tout est plein de médisans ; et, si on ne va pas me chercher une voiture, j'aime encore mieux m'en aller à pied chez moi, et m'y traîner comme je pourrai, que d'accepter vos offres.

Ce discours ne souffrait point de réplique ; aussi m'en parut-il outré.

Allons, mademoiselle, s'écria-t-il à son tour avec douleur en se levant d'auprès de moi ; je vous entends : vous ne voulez plus que je vous revoie, ni que je sache où vous reprendre ; car, de m'alléguer la crainte que vous avez, dites-vous, de ce qu'on pourrait dire, il n'y a point d'apparence qu'elle soit le motif de vos refus. Vous vous blessez en tombant ; vous êtes à ma porte, je m'y trouve ; vous avez besoin de secours, mille gens sont témoins de votre accident, vous ne sauriez vous soutenir ; je vous fais

porter chez moi ; de là je vous remène chez vous ; il n'y a rien de si simple, vous le sentez bien ; mais rien en même temps qui me mît plus naturellement à portée d'être connu de vos parens, et je vois bien que c'est à quoi vous ne voulez pas que je parvienne. Vous avez vos raisons, sans doute ; ou je vous déplais, ou vous êtes prévenue.

Et là-dessus, sans me donner le temps de lui répondre, outré du silence morne que j'avais gardé jusque-là, et dans l'amertume de son chagrin, ayant l'air content d'être privé de ce qu'il était au désespoir de perdre ; il part, s'avance à la porte de la salle, et appelle impétueusement un laquais, qui accourt : Qu'on aille chercher une chaise, lui dit-il ; et, si on n'en trouve pas, qu'on amène un carrosse ; mademoiselle ne veux pas du mien.

Et puis revenant à moi : Soyez en repos, ajouta-t-il, vous allez avoir ce que vous souhaitez, mademoiselle : il n'y a plus rien à craindre ; et vous et vos parens me serez éternellement inconnus, à moins que vous ne me disiez votre nom, et je ne pense pas que vous en ayez envie.

A cela nulle réponse de ma part ; je n'étais plus en état de parler. En revanche, devinez ce que je faisais, madame ; excédée de peines, de soupirs, de réflexions, je pleurais la tête baissée. Vous pleuriez ? Oui, j'avais les yeux remplis de larmes. Vous en êtes surprise ; mettez-vous au fait de ma situation, et vous verrez dans quel épuisement de courage je devais tomber.

Que n'avais-je pas souffert depuis une demi-heure ? Comptons mes détresses : une vanité inexorable qui ne voulait point de madame Dutour, ni par conséquent que je fusse lingère ; une pudeur gémissante de la figure d'aventurière que j'allais faire, si je ne m'en tenais pas à être fille de boutique ; un amour désespéré, à quoi que je me déterminasse là-dessus : car une fille de mon état, me disais-je, ne pouvait pas conserver la tendresse de Valville, ni une fille suspecte mériter qu'il l'aimât.

A quoi donc me résoudre ? à m'en aller sur-le-champ ? Autre affliction pour mon cœur, qui se trouvait bien de l'entretien de Valville.

Et voyez que de différentes mortifications il avait fallu sentir, peser, essayer sur mon âme, pour en comparer les douleurs, et savoir à laquelle je donnerais la triste préférence ! Encore à quoi m'avait-il servi d'opter de m'être enfin fixée à la douleur de quitter Valville ? M'en était-il moins difficile de lui rester inconnue, comme c'était mon dessein ? Non vraiment, car il m'offrait son carrosse, il voulait me reconduire ; ensuite il se retranchait à savoir mon nom, qu'il n'était pas naturel de lui cacher, mais que je ne pouvais pas lui dire, puisque je ne le savais pas moi-même, à moins que je ne prisse celui de *Marianne;* et prendre ce nom-là, c'était presque déclarer madame Dutour et sa boutique, ou faire soupçonner qnelque chose d'approchant.

A quoi donc en étais-je réduite ? A quitter brusquement Valville sans aucun ménagement de politesse

et de reconnaissance ; à me séparer de lui comme d'un homme avec qui je voulais rompre, lui qui m'aimait, lui que je regrettais, lui qui m'apprenait que j'avais un cœur (car on ne le sent que du jour où l'on aime, et jugez combien ce cœur est remué de la première leçon d'amour qu'il reçoit !), enfin, lui que je sacrifiais à une vanité haïssable que je condamnais intérieurement moi-même, qui me paraissait ridicule, et qui, malgré tout le tourment qu'elle me causait, ne me laissait pas seulement la consolation de me trouver à plaindre.

En vérité, madame, avec une tête de quinze ou seize ans, avais-je tort de succomber, de perdre tout courage, et d'être abattue jusqu'aux larmes ?

Je pleurais donc, et il n'y avait peut-être pas de meilleur expédient pour me tirer d'affaire, que de pleurer et de laisser tout là. Notre âme sait bien ce qu'elle fait, ou du moins son instinct le sait bien pour elle.

Vous croyez que mon découragement est malentendu, qu'il ne peut tourner qu'à ma confusion ; et c'est le contraire : il va remédier à tout ; car premièrement, il me soulagea, il me mit à mon aise, il affaiblit ma vanité, il me défit de cet orgueilleux effroi que j'avais d'être connue de Valville. Voilà déjà bien du repos pour moi : voici d'autres avantages.

C'est que cet abattement et ces pleurs me donnèrent, aux yeux de ce jeune homme, je ne sais quel air de dignité romanesque qui lui en imposa, qui

corrigea d'avance la médiocrité de mon état, qui disposa Valville à l'apprendre sans en être scandalisé; car vous sentez bien que tout ceci ne saurait demeurer sans quelque petit éclaircissement. Mais n'en soyez point en peine, et laissez faire aux pleurs que je répands; ils viennent d'ennoblir Marianne dans l'imagination de son amant; ils font foi d'une fierté de cœur qui empêchera bien qu'il ne la dédaigne.

Et dans le fond, observons une chose. Être jeune et belle, ignorer sa naissance, et ne l'ignorer que par un coup de malheur, rougir et soupirer en illustre infortunée de l'humiliation où cela vous laisse; si j'avais affaire à l'amour, lui qui est tendre et galant, qui se plaît à honorer ce qu'il aime : voilà, pour lui paraître charmante et respectable, dans quelle situation et avec quel amas de circonstances je voudrais m'offrir à lui!

Il y a de certaines infortunes qui embellissent la beauté même, qui lui préparent de la majesté. Vous avez alors, avec vos grâces, celles que votre histoire, faite comme un roman, vous donne encore. Et ne vous embarrassez pas d'ignorer ce que vous êtes née; laissez travailler les chimères de l'amour là-dessus; elles sauront bien vous faire un rang distingué, et tirer bon parti des ténèbres qui cacheront votre naissance. Si une femme pouvait être prise pour une divinité, ce serait en pareil cas que son amant l'en croirait une.

A la vérité, il ne faut pas attendre que cela dure; ce sont là de ces grâces et de ces dignités d'emprunt, qui

s'en retournent avec les amoureuses folies qui vous en parent.

Et moi je retourne toujours aux réflexions, et je vous avertis que je ne me les reprocherai plus : vous voyez bien que je n'y gagne rien, et que je suis incorrigible : ainsi tâchons toutes deux de n'y plus prendre garde.

Je laisse Valville désespéré de ce que je voulais partir sans me faire connaître ; mais les pleurs qu'il me vit répandre le calmèrent tout d'un coup : je n'ai jamais rien vu ni de si doux ni de si tendre que ce qui se peignit alors sur sa physionomie ; et en effet, mes pleurs ne concluaient rien de fâcheux pour lui, ils n'annonçaient ni haine ni indifférence, ils ne pouvaient signifier que de l'embarras.

Eh quoi ! mademoiselle, vous pleurez ! me dit-il, en venant se jeter à mes genoux avec un amour où l'on démêlait déjà je ne sais quel transport d'espérance : vous pleurez ! Eh ! quel est donc le motif de vos larmes ? Vous ai-je dit quelque chose qui vous chagrine ? Parlez, je vous en conjure : d'où vient que je vous vois dans cet état-là ? ajouta-t-il, en me prenant une main qu'il accablait de caresses, et que je ne retirais pas, mais que dans ma consternation je semblais lui abandonner avec décence, et comme à un homme dont le bon cœur, et non pas l'amour, obtenait de moi cette nonchalance-là.

Répondez-moi, s'écriait-il : avez-vous d'autres sujets de tristesse ? Et pourriez-vous hésiter d'ouvrir votre cœur à qui vous a donné tout le sien, à qui

vous jure qu'il sera toujours à vous, à qui vous aime plus que sa vie, à qui vous aime autant que vous méritez d'être aimée ? Est-ce qu'on peut voir vos larmes sans souhaiter de vous secourir ? Et vous est-il permis de m'en pénétrer sans vouloir rien faire de l'attendrissement où elles me jettent ? Parlez : quel service faut-il vous rendre ? Je compte que vous ne vous en irez pas si tôt.

Il faudrait donc envoyer chez madame Dutour, lui dis-je naïvement alors, comme entraînée moi-même par le torrent de sa tendresse et de la mienne.

Et la voilà enfin déclarée cette madame Dutour si terrible, et sa boutique et son enseigne (car tout cela était compris dans son nom) ; et la voilà déclarée sans que j'y hésitasse : je ne m'aperçus pas que j'en parlais.

Chez madame Dutour ! une marchande de linge ! je la connais, dit Valville ; c'est donc elle qui aura soin d'aller chez vous avertir où vous êtes ? Mais de la part de qui lui dira-t-on qu'on vient ?

A cette question ma naïveté m'abandonne ; je me retrouvai glorieuse et confuse, et je retombai dans tous mes embarras.

Et en effet, y avait-il rien de si piquant que ce qui m'arrivait ? Je viens de nommer madame Dutour ; je crois par là avoir tout dit, et que Valville est à peu près au fait. Point du tout, il se trouve qu'il faut recommencer, que je n'en suis pas quitte, que je ne lui ai rien appris ; et qu'au lieu de comprendre que je n'envoie chez elle que parce que j'y demeure,

il entend seulement que mon dessein est de la charger d'aller dire à mes parens où je suis, c'est-à-dire, qu'il la prend pour ma commissionnaire ; c'est là toute la relation qu'il imagine entre elle et moi.

Et d'où vient cela ? c'est que j'ai si peu l'air d'une Marianne ; c'est que mes grâces et ma physionomie le préoccupent tant en ma faveur ; c'est qu'il est si éloigné de penser que je puisse appartenir, de près ou de loin, à une madame Dutour, qu'apparemment il ne saura que je loge chez elle, et que je suis sa fille de boutique, que quand je le lui aurai dit, et peut-être répété dans les termes les plus simples, les plus naturels et les plus clairs.

Oh ! voyez combien il sera surpris ; et si moi, qui prévois sa surprise, je ne dois pas frémir plus que jamais de la lui donner !

Je ne répondais donc rien ; mais il se mêlait à mon silence un air de confusion si marqué, qu'à la fin Valville entrevit ce que je n'avais pas le courage de lui dire.

Quoi ! mademoiselle, est-ce que vous logez chez madame Dutour ? Oui, monsieur, lui répondis-je, d'un ton vraiment humilié : je ne suis pourtant pas faite pour elle, mais les plus grands malheurs du monde m'y réduisent. Voilà donc ce que signifiaient vos pleurs ? me répondit-il en me serrant la main avec un attendrissement qui avait quelque chose de si honnête pour moi et de si respectueux, que c'était comme une réparation des injures que me faisait le sort : voyez si mes pleurs m'avaient bien servie.

L'article sur lequel nous en étions, allait sans doute donner matière à une longue conversation entre nous, quand on ouvrit avec grand bruit la porte de la salle, et que nous vîmes entrer une dame menée, devinez par qui? par M. de Climal, qui, pour premier objet, aperçut Marianne en face, à demi couchée sur un lit de repos, les yeux mouillés de larmes, et tête à tête avec un jeune homme, dont la posture tendre et soumise menait à croire que son entretien roulait sur l'amour, et qu'il me disait : Je vous adore; car vous savez qu'il était à mes genoux; et qui plus est, c'est que, dans ce moment, il avait la tête baissée sur une de mes mains, ce qui concluait aussi qu'il la baisait. N'était-ce pas là un tableau bien amusant pour M. de Climal!

Je voudrais pouvoir vous exprimer ce qu'il devint. Vous dire qu'il rougit, qu'il perdit toute contenance, ce n'est vous rendre que les gros traits de l'état où je le vis.

Figurez-vous un homme dont les yeux regardaient tout sans rien voir, dont les bras se remuaient toujours sans avoir de gestes; qui ne savait quelle attitude donner à son corps qu'il avait de trop[1], ni que faire de son visage qu'il ne savait sous quel air présenter, pour empêcher qu'on n'y vît son désordre qui allait s'y peindre.

---

[1] *Qui ne savait quelle attitude donner à son corps, qu'il avait de trop.* Expression originale, et offrant une idée qu'il eût été difficile de rendre avec une exactitude grammaticale sans l'affaiblir.

M. de Climal était amoureux de moi ; comprenez donc combien il fut jaloux : amoureux et jaloux, voilà de quoi être bien agité ; et puis, M. de Climal était un faux dévot, qui ne pouvait avec son honneur laisser transpirer ni jalousie ni amour : ils transpiraient pourtant malgré qu'il en eût ; il le sentait bien, il en était honteux, il avait peur qu'on n'aperçût sa honte ; et tout cela ensemble lui donnait je ne sais quelle incertitude de mouvemens, sotte, ridicule, qu'on voit mieux qu'on ne l'explique : et ce n'est pas là tout ; son trouble avait encore un grand motif que j'ignorais : le voici ; c'est que Valville, en se levant, s'écria à demi bas[1] : Eh ! c'est mon oncle !

Nouvelle augmentation de singularité dans ce coup de hasard. Je n'avais fait que rougir en le voyant, cet oncle ; mais sa parenté, que j'apprenais, me déconcerta encore davantage ; et la manière dont je le regardai, s'il y fit attention, m'accusait bien nettement d'avoir pris plaisir aux discours de Valville. J'avais tout-à-fait l'air d'être sa complice ; cela n'était pas douteux à ma contenance.

De sorte que nous étions trois figures très-interdites. A l'égard de la dame que menait M. de Climal, elle ne me parut pas s'apercevoir de notre embarras, et ne remarqua, je pense, que mes grâces, ma jeunesse, et la tendre posture de Valville.

Ce fut elle qui ouvrit la conversation. Je ne vous

S'écria à demi bas. Cette manière de parler n'est point usitée : on dit *à demi-voix*.

plains point, monsieur, vous êtes en bonne compagnie, un peu dangereuse à la vérité : je n'y crois pas votre cœur fort en sûreté, dit-elle à Valville en nous saluant : à quoi d'abord il ne répondit que par un sourire, faute de savoir que dire. M. de Climal souriait aussi, mais de mauvaise grâce, et en homme déterminé sur le parti qu'il avait à prendre, inquiet de celui que je prendrais; car fallait-il qu'il me connût ou non, et moi-même allais-je en agir avec lui comme avec un homme que je connaissais?

D'un autre côté, ne sachant aussi quel accueil je devais lui faire, j'observais le sien pour m'y conformer; et comme son air souriant ne réglait rien là-dessus, la manière dont je saluai ne fut pas plus décisive, et se sentit de l'équivoque où il me laissait.

En un mot, j'en fis trop et pas assez. Dans la moitié de mon salut, il semblait que je le connaissais; dans l'autre moitié je ne le connaissais plus; c'était oui, c'était non, et tous les deux manqués.

Valville remarqua cette façon d'agir obscure; car il me l'a dit depuis. Il en fut frappé.

Il faut savoir que, depuis quelque temps, il soupçonnait son oncle de n'être pas tout ce qu'il voulait paraître; il avait appris, par de certains faits, à se défier de sa religion et de ses mœurs. Il voyait que j'étais aimable, que je demeurais chez madame Dutour, que j'avais beaucoup pleuré avant que de l'avouer. Que pouvait, après cela, signifier cet accueil à double sens que je faisais à M. de Climal, qui n'avait pas à son tour un maintien moins composé, ni

plus clair ? Il y avait là matière à de fâcheuses conjectures.

J'oublie de vous dire que je feignis de vouloir me lever, pour saluer plus décemment : Non, mademoiselle, non, demeurez, me dit Valville, ne vous levez point ; madame vous en empêchera elle-même, quand elle saura que vous vous êtes blessée au pied : pour monsieur, ajouta-t-il en adressant la parole à son oncle, je crois qu'il vous en dispense, d'autant plus qu'il me paraît que vous vous connaissez.

Je ne pense pas avoir cet honneur-là, répondit sur-le-champ M. de Climal avec une rougeur qui vengeait la vérité de son effronterie. Est-ce que mademoiselle m'aurait vu quelque part? ajouta-t-il, en me regardant d'un œil qui me demandait le secret.

Je ne sais, repartis-je d'un ton moins hardi que mes paroles ; mais il me semblait que la physionomie de monsieur ne m'était pas inconnue. Cela se peut, dit-il : mais qu'est-il donc arrivé à mademoiselle ? Est-ce qu'elle est tombée ?

Et cette question-là, il la faisait à son neveu qui ne lui répondait rien. Il ne l'avait pas seulement entendu ; son inquiétude l'occupait de bien d'autres choses.

Oui, monsieur, dis-je alors pour lui, toute confuse que j'étais d'aider à soutenir un mensonge, dans lequel je voyais bien que Valville m'accusait d'être de moitié avec son oncle : oui, monsieur, c'est une chute que j'ai faite près d'ici, presqu'au sortir de la messe,

et on m'a portée dans cette salle, parce que je ne pouvais marcher.

Mais, dit la dame, il faudrait du secours. Si c'était une entorse, cela est considérable. Êtes-vous seule, mademoiselle? N'avez-vous personne avec vous? pas un laquais? pas une femme? Non, madame, répondis-je, fâchée de l'honneur qu'elle me faisait, et que je reprochais à ma figure qui en était cause : je ne demeure pas loin d'ici. Eh bien, dit-elle, nous allons dîner, M. de Climal et moi, dans ce quartier; nous vous remènerons.

Encore! dis-je en moi-même : quelle persécution! Tout le monde a donc la fureur de me ramener! Car sur cet article-là je n'avais pas l'esprit bien fait; et ce qui me frappa d'abord, ce fut, comme avec Valville, l'affront d'être reconduite à cette malheureuse boutique.

Cette dame qui parlait de femme, de laquais, dont elle s'imaginait que je devais être suivie, après cette opinion fastueuse de mon état, qu'aurait-elle trouvé? Marianne. Le beau dénouement! Et quelle Marianne encore? Une petite friponne en liaison avec M. de Climal, c'est-à-dire, avec un franc hypocrite.

Car, quel autre nom eût pu espérer cet homme de bien, je vous le demande? Que serait devenue la bonne odeur de sa vie, lui qui avait nié de me connaître, et moi-même qui m'étais prêtée à son imposture? N'aurais-je pas été une jolie mignonne avec mes grâces, si madame Dutour et Toinon s'étaient

trouvées sur le pas de leur porte, comme elles en avaient volontiers la coutume, et nous eussent dit : Ah ! c'est donc vous, monsieur ? Eh ! d'où venez-vous, Marianne ? comme assurément elles n'y auraient pas manqué ?

Oh ! voilà ce qui devait me faire trembler, et non pas ma boutique ; c'était là le véritable opprobre qui méritait mon attention. Je ne l'aperçus pourtant que le dernier : et cela est dans l'ordre. On va d'abord au plus pressé ; et le plus pressé pour nous, c'est nous-mêmes, c'est-à-dire, notre orgueil ; car notre orgueil et nous ce n'est qu'un, au lieu que nous et notre vertu, c'est deux [1] : n'est-ce pas, madame ?

Cette vertu, il faut qu'on nous la donne ; c'est en partie une affaire d'acquisition. Cet orgueil, on ne nous le donne pas, nous l'apportons en naissant ; nous l'avons tant, qu'on ne saurait nous l'ôter ; et comme il est le premier en date, il est, dans l'occasion, le premier servi. C'est la nature qui a le pas sur l'éducation. Comme il y a long-temps que je

---

[1] *Au lieu que nous et notre vertu, c'est deux : n'est-ce pas, madame ?* Laissons les puristes chicaner sur le *c'est*, qui blesse peut-être la stricte exactitude des lois de la grammaire. Quand pardonnerait-on une irrégularité, si ce n'est quand elle ajoute à la vivacité du style ? Ce dont il faut convenir, c'est que la réflexion de Marianne est au moins un peu légère ; l'auteur s'en est aperçu, et pour pallier ce défaut, il a eu l'adresse de rappeler au lecteur que c'est ici un entretien confidentiel entre deux femmes. Le *n'est-ce pas, madame ?* n'est donc pas seulement un trait d'esprit, mais encore une preuve de goût et une sorte de précaution oratoire.

n'ai fait de pause, vous aurez la bonté de vouloir bien que j'observe encore une chose que vous n'avez peut-être pas assez remarquée.

C'est que, dans la vie, nous sommes plus jaloux de la considération des autres que de leur estime, et par conséquent de notre innocence, parce que c'est précisément nous que leur considération distingue, et que ce n'est qu'à nos mœurs que leur estime s'adresse.

Oh ! nous nous aimons encore plus que nos mœurs. Estimez mes qualités tant qu'il vous plaira, vous diraient tous les hommes, vous me ferez grand plaisir, pourvu que vous m'honoriez, moi qui les ai, et qui ne suis pas elles ; car si vous me laissez là, si vous négligez ma personne, je ne ne suis pas content, vous prenez à gauche ; c'est comme si vous me donniez le superflu et que vous me refusiez le nécessaire ; faites-moi vivre d'abord, et me divertissez après ; sinon j'y pourvoirai : et qu'est-ce que cela veut dire ? c'est que pour parvenir à être honoré, je saurai bien cesser d'être honorable [1] ; et en effet, c'est assez là le chemin des honneurs : qui les mérite n'y arrive guère. J'ai fini.

---

[1] *Pour parvenir à être honoré, je saurai bien cesser d'être honorable.* En généralisant sa réflexion, Marivaux est tombé dans le défaut qu'on a reproché justement à l'auteur des *Maximes*. Il a calomnié la nature humaine. Ce qui peut être vrai de quelques individus dégradés ne doit jamais être considéré comme une vérité absolue et applicable sans exception à tous les hommes.

Ma réflexion n'est pas mal placée; je l'ai faite seulement un peu plus longue que je ne croyais. En revanche, j'en ferai quelque autre ailleurs, qui sera trop courte.

Je ne sais pas comment nous nous serions échappés, M. de Climal et moi, du péril où nous jetait cette dame, en offrant de me reconduire.

Aurait-il pu s'exempter de prêter son carrosse? Aurais-je pu refuser de le prendre? Tout cela était difficile. Il pâlissait et je ne répondais rien; ses yeux me disaient : Tirez-moi d'affaire : les miens lui disaient : Tirez-m'en vous-même; et notre silence commençait à devenir sensible, quand il entra un laquais qui dit à Valville que le carrosse qu'il avait envoyé chercher pour moi était à la porte.

Cela nous sauva, et mon tartufe en fut si rassuré, qu'il osa même abuser de la sécurité où il se trouvait pour lors, et porter l'audace jusqu'à dire : Mais il n'y a qu'à renvoyer ce carrosse; il est inutile, puisque voilà le mien; et cela du ton d'un homme qui avait compté me mener, et qui n'avait négligé de répondre à la proposition que parce qu'elle ne faisait pas la moindre difficulté.

Je songe pourtant que je devrais rayer l'épithète de tartufe que je viens de lui donner; car je lui ai obligation, à ce tartufe-là. Sa mémoire me doit être chère; il devint un homme de bien pour moi. Ceci soit dit pour l'acquit de ma reconnaissance, et en réparation du tort que la vérité historique pourra

lui faire encore. Cette vérité a ses droits, qu'il faut bien que M. de Climal essuie.

Je compris bien qu'il s'en fiait à moi pour l'impunité de sa hardiesse, et qu'il ne craignait pas que j'eusse la malice ou la simplicité de l'en faire repentir.

Non, monsieur, lui répondis-je; il n'est pas nécessaire que je vous dérange, puisque j'ai une voiture pour m'en retourner : et si monsieur, dis-je tout de suite en parlant à Valville, veut bien appeler quelqu'un pour m'aider à me lever d'ici, je partirai tout à l'heure.

Je pense que ces messieurs vous aideront bien eux-mêmes, dit galamment la dame et en voici un (c'était Valville qu'elle montrait) qui ne serait pas fâché d'avoir cette peine-là; n'est-il pas vrai? Discours qui venait sans doute de ce qu'elle l'avait vu à mes genoux. Au reste, ajouta-t-elle, comme nous nous en allons aussi, il faut vous dire ce qui nous amenait : avez-vous des nouvelles de madame de Valville (c'était la mère du jeune homme)? Arrive-t-elle de sa campagne? La reverrons-nous bientôt? Je l'attends cette semaine, dit Valville d'un air distrait et nonchalant, qui prouvait mal cet empressement que la dame lui avait supposé pour moi, et qui m'aurait peut-être piquée moi-même, si je n'avais pas eu aussi mes petites affaires dans l'esprit; mais j'étais trop dans mon tort pour y trouver à redire. Il y avait d'ailleurs dans sa nonchalance je ne sais quel fond

de tristesse qui me rendait honteuse, parce que j'en apercevais le motif.

Je sentais que c'était un cœur consterné de ne savoir plus si je méritais sa tendresse, et qui avait peur d'être obligé d'y renoncer. Y avait-il rien de plus obligeant pour moi que cette peur-là, madame? rien de plus flatteur, de plus aimable, rien de plus digne de jeter mon cœur dans un humble et tendre embarras devant le sien? Car c'était là précisément tout ce que j'éprouvais. Un mélange de plaisir et de confusion, voilà mon état. Ce sont de ces choses dont on ne peut dire que la moitié de ce qu'elles sont.

Malgré cet air de froideur dont je vous ai parlé, Valville, après avoir satisfait à la question de la dame, vint à moi pour m'aider à me lever, et me prit par-dessous les bras; mais comme il vit que M. de Climal s'avançait aussi : Non, monsieur, dit-il, ne vous en mêlez pas; vous ne seriez pas assez fort pour soutenir mademoiselle, et je doute qu'elle puisse poser le pied à terre; il vaut mieux appeler quelqu'un. M. de Climal se retira; on a si peu d'assurance, quand on n'a pas la conscience bien nette! et là-dessus il sonne. Deux de ses gens arrivent : Approchez, leur dit-il, et tâchez de porter mademoiselle jusqu'à son carrosse.

Je crois que je n'avais pas besoin de cette cérémonie-là, et qu'avec le secours de deux bras, je me serais aisément soutenue; mais j'étais si étourdie, si

déconcertée, que je me laissai mener comme on voulait, et comme je ne voulais pas.

M. de Climal et la dame, qui s'en retournaient ensemble, me suivirent, et Valville marchait le dernier en nous suivant aussi.

Quand nous traversâmes la cour, je le vis du coin de l'œil qui parlait à l'oreille d'un laquais.

Et puis me voilà arrivée à mon carrosse, où la dame, avant que de monter dans le sien, voulut obligeamment m'arranger elle-même. Je l'en remerciai : mon compliment fut un peu confus. Ce que je dis à Valville le fut encore davantage : je crois qu'il n'y répondit que par une révérence qu'il accompagna d'un coup d'œil où il y avait bien des choses que j'entendis toutes, mais que je ne saurais rendre, et dont la principale signifiait : Que faut-il que je pense ?

Ensuite je partis interdite, sans savoir ce que je pensais moi-même, sans avoir ni joie, ni tristesse, ni peine, ni plaisir. On me menait, et j'allais. Qu'est-ce que tout cela deviendra ? Que vient-il de se passer ? Voilà tout ce que je me disais dans un étonnement qui ne me laissait nul exercice d'esprit, et pendant lequel je jetai pourtant un grand soupir qui échappa plus à mon instinct qu'à ma pensée.

Ce fut dans cet état que j'arrivai chez madame Dutour. Elle était assise à l'entrée de sa boutique qui s'impatientait à m'attendre, parce que son dîner était prêt.

Je l'aperçus de loin qui me regardait dans le car-

rosse où j'étais, et qui m'y voyait, non comme Marianne, mais comme une personne qui lui ressemblait tant, qu'elle en était surprise; et mon carrosse était déjà arrêté à la porte, qu'elle ne s'avisait pas encore de croire que ce fût moi : c'est qu'à son compte, je ne devais arriver qu'à pied.

A la fin pourtant il fallut bien me reconnaître. Ah! ah! Marianne, eh! c'est vous, s'écria-t-elle. Eh! pourquoi donc en fiacre? Est-ce que vous venez de si loin? Non, madame, lui dis-je; mais je me suis blessée en tombant, et il m'était impossible de marcher; je vous conterai mon accident, quand je serai rentrée. Ayez à présent la bonté de m'aider avec le cocher à descendre.

Le cocher ouvrait la portière pendant que je parlais. Allez, allez, me dit-il, arrivez; ne vous embarrassez pas, mademoiselle; pardi! je vous descendrai bien tout seul. Une belle enfant comme vous, qu'est-ce que cela pèse? C'est le plaisir. Venez, venez; jetez-vous hardiment : je vous porterais encore plus loin que vous n'iriez sur vos jambes.

En effet, il me prit entre ses bras, et me transporta comme une plume jusqu'à la boutique, où je m'assis tout d'un coup.

Il est bon de vous dire que dans l'intervalle du transport, je jetai les yeux dans la rue du côté d'où je venais, et que je vis à trente ou quarante pas de là un des gens de Valville qui était arrêté, et qui avait tout l'air d'avoir couru pour me suivre : et c'était apparemment là le résultat de ce qu'il avait

dit à ce laquais, quand je l'avais vu lui parler à l'oreille.

La vue de ce domestique aposté réveilla toute ma sensibilité sur mon aventure, et me fit encore rougir : c'était un témoin de plus de la petitesse de mon état; et ce garçon, quoiqu'il n'eût fait que me voir chez Valville, ne se serait pas, j'en suis sûre, imaginé que je dusse entrer chez moi par une boutique; c'est une réflexion que je fis : n'en était-ce pas assez pour être fâchée de le trouver là? Il est vrai que ce n'était qu'un laquais; mais quand on est glorieuse, on n'aime à perdre dans l'esprit de personne; il n'y a point de petit mal pour l'orgueil, point de minutie, rien ne lui est indifférent; et enfin ce valet me mortifia : d'ailleurs, il n'était là que par l'ordre de Valville, il n'y avait pas à en douter. C'était bien la peine que mon maître fît tant de façon avec cette petite fille-là! pouvait-il dire en lui-même d'après ce qu'il voyait. Car ces gens-là sont plus moqueurs que d'autres; c'est le régal de la bassesse, que de mépriser ce qu'ils ont respecté par méprise; et je craignais que cet homme-ci, dans son rapport à Valville, ne glissât sur mon compte quelque tournure insultante; qu'il ne se régalât un peu aux dépens de mon domicile, et n'achevât de rebuter la délicatesse de son maître. Je n'avais déjà que trop baissé de prix à ses yeux. Il n'osait déjà plus faire tant de cas de l'honneur qu'il y aurait à me plaire; et adieu le plaisir d'avoir de l'amour, quand la vanité d'en inspirer nous quitte; et Valville était presque dans ce cas-là. Voyez le tort

que m'eût fait alors le moindre trait railleur jeté sur moi ; car on ne saurait croire la force de certaines bagatelles sur nous, quand elles sont placées ; et la vérité est que les dégoûts de Valville, provenus de là, m'auraient plus fâchée que la certitude de ne le plus voir.

A peine fus-je assise, que je tirai de l'argent pour payer le cocher ; mais madame Dutour, en femme d'expérience, crut devoir me conduire là-dessus, et me trouva trop jeune pour m'abandonner ce petit détail. Laissez-moi faire, me dit-elle, je vais le payer ; où vous a-t-il prise ? Auprès de la paroisse, lui dis-je. Eh ! c'est tout près d'ici, répliqua-t-elle en comptant quelque monnaie. Tenez, voilà ce qu'il vous faut.

Ce qu'il me faut ! cela ! dit le cocher, qui lui rendit sa monnaie avec un dédain brutal ; oh ! que nenni : cela ne se mesure pas à l'aune. Mais que veut-il dire avec son aune, cet homme ? répliqua gravement madame Dutour : vous devez être content ; on sait peut-être bien ce que c'est qu'un carrosse, ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on en paie.

Eh ! quand ce serait de demain, dit le cocher, qu'est-ce que cela avance ? Donnez-moi mon affaire, et ne crions pas tant ; voyez de quoi elle se mêle ! Est-ce vous que j'ai menée ? Est-ce qu'on vous demande quelque chose ? Quelle diable de femme avec ses douze sous ! Elle marchande cela comme une botte d'herbes.

Madame Dutour était fière, parée, et qui plus est

assez jolie ; ce qui lui donnait encore une autre espèce de gloire.

Les femmes d'un certain état s'imaginent en avoir plus de dignité, quand elles ont un joli visage ; elles regardent cet avantage-là comme un rang. La vanité s'aide de tout, et remplace ce qui lui manque avec ce qu'elle peut. Madame Dutour se sentit donc offensée de l'apostrophe ignoble du cocher (je vous raconte cela pour vous divertir) : la botte d'*herbes* sonna mal à ses oreilles. Comment ce jargon-là pouvait-il venir à la bouche de quelqu'un qui la voyait? Y avait-il rien dans son air qui fît penser à pareille chose? En vérité, mon ami, il faut avouer que vous êtes bien impertinent, et il me convient bien d'écouter vos sottises! dit-elle. Allons, retirez-vous. Voilà votre argent ; prenez ou laissez : qu'est-ce que cela signifie? Si j'appelle un voisin, on vous apprendra à parler aux bourgeois plus honnêtement que vous ne faites.

Eh bien! qu'est-ce que me vient conter cette chiffonnière? répliqua l'autre en vrai fiacre. Gare! prenez garde à elle ; elle a son fichu des dimanches. Ne semble-t-il pas qu'il faille tant de cérémonies pour parler à madame? On parle bien à Perrette. Eh! palsambleu! payez-moi. Quand vous seriez encore quatre fois plus bourgeoise que vous n'êtes, qu'est-ce que cela me fait? Faut-il pas que mes chevaux vivent? Avec quoi dîneriez-vous, vous qui parlez, si on ne vous payait pas votre toile? Auriez-vous la face si large? Fi! que cela est vilain d'être crasseuse!

Le mauvais exemple débauche. Madame Dutour, qui s'était maintenue jusque-là dans les bornes d'une assez digne fierté, ne put résister à cette dernière brutalité du cocher : elle laissa là le rôle de femme respectable qu'elle jouait, et qui ne lui rapportait rien, se mit à sa commodité [1], en revint à la manière de quereller qui était à son usage, c'est-à-dire, aux discours d'une commère de comptoir subalterne : elle ne s'y épargna pas.

Quand l'amour-propre, chez les personnes comme elle, n'est qu'à demi fâché, il peut encore avoir soin de sa gloire, se posséder, ne faire que l'important, et garder quelque décence ; mais dès qu'il est poussé à bout, il ne s'amuse plus à ces fadeurs-là, il n'est plus assez glorieux pour prendre garde à lui ; il n'y a plus que le plaisir d'être bien grossier et de se déshonorer tout à son aise qui le satisfasse.

De ce plaisir-là, madame Dutour s'en donna sans discrétion. Attends, attends, ivrogne, avec ton fichu des dimanches : tu vas voir la Perrette qu'il te faut ; je vais te la montrer, moi, s'écria-t-elle en courant se saisir de son aune qui était à côté du comptoir.

Et quand elle fut armée : Allons, sors d'ici! s'é-

---

[1] *Se mit à sa commodité*. Cette expression n'est pas usitée. Marivaux a peut-être craint la trivialité de celle-ci : *se mit à son aise*. Mais il semble que dans une narration qui veut de la franchise de style, il faut aborder hardiment le mot dont on a besoin pour rendre son idée. C'est le précepte de La Bruyère : « Vous voulez dire, *il pleut*, « dites, *il pleut*; vous voulez dire, *il neige*, dites, *il neige*. »

cria-t-elle, ou je te mesure avec cela, ni plus ni moins qu'une pièce de toile, puisque toile il y a. Jarnibleu! ne me frappez pas, lui dit le cocher qui lui tenait le bras; ne soyez pas si osée! je me donne au diable, ne badinons point! Voyez-vous! je suis un gaillard qui n'aime pas les coups, ou la peste m'étouffe! Je ne vous demande que mon dû, entendez-vous? il n'y a pas de mal à ça.

Le bruit qu'ils faisaient attirait du monde; on s'arrêtait devant la boutique. Me laisseras-tu! lui disait madame Dutour, qui disputait toujours son aune contre le cocher : levez-vous donc, Marianne; appelez M. Richard. monsieur Richard! criait-elle tout de suite elle-même; et c'était notre hôte qui logeait au second et qui n'y était pas. Elle s'en douta. Messieurs, dit-elle en apostrophant la foule qui s'était arrêtée devant la porte, je vous prends tous à témoins; vous voyez ce qui en est, il m'a battue (cela n'était pas vrai); je suis maltraitée. Une femme d'honneur comme moi! Eh vite, eh vite; allez chez le commissaire : il me connaît bien, c'est moi qui le fournis; on n'a qu'à lui dire que c'est chez madame Dutour. Courez-y, madame Catau; courez-y, ma mie, criait-elle à une servante du voisinage; le tout avec une cornette que les secousses que le cocher donnait à ses bras, avaient rangée de travers.

Elle avait beau crier, personne ne bougeait, ni messieurs, ni Catau.

Le peuple à Paris n'est pas comme ailleurs. En d'autres endroits, vous le verrez quelquefois commen-

cer par être méchant, et puis finir par être humain. Se querelle-t-on, il excite, il anime : veut-on se battre, il sépare. En d'autres pays, il laisse faire, parce qu'il continue d'être méchant.

Celui de Paris n'est pas de même; il est moins canaille, et plus peuple que les autres peuples.

Quand il accourt en pareils cas, ce n'est pas pour s'amuser de ce qui se passe, ni comme qui dirait pour s'en réjouir; non, il n'a pas cette maligne espièglerie-là : il ne va pas rire, car il pleurera peut-être, et ce sera tant mieux pour lui : il va voir, il va ouvrir des yeux stupidement avides : il va jouir bien sérieusement de ce qu'il verra. En un mot, alors il n'est ni polisson ni méchant; et c'est en quoi j'ai dit qu'il était moins canaille : il est seulement curieux, d'une curiosité sotte et brutale, qui ne veut ni bien ni mal à personne, qui n'entend point d'autre finesse que de venir se repaître de ce qui arrivera. Ce sont des émotions d'âme que ce peuple demande; les plus fortes sont les meilleures; il cherche à vous plaindre si on vous outrage, à s'attendrir pour vous si on vous blesse, à frémir pour votre vie si on la menace : voilà ses délices; et si votre ennemi n'avait pas assez de place pour vous battre, il lui en ferait lui-même, sans en être plus malintentionné, et lui dirait volontiers : Tenez, faites à votre aise, et ne nous retranchez rien du plaisir que nous avons à frémir pour ce malheureux. Ce ne sont pourtant pas les choses cruelles qu'il aime, il en a peur au contraire; mais il aime l'effroi qu'elles lui donnent : cela remue son

âme qui ne sait jamais rien, qui n'a jamais rien vu, qui est toujours toute neuve [1].

Tel est le peuple de Paris, à ce que j'ai remarqué dans l'occasion. Vous ne vous seriez peut-être pas trop souciée de le connaître ; mais une définition de plus ou de moins, quand elle vient à propos, ne gâte rien dans une histoire : ainsi laissons celle-là, puisqu'elle y est.

Vous jugez bien, suivant le portrait que j'ai fait de ce peuple, que madame Dutour n'avait point de secours à en espérer.

Le moyen qu'aucun des assistans eût voulu renoncer à voir le progrès d'une querelle qui promettait tant ! à tout moment on touchait à la catastrophe. Madame Dutour n'avait qu'à pouvoir parvenir à frapper le cocher de l'aune qu'elle tenait, voyez ce qu'il en serait arrivé avec un fiacre ?

De mon côté, j'étais désolée ; je ne cessais de crier à madame Dutour : Arrêtez-vous ! Le cocher s'enrouait à prouver qu'on ne lui donnait pas son compte, qu'on voulait avoir sa course pour rien, témoin les douze sous qui n'allaient jamais sans avoir leur épithète : et des épithètes d'un cocher, on en soupçonne l'incivile élégance.

Le seul intérêt des bonnes mœurs devait engager madame Dutour à composer avec ce misérable : il

---

[1] *Son âme qui ne sait jamais rien, qui n'a jamais rien vu, qui est toujours toute neuve.* Ce passage est d'un habile observateur. Le portrait qu'il fait du peuple parisien n'a pas vieilli.

n'était pas honnête à elle de soutenir l'énergie de ses expressions ; mais elle en dévorait le scandale en faveur de la rage qu'elle avait d'y répondre ; elle était trop fâchée pour avoir les oreilles délicates.

Oui, malotru ! oui, douze sous, tu n'en auras pas davantage, disait-elle. Et moi je ne les prendrai pas, douze diablesses, répondait le cocher. Encore ne les vaux-tu pas, continuait-elle ; n'es-tu pas honteux, fripon ? quoi ! pour venir d'auprès de la paroisse ici ? quand ce serait pour un carrosse d'ambassadeur. Tiens, jarni de ma vie ! un denier avec, tu ne l'aurais pas : j'aimerais mieux te voir mort, il n'y aurait pas grande perte ; et souviens-toi seulement que c'est aujourd'hui la Saint-Mathieu : bon jour, bonne œuvre ; ne l'oublie pas. Et laisse venir demain ; tu verras comme il sera fait. C'est moi qui te le dis, qui ne suis pas une chiffonnière, mais bel et bien madame Dutour, madame pour toi, madame pour les autres, et madame tant que je serai au monde, entends-tu ?

Tout ceci ne se disait pas sans tâcher d'arracher le bâton [1] des mains du cocher qui le tenait, et qui, à la grimace et au geste que je lui vis faire, me parut prêt à traiter madame Dutour comme un homme.

Je crois que c'était fait de la pauvre femme : un

---

[1] *Tout ceci ne se disait pas sans tâcher d'arracher le bâton. Sans Tâcher d'arracher* : consonnance désagréable. Du reste, le sens n'est pas équivoque, et c'est un de ces cas où l'ellipse supplée sans inconvénient à la correction.

gros poing de mauvaise volonté, levé sur elle, allait lui apprendre à badiner avec la modération d'un fiacre, si je ne m'étais pas hâtée de tirer environ vingt sous et de les lui donner.

Il les prit sur-le-champ, secoua l'aune entre les mains de madame Dutour assez violemment pour l'en arracher, la jeta dans son arrière-boutique, enfonça son chapeau, en me disant : Grand merci, mignonne; sortit de là, et traversa la foule qui s'ouvrit alors, tant pour le laisser sortir que pour livrer passage à madame Dutour, qui voulait courir après lui, que j'en empêchai, et qui me disait que, jour de Dieu! j'étais une petite sotte. Vous voyez bien ces vingt sous là, Marianne, je ne vous les pardonnerai jamais, ni à la vie ni à la mort : ne m'arrêtez pas, car je vous battrai. Vous êtes encore bien plaisante, avec vos vingt sous, pendant que c'est votre argent que j'épargne! Et mes douze sous, s'il vous plaît, qui est-ce qui me les rendra (car l'intérêt chez madame Dutour ne s'étourdissait de rien)? Les emporte-t-il aussi, mademoiselle? Il fallait donc lui donner toute la boutique.

Eh! madame, lui dis-je, votre monnaie est à terre, et je vous la rendrai, si on ne la trouve pas; ce que je disais en fermant la porte d'une main, pendant que je tenais madame Dutour de l'autre.

Le beau carillon! dit-elle, quand elle vit la porte fermée; ne nous voilà pas mal! Ah! çà, voyons donc cette monnaie qui est à terre, ajouta-t-elle en la ramassant avec autant de sang-froid que s'il ne s'était

rien passé.) Le coquin est bien heureux que Toinon n'ait pas été ici ; elle vous aurait bien empêchée de jeter l'argent par les fenêtres : mais il faut justement que cette bégueule-là ait été dîner chez sa mère. Malepeste ! elle est un peu meilleure ménagère. Aussi n'a-t-elle que ce qu'elle gagne, et les autres ce qu'on leur donne ; au lieu que vous, Dieu merci, vous êtes si riche, vous avez un si bon trésorier, pourvu qu'il dure !

Eh ! madame, lui dis-je avec quelque impatience, ne plaisantons point là-dessus, je vous prie ; je sais bien que je suis pauvre : mais il n'est pas nécessaire de m'en railler, non plus que des secours qu'on a bien voulu me donner, et j'aime encore mieux y renoncer, n'avoir rien et sortir de chez vous, que d'y demeurer exposée à des discours aussi désobligeans. Tenez, dit-elle, où va-t-elle chercher que je la raille ? à cause que je lui dis qu'on lui donne. Eh ! pardi oui, on vous donne, et vous prenez, comme de raison : à bien donné, bien pris. Ce qui est donné n'est pas fait pour rester là, peut-être ; et quand on voudra, je prendrai ; voilà tout le mal que j'y sache, et je prie Dieu qu'il m'arrive. On ne me donne rien, je ne prends rien, et c'est tant pis ; voyez de quoi elle se fâche ! Allons, allons, dînons ; cela devrait être fait : il faut aller à vêpres. Et tout de suite elle alla se mettre à table. Je me levai pour en faire autant, en me soutenant sur cette aune que madame Dutour avait remise sur le comptoir, et je n'en avais pas trop besoin.

Il me faudrait un chapitre exprès, si je voulais rapporter l'entretien que nous eûmes en mangeant.

Je ne disais mot et je boudais; madame Dutour, comme je crois l'avoir déjà dit, était une bonne femme dans le fond, se fâchant souvent au-delà de ce qu'elle était fâchée; c'est-à-dire que de toute la colère qu'elle montrait dans l'occasion, il y en avait bien la moitié dont elle aurait pu se passer, et qui n'était là que pour représenter : c'est qu'elle s'imaginait que plus on se fâchait, plus on faisait figure; et d'ailleurs elle s'animait elle-même du bruit de sa voix : son ton, quand il était brusque, engageait son esprit à l'être aussi. Et c'était de tout cela ensemble que me vint cette enfilade de duretés que j'essuyai de sa part; et ce que je dis là d'elle n'annonce pas des mouvemens de mauvaise humeur bien opiniâtres ni bien sérieux : ce sont des bêtises ou des enfances dont il n'y a que de bonnes gens qui soient capables; de bonnes gens de peu d'esprit, à la vérité, qui n'ont que de la faiblesse pour tout caractère; ce qui leur donne une bonté habituelle avec de petits défauts, de petites vertus qui ne sont que des copies de ce qu'ils ont vu faire aux autres.

Et telle était madame Dutour, que je vous peins par hasard en passant. Ce fut donc par cette bonté habituelle qu'elle fut touchée de mon silence.

Peut-être aussi s'en inquiéta-t-elle à cause de la menace que je lui avais faite de sortir de chez elle si elle me chagrinait davantage; ma pension était bonne à conserver.

A qui en avez-vous donc? me dit-elle : comme vous voilà muette et pensive ! Est-ce que vous avez du chagrin ? Oui, madame! vous m'avez mortifiée, lui répondis-je sans la regarder.

Quoi ! vous songez encore à cela ? reprit-elle ; eh ! mon Dieu, Marianne, que vous êtes enfant ! Qu'est-ce donc que je vous ai dit ? Je ne m'en souviens plus : est-ce que vous croyez, quand on est en colère, qu'on va éplucher ses paroles ? Eh pardi ! ce n'est pas pour s'épiloguer qu'on vit ensemble. Eh bien ! j'ai parlé un petit brin de M. de Climal ; est-ce cela qui vous fâche, à cause que c'est lui qui prend soin de vous, et qui fait votre dépense ? Est-ce là tout ? Gageons, parce que vous n'avez ni père ni mère, que vous avez cru encore que je pensais à cela ? car vous êtes d'un naturel soupçonneux, Marianne ; vous avez toujours l'esprit au guet : Toinon me l'a bien dit ; et, sous prétexte que vous ne connaissez point vos parens, vous allez toujours vous imaginant qu'on n'a que cela dans la tête. Par hasard, hier, avec notre voisine, nous parlions d'un enfant trouvé qu'on avait pris dans une allée ; vous étiez dans la salle, vous nous entendîtes ; n'allez-vous pas croire que c'était vous que nous disions ? Je le vis bien à la mine que vous fîtes en venant ; et voilà que vous recommencez encore aujourd'hui ! Eh ! je prie Dieu que ce soit là mon dernier morceau, si j'ai non plus pensé à père et mère que s'il n'y en avait jamais eu pour personne ? Au surplus, les enfans trouvés, les enfans qui ne le sont point, tout

cela se ressemble ; et si on mettait là tous ceux qui sont comme vous, sans qu'on le sache, s'il fallait que le commissaire les emportât, où diantre les mettrait-il ? Dans le monde, on est ce qu'on peut, et non pas ce qu'on veut. Vous voilà grande et bien faite, et puis Dieu est le père de ceux qui n'en ont point ; charité n'est pas morte. Par exemple, n'est-ce pas une providence que ce M. de Climal ? Il est vrai qu'il ne va pas droit dans ce qu'il fait pour vous ; mais qu'importe ? Dieu mène tout à bien ; si l'homme n'en vaut rien, l'argent en est bon, et encore meilleur que d'un bon chrétien, qui ne donnerait pas la moitié tant. Demeurez en repos, mon enfant : je ne vous recommande que le ménage. On ne vous dit point d'être avaricieuse. Voilà que ma fête arrive : quand ce viendra la vôtre, celle de Toinon, dépensez alors, qu'on se régale ; à la bonne heure, chacun en profite : mais hors cela, et dans les jours de carnaval, où tout le monde se réjouit, gardez-moi votre petit fait.

Elle en était là de ses leçons [1], dont elle ne se lassait pas, et dont une partie me scandalisait plus que ses brusqueries, quand on frappa à la porte. Nous verrons qui c'était dans la suite ; c'est ici que

---

[1] *Elle en était là de ses leçons.* Les conseils de madame Dutour, et le retour qu'elle fait sur elle-même et sur les petits avantages qu'elle espère, tout en feignant de ne songer qu'à Marianne, terminent fort gaîment le second livre. L'exposition est complète, l'intérêt établi, la curiosité du lecteur vivement excitée. La première partie nous a montré les embarras où Marianne est jetée par sa pau-

mes aventures vont devenir nombreuses et intéressantes : je n'ai pas encore deux jours à demeurer chez madame Dutour, et je vous promets aussi moins de réflexions, si elles vous fâchent ; vous m'en direz votre sentiment.

---

vreté et son isolement. Dans la seconde partie, ces embarras sont augmentés et se compliquent encore par la passion naissante de l'héroïne ; on est préparé maintenant à voir Marianne lutter à la fois contre les dangers de sa position et contre les faiblesses de son propre cœur.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

TROISIÈME PARTIE.

Oui, madame, vous avez raison, il y a long-temps que vous attendez la suite de mon histoire; je vous en demande pardon; je ne m'excuserai point, j'ai tort et je commence.

Je vous ai dit qu'on frappa à la porte pendant que madame Dutour me prêchait une économie dont elle approuvait pourtant que je me dispensasse à son profit, c'est-à-dire à sa fête, à celle de Toinon, à la mienne, et à de certains jours de réjouissance où ce serait fort bien fait de dépenser mon argent pour la régaler elle et sa maison.

C'était donc là à peu près ce qu'elle me disait, quand le bruit qu'on fit à la porte l'interrompit. Qui est là? cria-t-elle tout de suite et sans se lever; qui est-ce qui frappe? Je venais d'entendre arrêter un carrosse; et, comme on répondit au *qui est là* de madame Dutour, il me sembla reconnaître la voix de la personne qui répondait. Je pense que c'est M. de Climal, lui dis-je. Croyez-vous? me dit-elle en courant vite. Et je ne me trompais point, c'était lui-même.

Eh! mon Dieu, monsieur, je vous fais bien excuse; vraiment je me serais bien plus pressée, si

j'avais cru que c'était vous, lui dit-elle. Tenez, Marianne et moi nous étions encore à table; il n'y a que nous deux ici. Jeannot (c'était son fils) est avec sa tante, qui doit le mener tantôt à la foire; car il faut toujours que cet enfant soit fourré chez elle, surtout les fêtes. Madelon (c'était sa servante) est à la noce d'un cousin qu'elle a, et je lui ai dit : Va-t'en, cela n'arrive pas tous les jours, et en voilà pour longtemps. D'un autre côté, Toinon est allée voir sa mère, qui ne la voit pas souvent, la pauvre femme; elle demeure si loin! c'est au faubourg Saint-Marceau [1]; imaginez-vous s'il y a à trotter! et tant mieux, j'en suis bien aise, moi; cela fait que la fille ne sort guère : de sorte que je suis restée seule en attendant Marianne, qui, par-dessus le marché, s'est avisée de tomber en venant de l'église, et qui s'est fait mal à un pied; ce qui est cause qu'elle n'a pu marcher, et qu'il a fallu la porter près de là dans une maison pour accommoder son pied, pour avoir un

---

[1] *Elle demeure si loin! c'est au faubourg Saint-Marceau!* On voit que les importuns ont été d'avance éloignés. Marivaux met adroitement en jeu le babil naturel à madame Dutour, pour faire comprendre que M. de Climal n'a pas à craindre d'être interrompu de sitôt, quand la marchande l'aura laissé seul avec Marianne. Sans cette précaution de l'auteur, on ne concevrait pas la conduite que va tenir M. de Climal dans une maison équivoque et ouverte au public, et on penserait qu'un homme aussi attentif à se mettre à couvert de la médisance, aurait dû plutôt se *laisser arracher son manteau en fuyant*, comme le dit La Bruyère dans le portrait d'*Onuphre*, que de s'exposer à voir sa réputation compromise par la découverte d'une intrigue déshonorante.

chirurgien qui ne se trouve pas là à point nommé ; il faut qu'il vienne, qu'il voie ce que c'est, qu'on déchausse une fille, qu'on la rechausse, qu'elle se repose ; ensuite un fiacre dont elle a eu besoin, et qui me l'a ramenée ici tout éclopée, pour ma peine de l'avoir attendue jusqu'à une heure et demie ; et puis est-ce là tout ? Vous croyez qu'on va dîner, n'est-ce pas ? Bon ! n'y avait-il pas ce maudit fiacre que j'ai voulu payer moi-même pour épargner l'argent de Marianne, qui ne se connaît pas à cela, et qui, malgré moi, a été lui donner plus qu'il ne fallait ; j'étais dans une colère ! Aussi je l'aurais battu, si j'avais été assez forte.

Il y a eu donc bien du bruit ? dit M. de Climal. Oh ! du bruit, si vous voulez, reprit-elle ; je me suis un peu emportée contre lui ; mais, au surplus, il n'y a eu que quelques voisins qui se sont assemblés à notre porte, quelques passans par-ci par-là.

Tant pis, lui dit-il assez froidement : ce sont là de ces scènes qu'il faut éviter le plus qu'on peut, et Marianne, qui l'a payé, a pris le bon parti. Comment va votre pied ? ajouta-t-il en s'adressant à moi. Assez bien, lui dis-je ; je n'y sens presque plus que de la faiblesse, et j'espère que demain il n'y aura rien.

Avez-vous achevé de dîner ? nous dit-il. Oh ! sans doute, reprit madame Dutour : nous causions de choses et d'autres. Ne vous asseyez-vous pas, monsieur ? avez-vous quelque chose à dire à Marianne ? Oui, dit-il, j'ai à lui parler.

Eh bien ! reprit-elle, ayez donc la bonté de passer

dans la salle, vous ne seriez pas bien ici; c'est notre taudis : venez, Marianne, appuyez-vous sur moi; je vous mènerai jusque-là; attendez, attendez, je m'en vais chercher mon aune, avec quoi vous vous soutiendrez. Non, non, dit M. de Climal, je l'aiderai; prenez mon bras, mademoiselle; et là-dessus je me lève. Nous rentrâmes dans la boutique pour passer dans cette petite salle, où je crois que j'aurais fort bien été toute seule, en me soutenant d'une canne.

Ah çà! dit madame Dutour pendant que je m'asseyais dans un fauteuil, puisque vous avez à entretenir Marianne, moi je vais prendre ma coiffe, et sortir pour aller entendre un petit bout de vêpres; elles seront bien avancées : mais je ne perdrai pas tout, et j'en aurai toujours peu ou prou. Adieu, monsieur; excusez si je m'en vais, je vous laisse le gardien de la maison. Marianne, si quelqu'un vient me demander, dites que je ne serai pas long-temps; entendez-vous, ma fille? Monsieur, je suis votre servante.

Elle nous quitta alors, sortit un moment après, et ne fit que tirer la porte de la rue sans la fermer, parce qu'il ne pouvait entrer qui que ce soit dans la boutique sans que nous le vissions de la salle.

Jusque-là M. de Climal avait eu l'air sombre et rêveur, ne m'avait pas dit quatre paroles, et semblait attendre qu'elle fût partie pour entamer la conversation; de mon côté, à l'air intrigué que je lui voyais, je me doutais de ce qu'il allait me dire, et j'en étais dégoûtée d'avance. Apparemment qu'il va être question de son amour, pensais-je en moi-

même. Car, avant mon aventure avec Valville, vous vous ressouvenez bien que j'avais déjà conclu que M. de Climal m'aimait, et j'en étais encore plus sûre depuis ce qui s'était passé chez son neveu : un bigot qui avait rougi de m'y rencontrer, qui avait feint de ne m'y pas connaître, ne pouvait y avoir été si confus et si dissimulé, que parce que le fond de sa conscience sur mon chapitre ne lui faisait pas honneur : on appelle cela rougir devant son péché, et vous ne sauriez croire combien alors ce vieux pécheur me paraissait laid, combien sa présence m'était à charge.

Trois jours auparavant, en découvrant qu'il m'aimait, je m'étais contentée de penser que c'était un hypocrite, que je n'avais qu'à laisser être ce qu'il voudrait, et qu'il n'y gagnerait rien ; mais à présent je n'en restais pas là ; je ne me contenais plus pour lui dans cette tranquille indifférence. Ses sentimens me scandalisaient, m'indignaient ; le cœur m'en soulevait. En un mot, ce n'était plus le même homme à mes yeux : les tendresses du neveu, jeune, aimable et galant, m'avaient appris à voir l'oncle tel qu'il était et tel qu'il méritait d'être vu ; elles l'avaient flétri et m'éclairaient sur son âge, sur ses rides, et sur toute la *laideur de son caractère.*

Quelle folle et ridicule figure n'a-t-il pas été obligé de faire chez Valville ! Que va-t-il me dire avec son vilain amour qui offense Dieu ? Va-t-il m'exhorter à ne valoir pas mieux que lui sous prétexte des services qu'il me rendra ? me disais-je. Ah ! qu'il est haïssable ! comment un homme à cet âge-là ne se

trouve-t-il pas lui-même horrible? Être aussi vieux qu'il est, avoir l'air dévot, passer pour un si bon chrétien, et ensuite venir dire en secret à une jeune fille : Ne prenez pas garde à cela ; je ne suis qu'un fourbe, je trompe tout le monde, et je vous aime en débauché honteux qui voudrait bien aussi vous rendre libertine! Ne voilà-t-il pas un amant bien ragoûtant!

C'étaient là à peu près les petites idées dont je m'occupais pendant qu'il gardait le silence en attendant que la Dutour fût partie.

Enfin, nous restâmes seuls dans la maison. Que cette femme est babillarde! me dit-il en levant les épaules : j'ai cru que nous ne pourrions nous en défaire. Oui, lui répondis-je, elle aime assez à parler; d'ailleurs, elle ne s'imagine pas que vous ayez rien de si secret à me dire.

Que pensez-vous de notre rencontre chez mon neveu? reprit-il en souriant. Rien, lui dis-je, sinon que c'est un coup de hasard. Vous avez très-sagement fait de ne me pas connaître, me dit-il. C'est qu'il m'a paru que vous le souhaitiez ainsi, répondis-je; et à propos de cela, monsieur, d'où vient est-ce que vous êtes bien aise que je ne vous aie point nommé, et que vous avez fait semblant de ne m'avoir jamais vue?

C'est, me répondit-il d'un air insinuant et doux, qu'il vaut mieux, et pour vous et pour moi, qu'on ignore les liaisons que nous avons ensemble, qui dureront plus d'un jour, et sur lesquelles il n'est pas nécessaire qu'on glose, ma chère fille; vous êtes si

aimable, qu'on ne manquerait pas de croire que je vous aime.

Oh ! il n'y a rien à appréhender, repris-je d'un ton ingénu ; on sait que vous êtes un si honnête homme ! Oui, oui, dit-il comme en badinant, on le sait, et on a raison de le croire : mais, Marianne, on n'en est pas moins honnête homme pour aimer une jolie fille.

Quand je dis un honnête homme, répondis-je, j'entends un homme de bien, pieux et plein de religion ; ce qui, je crois, empêche qu'on n'ait de l'amour, à moins que ce ne soit pour sa femme.

Mais, ma chère enfant, me dit-il, vous me prenez donc pour un saint ? Ne me regardez point sur ce pied-là : vraiment vous me faites trop d'honneur, je ne le suis point ; et un saint même aurait bien de la peine à l'être auprès de vous ; oui, bien de la peine : jugez des autres ; et puis je ne suis pas marié, je n'ai plus de femme à qui je doive mon cœur, moi ; il ne m'est point défendu d'aimer, je suis libre ; mais nous parlerons de cela : revenons à votre accident.

Vous êtes tombée ; il a fallu vous porter chez mon neveu, qui est un étourdi, et qui aura débuté par vous dire des galanteries, n'est-il pas vrai ? Il vous en contait, du moins, quand nous sommes entrés cette dame et moi ; et il n'y a rien d'étonnant : il vous a trouvée ce que vous êtes ; c'est-à-dire, belle, aimable, charmante ; en un mot, ce que tout le monde vous trouvera : mais, comme je suis assurément le meilleur ami que vous ayez dans le monde (et c'est de quoi j'espère bien vous donner des preuves), dites-

moi, ma belle enfant, n'auriez-vous pas quelque penchant à l'écouter ? Il m'a semblé vous voir un air assez satisfait auprès de lui ; me suis-je trompé ?

Moi, monsieur, répondis-je ; je l'écoutais, parce que j'étais chez lui ; je ne pouvais faire autrement ; mais il ne me disait rien que de fort poli et de fort honnête.

De fort honnête, dit-il en répétant ce mot : prenez garde, Marianne ; ceci pourrait déjà bien venir d'un peu de prévention. Hélas ! que je vous plaindrais, dans la situation où vous êtes, si vous étiez tentée de prêter l'oreille à de pareilles cajoleries ! Ah ! mon Dieu, que ce serait dommage ! et que deviendriez-vous ? Mais, dites-moi, vous a-t-il demandé où vous demeuriez ?

Je crois qu'oui, monsieur, répondis-je en rougissant. Et vous, qui n'en saviez pas les conséquences, vous le lui avez sans doute appris ? ajouta-t-il. Je n'en ai point fait difficulté, repris-je ; aussi bien l'aurait-il su quand je serais montée dans le fiacre, puisque avant que de partir il faut bien dire où l'on va.

Vous me faites trembler pour vous, s'écria-t-il d'un air sérieux et compatissant ; oui, trembler : voilà un événement bien fâcheux, et qui aura les plus malheureuses suites du monde, si vous ne les prévenez pas ; il vous perdra, ma fille : je n'exagère rien, et je ne saurais me lasser de le dire. Hélas ! quel dommage qu'avec les grâces et la beauté que vous avez, vous devinssiez la proie d'un jeune homme qui ne vous aimera point ; car ces jeunes fous-là savent-ils aimer ?

ont-ils un cœur, ont-ils des sentimens, de l'honneur, un caractère? Ils n'ont que des vices, surtout avec une fille de votre état, que mon neveu croira fort au-dessous de lui, qu'il regardera comme une jolie grisette, dont il va tâcher de faire une bonne fortune, et à qui il se promet bien de tourner la tête; ne vous attendez pas à autre chose. De petites galanteries, de petits présens, qui vous amuseront; les protestations les plus tendres, que vous croirez; un étalage de sa fausse passion, qui vous séduira; un éloge éternel de vos charmes; enfin, de petits rendez-vous que vous refuserez d'abord, que vous accorderez après, et qui cesseront tout d'un coup par l'inconstance et par les dégoûts du jeune homme : voilà tout ce qui en arrivera. Voyez, cela vous convient-il? je vous le demande, est-ce là ce qu'il vous faut? Vous avez de l'esprit et de la raison, et il n'est pas possible que vous ne considériez quelquefois le cas où vous êtes, que vous n'en soyez inquiète, effrayée. On a beau être jeune, distraite, imprudente, tout ce qu'il vous plaira; on ne saurait pourtant oublier son état, quand il est aussi triste, aussi déplorable que le vôtre; et je ne dis rien de trop, vous le savez, Marianne : vous êtes une orpheline, et une orpheline inconnue à tout le monde, qui ne tient à qui que ce soit sur la terre, dont qui que ce soit ne s'inquiète et ne se soucie, ignorée pour jamais de votre famille, que vous ignorez de même, sans parens, sans bien, sans ami, moi seul excepté, que vous n'avez connu que par hasard, qui suis le seul qui s'intéresse à vous,

et qui, à la vérité, vous suis tendrement attaché, comme vous le voyez bien par la manière dont je vous parle, et comme il ne tiendra qu'à vous de le voir infiniment plus dans la suite : car je suis riche, soit dit en passant; et je puis vous être d'un grand secours, pourvu que vous entendiez vos véritables intérêts, et que j'aie lieu de me louer de votre conduite : quand je dis de votre conduite, c'est de la prudence que j'entends, et non pas une certaine austérité de mœurs [1]. Il n'est pas question ici d'une vie rigide et sévère qu'il vous serait difficile, et peut-être impossible de mener; vous n'êtes pas même en situation de regarder de trop près à vous là-dessus. Dans le fond, je vous parle ici en homme du monde, entendez-vous ? en homme qui, après tout, songe qu'il faut vivre, et que la nécessité est une chose terrible : ainsi, quelque ennemi que je vous paraisse de ce qu'on appelle *amour*, ce n'est pas contre toutes sortes d'engagemens que je me déclare; je ne vous dis pas de les fuir tous : il y en a d'utiles et de raisonnables, de même qu'il y en a de ruineux et d'insensés, comme le serait celui que vous prendriez avec mon neveu, dont l'amour n'aboutirait à rien qu'à vous ravir

[1] *Et non pas une certaine austérité de mœurs.* Avec quelle gaucherie calculée, à l'aide de combien de détours et de correctifs dont la maladresse apparente nous révèle le secret de l'âme d'un vieux libertin, M. de Climal se rapproche de l'idée qu'il veut faire comprendre sans oser la déclarer ouvertement! Quel contraste avec l'impudence franche et hardie de *Tartufe* à la fin de sa première scène avec *Elmire!*

tout le fruit du seul avantage que je vous connaisse, qui est d'être aimable. Vous ne voudriez pas perdre votre temps à être la maîtresse d'un jeune étourdi que vous aimeriez tendrement et de bonne foi; à la vérité, ce qui serait un plaisir, mais un plaisir bien malheureux, puisque le petit libertin ne vous aimerait pas de même, et qu'au premier jour il vous laisserait dans une indigence, dans une misère dont vous auriez plus de peine à sortir que jamais : je dis une misère, parce qu'il s'agit de vous éclairer, et non pas d'adoucir les termes; et c'est à tout cela que j'ai songé depuis que je vous ai quittée : voilà ce qui m'a fait sortir de si bonne heure de la maison où j'ai dîné; car j'ai bien des choses à vous dire, Marianne; je suis dans de bons sentimens pour vous; vous vous en êtes sans doute aperçue ?

Oui, monsieur, lui répondis-je les larmes aux yeux, confuse et même aigrie de la triste peinture qu'il venait de faire de mon état, et scandalisée du vilain intérêt qu'il avait à m'effrayer tant : oui, parlez, je me fais un devoir de suivre en tout les conseils d'un homme aussi pieux que vous[1].

Laissons là ma piété, vous dis-je, reprit-il en s'ap-

---

[1] *Les conseils d'un homme aussi pieux que vous.* Cette affectation de Marianne à rappeler toujours la piété de M. de Climal n'est pas seulement pour elle un moyen d'écarter les propositions de son séducteur. On y voit percer encore une malice innocente : c'est la vengeance d'une jeune fille qui n'en a pas d'autre en son pouvoir, et qui n'est pas moins humiliée dans son amour-propre que blessée dans son honneur.

prochant d'un air badin pour me prendre la main. Je vous ai déjà dit dans quel esprit je vous parle. Encore une fois, je mets ici la religion à part; je ne vous prêche point, ma fille, je vous parle raison; je ne fais ici auprès de vous que le personnage d'un homme de bon sens, qui voit que vous n'avez rien, et qu'il faut pourvoir aux besoins de la vie, à moins que vous ne vous déterminiez à servir; ce dont vous m'avez paru fort éloignée, et ce qui effectivement ne vous convient pas.

Non, monsieur, lui dis-je en rougissant de colère; j'espère que je ne serai pas obligée d'en venir là.

Ce serait une triste ressource, me dit-il; je ne saurais moi-même y penser sans douleur : car je vous aime, ma chère enfant, et je vous aime beaucoup.

J'en suis persuadée, lui dis-je; je compte sur votre amitié, monsieur, et sur la vertu dont vous faites profession, ajoutai-je pour lui ôter la hardiesse de s'expliquer plus clairement. Mais je n'y gagnai rien. Eh! Marianne, me répondit-il, je ne fais profession de rien que d'être faible, et plus faible qu'un autre; et vous savez fort bien ce que je veux dire par le mot d'amitié; mais vous êtes une petite malicieuse, qui vous divertissez, et qui feignez de ne pas m'entendre : oui, je vous aime, vous le savez; vous y avez pris garde, et je ne vous apprends rien de nouveau. Je vous aime comme une belle et charmante fille que vous êtes. Ce n'est pas de l'amitié que j'ai pour vous, mademoiselle; j'ai cru d'abord que ce

n'était que cela, mais je me trompais, c'est de l'amour et du plus tendre; m'entendez-vous à présent? de l'amour, et vous ne perdez rien au change; votre fortune n'en ira pas plus mal : il n'y a point d'ami qui vaille un amant comme moi.

Vous, mon amant! m'écriai-je en baissant les yeux; vous, monsieur! je ne m'y attendais pas.

Hélas! ni moi non plus, reprit-il; ceci est une affaire de surprise, ma fille. Vous êtes dans une grande infortune; je n'ai rien vu de si à plaindre que vous, de si digne d'être secouru; je suis né avec un cœur sensible aux malheurs d'autrui, et je m'imaginais n'être que généreux en vous secourant, que compatissant, que pieux même, puisque vous me regardez aussi comme tel; et il est vrai que je suis dans l'habitude de faire tout le bien qu'il m'est possible. J'ai cru d'abord que c'était de même avec vous; j'en ai agi imprudemment dans cette confiance, et il en est arrivé ce que je méritais; c'est que ma confiance a été confondue : car je ne prétends pas m'excuser, j'ai tort : il aurait été mieux de ne vous pas aimer, j'en serais plus louable, assurément; il fallait vous craindre, vous fuir, vous laisser là : mais d'un autre côté, si j'avais été si prudent, où en seriez-vous, Marianne? dans quelles affreuses extrémités alliez-vous vous trouver? voyez combien ma petite faiblesse ou mon amour (comme il vous plaira de l'appeler) vient à propos pour vous. Ne semble-t-il pas que c'est la Providence qui permet que je vous aime, et qui vous tire d'embarras à mes dépens? Si j'avais pris

garde à moi, vous n'aviez point d'asile, et c'est cette réflexion-là qui me console quelquefois des sentimens que j'ai pour vous; je me les reproche moins parce qu'ils m'étaient nécessaires, et que d'ailleurs ils m'humilient. C'est un petit mal qui fait un grand bien, un bien infini : vous n'imaginez pas jusqu'où il va. Je vous ai parlé de cette indigence où vous resteriez au premier jour, si vous écoutiez mon neveu, lui ou tout autre, et ne vous ai rien dit de l'opprobre qui la suivrait, et que voici : c'est que la plupart des hommes, et surtout des jeunes gens, ne ménagent pas une fille comme vous quand ils la quittent : c'est qu'ils se vantent d'avoir réussi auprès d'elle; c'est qu'ils sont indiscrets, impudens et moqueurs sur son compte; c'est qu'ils l'indiquent, qu'ils la montrent, qu'ils disent aux autres : La voilà! Oh! jugez quelle aventure ce serait là pour vous, qui êtes la plus aimable personne de votre sexe, et qui, par conséquent, seriez aussi la plus déshonorée; car, dans un pareil cas, c'est ce qu'il y a de plus beau qui est le plus méprisé, parce que c'est ce qu'on est le plus fâché de trouver méprisable : non pas qu'on exige qu'une belle fille n'ait point d'amans; au contraire, n'en eût-elle point, on lui en soupçonne, et il lui sied mieux d'en avoir qu'à une autre, pourvu que rien n'éclate, et qu'on puisse toujours penser, en la voyant, que c'est un grand bonheur que d'être bien venu d'elle : or, ce n'en est plus un quand elle est décriée, et vous ne risquez rien de tout cela avec moi. Vous sentez bien que, du carac-

tère dont je suis, votre réputation ne court aucun hasard; je ne serais pas curieux qu'on sache que je vous aime, ni que vous y répondez. C'est dans le secret que je prétends réparer vos malheurs, et vous assurer sourdement une petite fortune qui vous mette pour jamais en état de vous passer du secours des gens qui ne me ressembleraient pas, qui seraient plus ou moins riches, mais tous avares, tous amoureux sans tendresse, qui ne vous donneraient qu'une aisance médiocre et passagère, et dont vous seriez pourtant obligée de souffrir l'amour, même en restant chez madame Dutour.

A ce discours, je me sentis saisie d'une douleur si vive, je me fis tant de pitié à moi-même de me voir exposée à l'insolence d'un pareil détail, que je m'écriai en fondant en larmes : Eh! mon Dieu, à quoi suis-je réduite?

Et comme il crut que mon exclamation venait de l'épouvante qu'il me donnait : Doucement, me dit-il d'un air consolant et me serrant la main; doucement, mon aimable et chère fille; rassurez-vous : puisque nous nous sommes rencontrés, vous voilà hors du péril dont je parle; il est vrai que vous ne l'éviteriez pas sans moi; car il ne faut pas vous flatter, vous n'êtes pas née pour être une lingère; ce n'est point une ressource pour vous que ce métier-là; vous n'y feriez aucun progrès, vous le sentez bien, j'en suis sûr; et, quand vous vous y rendriez habile, il faut de l'argent pour devenir maîtresse, et vous n'en avez pas; vous seriez donc toujours fille de bou-

tique. Oh! je vous prie, gagneriez-vous dans cet état de quoi subvenir à tous vos besoins? et, belle comme vous êtes, manquant de mille choses nécessaires, comment ferez-vous, si vous ne consentez pas que les gens en question vous aident? et si vous y consentez, quelle horrible situation!

Eh! monsieur, lui dis-je en sanglotant, ne m'en entretenez plus, ayez cette considération pour moi et pour ma jeunesse. Vous savez que je sors d'entre les mains d'une fille vertueuse qui ne m'a pas élevée pour entendre de pareils discours; et je ne sais pas comment un homme comme vous est capable de me les tenir, sous prétexte que je suis pauvre.

Non, ma fille, me répondit-il en me serrant les bras; non, vous ne l'êtes point, vous avez du bien, puisque j'en ai: c'est à moi désormais à vous tenir lieu de vos parens que vous n'avez plus. Tranquillisez-vous; je n'ai voulu, dans ce que je vous ai dit, que vous inspirer un peu de frayeur utile; que vous montrer de quelle conséquence il était pour vous, non-seulement que nous nous connussions, mais encore que je prisse, sans m'en apercevoir, cette tendre inclination qui m'attache à vous, qui m'humilie pourtant, mais dont je subis humblement la petite humiliation, parce qu'en effet cet événement-ci a quelque chose d'admirable; oui, la fin de vos malheurs en dépendait: il est certain que sans ce penchant imprévu, je ne vous aurais pas assez secourue: je n'aurais été qu'un homme de bien envers vous, qu'un bon cœur, comme on l'est à l'ordinaire; et

cela ne vous aurait pas suffi. Vous aviez besoin que je fusse quelque chose de plus. Il fallait que je vous aimasse, que je sentisse de l'amour pour vous, je dis un amour d'inclination; il fallait que je ne pusse le vaincre, et que, forcé d'y céder, je me fisse du moins un devoir de racheter ma faiblesse, et de l'expier en vous sauvant de tous les inconvéniens de votre état; c'est aussi ce que j'ai résolu, ma fille, et j'espère que vous ne vous y opposerez pas; je compte même que vous ne serez pas ingrate. Il y a beaucoup de différence de votre âge au mien, je l'avoue; mais prenez garde : dans le fond, je ne suis vieux que par comparaison, et parce que vous êtes bien jeune : car, avec toute autre qu'avec vous, je serais d'un âge fort supportable, ajouta-t-il du ton d'un homme qui se sent encore assez bonne mine. Ainsi, voyons, convenons de nos mesures avant que la Dutour arrive. Je crois que vous ne songez plus à être lingère : d'un autre côté, voici Valville qui est une tête folle, à qui vous avez dit où vous demeuriez, et qui infailliblement cherchera à vous revoir; il s'agit donc d'échapper à sa poursuite, et de lui dérober nos liaisons, qu'il n'ignorerait pas longtemps si vous restiez chez cette femme-ci; de sorte que l'unique parti qu'il y a à prendre, c'est de disparaître dès demain de ce quartier, de vous loger ailleurs; ce qui ne sera pas difficile. Je connais un honnête homme que je charge quelquefois du soin de mes affaires, qui est ce qu'on appelle un solliciteur de procès, dont la femme est très-raisonnable, et

qui a une petite maison fort jolie, où il y a un appartement que vient de quitter un homme de province à qui il le louait; et cet appartement, j'irai dès ce soir le retenir pour vous : vous serez là on ne peut pas mieux, surtout venant de ma part. Ce sont de bonnes gens qui seront charmés de vous avoir, qui s'en tiendront honorés, d'autant plus que vous y paraîtrez d'une manière convenable, et qui vous y fera respecter : vous y arriverez sous le titre d'une de mes parentes, qui n'a plus ni père ni mère, que j'ai retirée de la campagne, et dont je veux prendre soin : ce qui, joint à la forte pension que vous y paierez (car vous mangerez avec eux), à la parure qu'ils vous verront, à l'ameublement que vous aurez dans deux jours, aux maîtres que je vous donnerai : maître de danse, de musique, de clavecin, comme il vous plaira ; ce qui joint, dis-je, à la façon dont j'en agirai avec vous quand j'irai vous voir, achèvera de vous rendre totalement la maîtresse chez eux ; n'est-il pas vrai ? Il n'y a point à hésiter, ne perdons point de temps, Marianne ; et pour préparer la Dutour à votre sortie, dites-lui ce soir que vous ne vous sentez pas propre à son négoce, et que vous allez dans un couvent où, demain matin, on doit vous mener sur les dix heures; en conformité de quoi je vous enverrai la femme de l'homme en question, qui viendra en effet vous prendre avec un carrosse, et qui vous conduira chez elle, où vous me trouverez. N'en êtes-vous pas d'accord, dites? et ne voulez-vous pas bien aussi que, pour vous encou-

rager, pour vous prouver la sincérité de mes intentions (car je ne veux pas que vous ayez le scrupule de m'en croire totalement sur ma parole [1]), ne voulez-vous pas bien, dis-je, qu'en attendant mieux, je vous apporte demain un petit contrat de cinq cents livres de rente? Parlez, ma belle enfant, serez-vous prête demain? viendra-t-on? oui, n'est-ce pas?

D'abord je ne répondis rien; une indignité si déclarée me confondait, me coupait la parole, et je restais immobile, les yeux baissés et mouillés de larmes.

A quoi rêvez-vous donc, ma chère Marianne? me dit-il : le temps nous presse, la Dutour va rentrer; en est-ce fait? en parlerai-je ce soir à mon homme?

A ces mots, revenant à moi : Ah! monsieur, m'écriai-je, on ne vous connaît donc pas; ce religieux qui m'a menée à vous m'avait dit que vous étiez un si honnête homme!

Mes pleurs et mes soupirs m'empêchèrent d'en dire davantage. Eh! ma chère enfant, me répondit-il, quelle fausse idée vous faites-vous des choses!

---

[1] *Je ne veux pas que vous ayez le scrupule de m'en croire totalement sur ma parole.* Le *scrupule* semble un mot singulièrement choisi pour la circonstance. Au surplus, s'il paraît bizarre, il est conforme au caractère et aux habitudes de M. de Climal. On suit avec curiosité le progrès des sentimens et des discours de ce personnage. Une fois qu'il a pris sur lui de déclarer son amour, sa honte se dissipe par degrés, et il développe ses projets et ses petits arrangemens avec une sorte de bonhomie qui atténue l'odieux du rôle qu'il joue, et qui en fait ressortir le côté ridicule.

Hélas! lui-même, s'il savait mon amour, n'en serait point si surpris que vous vous le figurez, et n'en estimerait pas moins mon caractère; il vous dirait que ce sont là de ces mouvemens involontaires qui peuvent arriver aux plus honnêtes gens, aux plus raisonnables, aux plus pieux; il vous dirait que, tout religieux qu'il est, il n'oserait pas jurer de s'en garantir; qu'il n'y a point de faute aussi pardonnable qu'une sensibilité comme la mienne. Ne vous en faites donc point un monstre, Marianne, ajouta-t-il en pliant imperceptiblement un genou devant moi; ne me croyez pas le cœur moins vrai, moins digne de votre confiance, parce que je l'ai tendre. Ceci ne touche point à la probité, je vous l'ai dit : c'est une faiblesse et non pas un crime, et une faiblesse à laquelle les meilleurs cœurs sont les plus sujets; votre expérience vous l'apprendra. Ce religieux, dites-vous, a prétendu vous adresser à un homme vertueux; aussi l'ai-je été jusqu'ici; aussi le suis-je encore, et si je l'étais moins, je ne vous aimerais peut-être pas. Ce sont vos malheurs et mes vertus naturelles qui ont contribué au penchant que j'ai pour vous; c'est pour avoir été généreux, pour vous avoir trop plainte, que je vous aime; et vous me le reprochez! vous que d'autres aimeront qui ne me vaudront pas! vous qui le voudrez bien sans que votre fortune y gagne! et vous me rebutez, moi par qui vous allez être quitte de toutes les langueurs, de tous les opprobres qui menacent vos jours! moi dont la tendresse (et je vous le dis sans en être plus fier)

est un présent que le hasard vous fait! dont le ciel, qui se sert de tout, va se servir aujourd'hui pour changer votre sort!

Il en était là de son discours, quand le ciel, qu'il osait pour ainsi dire faire son complice, le punit subitement par l'arrivée de Valville, qui, comme je l'ai déjà marqué, connaissait madame Dutour, et qui, de la boutique, où il entra, passa dans la salle où nous étions, et trouva mon homme dans la même posture où, deux ou trois heures auparavant, l'avait surpris M. de Climal; je veux dire à genoux devant moi, tenant ma main qu'il baisait, et que je m'efforçais de retirer; en un mot, la revanche était complète.

Je fus la première à apercevoir Valville; et à un geste d'étonnement que je fis, M. de Climal retourna la tête et le vit à son tour.

Jugez de ce qu'il devint à cette vision; elle le pétrifia la bouche ouverte, elle le fixa dans son attitude : il était à genoux, il y resta; plus d'action, plus de présence d'esprit, plus de parole; jamais hypocrite confondu ne fit moins mystère de sa honte, ne la laissa contempler plus à l'aise, ne plia de meilleure grâce sous le poids de son iniquité, et n'avoua plus franchement qu'il était un misérable : j'ai beau appuyer là-dessus, je ne peindrai pas ce qui en était.

Pour moi, qui n'avais rien à me reprocher, il me semble que je fus plus fâchée qu'interdite de cet événement; et j'allais dire quelque chose, quand Valville, qui avait d'abord jeté un regard assez dédaigneux sur moi, et qui ensuite s'était mis froide-

ment à contempler la confusion de son oncle, me dit d'un air tranquille et méprisant : Voilà qui est fort joli, mademoiselle! Adieu, monsieur, je vous demande pardon de mon indiscrétion; et là-dessus il partit en me lançant encore un regard aussi cavalier que le premier, et au moment que M. de Climal se relevait.

Que voulez-vous dire avec votre *voilà qui est joli?* lui criai-je en me levant aussi avec précipitation : arrêtez, monsieur, arrêtez; vous vous trompez, vous me faites tort, vous ne me rendez pas justice.

J'eus beau crier, il ne revint point. Courez donc après, monsieur, dis-je alors à l'oncle, qui, tout palpitant encore et d'une main tremblante, ramenait son manteau sur ses épaules (car il en avait un); courez donc, monsieur; voulez-vous que je sois la victime de ceci? Que va-t-il penser de moi? pour qui me prendra-t-il? mon Dieu, que je suis malheureuse! Ce que je disais la larme à l'œil, et si outrée, que j'allais moi-même rappeler le neveu qui était déjà dans la rue.

Mais l'oncle, m'empêchant de passer : Qu'allez-vous faire? me dit-il; restez, mademoiselle; ne vous inquiétez pas; je sais la tournure qu'il faut donner à ce qui vient d'arriver. Est-il question d'ailleurs de ce que pense un petit sot que vous ne verrez plus, si vous voulez?

Comment! s'il en est question! repris-je avec emportement, lui qui connaît madame Dutour, à qui il dira ce qu'il en pense! lui avec qui j'ai eu un en-

tretien de plus d'une heure, et qui par conséquent me reconnaîtra! Monsieur, ne peut-il pas me rencontrer tous les jours? peut-être demain? ne me méprisera-t-il pas? ne me regardera-t-il pas comme une indigne à cause de vous, moi qui suis sage, qui aimerais mieux mourir que de ne pas l'être, qui ne possède rien que ma sagesse qu'on s'imaginera que j'aurai perdue? Non, monsieur, je suis désolée, je suis au désespoir [1] de vous connaître; c'est le plus grand malheur qui pouvait m'arriver; laissez-moi passer, je veux absolument parler à votre neveu, et lui dire, à quelque prix que ce soit, mon innocence. Il n'est pas juste que vous vous ménagiez à mes dépens. Pourquoi contrefaire le dévot, si vous ne l'êtes pas? J'ai bien affaire de toutes ces hypocrisies-là, moi!

Petite ingrate que vous êtes, me répondit-il en pâlissant, est-ce là comme vous payez mes bienfaits? A propos de quoi parlez-vous de votre innocence? où avez-vous pris qu'on songe à l'attaquer? Vous ai-je dit autre chose sinon que j'avais quelque inclination pour vous, à la vérité, mais qu'en même temps je me la reprochais, que j'en étais fâché, que je m'en sentais humilié, que je la regardais comme une faute dont je m'accusais, et que je voulais l'effacer

---

[1] *Non, monsieur, je suis désolée, je suis au désespoir.* Tant que Marianne n'avait à supporter que les propositions de M. de Climal, elle était indignée, mais elle se taisait. Dès qu'elle se voit compromise aux yeux de celui qu'elle aime, son indignation trouve des paroles; elle s'anime, elle devient éloquente.

en la tournant à votre profit, sans rien exiger de vous qu'un peu de reconnaissance? Ne sont-ce pas là mes termes? et y a-t-il rien à tout cela qui n'ait dû vous rendre mon procédé respectable?

Eh bien! monsieur, lui dis-je, puisque ce sont là vos desseins, et que vous avez tant de religion, ne souffrez donc pas que cet accident-ci me fasse tort; menez-moi à votre neveu; allons lui dire ce qui en est, pour empêcher qu'il ne juge mal aussi bien de vous que de moi. Vous teniez ma main quand il est entré; je crois même que vous la baisiez malgré moi; vous étiez à genoux; comment voulez-vous qu'il prenne cela pour de la piété, et qu'il ne s'imagine pas que vous êtes mon amant, et que je suis votre maîtresse, à moins que vous ne vous donniez la peine de le détromper? Il faut donc absolument que vous lui parliez, quand ce ne serait qu'à cause de moi; vous y êtes obligé pour ma réputation, et même pour ôter le scandale : autrement ce serait offenser Dieu; et puis vous verrez que j'ai le meilleur cœur du monde, qu'il n'y aura personne qui vous chérira, qui vous respectera tant que moi, ni qui soit née si reconnaissante; vous me ferez aussi tout le bien qu'il vous plaira. J'irai où vous voudrez, je vous obéirai en tout : je serai trop heureuse que vous preniez soin de moi, que vous ayez la charité de ne me point abandonner, pourvu qu'à présent vous ne fassiez plus mystère de cette charité à laquelle je me soumets, et que, sans tarder davantage, vous veniez dire à M. Valville : Mon neveu, vous ne devez point

avoir mauvaise opinion de cette fille; c'est une pauvre orpheline que j'ai la bonté de secourir en bon chrétien que je suis, et si tantôt j'ai fait semblant de ne la pas connaître chez vous, c'est que je ne voulais pas qu'on sût mon action pieuse. Voilà tout ce que je vous demande, monsieur, en vous priant de me pardonner les mots que j'ai dits sans attention, qui vous ont déplu, et que je réparerai par toute la soumission possible. Ainsi dès que madame Dutour sera rentrée, nous n'avons qu'à partir; aussi bien quand vous n'iriez pas, je vous avertis que j'irai moi-même.

Allez, petite fille, allez, me répondit-il en homme sans pudeur, qui ne se souciait plus de mon estime, et qui voulait bien que je le méprisasse autant qu'il le méritait; je ne vous crains point : vous n'êtes pas capable de me nuire, et vous qui me menacez, craignez à votre tour que je ne me fâche, entendez-vous? Je ne vous en dis pas davantage; mais on se repent quelquefois d'avoir trop parlé : adieu; ne comptez plus sur moi, je retire mes charités; il y a d'autres gens dans la peine, qui ont le cœur meilleur que vous, et à qui il est juste de donner la préférence. Il vous restera encore de quoi vous ressouvenir de moi; vous avez des habits, du linge et de l'argent, que je vous laisse.

Non, lui dis-je, ou plutôt lui criai-je, il ne me restera rien, car je prétends vous rendre tout, et je commence par votre argent, que j'ai heureusement sur moi : le voici, ajoutai-je en le jetant sur une

table avec une action vive et rapide qui exprimait bien les mouvemens d'un jeune petit cœur, fier, vertueux et insulté [1] ; il n'y a plus que l'habit et le linge dont je vais tout à l'heure faire un paquet que vous emporterez dans votre carrosse, monsieur ; et comme j'ai sur moi quelques-unes de ces hardes-là, dont j'ai autant d'horreur que de vous, je ne veux que le temps d'aller me déshabiller dans ma chambre, et je suis à vous dans l'instant ; attendez-moi, sinon je vous promets de jeter le tout par la fenêtre.

Et pendant que je lui tenais ce discours, vous remarquerez que je détachais mes épingles, et que je me décoiffais, parce que la cornette que je portais venait de lui, de façon qu'en un moment elle fut ôtée, que je restai nu-tête avec ces beaux cheveux dont je vous ai parlé, et qui me descendaient jusqu'à la ceinture.

Ce spectacle le démonta ; j'étais dans un transport étourdi qui ne ménageait rien ; j'élevais ma voix, j'étais échevelée, et le tout ensemble jetait dans cette scène un fracas, une indécence qui l'alarmait, et qui aurait pu dégénérer en avanie pour lui.

Je voulais le quitter pour aller faire ce paquet dans ma chambre ; il me retenait à cause de mon impétuosité, et balbutiait, avec des lèvres pâles, quel-

---

[1] *Les mouvemens d'un jeune petit cœur fier, vertueux et insulté.* Écrire à coups d'épithètes est la ressource ordinaire de l'impuissance ; mais ici, cette accumulation d'adjectifs indique la rapidité des sentimens qui se pressent dans le cœur de Marianne, et semble multiplier les raisons qui déterminent sa conduite.

ques mots que je n'écoutais point : Mais rêvez-vous? à quoi bon ce bruit-là ?.... Quelle folie!... mais laissez donc ; prenez garde. Madame Dutour arriva là-dessus.

Oh ! oh ! me dit-elle, en me voyant dans le désordre où j'étais ; eh! qu'est-ce que c'est que tout cela! qu'est-ce donc? Sainte Vierge! comme elle est faite! à qui en a-t-elle, monsieur? où a-t-elle mis sa cornette? je crois qu'elle est à terre, Dieu me pardonne ! eh ! mon Dieu! est-ce qu'on l'a battue ?

Ce qu'elle demandait avec plus de bruit que nous n'en avions fait.

Non, non, dit M. de Climal, qui se hâta de répondre de peur que je n'en vinsse à une explication. Je vous dirai de quoi il est question : ce n'est qu'un malentendu de sa part qui m'a fâché, et qui ne me permet plus de rien faire pour elle ; je vous paierai pour le peu de temps qu'elle a passé ici ; mais de celui qu'elle y passera à présent, je n'en réponds plus.

Quoi ! lui dit madame Dutour d'un air inquiet, vous ne continuez pas la pension de cette pauvre fille? eh ! comment voulez-vous donc que je la garde?

Eh ! madame, n'en soyez point en peine, je ne serai point à votre charge ; et Dieu me préserve d'être à la sienne! dis-je à mon tour, d'un fauteuil où je m'étais assise sans savoir ce que je faisais, et où je pleurais sans les regarder ni l'un ni l'autre. Quant à lui, il s'esquivait pendant que je parlais ainsi, et je restai seule tête-à-tête avec la Dutour, qui, toute

déconfortée, croisait les mains d'étonnement, et disait : Quel charivari ! Et puis s'asseyant : N'est-ce pas là de la belle besogne que vous avez faite, Marianne? Plus d'argent, plus de pension, plus d'entretien ! accommode-toi, te voilà sur le pavé, n'est-ce pas? Le beau coup d'état ! la belle équipée ! Oui, pleurez à cette heure, pleurez ; vous voilà bien avancée ! Quelle tête à l'envers !

Eh ! laissez-moi, madame, laissez-moi, lui dis-je : vous parlez sans savoir de quoi il s'agit. Oui, je t'en réponds, sans savoir ! ne sais-je pas que vous n'avez rien ? n'est-ce pas en savoir assez ! Qu'est-ce qu'elle veut dire avec sa science? Demandez-moi où elle ira à présent ; c'est là ce qui me chagrine. Moi, je parle par amitié ; et puis c'est tout : car, si j'avais le moyen de vous nourrir, pardi ! on s'embarrasserait beaucoup de M. de Climal. Eh ! merci de ma vie, je vous dirais : Ma fille, tu n'as rien ; eh bien ! moi, j'ai plus qu'il ne faut : va, laisse-le aller, et ne t'inquiète pas ; qui en a pour quatre, en a pour cinq : mais oui-dà, on a beau avoir un bon cœur, on va bien loin avec cela, n'est-ce pas ? Le temps est mauvais, on ne vend rien, les loyers sont chers, et c'est tout ce qu'on peut faire que de vivre et d'attraper le bout de l'an ; encore faut-il bien tirer pour y aller.

Soyez tranquille, lui répondis-je en jetant un soupir : je vous assure que je sortirai demain, à quelque prix que ce soit ; je ne suis pas sans argent, et je vous donnerai ce que vous voudrez pour la dépense que je ferai encore chez vous.

Quelle pitié ! me répondit-elle : eh ! mais, Marianne, d'où est-elle donc venue cette misérable querelle ? Je vous avais tant prêché, tant recommandé de ménager cet homme.

Ne m'en parlez plus, lui dis-je, c'est un indigne ; il voulait que je vous quittasse, et que j'allasse loger loin d'ici chez un homme de sa connaissance, qui apparemment ne vaut pas mieux que lui, et dont la femme devait me venir prendre demain matin. Ainsi, quand je n'aurais pas rompu avec lui, quand j'aurais fait semblant de consentir à ses sentimens, comme vous le dites, je n'en aurais pas demeuré plus longtemps chez vous, madame Dutour.

Ah ! ah ! s'écria-t-elle, c'était donc là son intention ? Vous retirer de chez moi pour vous mettre en chambre avec quelque canaille ; ah ! pardi, celle-là est bonne ! Voyez-vous ce vieux fou, ce vieux pénard avec sa mine d'apôtre ! à le voir, on le mettrait volontiers dans une niche ; et pourtant il me fourbait aussi. Mais à propos de quoi vous aller planter ailleurs ? Est-ce qu'il ne pouvait pas vous voir ici ? qui est-ce qui l'en empêchait ? il était le maître ; il m'avait dit qu'il prenait soin de vous, que c'était une bonne œuvre qu'il faisait. Eh ! tant mieux, je l'avais pris au mot, moi : est-ce qu'on trouble une bonne œuvre ? au contraire, on est bien aise d'y avoir part ; va-t-on éplucher si elle est mauvaise ? Il n'y a que Dieu qui sache la conscience des gens, et il veut qu'on pense bien de son prochain. De quoi avait-il peur ? Il n'avait qu'à venir et aller son train : dès qu'il dit

qu'il est homme de bien, lui aurais-je dit : Tu en as menti ? N'avez-vous pas votre chambre ? Y aurais-je été voir ce qu'il vous disait ? Que lui fallait-il donc ? Je ne comprends pas la fantaisie qu'il a eue. Pourquoi vous changer de lieu, dites-moi ?

C'est, repris-je négligemment, qu'il ne voulait pas que M. de Valville, chez qui on m'a portée, et à qui j'ai dit où je demeurais, vînt me voir ici. Ah ! nous y voilà, dit-elle ; oui, j'entends : vraiment je ne m'étonne pas ; c'est que l'autre est son neveu, qui n'aurait pas pris la bonne œuvre pour argent comptant, et qui lui aurait dit : Qu'est-ce que vous faites de cette fille ? Mais est-ce qu'il est venu ce neveu ? Il n'y a qu'un moment qu'il vient de sortir, lui dis-je, sans entrer dans un plus grand détail ; et c'est après qu'il a été parti que M. de Climal s'est fâché de ce que je refusais de me retirer demain où il me disait, et qu'il m'a reproché ce que j'ai reçu de lui ; ce qui a fait que j'ai voulu lui rendre le tout, même jusqu'à la cornette que j'avais, et que j'ai ôtée.

Quel train que tout cela ! s'écria-t-elle. Allez, vous avez eu bien du guignon de vous laisser choir justement auprès de la maison de ce M. de Valville. Eh, mon Dieu ! comment est-ce que le pied vous a glissé ? ne faut-il pas prendre garde où l'on marche, Marianne ? Voyez ce que c'est que d'être étourdie ! Et puis en second lieu, pourquoi aller dire à ce neveu où vous demeurez ? Est-ce qu'une fille donne son adresse à un homme ? Et ne saurait-on avoir le pied

foulé sans dire où on loge? Car il n'y a que cela qui vous nuit aujourd'hui.

Je ne faisais pas grande attention à ce qu'elle me disait, et ne lui répondais même que par complaisance.

Enfin, ma fille, continua-t-elle, de remède, je n'y en vois point; voyez, avisez-vous; car, après ce qui est arrivé, il faut bien prendre votre parti, et le plus tôt sera le mieux. Je ne veux point d'esclandre dans ma maison; ni moi ni Toinon n'en avons que faire. Je sais bien que ce n'est pas votre faute : mais il n'importe, on prend tout à rebours dans ce monde, chacun juge et ne sait ce qu'il dit; les caquets viennent : eh! qui est-il, et qui est-elle? et où est-ce que c'est, où est-ce que ce n'est pas? Cela n'est pas agréable; sans compter que nous ne vous sommes de rien, ni vous de rien à nous; pour une parente, pour la moindre petite cousine, encore passe : mais vous ne l'êtes ni de près ni de loin, ni à nous ni à personne.

Vous m'affligez, madame, lui repartis-je vivement; ne vous ai-je pas dit que je m'en irais demain? Est-ce que vous voulez que je m'en aille aujourd'hui? ce sera comme il vous plaira.

Non, ma fille, non, me répondit-elle; j'entends raison, je ne suis pas une femme si étrange : et si vous saviez la pitié que vous me faites, assurément vous ne vous plaindriez pas de moi. Non, vous coucherez ici; vous y souperez : ce qu'il y aura, nous le mangerons; de votre argent, je n'en veux point; et si par hasard il y a occasion de vous rendre quelque

service par le moyen de mes connaissances, ne m'épargnez pas. Au surplus, je vous conseille une chose; c'est de vous défaire de cette robe que M. de Climal vous a donnée. Vous ne pourriez plus honnêtement la porter à cette heure que vous allez être pauvre et sans ressource; elle serait trop belle pour vous, aussi bien que ce linge si fin, qui ne servirait qu'à faire demander où vous l'avez pris. Croyez-moi, quand on est gentille et à votre âge, pauvreté et bravoure n'ont pas bon air ensemble : on ne sait qu'en dire. Ainsi point d'ajustement, c'est mon avis; ne gardez que les hardes que vous aviez quand vous êtes entrée ici, et vendez le reste. Je vous l'achèterai même, si vous voulez[1], non pas que je m'en soucie beaucoup : mais j'avais dessein de m'habiller; et, pour vous faire plaisir, tenez, je m'accommoderai de votre robe. Je suis un peu plus grasse que vous, mais vous êtes un peu plus grande; et comme elle est ample, j'ajusterai cela, je tâcherai qu'elle me serve; à l'égard du linge, ou je vous le paierai, ou je vous en donnerai d'autre.

Non, madame, lui dis-je froidement : je ne vendrai rien, parce que j'ai résolu, et même promis, de remettre tout à M. de Climal.

---

[1] *Je vous l'achèterai même, si vous voulez.* Cette dernière tentative de madame Dutour, cette espèce de coup de désespoir par lequel elle essaie de faire au moins un petit bénéfice sur la ruine d'une intrigue dont le succès lui présageait de si gros profits, achève la peinture de ce caractère original et plaisant, où l'on retrouve un peu de cette bonté à la mode qui ressemble beaucoup à l'égoïsme.

A lui! reprit-elle : vous êtes donc folle? Je le lui remettrais comme je danse, pas plus à lui qu'à Jean-de-Vert : il n'en verrait pas seulement une rognure, ni petite ni grosse. Vous vous moquez ; n'est-ce pas une aumône qu'il vous a faite? Et ce qu'on a remis, savez-vous bien qu'on ne l'a plus, ma fille?

Elle n'en serait pas restée là sans doute, et se serait efforcée, quoique inutilement, de me convertir là-dessus, sans une vieille femme qui arriva, et qui avait affaire à elle ; et dès qu'elle m'eut quittée, je montai dans notre chambre : je dis la nôtre, parce que je la partageais avec Toinon.

De mes sentimens à l'égard de M. de Climal, je ne vous en parlerai plus ; je n'aurais pu tenir à lui que par de la reconnaissance, il n'en méritait plus de ma part, je le détestais : je le regardais comme un monstre ; et ce monstre m'était indifférent, je n'avais point de regret que c'en fût un. Il était bien arrêté que je lui rendrais ses présens, que je ne le reverrais jamais ; cela me suffisait, et je ne songeai presque plus à lui. Voyons ce que je fis dans ma chambre.

L'objet qui m'occupa d'abord, vous allez croire que ce fut la malheureuse situation où je restais : non, cette situation ne regardait que ma vie ; et ce qui m'occupa me regardait, moi.

Vous direz que je rêve de distinguer cela ; point du tout : notre vie, pour ainsi dire, nous est moins chère que nous, que nos passions. A voir quelquefois ce qui se passe dans notre instinct là-dessus, on di-

rait que, pour être, il n'est pas nécessaire de vivre; que ce n'est que par accident que nous vivons, mais que c'est naturellement que nous sommes [1]. On dirait que, lorsqu'un homme se tue, par exemple, il ne quitte la vie que pour se sauver, que pour se débarrasser d'une chose incommode; ce n'est pas lui dont il ne veut plus, mais bien du fardeau qu'il porte.

Je n'alonge mon récit de cette réflexion que pour justifier ce que je vous disais, qui est que je pensai à un article qui m'intéressait plus que mon état [2]; et cet article, c'était Valville, autrement dit, les affaires de mon cœur.

Vous vous ressouvenez que ce neveu, en me surprenant avec M. de Climal, m'avait dit : Voilà qui est joli, mademoiselle! Et ce neveu, vous savez que je l'aimais; jugez combien ce petit discours devait m'être sensible!

Premièrement, j'avais de la vertu; Valville ne m'en croyait plus, et Valville était mon amant. Un amant, madame, ah! qu'on le hait en pareil cas! mais qu'il est douloureux de le haïr! Et puis, sans doute qu'il ne m'aimerait plus. Ah! l'indigne! Oui; mais avait-il

---

[1] *Que ce n'est que par accident que nous vivons, mais que c'est naturellement que nous sommes.* Il y a de l'embarras dans cette phrase, dont les expressions ne sont d'ailleurs ni assez claires ni assez précises, bien qu'au fond l'idée soit juste et philosophique. Au surplus, le sens est éclairci par l'exemple qui vient après.

[2] *Je pensai à un article qui m'intéressait plus que mon état. Article*, mot qui a un air technique, et peu convenable quand il s'agit d'un objet aimé.

tant de tort? Ce Climal est un homme âgé, un homme riche; il le voit à genoux devant moi; je lui ai caché que je le connaissais, et je suis pauvre : à quoi cela ressemble-t-il? quelle opinion peut-il avoir de moi après cela? Qu'ai-je à lui reprocher? S'il m'aime, il est naturel qu'il me croie coupable, il a dû me dire ce qu'il m'a dit; et il est bien fâcheux pour lui d'avoir eu tant d'estime et de penchant pour une fille qu'il est obligé de mépriser. Oui; mais enfin il me méprise donc actuellement, il m'accuse de tout ce qu'il y a de plus affreux; il n'a pas hésité un instant à me condamner, pas seulement attendu qu'il m'eût parlé : et je pourrais excuser cet homme-là! J'aurais encore le courage de le voir! il faudrait que je fusse bien lâche, que j'eusse bien peu de cœur. Qu'il eût des soupçons, qu'il fût en colère, qu'il fût outré, à la bonne heure; mais du mépris, du dédain, des outrages! mais s'en aller, voir que je le rappelle, et ne pas revenir, lui qui m'aimait, et qui ne m'aime plus apparemment! Ah! j'ai bien autre chose à faire qu'à songer à un homme qui se trompe si indignement, qui me connaît si mal! Qu'il devienne ce qu'il voudra : l'oncle est parti, laissons là le neveu; l'un est un misérable, et l'autre croit que j'en suis une : ne sont-ce pas là des gens bien regrettables?

Mais, à propos, j'ai un paquet à faire, dis-je encore en moi-même en me levant d'un fauteuil où j'avais fait tout le soliloque que je viens de rapporter; à quoi est-ce que je m'amuse, puisque je sors demain? Il faut renvoyer ces hardes aujourd'hui,

aussi bien que l'argent que, ces jours passés, m'a donné Climal. (Lequel argent était resté sur la table où je l'avais jeté, et madame Dutour me l'avait par force remis dans ma poche.)

Là-dessus j'ouvris ma cassette pour y prendre d'abord le linge nouvellement acheté. Oui, monsieur de Valville, oui, disais-je en le tirant, vous apprendrez à me connaître, à penser de moi comme vous le devez ; et cette idée me hâtait[1] : de sorte que, sans y songer, c'était plus à lui qu'à son oncle que je rendais le tout, d'autant plus que le renvoi du linge, de la robe et de l'argent, joint à un billet que j'écrirais, ne manquerait pas de désabuser Valville, et de lui faire regretter ma perte.

Il m'avait paru avoir l'âme généreuse, et je m'applaudissais d'avance de la douleur qu'il aurait d'avoir outragé une fille aussi respectable que moi : car je me voyais confusément je ne sais combien de titres pour être respectée.

Premièrement, j'avais mon infortune, qui était unique ; avec cette infortune, j'avais de la vertu, et elles allaient si bien ensemble ; et puis j'étais jeune, et puis j'étais belle ; que voulez-vous de plus ? Quand je me serais faite exprès pour être attendrissante, pour faire soupirer un amant généreux de m'avoir maltraitée, je n'aurais pu y mieux réussir ; et pourvu que j'affligeasse Valville, j'étais contente : après quoi

---

[1] *Et cette idée me hâtait.* Une personne en *hâte* une autre ; une idée, un motif *force* une personne à se *hâter*.

je ne voulais plus entendre parler de lui. Mon petit plan était de ne le voir de ma vie : ce que je trouvais aussi très-beau à moi, et très-fier; car je l'aimais, et j'étais même bien aise de l'aimer, parce qu'il s'était aperçu de mon amour, et que, me voyant malgré cela rompre avec lui, il en verrait mieux à quel cœur il avait eu affaire.

Cependant le paquet s'avançait; et ce qui va vous réjouir, c'est qu'au milieu de ces idées si hautes et si courageuses, je ne laissais pas, chemin faisant, que de considérer ce linge en le pliant, et de dire en moi-même (mais si bas, qu'à peine m'entendais-je) : Il est pourtant bien choisi; ce qui signifiait : C'est dommage de le quitter.

Petit regret qui déshonorait un peu la fierté de mon dépit; mais que voulez-vous? Je me serais parée de ce linge que je renvoyais, et les grandes actions sont difficiles; quelque plaisir qu'on y prenne, on se passerait bien de les faire : il y aurait plus de douceur à les laisser là, soit dit en badinant à mon égard; mais, en général, il faut se redresser pour être grand : il n'y a qu'à rester comme on est pour être petit. Revenons.

Il n'y avait plus que ma cornette à plier, et comme en entrant dans la chambre je l'avais mise sur un siége près de la porte, je l'oubliais : une fille de mon âge qui va perdre sa parure, peut avoir des distractions.

Je ne songeais donc plus qu'à ma robe, qu'il fallait empaqueter aussi; je dis celle que m'avait donnée M. de Climal; et comme je l'avais sur moi, et

ferai-je? Allons, avant que d'ôter
çons par détacher l'autre, ajoutai
gagner du temps sans doute; et ce
vieille dont je parlais, et que je
la tapisserie.

Je me levai donc pour l'aller p
trajet, qui n'était que de deux p
s'amollit, mes yeux se mouillère
ment, et je fis un grand soupir, ou
Valville, ou pour la belle robe; je
des trois.

Ce qui est certain, c'est que je dé
et qu'en soupirant encore, je m
aller sur un siége, pour y dire : (
reuse! Eh! mon Dieu! pourquo
mon père et ma mère?

Peut-être n'était-ce pas là ce (
et ne parlais-je de mes parens c

sujet de mon affliction plus honnête; car quelquefois on est glorieux avec soi-même, on fait des lâchetés qu'on ne veut pas savoir, et qu'on se déguise sous d'autres noms; ainsi peut-être ne pleurais-je qu'à cause de mes hardes. Quoi qu'il en soit, après ce court monologue qui, malgré que j'en eusse, aurait fini par me déshabiller [1], j'allai par hasard jeter les yeux sur ma cornette, qui était à côté de moi.

Bon! dis-je alors, je croyais avoir tout mis dans le paquet, et la voilà encore; je ne songe pas seulement à en tirer une de ma cassette pour me recoiffer, et je suis nu-tête : quelle peine que tout cela! Et puis passant insensiblement d'une idée à une autre, mon religieux me revint dans l'esprit. Hélas! le pauvre homme, me dis-je, il sera bien étonné quand il saura tout ceci.

Et tout de suite je pensai que je devais l'aller voir; qu'il n'y avait point de temps à perdre; que c'était le plus pressé à cause de ma situation; que je renverrais bien le paquet le lendemain. Pardi [2]! je suis bien sotte de m'inquiéter tant aujourd'hui de ces vilaines hardes (je disais vilaines pour me faire accroire que je ne les aimais pas): il vaut encore mieux

---

[1] *Après ce court monologue, qui, malgré que j'en eusse, aurait fini par me déshabiller.* Ellipse trop forte qui semble personnifier le monologue, et qui, par cette raison, doit être blâmée.

[2] *Pardi!* Ce mot est consacré pour le jargon des paysans et des gens du peuple, et on est étonné de le trouver dans la bouche de Marianne. Il est juste de remarquer qu'elle ne fait que d'arriver à Paris, et qu'elle a été élevée à la campagne.

les envoyer demain matin; Valville sera chez lui alors, il n'y a point d'apparence qu'il y soit à présent; laissons là le paquet, je l'achèverai tantôt, quand je serai revenue de chez ce religieux : mon pied ne me fait presque plus de mal; j'irai bien tout doucement jusqu'à son couvent, que vous remarquerez qu'il m'avait enseigné la dernière fois qu'il était venu me voir.

Oui; mais quelle cornette mettrai-je? Quelle cornette? eh! celle que j'avais ôtée, et qui était à côté de moi. C'était bien la peine d'aller fouiller dans ma cassette pour en tirer une autre, puisque j'avais celle-ci toute prête !

Et d'ailleurs, comme elle valait beaucoup plus que la mienne, il était même à propos que je m'en servisse, afin de la montrer à ce religieux, qui jugerait, en la voyant, que celui qui me l'avait donnée y avait entendu finesse, et que ce ne pouvait pas être par charité qu'on en achetât de si belles; car j'avais dessein de conter toute mon aventure à ce bon moine, qui m'avait paru un vrai homme de bien : or, cette cornette serait une preuve sensible de ce que je lui dirais.

Et la robe que j'avais sur moi, eh vraiment! il ne fallait pas l'ôter non plus : il est nécessaire qu'il la voie, elle sera une preuve encore plus forte.

Je la gardai donc et sans scrupule; j'y étais autorisée par la raison même : l'art imperceptible de mes petits raisonnemens m'avait conduite jusque-là, et je repris courage jusqu'à nouvel ordre.

Allons, recoiffons-nous : ce qui fut bientôt fait, et je descendis pour sortir.

Madame Dutour était en bas avec sa voisine. Où allez-vous, Marianne? me dit-elle. A l'église, lui répondis-je, et je ne mentais presque pas : une église ou un couvent sont à peu près la même chose. Tant mieux, ma fille, reprit-elle, tant mieux; recommandez-vous à la sainte volonté de Dieu. Nous parlions de vous, ma voisine et moi; je lui disais que je ferai dire demain une messe à votre intention.

Et, pendant qu'elle me tenait ce discours, cette voisine qui m'avait déjà vue deux ou trois fois, et qui jusque-là ne m'avait pas trop regardée, ouvrait alors les yeux sur moi, me considérait avec une curiosité populaire, dont de temps en temps le résultat était de lever les épaules, et de dire : La pauvre enfant! cela fait compassion : à la voir, il n'y a personne qui ne croie que c'est une fille de famille. Façon de s'attendrir qui n'était ni de bon goût, ni intéressante : aussi ne l'en remerciai-je pas, et je quittai bien vite mes deux commères.

Depuis le départ de M. de Climal jusqu'à ce moment où je sortis, je n'avais, à vrai dire, pensé à rien de raisonnable. Je ne m'étais amusée qu'à mépriser Climal, qu'à me plaindre de Valville, qu'à l'aimer, qu'à méditer des projets de tendresse et de fierté contre lui, et qu'à regretter mes hardes; et de mon état, pas un mot : il n'en avait pas été question, je n'y avais pas pris garde.

Mais le fracas des rues écarta toutes ces idées frivoles, et me fit rentrer en moi-même.

Plus je voyais de monde et de mouvement dans cette prodigieuse ville de Paris, plus j'y trouvais de silence et de solitude pour moi : une forêt m'aurait paru moins déserte [1] ; je m'y serais sentie moins seule, moins égarée. De cette forêt, j'aurais pu m'en tirer ; mais comment sortir du désert où je me trouvais? Tout l'univers en était un pour moi, puisque je n'y tenais par aucun lien à personne.

La foule de ces hommes qui m'entouraient, qui se parlaient, le bruit qu'ils faisaient, celui des équipages, la vue même de tant de maisons habitées, tout cela ne servait qu'à me consterner davantage.

Rien de tout ce que je vois ici ne me concerne, me disais-je ; et un moment après : Que ces gens-là sont heureux ! disais-je ; chacun d'eux a sa place et son asile [2]. La nuit viendra, et ils ne seront plus ici, ils seront retirés chez eux ; et moi, je ne sais où aller,

---

[1] *Une forêt m'aurait paru moins déserte.* Fielding, dans *Tom-Jones*, fait une réflexion à peu près semblable, mais qui s'applique à des besoins plus matériels que ceux qui occupent en ce moment la malheureuse Marianne. Il soutient qu'un homme sans argent, et qui n'est connu de personne, se trouve aussi dénué de secours, aussi menacé de mourir de faim au milieu d'une grande ville bien peuplée et à côté des marchés où règne l'abondance, que dans le fond des déserts les plus arides de l'Afrique.

[2] *Que ces gens-là sont heureux ! disais-je ; chacun d'eux a sa place et son asile.* Ce trait de sentiment, cette exclamation de désespoir, a excité justement l'admiration de D'Alembert, qui cite ce passage comme un exemple du pathétique le plus naturel et le plus touchant.

on ne m'attend nulle part, personne ne s'apercevra que je lui manque; je n'ai du moins plus de retraite que pour aujourd'hui, et je n'en aurai plus demain.

C'était pourtant trop dire, puisqu'il me restait encore quelque argent, et qu'en attendant que le ciel me secourût, je pouvais me mettre dans une chambre; mais qui n'a de retraite que pour quelques jours, peut bien dire qu'il n'en a point.

Je vous rapporte à peu près tout ce qui me passait dans l'esprit en marchant.

Je ne pleurais pourtant point alors, et je n'en étais pas mieux; je recueillais de quoi pleurer; mon âme s'instruisait de tout ce qui pouvait l'affliger, elle se mettait au fait de ses malheurs; et ce n'est pas là l'heure des larmes : on n'en verse qu'après que la tristesse est prise, et presque jamais pendant qu'on la prend; aussi pleurerai-je bientôt. Suivez-moi chez mon religieux; j'ai le cœur serré; je suis aussi parée que je l'étais ce matin : mais je n'y songe pas, ou, si j'y songe, je n'y prends plus de plaisir. Nombre de personnes me regardent en passant, je le remarque sans m'en applaudir : j'entends quelquefois dire à d'autres : Voilà une belle fille, et ce discours m'oblige sans me réjouir; je n'ai pas la force de me prêter à la douceur que j'y sens.

Quelquefois aussi je pense à Valville, mais c'est pour me dire qu'il serait ridicule d'y penser davantage; et en effet ma situation décourage le penchant que j'ai pour lui.

C'est bien à moi d'avoir de l'amour; il aurait bonne

grâce, il serait bien placé dans une aussi malheureuse créature que moi, qui erre inconnue sur la terre, où j'ai la honte de vivre pour y être l'objet ou du rebut ou de la compassion des autres.

J'arrive enfin dans un abattement que je ne saurais exprimer; je demande le religieux, et on me mène dans une salle en dehors où l'on me dit qu'il est avec une autre personne; et cette personne, madame (admirez ce coup de hasard), c'est M. de Climal, qui rougit et pâlit tour à tour en me voyant, et sur lequel je ne jetai non plus les yeux que si je ne l'avais jamais vu.

Ah! c'est vous, mademoiselle, me dit le religieux; approchez, je suis bien aise que vous arriviez dans ce moment; c'est de vous que nous nous entretenons; mettez-vous là.

Non, mon père, reprit aussitôt M. de Climal en prenant congé du religieux; souffrez que je vous quitte. Après ce qui est arrivé, il serait indécent que je restasse : ce n'est pas assurément que je sois fâché contre mademoiselle; le ciel m'en préserve, je lui pardonne de tout mon cœur; et, bien loin de me ressentir de ce qu'elle a pensé de moi, je vous jure, mon père, que je lui veux plus de bien que jamais, et que je rends grâce à Dieu de la mortification que j'ai essuyée dans l'exercice de ma charité pour elle : mais je crois que la prudence et la religion même ne me permettent plus de la voir.

Et cela dit, mon homme salua le père, et qui pis est, me salua moi-même les yeux modestement

baissés, pendant que de mon côté je baissais la tête, et il allait se retirer quand le religieux l'arrêtant par le bras : Non, mon cher monsieur, non, lui dit-il, ne vous en allez pas, je vous conjure, écoutez-moi. Oui, vos dispositions sont très-louables, très-édifiantes ; vous lui pardonnez, vous lui souhaitez du bien, voilà qui est à merveille ; mais remarquez que vous ne vous proposez plus de lui en faire, que vous l'abandonnez malgré le besoin qu'elle a de votre secours, malgré son offense qui rendrait ce secours si méritoire, malgré cette charité que vous croyez encore sentir pour elle, et que vous vous dispensez pourtant d'exercer : prenez-y garde, craignez qu'elle ne soit éteinte. Vous remerciez Dieu, dites-vous, de la petite mortification qu'il vous a envoyée ; eh bien ! voulez-vous la mériter, cette mortification qui est en effet une faveur ? voulez-vous en être vraiment digne ? redoublez vos soins pour cette pauvre enfant orpheline qui reconnaîtra sa faute, qui d'ailleurs est jeune, sans expérience, à qui on aura peut-être dit qu'elle avait quelques agrémens, et qui, par vanité, par timidité, par vertu même, aura pu se tromper à votre égard. N'est-il pas vrai, ma fille ? ne sentez-vous pas le tort que vous avez eu avec monsieur, à qui vous devez tant, et qui, bien loin de vous regarder autrement que selon Dieu, n'a voulu, par les saintes affections qu'il vous a témoignées, par ses douces et pieuses invitations, que vous engager vous-même à fuir ce qui pouvait vous égarer ? Dieu soit béni mille fois de vous

avoir aujourd'hui conduite ici! C'est vous à qui il la ramène, mon cher monsieur, vous le voyez bien : allons, ma fille, avouez votre faute; repentez-vous-en dans l'abondance de votre cœur, et promettez de la réparer à force de respect, de confiance et de reconnaissance; avancez, ajouta-t-il, parce que je me tenais éloignée de M. de Climal.

Eh! monsieur, m'écriai-je alors en adressant la parole à ce faux dévot, est-ce que c'est moi qui ai tort? comment pouvez-vous me l'entendre dire? hélas! Dieu sait tout; qu'il nous rende justice; je n'ai pu m'y tromper, vous le savez bien aussi; et je fondis en larmes en finissant ce discours.

M. de Climal, tout intrépide tartufe qu'il était, ne put le soutenir. Je vis l'embarras se peindre sur son visage, il ne put pas même le dissimuler; et, dans la crainte que le religieux ne le remarquât, et n'en conçût quelque soupçon contre lui, il prit son parti en habile homme; ce fut de paraître naïvement embarrassé, et d'avouer qu'il l'était.

Ceci me déconcerte, dit-il avec un air de confusion pudique, je ne sais que répondre; quelle avanie! Ah! mon père, aidez-moi à supporter cette épreuve; cela va se répandre, cette pauvre enfant le dira partout; elle ne m'épargnera pas. Hélas! ma fille, vous serez pourtant bien injuste; mais Dieu le veut. Adieu, mon père; parlez-lui, tâchez de lui ôter cette idée-là, s'il est possible; il est vrai que je lui ai marqué de la tendresse, elle ne l'a pas comprise; c'était son âme que j'aimais, que j'aime encore, et qui mérite

d'être aimée : oui, mon père, mademoiselle a de la vertu, je lui ai découvert mille qualités; et je vous la recommande, puisqu'il n'y a pas moyen de me mêler de ce qui la regarde.

Après ces mots, il se retira, et ne salua cette fois-ci que le religieux, qui, en lui rendant son salut, avait l'air incertain de ce qu'il devait faire, qui le conduisit jusqu'à la sortie de la salle, et qui, se retournant ensuite de mon côté, me dit presque la larme à l'œil : Ma fille, vous me fâchez, je ne suis point content de vous; vous n'avez ni docilité ni reconnaissance; vous n'en croyez que votre petite tête, et voilà ce qui en arrive. Ah! l'honnête homme! quelle perte vous faites! Que me demandez-vous à présent? Il est inutile de vous adresser à moi davantage, très-inutile : quel service voulez-vous que je vous rende? J'ai fait ce que j'ai pu; si vous n'en avez pas profité, ce n'est pas ma faute, ni celle de cet homme de bien que je vous ai trouvé, et qui vous a traitée comme si vous aviez été sa propre fille; car il m'a tout dit : habits, linge, argent, il vous a fournie de tout, vous payait une pension, allait vous la payer encore, et avait même dessein de vous établir, à ce qu'il m'a assuré; et parce qu'il n'approuve pas que vous voyiez son neveu [1], qui

---

[1] *Et parce qu'il n'approuve pas que vous voyiez son neveu.* Marivaux a senti qu'il y aurait quelque chose de triste et de pénible à ce que M. de Climal débitât lui-même les mensonges auxquels il est obligé d'avoir recours pour déguiser sa conduite. Aussi a-t-il placé

est un jeune homme étourdi et débauché, parce qu'il veut vous mettre à l'abri d'une connaissance qui vous est très-dangereuse, et que vous avez envie d'entretenir, vous vous imaginez par dépit qu'un homme si pieux et si vertueux vous aime, et qu'il est jaloux; cela n'est-il pas bien étrange, bien épouvantable? Lui jaloux, lui vous aimer! Dieu vous punira de cette pensée-là, ma fille; vous ne l'avez prise que dans la malice de votre cœur, et Dieu vous en punira, vous dis-je.

Je pleurais pendant qu'il parlait : Écoutez-moi, mon père, lui répondis-je en sanglotant; de grâce, écoutez-moi.

Eh bien! que me direz-vous? répondit-il; qu'aviez-vous affaire de ce jeune homme? pourquoi vous obstiner à le voir? quelle conduite! Passe encore pour cette folie-là, pourtant; mais porter la mauvaise humeur et la rancune jusqu'à être ingrate et méchante envers un homme si respectable, et à qui vous devez tant, que deviendrez-vous avec de pareils défauts? quel malheur qu'un esprit comme le vôtre! oh! en

---

le récit de ces mensonges dans la bouche du religieux, sous la forme de reproches adressés de la meilleure foi du monde à la pauvre Marianne. Le caractère du bon religieux est un modèle de charité évangélique et en même temps d'habileté mondaine appliquée à l'exercice de la bienfaisance. Avec quel art il cherche à excuser devant M. de Climal les torts qu'il suppose à l'orpheline! Avec quelle chaleur il l'accuse ensuite elle-même, après le départ de celui qu'il voulait intéresser à elle!

vérité, votre procédé me scandalise. Voyez, vous voilà d'une propreté admirable; qui est-ce qui dirait que vous n'avez point de parens? et quand vous en auriez, et qu'ils seraient riches, seriez-vous mieux accommodée que vous l'êtes? peut-être pas si bien, et tout cela vient de lui apparemment. Seigneur, que je vous plains! il ne vous a rien épargné... Eh! mon père, vous avez raison, m'écriai-je encore une fois; mais ne me condamnez pas sans m'entendre : je ne connais point son neveu, je ne l'ai vu qu'une fois par hasard, et ne me soucie point de le revoir; je n'y songe pas; quelle liaison aurais-je avec lui? Je ne suis point folle, et M. de Climal vous abuse; ce n'est point à cause de cela que je romps avec lui, ne vous prévenez point. Vous parlez de mes hardes, elles ne sont que trop belles; j'en ai été étonnée, et elles vous surprennent vous-même : tenez, mon père, approchez, considérez la finesse de ce linge; je ne le voulais pas si fin au moins; j'avais de la peine à le prendre, surtout à cause des manières qu'il avait eues avec moi auparavant; mais j'ai eu beau lui dire, je n'en veux point, il s'est moqué de moi, et m'a toujours répondu : Allez vous regarder dans un miroir, et voyez après si ce linge est trop beau pour vous. Oh! à ma place, qu'auriez-vous pensé de ce discours-là, mon père? dites la vérité : si M. de Climal est si dévot, si vertueux, qu'a-t-il besoin de prendre garde à mon visage? que je l'aie beau ou laid, de quoi s'embarrasse-t-il? d'où vient aussi qu'en badinant, il m'a appelée friponne dans son carrosse, en m'ajoutant à

l'oreille d'avoir le cœur plus facile [1], et qu'il me laisserait le sien pour m'y encourager? Qu'est-ce que cela signifie? Quand on n'est que pieux, parle-t-on du cœur d'une fille, et lui laisse-t-on le sien? lui donne-t-on des baisers comme il a encore tâché de m'en donner un dans ce carrosse?

Un baiser, ma fille, reprit le religieux, un baiser! vous n'y songez pas : comment donc! savez-vous bien qu'il ne faut jamais dire cela [2], parce que cela n'est point? Qui est-ce qui vous croira? allez, ma fille, vous vous trompez, il n'en est rien, il n'est pas possible; un baiser! quelle vision! ce pauvre homme! C'est qu'on est cahoté dans un carrosse, et que quelque mouvement lui aura fait pencher sa tête sur la vôtre; voilà tout ce que ce peut être, et ce que, dans votre chagrin contre lui, vous aurez pris pour un baiser : quand on hait les gens, on voit tout de travers à leur égard.

Eh! mon père, en vertu de quoi l'aurais-je haï alors? répondis-je : je n'avais point encore vu son neveu, qui est, dit-il, la cause que je suis fâchée

---

[1] *En m'ajoutant à l'oreille d'avoir le cœur plus facile. Ajouter* ne reçoit pas ordinairement pour régime un infinitif.

[2] *Savez-vous bien qu'il ne faut jamais dire cela?* Cette incrédulité si naturelle du bon religieux, quand on lui rapporte des faits contraires à l'opinion qu'il a conçue de M. de Climal, n'aurait-elle pas fourni à Voltaire une des idées les plus comiques du roman de *l'Ingénu?* Le père Tout-à-tous se récrie au récit que lui fait la belle de Saint-Yves des propositions galantes de Saint-Pouange. Ce sont presque les mêmes paroles, et c'est le cas ou jamais de dire que *les beaux-esprits se rencontrent.*

contre lui; je ne l'avais point vu : et puis si je m'étais trompée sur ce baiser que vous ne croyez point, M. de Climal, dans la suite, ne m'aurait pas confirmée dans ma pensée; il n'aurait pas recommencé chez madame Dutour, ni tant manié, tant loué mes cheveux dans ma chambre, où il était toujours à me tenir la main qu'il approchait à chaque instant de sa bouche, en me faisant des complimens dont j'étais toute honteuse.

Mais... mais que me venez-vous conter, mademoiselle? doucement donc, doucement, me dit-il d'un air plus surpris qu'incrédule : des cheveux qu'il touchait, qu'il louait; M. de Climal, lui! je n'y comprends rien; à quoi rêvait-il donc? Il est vrai qu'il aurait pu se passer de ces façons-là; ce sont de ces distractions qui ne sont pas convenables, je l'avoue; on ne touche point aux cheveux d'une fille : il ne savait pas ce qu'il faisait : mais n'importe : c'est un geste qui ne vaut rien. Et ma main qu'il portait à sa bouche, répondis-je, mon père, est-ce encore une distraction?

Oh! votre main, reprit-il, votre main, je ne sais pas ce que c'est : il y a mille gens qui vous prennent par la main quand ils vous parlent, et c'est peut-être une habitude qu'il a aussi; je suis sûr qu'à moi-même il m'est arrivé mille fois d'en faire autant.

A la bonne heure, mon père, repris-je; mais quand vous prenez la main d'une fille, vous ne la baisez pas je ne sais combien de fois; vous ne lui dites pas

qu'elle l'a belle, vous ne vous mettez pas à genoux devant elle, en lui parlant d'amour.

Ah! mon Dieu! s'écria-t-il, ah! mon Dieu! petite langue de serpent que vous êtes, taisez-vous; ce que vous dites est horrible; c'est le démon qui vous inspire, oui, le démon; retirez-vous, allez-vous-en, je ne vous écoute plus; je ne crois plus rien, ni les cheveux ni la main, ni les discours; faussetés que tout cela! laissez-moi. Ah! la dangereuse petite créature! elle me fait frayeur, voyez ce que c'est! dire que M. de Climal, qui mène une vie toute pénitente, qui est un homme tout en Dieu, s'est mis à genoux devant elle pour lui tenir des propos d'amour! ah! Seigneur, où en sommes-nous!

Ce qu'il disait, joignant les mains en homme épouvanté de mon discours, et qui éloignait tant qu'il pouvait une pareille idée, dans la crainte d'être tenté d'examiner la chose.

En vérité, mon père, lui répondis-je tout en larmes et excédée de sa prévention, vous me traitez bien mal, et il est bien affligeant pour moi de ne trouver que des injures où je venais chercher de la consolation et du secours. Vous avez connu la personne qui m'a amenée à Paris, et qui m'a élevée; vous m'avez dit vous-même que vous l'estimiez beaucoup, que sa vertu vous avait édifié : c'est à vous qu'elle s'est confessée à sa mort; elle ne vous aura pas parlé contre sa conscience, et vous savez ce qu'elle vous a dit de moi; vous pouvez vous en ressouvenir : il n'y a pas si long-temps que Dieu me l'a

ôtée, et je ne crois pas, depuis qu'elle est morte, que j'aie rien fait qui puisse vous avoir donné une aussi mauvaise opinion de moi que vous l'avez : au contraire, mon innocence et mon peu d'expérience vous ont fait compassion, aussi bien que l'épouvante où vous m'avez vue; et cependant vous voulez que tout d'un coup je sois devenue une misérable, une scélérate, et la plus indigne, la plus épouvantable fille du monde! Vous voulez que, dans la douleur et dans les extrémités où je suis, un homme avec qui je n'ai été qu'une heure par accident, et que je ne verrai jamais, m'ait rendue si amoureuse de lui et si passionnée, que j'en aie perdu tout bon sens et toute conscience, et que j'aie le courage et même l'esprit d'inventer des choses qui font frémir, et de forger des impostures affreuses pour lui, contre un autre homme qui m'aiderait à vivre, qui pourrait me faire tant de bien, et que je serais si intéressée à conserver, si ce n'était pas un libertin qui fait semblant d'être dévot, et qui ne me donne rien que dans l'intention de me rendre en secret une malhonnête fille.

Ah! juste ciel, comme elle s'emporte! Que dit-elle là? Qui a jamais rien ouï de pareil? cria-t-il en baissant la tête, mais sans m'interrompre. Et je continuai.

Oui, mon père, il ne tâche qu'à cela : voilà pourquoi il m'habille si bien; qu'il vous conte ce qu'il lui plaira, notre querelle ne roule que là-dessus. Si j'avais consenti à sortir de l'endroit où je suis, et à me laisser mener dans une maison qu'il devait meu-

bler magnifiquement, et où il prétendait me mettre en pension chez un homme à lui, et qui est, dit-il, un solliciteur de procès[1], et à qui il aurait fait accroire que j'étais sa parente arrivée de la campagne : voyez ce que c'est, et la belle dévotion!...

Hem! comment? reprit alors le religieux en m'arrêtant, un solliciteur de procès, dites-vous? Est-il marié?

Oui, mon père, il l'est, répondis-je; un solliciteur de procès qui n'est pas riche, chez qui j'aurais appris à danser, à chanter, à jouer sur le clavecin; chez qui j'aurais été comme la maîtresse par le respect qu'on m'aurait fait rendre[2], et dont la femme me serait venue prendre demain où je demeure; et si j'avais voulu le suivre, et que je n'eusse point refusé de recevoir, pas plus tard que demain aussi, je ne sais combien de rentes, cinq ou six cents francs, je pense, par un contrat, seulement pour commencer; si je ne lui avais pas témoigné que toutes ses propositions étaient horribles, il ne m'aurait pas reproché, comme il a fait, et les louis d'or qu'il m'a donnés, que je lui rendrai, et ces hardes que je suis honteuse d'avoir sur moi, et dont je ne veux pas profiter, Dieu m'en préserve! Il ne vous dira pas non plus que je l'ai

---

[1] *Et qui est, dit-il, un solliciteur de procès.* Cette circonstance si simple est habilement ménagée pour tirer le religieux de sa confiance aveugle dans la vertu de M. de Climal, et pour le convaincre de la vérité des discours de Marianne.

[2] *Par le respect qu'on m'aurait fait rendre.* On *porte* à quelqu'u du respect, on lui *rend des respects*. Acad.

menacé de venir vous apprendre son amour malhonnête et ses desseins; à quoi il a eu le front de me répondre que, quand même vous les sauriez, vous regarderiez cela comme rien, comme une bagatelle qui arrivait à tout le monde, qui vous arriverait peut-être à vous-même au premier jour; et que vous n'oseriez assurer que non, parce qu'il n'y avait point d'homme de bien qui ne fût sujet à être amoureux, ni qui pût s'en empêcher : voyez si j'ai inventé ce que je vous dis là, mon père.

Mon bon Sauveur! dit-il alors tout ému; ah! Seigneur! voilà un furieux récit : que faut-il que j'en pense? et qu'est-ce que de nous, bonté divine? Vous me tentez, ma fille : ce solliciteur de procès m'embarrasse, il m'étonne; je ne saurais le nier : car je le connais, je l'ai vu avec lui (dit-il comme à part), et cette jeune enfant n'aura pas été deviner que M. de Climal se servait de lui, et qu'il est marié. C'est un homme de mauvaise mine, n'est-ce pas? ajouta-t-il.

Eh! mon père, je n'en sais rien, lui dis-je. M. de Climal n'a fait que m'en parler, et je ne l'ai vu ni lui ni sa femme. Tant mieux, reprit-il, tant mieux. Oui, j'entends bien; vous deviez seulement aller chez eux. Le mari est un homme qui ne m'a jamais plu : mais, ma fille, voilà qui est étrange; si vous dites vrai, à qui se fiera-t-on?

Si je dis vrai, mon père! eh! pourquoi mentirais-je? serait-ce à cause de ce neveu? Eh! qu'on me mette dans un couvent, afin que je ne le voie ni ne le rencontre jamais.

Fort bien, dit-il alors, fort bien : cela est bon, on ne saurait mieux parler. Et puis, mon père, ajoutai-je, demandez à la marchande chez qui M. de Climal m'a mise, ce qu'elle pense de lui, et si elle ne le regarde pas comme un fourbe et comme un hypocrite : demandez à son neveu s'il ne l'a pas surpris à genoux devant moi, tenant ma main qu'il baisait, et que je ne pouvais pas retirer d'entre les siennes; ce qui a si fort scandalisé ce jeune homme, qu'il me regarde à cette heure comme une fille perdue : ct enfin, mon père, considérez la confusion où M. de Climal a été, quand je suis entrée ici : est-ce que vous n'avez pas pris garde à sa mine?

Oui, me dit-il, oui, il a rougi : vous avez raison, et je n'y comprends rien ; serait-il possible? J'en reviens toujours à ce solliciteur de procès, c'est un terrible article; et son embarras, je ne l'aime point non plus. Qu'est-ce que c'est aussi que ce contrat? Il est bien pressé! Qu'est-ce que c'est que ces meubles, et que ces maîtres pour des fariboles? Avec qui veut-il que vous dansiez? Plaisante charité, qui apprend aux gens à aller au bal! Un homme comme M. de Climal! Que Dieu nous soit en aide; mais on ne sait qu'en dire : hélas! la pauvre humanité, à quoi est-elle sujette? Quelle misère! Ne songez plus à tout cela, ma fille; je crois que vous ne me trompez pas : non, vous n'êtes pas capable de tant de fausseté; mais n'en parlons plus; soyez discrète, la charité vous l'ordonne, entendez-vous? Ne révélez jamais cette étrange aventure à personne; gardons-nous de réjouir

le monde par le scandale, il en triompherait, et en prendrait droit de se moquer des vrais serviteurs de Dieu. Tâchez même de croire que vous avez mal vu, mal entendu; ce sera une disposition d'esprit, une innocence de pensée qui sera agréable à Dieu, qui vous attirera sa bénédiction. Allez, ma chère enfant, retournez-vous-en, et ne vous affligez pas (ce qu'il me disait à cause des pleurs que je répandais de meilleur courage que je n'avais fait encore, parce qu'il me plaignait). Continuez d'être sage, et la Providence aura soin de vous : j'ai affaire, il faut que je vous quitte; mais dites-moi l'adresse de cette marchande où vous logez.

Hélas! mon père, lui répondis-je, après la lui avoir dite, je n'ai plus que le reste de cette journée-ci à y demeurer; la pension qu'on lui payait pour moi finit demain, ainsi je suis obligée de sortir de chez elle; elle s'y attend; je ne saurai plus après où me réfugier si vous m'abandonnez, mon père : je n'ai que vous, vous êtes ma seule ressource.

Moi! chère enfant, hélas! Seigneur, quelle pitié! un pauvre religieux comme moi, je ne puis rien; mais Dieu peut tout : nous verrons, ma fille, nous verrons; j'y penserai. Dieu sait ma bonne volonté; il m'inspirera peut-être, tout dépend de lui; je le prierai de mon côté, priez-le du vôtre, mademoiselle. Dites-lui : Mon Dieu, je n'espère qu'en vous. N'y manquez pas; et moi, je serai demain sans faute, à neuf heures du matin, chez vous; ne sortez pas avant ce temps-là. Ah çà! il est tard, j'ai affaire; adieu, soyez tranquille; il y a loin

d'ici chez vous : que le ciel vous conduise. A demain.

Je le saluai sans pouvoir prononcer un seul mot, et je partis pour le moins aussi triste que je l'avais été en arrivant chez lui : les saintes et pieuses consolations qu'il venait de me donner, me rendaient mon état encore plus effrayant qu'il ne me l'avait paru ; c'est que je n'étais pas assez dévote, et qu'une âme de dix-huit ans croit tout perdu, tout désespéré, quand on lui dit en pareil cas qu'il n'y a plus que Dieu qui lui reste : c'est une idée grave et sérieuse qui effarouche sa petite confiance ; à cet âge on ne se fie guère qu'à ce qu'on voit ; on ne connaît guère que les choses de la terre.

Quelques embarras dans la rue m'arrêtèrent à la porte d'un couvent de filles ; j'en vis celle de l'église ouverte, et, moitié par un sentiment de religion qui me vint en ce moment, moitié dans la pensée d'aller soupirer à mon aise, et de cacher mes larmes qui fixaient sur moi l'attention des passans, j'entrai dans cette église, où il n'y avait personne, et où je me mis à genoux dans un confessionnal.

Là je m'abandonnai à mon affliction, et je ne gênai ni mes gémissemens ni mes sanglots ; je dis mes gémissemens, parce que je me plaignais, parce que je prononçais des mots, et que je disais : Pourquoi suis-je venue au monde, malheureuse que je suis ? Que fais-je sur la terre ? Mon Dieu, vous m'y avez mise, secourez-moi ; et autres choses semblables.

J'étais dans le plus fort de mes soupirs et de mes exclamations, du moins je le crois, quand une dame,

que je ne vis point arriver, et que je n'aperçus que lorsqu'elle se retira, entra dans l'église.

Je sus après qu'elle arrivait de la campagne; qu'elle avait fait arrêter son carrosse à la porte du couvent où elle était fort connue, et où quelques personnes de ses amies l'avaient priée de rendre, en passant, une lettre à la prieure; et que, pendant qu'on était allé avertir cette prieure de venir à son parloir, elle était entrée dans l'église, dont elle avait, comme moi, trouvé la porte ouverte.

A peine y fut-elle que mes tons gémissans la frappèrent; elle y entendit tout ce que je disais, et m'y vit dans la posture de la personne du monde la plus désolée.

J'étais alors assise, la tête penchée, laissant aller mes bras qui retombaient sur moi, et si absorbée dans mes pensées, que j'en oubliais en quel lieu je me trouvais.

Vous savez que j'étais bien mise; et quoiqu'elle ne me vît pas au visage, il y a je ne sais quoi d'agile et de léger qui est répandu dans une jeune et jolie figure [1], et qui lui fit aisément deviner mon âge.

---

[1] *Il y a je ne sais quoi d'agile et de léger qui est répandu dans une jeune et jolie figure.* Comment l'auteur a-t-il pu prendre ici le mot *figure* dans un autre sens que celui de *visage?* Il est bien vrai que l'Académie définit le mot *figure*, *la forme extérieure de l'homme*, et donne pour premier exemple : *la figure du corps humain;* mais l'usage a tellement consacré ce mot comme synonyme de *visage*, qu'on ne peut guère l'admettre dans un roman avec une signification qu'il faut réserver pour les ouvrages scientifiques.

Mon affliction, qui lui parut extrême, la toucha ; ma jeunesse, ma bonne façon, peut-être aussi ma parure l'attendrirent pour moi ; quand je parle de parure, c'est que cela n'y nuit pas.

Il est bon en pareille occasion de plaire un peu aux yeux, ils vous recommandent au cœur. Êtes-vous malheureux et mal vêtu, ou vous échappez aux meilleurs cœurs du monde, ou ils ne prennent pour vous qu'un intérêt fort tiède ; vous n'avez pas l'attrait qui gagne leur vanité, et rien ne nous aide tant à être généreux envers les gens, rien ne nous fait tant goûter l'honneur et le plaisir de l'être, que de leur voir un air distingué.

La dame en question m'examina beaucoup, et aurait même attendu, pour me voir, que j'eusse retourné la tête, si on n'était pas venu l'avertir que la prieure l'attendait à son parloir.

Au bruit qu'elle fit en se retirant, je revins à moi ; et comme j'entendais marcher, je voulus voir qui c'était ; elle s'y attendait, et nos yeux se rencontrèrent.

Je rougis, en la voyant, d'avoir été surprise dans mes lamentations ; et, malgré la petite confusion que j'en avais, je remarquai pourtant qu'elle était contente de la physionomie que je lui montrais, et que mon affliction la touchait. Tout cela était dans ses regards ; ce qui fit que les miens (s'ils lui dirent ce que je sentais) durent lui paraître aussi reconnaissans que timides ; car les âmes se répondent.

C'était en marchant qu'elle me regardait ; je baissai insensiblement les yeux, et elle sortit.

Je restai bien encore un demi-quart d'heure dans l'église, tant à essuyer mes larmes qu'à rêver à ce que je ferais le lendemain, si les soins de mon religieux ne réussissaient pas. Que j'envie le sort de ces saintes filles qui sont dans ce couvent! me dis-je; qu'elles sont heureuses!

Cette pensée m'occupait, quand une tourière me vint dire honnêtement : Mademoiselle, on va fermer l'église. Tout à l'heure je vais sortir, madame, lui répondis-je, n'osant la regarder que de côté, de peur qu'elle ne s'aperçût que j'avais pleuré; mais j'oubliais de prendre garde au ton dont je lui répondais, et ce ton me trahit. Elle le sentit si plaintif et si triste, me vit d'ailleurs si jeune, si joliment accommodée, si jolie moi-même, à ce qu'elle me raconta ensuite, qu'elle ne put s'empêcher de me dire: Hélas! ma chère demoiselle, qu'avez-vous donc? mon bon Dieu! quelle pitié! auriez-vous du chagrin? c'est bien dommage : peut-être venez-vous parler à quelqu'une de nos dames? à laquelle est-ce, mademoiselle?

Je ne repartis rien à ce discours, mais mes yeux recommencèrent à se mouiller. Nous autres filles, ou nous autres femmes, nous pleurons volontiers dès qu'on nous dit, vous venez de pleurer; c'est une enfance, et comme une mignardise que nous avons, et dont nous ne pouvons presque pas nous défendre.

Eh! mais, mademoiselle, dites-moi ce que c'est; dites, ajouta la tourière en insistant, irai-je avertir quelqu'une de nos religieuses? Or, je réfléchissais à

ce qu'elle me répétait là-dessus : c'est peut-être Dieu qui permet qu'elle me fasse songer à cela, me dis-je, tout attendrie de la douceur avec laquelle elle me pressait; et tout de suite : Oui, madame, lui répondis-je, je souhaiterais bien parler à madame la prieure, si elle en a le temps [1].

Eh bien! ma belle demoiselle, venez, reprit-elle, suivez-moi; je vais vous mener à son parloir, et elle s'y rendra un moment après. Allons.

Je la suivis donc; nous montâmes un petit escalier, elle ouvrit une porte, et le premier objet qui me frappe, c'est cette dame dont je vous ai parlé, que je n'avais vue que lorsqu'elle sortit de l'église, et qui, en sortant, m'avait regardée d'une manière si obligeante.

Elle me parut encore charmée de me revoir, et se leva d'un air caressant pour me faire place.

Elle était avec la prieure du couvent, et je vous ai instruite de ce qui était cause de sa visite.

Madame, dit la tourière à la religieuse, j'allais vous avertir; c'est mademoiselle qui vous demande.

Cette prieure était une petite personne courte, ronde et blanche, à double menton, et qui avait le teint frais et reposé. Il n'y a point de ces mines-là

[1] *Si elle en a le temps.* Rigoureusement, il faudrait : *si elle a le temps de m'entendre*, puisque c'est Marianne qui doit faire l'action exprimée dans la phrase précédente, et qu'ainsi le relatif *en* ne se rapporte à rien. Au surplus, dans la situation où est Marianne, cette légère irrégularité de langage peut servir à montrer le désordre de son esprit.

dans le monde; c'est un embonpoint tout différent de celui des autres, un embonpoint qui s'est formé plus à l'aise et plus méthodiquement [1], c'est-à-dire, où il entre plus d'art, plus de façon, plus d'amour de soi-même que dans le nôtre.

D'ordinaire, c'est ou le tempérament, ou la quantité de nourriture, ou l'inaction et la mollesse qui nous acquièrent le nôtre, et cela est tout simple; mais pour celui dont je parle, on sent qu'il faut, pour l'avoir acquis, s'en être saintement fait une tâche : il ne peut être que l'ouvrage d'une délicate, d'une amoureuse et d'une dévote complaisance qu'on a pour le bien et pour l'aise de son corps; il est non-seulement un témoignage qu'on aime la vie et la vie saine, mais qu'on l'aime douce, oisive et friande; et qu'en jouissant du plaisir de se porter bien, on s'accorde encore autant de douceurs et de priviléges que si on était toujours convalescente.

Aussi cet embonpoint religieux n'a-t-il pas la forme

---

[1] *Plus méthodiquement.* Ce portrait a quelques traits de ressemblance avec celui du prélat de Boileau :

> La jeunesse en sa fleur brille sur son visage ;
> *Son menton sur son sein descend à double étage,*
> *Et son corps, ramassé dans sa courte grosseur,*
> Fait gémir les coussins sons sa molle épaisseur.

Les développemens que nous offre Marivaux sont plus considérables, et tous les traits en sont dessinés avec beaucoup de finesse. *Méthodiquement* est fort comique. Il semble que l'embonpoint de la prieure soit une des règles de la maison, auxquelles elle se garde bien de déroger.

du nôtre, qui a l'air plus profane ; aussi grossit-il moins un visage qu'il ne le rend grave et décent ; aussi donne-t-il à la physionomie non pas un air joyeux, mais tranquille et content.

A voir ces bonnes filles, au reste, vous leur trouvez un extérieur affable, et pourtant un intérieur indifférent. Ce n'est que leur mine, et non pas leur âme qui s'attendrit pour vous : ce sont de belles images qui paraissent sensibles, et qui n'ont que des superficies de sentiment et de bonté. Mais laissons cela, je ne parle ici que des apparences, et ne décide point du reste. Revenons à la prieure ; j'en ferai peut-être le portrait quelque part.

Mademoiselle, je suis votre servante, me dit-elle en se baissant pour me saluer : puis-je savoir à qui j'ai l'honneur de parler ? C'est moi qui en ai tout l'honneur, répondis-je encore plus honteuse que modeste, et quand je vous dirais qui je suis, je n'en serais pas plus connue de vous, madame.

C'est, si je ne me trompe, mademoiselle que j'ai vue dans l'église où je suis entrée un instant, dit alors la dame en question, avec un souris tendre ; j'ai cru même la voir pleurer, et cela m'a fait de la peine. Je vous rends mille grâces de votre bonté, madame, repris-je d'une voix faible et timide ; et puis je me tus. Je ne savais comment entrer en matière : l'accueil de la prieure, tout avenant qu'il était, m'avait découragée ; je n'espérais plus rien d'elle, sans que je pusse dire pourquoi : c'était ainsi que son abord m'avait frappée, et cela revient à ces superficies

dont je parlais [1], et que je ne démêlais pas alors. Elle va me plaindre, et ne me secourra pas, me disais-je; il n'y a rien à faire.

Cependant ces dames, qui s'étaient levées, restaient debout, et j'en rougissais, parce que mon habit les trompait, et que j'étais bien au-dessous de tant de façons. Souhaitez-vous que nous soyons seules? me dit la prieure.

Comme il vous plaira, madame, répondis-je; mais je serais fâchée d'être cause que madame s'en allât, et de vous déranger; si vous voulez, je reviendrai.

Ce que je disais dans l'intention d'échapper à l'embarras où je m'étais mise, et de ne plus revenir.

Non, mademoiselle, non, me dit la dame, en me prenant par la main pour me faire avancer : vous resterez, s'il vous plaît; ma visite est finie, et je partais; ainsi je vais vous laisser libre : vous avez du chagrin, je m'en suis aperçue; vous méritez qu'on s'y intéresse; et si vous vous en retourniez, je ne me le pardonnerais pas.

Oui, madame, lui dis-je, pénétrée de ce discours, et tout en pleurs, il est vrai que j'ai du chagrin; j'en ai beaucoup, il n'y a personne qui ait autant sujet d'en avoir que moi; personne de si à plaindre, ni de si digne de compassion que je le suis; et vous me

---

[1] *Ces superficies dont je parlais. Démêler des superficies* est une étrange association de mots. On reconnaît, on mesure des superficies, on ne les démêle pas.

témoignez un cœur si généreux, que je ne ferai point difficulté de parler devant vous, madame : il ne faut pas vous retirer, vous ne me gênerez point ; au contraire, c'est un bonheur pour moi que vous soyez ici : vous m'aiderez à obtenir de madame la grâce que je viens lui demander à genoux (je m'y jetai en effet), et qui est de vouloir bien me recevoir chez elle.

Eh ! ma belle enfant, que vous me touchez[1] ! me répondit la prieure en me tendant les bras de l'endroit où elle était, pendant que la dame me relevait affectueusement : que je me félicite du choix que vous avez fait de ma maison ! En vérité, quand je vous ai vue, j'ai eu comme un pressentiment de ce qui vous amène ; votre modestie m'a frappée : Ne serait-ce pas une prédestinée qui me vient ? ai-je pensé en moi-même : car il est certain que votre vocation est écrite sur votre visage ; n'est-il pas vrai, madame ? Ne trouvez-vous pas comme moi ce que je vous dis là ? Qu'elle est belle ! qu'elle a l'air sage ! ah ! ma fille, que je suis ravie ! que vous me donnez de joie !

---

[1] *Eh ! ma belle enfant, que vous me touchez !* Ceci est parfaitement dans les mœurs des anciens couvens. A cette méprise de la prieure, qui, en accueillant Marianne avec empressement, espère assurer à son couvent une riche pensionnaire de plus, on reconnaît l'auteur comique qui ne laisse échapper aucune occasion d'esquisser un caractère, de signaler un défaut ou un ridicule. D'ailleurs, l'égoïsme de la prieure, pour qui Marianne est *ma belle enfant* tant qu'elle passe pour riche, et n'est plus que *mademoiselle* dès qu'elle avoue sa pauvreté, forme un contraste heureux avec la générosité de l'autre dame, et inspire au lecteur un vif désir de la connaître.

Venez, mon ange, venez ; je gagerais qu'elle est fille unique, et qu'on veut la marier malgré elle : mais, dites-moi, mon cœur, est-ce tout à l'heure que vous voulez entrer ? Il faudra pourtant informer vos parens, n'est-ce pas ? Chez qui enverrai-je ?

Hélas ! ma mère, répondis-je, je ne puis vous indiquer personne. Ma confusion et mes sanglots m'arrêtèrent là. Eh bien ! me dit-elle, de quoi s'agit-il ? Non, personne, continuai-je : rien de ce que vous croyez, ma mère ; je n'ai pas la consolation d'avoir des parens : du moins ceux que j'ai, je ne les ai jamais connus.

Jésus, mademoiselle ! reprit-elle avec un refroidissement imperceptible et grave ; voilà qui est bien fâcheux, point de parens ! eh ! comment cela se peut-il ? qui est-ce donc qui a soin de vous ? car apparemment que vous n'avez point de bien non plus ? Que sont devenus votre père et votre mère ?

Je n'avais que deux ans, lui dis-je, quand ils ont été assassinés par des voleurs qui arrêtèrent le carrosse de voiture [1] où ils étaient avec moi ; leurs domestiques y périrent aussi ; il n'y eut que moi à qui on laissa la vie, et je fus portée chez un curé de village, qui ne vit plus, et dont la sœur, qui était une sainte personne, m'a élevée avec une bonté infinie : mais malheureusement elle est morte ces jours passés

[1] *Le carrosse de voiture*. Locution qu'on n'emploie plus guère aujourd'hui. Elle désigne une voiture qui sert au transport des personnes et des marchandises. ACAD.

à Paris, où elle était venue, tant pour la succession d'un parent qu'elle n'a pas recueillie à cause des dettes du défunt, que pour voir s'il y aurait moyen de me mettre dans quelque état qui me convînt. J'ai tout perdu par sa mort; il n'y avait qu'elle qui m'aimait dans le monde, et je n'ai plus de tendresse à espérer de personne : il ne me reste plus que la charité des autres; aussi n'est-ce qu'elle et son bon cœur que je regrette, et non pas les secours que j'en recevais; je rachèterais sa vie de la mienne : elle est morte dans une auberge où nous étions logées; j'y suis restée seule, et l'on m'y a pris une partie du peu d'argent qu'elle me laissait. Un religieux, son confesseur, m'a tirée de là, et m'a remise, il y a quelques jours, entre les mains d'un homme que je ne veux pas nommer, qu'il croyait homme de bien et charitable, et qui nous a trompés tous deux, qui n'était rien de tout cela. Il a pourtant commencé d'abord par me mettre chez madame Dutour, une marchande lingère; mais à peine y ai-je été, qu'il a découvert ses mauvais desseins par de l'argent qu'il m'avait forcée de prendre, et par des présens que je me suis bien doutée qui n'étaient pas honnêtes, non plus que certaines manières qu'il avait et qui ne signifiaient rien de bon; puisqu'à la fin il n'a pas eu honte à son âge de me déclarer, en me prenant par les mains, qu'il était mon amant, qu'il entendait que je fusse sa maîtresse, et qu'il avait résolu de me mettre dans une maison d'un quartier éloigné, où il serait plus libre d'être amoureux de moi sans qu'on le sût, et où il me promet-

tait des rentes, avec toutes sortes de maîtres et de magnificence; à quoi j'ai répondu qu'il me faisait horreur d'être si hypocrite et si fourbe. Eh! monsieur, lui ai-je dit, est-ce que vous n'avez point de religion? Quelle abominable pensée! Mais j'ai eu beau dire; ce méchant homme, au lieu de se repentir et de revenir à lui, s'est emporté contre moi, m'a traitée d'ingrate, de petite créature qu'il punirait si je parlais, et m'a reproché son argent, du linge qu'il m'avait acheté, et cette robe que je porte, et que je mettrai ce soir dans le paquet que j'ai déjà fait du reste, pour lui renvoyer le tout, dès que je serai rentrée chez madame Dutour, qui de son côté m'a donné mon congé pour demain matin, parce qu'elle n'est payée que pour aujourd'hui; de sorte que je ne sais plus de quel côté tourner, si le père Saint-Vincent, de chez qui je viens en ce moment pour lui conter tout, et qui m'avait bonnement menée à cet horrible homme, ne trouve pas demain à me placer en quelque endroit, comme il m'a promis d'y tâcher.

Au sortir de chez lui, j'ai passé par ici, et je suis entrée dans votre église à cause que je pleurais le long du chemin, et qu'on me regardait; et puis Dieu m'a inspiré la pensée de me jeter à vos pieds, ma mère, et d'implorer votre aide.

Là finit mon petit discours, ou ma petite harangue, dans laquelle je ne mis point d'autre art que ma douleur, et qui fit son effet sur la dame en question. Je la vis qui s'essuyait les yeux; cependant elle ne dit mot alors, et laissa répondre la prieure, qui avait ho-

noré mon récit de quelques gestes de main, de quelques mouvemens de visage, qu'elle n'aurait pu me refuser avec décence ; mais il ne me parut pas que son cœur eût donné aucun signe de vie.

Certes, votre situation est fort triste, mademoiselle (car il n'y eut plus ni de *belle enfant,* ni de *mon ange;* toutes ces douceurs furent supprimées); mais tout n'est pas désespéré; il faut voir ce que ce religieux, que vous appelez le père Saint-Vincent, fera pour vous, reprit-elle d'un air de compassion posée. Ne dites-vous pas qu'il s'est chargé de vous trouver une place? il lui est bien plus aisé de vous rendre service, qu'à moi qui ne sors point, et qui ne saurais agir. Nous ne voyons, nous ne connaissons presque personne; et à l'exception de madame, et de quelques autres dames qui ont la bonté de nous aimer un peu, nous sommes des semaines entières sans recevoir une visite; d'ailleurs notre maison n'est pas riche; nous ne subsistons que par nos pensionnaires, dont le nombre est fort diminué depuis quelque temps. Aussi sommes-nous endettées, et si mal à notre aise! J'eus l'autre jour le chagrin de refuser une jeune fille, un fort bon sujet, qui se présentait pour être converse, parce que nous n'en recevons plus, quelque besoin que nous en ayons; et que, nous apportant peu, elles nous seraient à charge. Ainsi de tous côtés vous voyez notre impuissance, dont je suis vraiment mortifiée; car vous m'affligez, ma pauvre enfant (ma pauvre! quelle différence de style! auparavant elle m'avait dit, ma belle), vous m'af-

fligez : mais que ne vous êtes-vous adressée au curé de votre paroisse ? Notre communauté ne peut vous aider que de ses prières [1], elle n'est pas en état de vous recevoir ; et tout ce que je puis faire, c'est de vous recommander à la charité de nos dames pensionnaires ; je quêterai pour vous, je vous remettrai demain ce que j'aurai amassé. (Quêter pour un *ange,* la belle chose à lui proposer !)

Non, ma mère, non, répondis-je d'un ton sec et ferme, je n'ai encore rien dépensé de la petite somme d'argent que m'a laissée mon amie, et je ne venais pas demander l'aumône. Je crois que, lorsqu'on a du cœur, il n'en faut venir à cela que pour s'empêcher de mourir, et j'attendrai jusqu'à cette extrémité ; je vous remercie.

Et moi, je ne souffrirai point qu'une fille aussi bien née y soit jamais réduite, dit en ce moment la dame qui avait gardé le silence. Reprenez courage, mademoiselle ; vous pouvez encore prétendre à une amie dans le monde ; je veux vous consoler de la perte de celle que vous regrettez, et il ne tiendra pas à moi que je ne vous sois aussi chère qu'elle vous l'a été.

---

[1] *Notre communauté ne peut vous aider que de ses prières.*

Mes amis, dit le solitaire,
Les choses d'ici-bas ne me regardent plus.
En quoi peut un pauvre reclus
Vous assister ? Que peut-il faire
Que de prier le ciel qu'il vous aide en ceci ?
J'espère qu'il aura de vous quelque souci.

LAFONTAINE (*le Rat qui s'est retiré du monde*).

[redacted]

Ma mère, ajouta-t-elle en adressant la parole à la religieuse, je paierai la pension de mademoiselle; vous pouvez la faire entrer chez vous. Cependant comme elle vous est absolument inconnue, et qu'il est juste que vous sachiez quelles sont les personnes que vous recevez, nous n'avons, pour vous ôter tout scrupule là-dessus, et pour empêcher même qu'on ne trouve à redire à l'inclination que je me sens pour mademoiselle, nous n'avons, dis-je, qu'à envoyer tout à l'heure votre tourière chez cette dame Dutour, qui est ma marchande, et dont sans doute le bon témoignage justifiera ma conduite et la vôtre.

Je compris d'abord à ce discours qu'elle était bien aise elle-même de connaître un peu mieux son sujet, et de savoir à qui elle avait affaire : mais observez, je vous prie, le tour honnête qu'elle prenait pour cela, et avec quel ménagement pour moi, et avec quelle industrie elle me cachait l'incertitude qui pouvait lui rester sur ce que je disais, et qui était fort raisonnable.

On ne saurait payer ces traits de bonté-là. De toutes les obligations qu'on peut avoir à une belle âme, ces tendres attentions, ces secrètes politesses de sentimens sont les plus touchantes. Je les appelle secrètes, parce que le cœur qui les a pour vous ne vous les compte point, ne veut point en charger votre reconnaissance; il croit qu'il n'y a que lui qui les sait; il vous les soustrait, il en enterre le mérite; et cela est adorable.

Pour moi, je fus au fait; les gens qui ont eux-

mêmes un peu de noblesse de cœur, se connaissent en égards de cette espèce, et remarquent bien ce qu'on fait pour eux.

Je me jetai avec transport, quoique avec respect, sur la main de cette dame, que je baisai long-temps, et que je mouillai des plus tendres et des plus délicieuses larmes que j'aie versées de ma vie : c'est que notre âme est haute, et que tout ce qui a un air de respect pour sa dignité la pénètre et l'enchante; aussi notre orgueil ne fut-il jamais ingrat.

Madame, lui dis-je, consentez-vous que j'écrive deux mots à madame Dutour par la tourière? vous verrez mon billet; et je songe que, dans les circonstances où je suis et qu'elle n'ignore pas, elle pourrait craindre de la surprise, et ne pas s'expliquer librement. Oui-dà, mademoiselle, me répondit-elle, vous avez raison, écrivez. Ma mère, voulez-vous bien nous donner une plume et de l'encre? Avec plaisir, dit la prieure toute radoucie, et qui nous passa ce qu'il fallait pour le billet : il fut court; le voici à peu près.

« La personne qui vous rendra cette lettre, madame,
« ne va chez vous que pour s'informer de moi; vous
« aurez la bonté de lui dire naïvement et dans la pure
« vérité ce que vous en savez, tant pour ce qui con-
« cerne mes mœurs et mon caractère, que pour ce
« qui a rapport à mon histoire, et à la manière dont
« on m'a mise chez vous. Je ne vous saurais aucun
« gré de tromper les gens en ma faveur : ainsi ne
« faites point difficulté de parler suivant votre con-
« science, sans vous soucier de ce qui me sera avan-

« tageux ou non. Je suis, madame... » et *Marianne* au bas pour toute signature.

Ensuite je présentai ce papier à ma future bienfaitrice, qui, après l'avoir lu en riant, et d'un air qui semblait dire, je n'ai que faire de cela, le donna à travers la grille à la prieure, et lui dit : Tenez, ma mère, je crois que vous serez de mon avis, c'est que quiconque écrit de ce ton-là ne craint rien.

A merveille, reprit la religieuse quand elle en eut fait la lecture, à merveille, on ne peut rien de mieux; et sur-le-champ, pendant que je mettais le dessus de la lettre, elle sonna pour faire venir la tourière.

Celle-ci arriva, salua fort respectueusement la dame, qui lui dit : A propos, j'ai vu votre sœur à la campagne; on est fort contente d'elle où je l'ai mise, et j'ai quelque chose à vous en dire, ajouta-t-elle en la tirant un moment à quartier [1] pour lui parler. Je présumai encore que j'étais cette sœur dont elle l'entretenait, et qu'il s'agissait de quelques ordres qui me regardaient; et deux ou trois mots, comme, oui, madame, laissez-moi faire, prononcés tout haut par la tourière, qui me regardait beaucoup, me le prouvèrent.

Quoi qu'il en soit, cette fille prit le billet, partit,

---

[1] *En la tirant un moment à quartier*. Encore une de ces locutions dont l'usage est perdu aujourd'hui.

Ita verborum vetus interit ætas,

dit Horace : Ainsi tombent de vétusté les mots qui florissaient autrefois.

et revint une petite demi-heure après. Ce qui fut dit entre la dame, la prieure et moi pendant cet intervalle de temps, je le passe : voici la tourière de retour ; j'oublie pourtant une circonstance, c'est qu'avant qu'elle rentrât dans le parloir, une autre fille de la maison vint avertir la dame qu'on souhaitait lui dire un mot dans le parloir voisin. Elle y alla, et n'y resta que cinq ou six minutes ; à peine était-elle revenue, que nous vîmes paraître la tourière, qui apparemment venait de la quitter, et qui, avec une gaîté de bon augure, et débutant par un enthousiasme d'amitié pour moi, m'adressa d'abord la parole.

Ah ! sainte mère de Dieu, que je viens d'entendre dire du bien de vous, mademoiselle ! allez, je l'aurais deviné, vous avez bien la mine de ce que vous êtes. Madame, vous ne sauriez croire tout ce qu'on m'en vient de conter ; c'est qu'elle est sage, vertueuse, remplie d'esprit, de bon cœur, civile, honnête, enfin la meilleure fille du monde ; c'est un trésor, hors qu'on dit qu'elle est si malheureuse que nous en venons de pleurer, la bonne madame Dutour et moi ; il n'y a ni père ni mère, on ne sait qui elle est : voilà tout son défaut ; et sans la crainte de Dieu, elle n'en serait pas plus mal, la pauvre petite ! témoin un gros richard qu'elle a congédié pour de bonnes raisons, le vilain qu'il est ! je vous conterai cela une autre fois, je vous dis seulement le principal. Au reste, madame, j'ai fait comme vous me l'avez commandé : je n'ai pas dit votre nom à la marchande ; elle ne sait pas qui est-ce qui s'enquête.

La dame rougit à cette indiscrétion de la tourière, qui me révélait que c'était moi dont elles avaient parlé à part ; et cette rougeur fut une nouvelle bonté dont je lui tins compte.

Voilà qui est bien, ma bonne ; en voilà assez, lui dit-elle. Et vous, mademoiselle, n'entrerez-vous pas aujourd'hui ? avez-vous quelques hardes à prendre chez la marchande, et faut-il que vous y alliez ? Oui, madame, répondis-je, et je serai de retour dans une demi-heure, si vous me permettez de sortir.

Faites, mademoiselle ; allez, reprit-elle, je vous attends. Je partis donc ; le couvent n'était pas éloigné de chez madame Dutour, et j'y arrivai en très-peu de temps, malgré un reste de douleur que je sentais encore à mon pied.

La lingère causait à sa porte avec une de ses voisines ; j'entrai, je la remerciai, je l'embrassai de tout mon cœur ; elle le méritait.

Eh bien, Marianne ! Dieu merci, vous avez donc trouvé fortune ? eh bien ! par ci, eh bien ! par là : qui est cette dame qui a envoyé chez moi ? J'abrégeai. Je suis extrêmement pressée, lui dis-je ; je vais me déshabiller, et mettre cet habit dans un paquet que j'ai commencé là-haut, qu'il faut que j'achève, et que vous aurez la bonté de faire porter aujourd'hui chez le neveu de M. de Climal. Oui, reprit-elle, chez M. de Valville ; je le connais, c'est moi qui le fournis. Chez lui-même, lui dis-je, vous me remettez son nom ; et en lui répondant, je montais déjà l'escalier qui menait à la chambre.

Dès que j'y fus, eh! vite, eh! vite, j'ôte la robe que j'avais ; je reprends mon ancienne, je mets l'autre dans le paquet, et le voilà fait. Il y avait une petite écritoire et quelques feuilles de papier sur la table ; j'en prends une, et voici ce que j'y mets pour Valville.

« Monsieur, il n'y a que cinq ou six jours que je « connais M. de Climal votre oncle, et je ne sais pas « où il loge, ni où lui adresser les hardes qui lui ap- « partiennent, et que je vous prie de lui remettre. Il « m'avait dit qu'il me les donnait par charité, car je « suis pauvre ; et je ne les avais prises que sur ce pied- « là : mais comme il ne m'a pas dit vrai, et qu'il m'a « trompée, elles ne sont plus à moi, et je les rends, « aussi bien que quelque argent qu'il a voulu à toute « force que je prisse. Je n'aurais pas recours à vous « dans cette occasion, si j'avais le temps d'envoyer « chez un récollet, nommé le père Saint-Vincent, « qui a cru me rendre service en me faisant connaî- « tre votre oncle, et qui vous apprendra, quand vous « le voudrez, à vous reprocher l'insulte que vous « avez faite à une fille affligée, vertueuse, et peut- « être votre égale [1]. »

Que dites-vous de ma lettre ? J'en fus assez con-

---

[1] ***Et peut-être votre égale.*** **Ces derniers mots ne sont pas seulement une marque de fierté ; ils prouvent encore la passion secrète de Marianne. Sans y songer, Marianne fait entrevoir à Valville dans l'avenir, elle essaie peut-être de se persuader à elle-même la possibilité d'une union que les circonstances où elle se trouve rendent si peu vraisemblable.**

tente, et je la trouvai mieux que je n'aurais moi-même espéré de la faire, vu ma jeunesse et mon peu d'usage ; mais on serait bien stupide, si avec des sentimens d'honneur, d'amour et de fierté, on ne s'exprimait pas un peu plus vivement qu'à son ordinaire.

Aussitôt ce billet écrit, je pris le paquet, et je descendis en bas.

Je supprime ici un détail que vous devinerez aisément ; c'est ma petite cassette pleine de mes hardes, que je ne pouvais pas porter moi-même, et que j'envoyai prendre en haut par un homme qui s'était dévoué au service de tout le quartier, et qui se tenait d'ordinaire à deux pas du logis ; ce sont mes adieux à madame Dutour, qui me promit que le ballot et le billet pour Valville seraient remis à leur adresse, en moins d'une heure ; ce sont mille assurances que nous nous fîmes cette bonne femme et moi ; ce sont presque des pleurs de sa part, car elle ne pleura pas tout-à-fait, mais je croyais toujours qu'elle allait pleurer [1]. Pour moi, je versai quelques larmes par tristesse : il me semblait, en me séparant de la Dutour et en sortant de sa maison, que je quittais une espèce de pa-

---

[1] *Mais je croyais toujours qu'elle allait pleurer.* Ce trait est le dernier coup de pinceau donné au caractère de madame Dutour, et rien n'est plus plaisant que la figure de cette femme, assez sensible pour être tout près de pleurer, et, malgré sa bonne volonté, ne pouvant en venir à bout. Les regrets de Marianne, au moment où elle s'éloigne du voisinage de Valville, sont exprimés avec cette délicatesse de nuances qui convient à une âme honnête partagée entre son penchant et ses devoirs.

rente, et même une espèce de patrie; et que j'allais, à la garde de Dieu, dans un pays étranger, sans avoir le temps de me reconnaître. J'étais comme enlevée; il y avait quelque chose de trop fort pour moi dans la rapidité des événemens qui me déplaçaient, qui me transportaient : je ne savais où, ni entre les mains de qui j'allais tomber.

Et ce quartier dont je m'éloignais, le comptez-vous pour rien? Il me mettait dans le voisinage de Valville, de ce Valville que j'avais dit que je ne verrais plus, il est vrai; mais il était bien rigoureux de se trouver prise au mot : je m'étais promis de ne le plus voir, et non pas de ne le pouvoir plus, ce qui est bien autrement sérieux; et le cœur ne se mène pas avec cette rudesse-là : ce qui l'aide à être ferme, dans un cas comme le mien, c'est la liberté d'être faible; et cette liberté, je la perdais par mon changement d'état, et j'en soupirais; mon courage en était abattu.

Cependant il faut partir; allons, me voilà en chemin : j'ai dit à la Dutour que c'était à un couvent que je me rendais. Comment s'appelle-t-il, je l'ignore aussi bien que le nom de la rue; mais je sais mon chemin, le crocheteur me suit; à son retour il l'instruira, et si par hasard elle voit Valville, elle pourra l'instruire aussi : ce n'est pas que je le souhaite, c'est seulement une réflexion que je fais en marchant et qui m'amuse. Eh bien! oui, il saura le lieu de ma retraite; que m'importe? qu'en peut-il arriver? rien, à ce qu'il me semble : est-ce qu'il tentera de me voir ou de m'écrire? Oh! que non, me disais-je. Oh! que

si, devais-je dire, si je m'étais répondu sincèrement, et suivant la consolante apparence que j'y trouvais.

Mais nous approchons du couvent, et nous y sommes; j'y revenais bien moins parée que je n'en étais partie : ma bienfaitrice m'en demanda la raison.

C'est, lui dis-je, que j'ai repris mes hardes, et que j'ai laissé chez madame Dutour toutes celles que vous m'avez vues, madame, afin qu'elle les fasse rendre à l'homme dont je vous ai parlé, de qui je les tenais. Ma chère fille, vous n'y perdrez rien, me répondit-elle en m'embrassant; après quoi j'entrai : je revins la remercier à travers les grilles du parloir; elle partit, et me voilà pensionnaire.

J'aurai bien des choses à vous dire de mon couvent; j'y connus bien des personnes; j'y fus aimée de quelques-unes, et dédaignée de quelques autres; et je vous promets l'histoire du séjour que j'y fis : vous l'aurez dans la quatrième partie. Finissons celle-ci par un événement qui a été la cause de mon entrée dans le monde.

Deux ou trois jours après que je fus chez ces religieuses, ma bienfaitrice m'y fit habiller comme si j'avais été sa fille, et m'y pourvut, sur ce pied-là, de toutes les hardes qui m'étaient nécessaires. Jugez des sentimens que je pris pour elle; je ne la voyais jamais qu'avec des transports de joie et de tendresse.

On remarqua que j'avais de la voix, elle voulut que j'apprisse la musique. La prieure avait une nièce à qui on donna un maître de clavecin; ce maître fut le mien aussi. Il y a des talens, me dit cette aimable

dame, qui servent toujours, quelque parti qu'on prenne; si vous êtes religieuse, ils vous distingueront dans votre maison; si vous êtes du monde, ce sont des grâces de plus, et des grâces innocentes.

Elle me venait voir tous les deux ou trois jours, et il y avait déjà trois semaines que je vivais là dans une situation d'esprit très-difficile à dire; car je tâchais d'être plus tranquille que je ne l'étais, et ne voulais point prendre garde à ce qui m'empêchait de l'être, et qui n'était qu'une folie secrète qui me suivait partout.

Valville savait sans doute où je demeurais; je n'entendais pourtant point parler de lui, et mon cœur n'y comprenait rien. Quand Valville aurait trouvé le moyen de me donner de ses nouvelles, il n'y aurait rien gagné; j'avais renoncé à lui, mais je n'entendais pas qu'il renonçât à moi; quelle bizarrerie de sentiment!

Un jour que je rêvais à cela, malgré que j'en eusse (et c'était l'après-midi), on vint me dire qu'un laquais demandait à me parler; je crus qu'il venait de la part de ma bienfaitrice, et je passai au parloir. A peine considérai-je ce prétendu domestique, qui ne se montrait que de côté, et qui d'une main tremblante me présenta une lettre. De quelle part? lui dis-je. Voyez, mademoiselle, répondit-il d'un ton de voix ému, et que mon cœur reconnut avant moi, puisque j'en fus émue moi-même.

Je le regardai alors en prenant sa lettre, je lui trouvai les yeux sur moi; quels yeux, madame! Les miens se fixèrent sur lui; nous restâmes quelque temps

sans nous rien dire ; et il n'y avait encore que nos cœurs qui se parlaient, quand une tourière arriva, qui me dit que ma bienfaitrice allait monter, et que son carrosse venait d'entrer dans la cour. Remarquez qu'elle ne la nomma pas ; c'est votre bonne maman, me dit-elle, et puis elle se retira.

Ah ! monsieur, retirez-vous, criai-je toute troublée à Valville (car vous voyez bien que c'était lui), qui ne me répondit que par un soupir en sortant.

Je cachai ma lettre en attendant ma bienfaitrice, qui parut un instant après, et qui amenait avec elle une dame que j'ai bien aimée, que vous aimerez aussi sur le portrait que je vous en ferai dans ma quatrième partie, et que je joindrai à celui de cette chère dame qu'on appelait ma mère [1].

---

[1] *De cette chère dame qu'on appelait ma mère.* Toutes les inquiétudes que devait exciter la situation précaire de Marianne ont enfin disparu, et l'auteur va établir l'intérêt de son roman sur d'autres bases. Il ne s'agira plus maintenant que des obstacles qui s'opposeront au bonheur des deux amans. Marivaux fait entrevoir, à la fin de la troisième partie, la nouvelle direction qu'il va suivre, et tient en suspens la curiosité du lecteur, en montrant le déguisement singulier de Valville sans en expliquer le motif, qui sera révélé dans le livre suivant.

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.

QUATRIÈME PARTIE.

Je ris en vous envoyant ce paquet, madame. Les différentes parties de l'histoire de Marianne se suivent ordinairement de fort loin. J'ai coutume de vous les faire attendre très-long-temps ; il n'y a que deux mois que vous avez reçu la troisième, et il me semble que je vous entends dire : Encore une troisième partie ! a-t-elle oublié qu'elle me l'a envoyée ?

Non, madame, non : c'est que c'est la quatrième ; rien que cela, la quatrième. Vous voilà bien étonnée, n'est-ce pas ? voyez si je ne gagne pas à avoir été paresseuse : peut-être qu'en ce moment vous me savez bon gré de ma diligence, et vous ne la remarqueriez pas si j'avais coutume d'en avoir.

A quelque chose nos défauts sont bons. On voudrait bien que nous ne les eussions pas : mais on les supporte, et on nous trouve plus aimables de nous en corriger quelquefois, que nous ne le paraîtrions avec les qualités contraires.

Vous souvenez-vous de M. de.... ? C'était un grondeur éternel, et d'une physionomie à l'avenant. Avait-il un quart-d'heure de bonne humeur, on l'aimait plus dans ce quart-d'heure qu'on ne l'eût aimé pen-

[redacted]

dant toute une année, s'il avait toujours été agréable : de mémoire d'homme on n'avait vu tant de grâces à personne.

Mais commençons cette quatrième partie; peut-être avez-vous besoin de la lire pour la croire; et avant que de continuer mon récit, venons au portrait de ma bienfaitrice, que je vous ai promis, avec celui de la dame qu'elle a amenée, et à qui dans la suite j'ai eu des obligations dignes d'une reconnaissance éternelle.

Quand je dis que je vais vous faire le portrait de ces deux dames, j'entends que je vous en donnerai qaelques traits. On ne saurait rendre en entier ce que sont les personnes; du moins cela ne me serait pas possible; je connais bien mieux celles avec qui je vis, que je ne les définirais; il y a des choses en elles que je ne saisis point assez pour les dire, et que je n'aperçois que pour moi, et non pas pour les autres : ou, si je les disais, je les dirais mal : ce sont des objets de sentiment si compliqués, et d'une netteté si délicate, qu'ils se brouillent dès que ma réflexion s'en mêle; je ne sais plus par où les prendre pour les exprimer; de sorte qu'ils sont en moi, et non pas à moi.

N'êtes-vous pas de même ? il me semble que mon âme, en mille occasions, en sait plus qu'elle n'en peut dire, et qu'elle a un esprit à part, qui est bien supérieur à celui que j'ai d'ordinaire. Je crois aussi que les hommes sont bien au-dessus de tous les livres qu'ils font. Mais cette pensée me mènerait trop loin :

revenons à nos dames et à leur portrait [1]. En voici un qui sera un peu étendu, du moins j'en ai peur; et je vous en avertis, afin que vous choisissiez, ou de le passer, ou de le lire.

Ma bienfaitrice, que je ne vous ai pas encore nommée, s'appelait madame de Miran; elle pouvait avoir cinquante ans. Quoiqu'elle eût été belle femme, elle avait quelque chose de si bon et de si raisonnable dans la physionomie, que cela avait dû nuire à ses charmes, et les empêcher d'être aussi piquans qu'ils auraient dû l'être. Quand on a l'air si bon, on en paraît moins belle; un air de franchise et de bonté si dominant est tout-à-fait contraire à la coquetterie; il ne fait songer qu'au bon caractère d'une femme, et non pas à ses grâces; il rend la belle personne plus estimable, mais son visage plus indifférent; de sorte qu'on est plus content d'être avec elle que de la regarder.

Et voilà, je pense, comme on avait été avec madame de Miran; on ne prenait pas garde qu'elle était

[1] *Revenons à nos dames et à leur portrait.* Les *portraits* étaient fort en vogue dans les romans du siècle de Louis XIV. Molière fait allusion à cette mode littéraire dans une scène des *Précieuses ridicules.* On ne peut reprocher à Marivaux l'étendue des portraits qu'il a tracés dans Marianne, tant on y remarque de grâce et de finesse; mais il semble que ce genre de composition doit être en général réservé à la haute éloquence, et que dans un roman, la meilleure manière de peindre, c'est de peindre par l'action, en sorte que ce soit le lecteur lui-même qui soit chargé de faire le portrait des personnages, en se rendant compte de la conduite qu'il leur a vu tenir.

belle femme, mais seulement la meilleure femme du monde [1]. Aussi, m'a-t-on dit, n'avait-elle guère fait d'amans, mais beaucoup d'amis, et même d'amies; ce que je n'ai point de peine à croire, vu cette innocence d'intention qu'on voyait en elle, vu cette mine simple, consolante et paisible qui devait rassurer l'amour-propre de ses compagnes, et la faisait plus ressembler à une confidente qu'à une rivale.

Les femmes ont le jugement sûr là-dessus. Leur propre envie de plaire leur apprend tout ce que vaut un visage de femme, quel qu'il soit, beau ou laid, il n'importe : ce qu'il a de mérite, fût-il imperceptible, elles l'y découvrent, et ne s'y fient pas : mais il y a des beautés entre elles qu'elles ne craignent point; elles sentent fort bien que ce sont des beautés sans conséquence; et apparemment que c'était ainsi qu'elles avaient jugé de madame de Miran.

Or, à cette physionomie plus louable que séduisante, à ces yeux qui demandaient plus d'amitié que d'amour, cette chère dame joignait une taille bien faite, et qui aurait été galante si madame de Miran l'avait voulu; mais qui, faute de cela, n'avait jamais que des mouvemens naturels et nécessaires, et tels qu'ils pouvaient partir de l'âme du monde de la meilleure foi.

Quant à l'esprit, je crois qu'on n'avait jamais dit

---

[1] *Mais seulement la meilleure femme du monde.* Pour la régularité de la phrase, il faudrait répéter *qu'elle était*, après ces mots *mais seulement.*

aussi qu'elle en manquât. C'était de ces esprits qui satisfont à tout sans se faire remarquer en rien; qui ne sont ni forts ni faibles, mais doux et sensés; qu'on ne critique ni qu'on ne loue, mais qu'on écoute.

Fût-il question des choses les plus indifférentes, madame de Miran ne pensait rien, ne disait rien qui ne se sentît de cette abondance de bonté qui faisait le fond de son caractère.

Et n'allez pas croire que ce fût une bonté sotte, aveugle, de ces bontés d'une âme faible et pusillanime, et qui paraissent risibles même aux gens qui en profitent.

Non, la sienne était une vertu; c'était le sentiment d'un cœur excellent; c'était cette bonté proprement dite, qui tiendrait lieu de lumière, même aux personnes qui n'auraient point d'esprit; et qui, parce qu'elle est vraie bonté, veut avec scrupule être juste et raisonnable, et n'a plus envie de faire un bien, dès qu'il en arriverait un mal.

Je ne vous dirai pas même que madame de Miran eût ce qu'on appelle de la noblesse d'âme; ce serait aussi confondre les idées : la bonne qualité que je lui donne était quelque chose de plus simple, de plus aimable, de moins brillant. Souvent ces gens qui ont l'âme si noble, ne sont pas les meilleurs cœurs du monde; ils s'entêtent trop de la gloire et du plaisir d'être généreux, et négligent par là bien des petits devoirs. Ils aiment à être loués, et madame de Miran ne songeait pas seulement à être louable; jamais elle

ne fut généreuse à cause qu'il était beau de l'être, mais à cause que vous aviez besoin qu'elle le fût; son but était de vous mettre en repos, afin d'y être aussi sur votre compte.

Lui marquiez-vous beaucoup de reconnaissance? ce qui l'en flattait le plus, c'est que c'était signe que vous étiez content. Quand on remercie tant d'un service, apparemment qu'on se trouve bien de l'avoir reçu, et voilà ce qu'elle aimait à penser de vous : de tout ce que vous lui disiez, il n'y avait que votre joie qui la récompensait.

J'oubliais une chose assez singulière, c'est que, quoiqu'elle ne se vantât jamais des belles actions qu'elle faisait, vous pouviez vous vanter des vôtres avec elle en toute sûreté, et sans craindre qu'elle y prît garde; le plaisir de vous entendre dire que vous étiez bon, ou que vous l'aviez été, lui fermait les yeux sur votre vanité, ou lui persuadait qu'elle était fort légitime; aussi contribuait-elle à l'augmenter tant qu'elle pouvait : oui, vous aviez raison de vous estimer, il n'y avait rien de plus juste : et à peine pouviez-vous vous trouver autant de mérite qu'elle vous en trouvait elle-même.

A l'égard de ceux qui s'estiment à propos de rien, qui sont glorieux de leur rang ou de leurs richesses, gens insupportables et qui fâchent tout le monde, ils ne fâchaient point madame de Miran : elle ne les aimait pas, voilà tout; ou bien elle avait pour eux une antipathie froide, tranquille et polie.

Les médisans par babil, je veux dire ces gens à bons mots contre les autres, à qui pourtant ils n'en veulent point, la fatiguaient un peu davantage, parce que leur défaut choquait sa bonté naturelle, au lieu que les glorieux ne choquaient que sa raison et la simplicité de son caractère.

Elle pardonnait aux grands parleurs, et riait bonnement en elle-même de l'ennui qu'ils lui donnaient, et dont ils ne se doutaient pas.

Trouvait-elle des esprits bizarres, entêtés, qui n'entendaient pas raison? elle prenait patience, et n'en était pas moins leur amie. Eh bien! c'étaient d'honnêtes gens qui avaient leurs petits défauts : chacun n'avait-il pas les siens? et voilà qui était fini. Tout ce qui n'était que faute de jugement, que petitesse d'esprit, bagatelle que cela avec elle; son bon cœur ne l'abandonnait pour personne, ni pour les menteurs qui lui faisaient pitié, ni pour les fripons qui la scandalisaient sans la rebuter, pas même pour les ingrats qu'elle ne comprenait pas. Elle ne se refroidissait que pour les âmes malignes; elle aurait pourtant servi les personnes de cette espèce, mais à contre-cœur et sans goût; c'étaient là ses vrais méchans, les seuls qui étaient brouillés avec elle, et contre qui elle avait une rancune secrète et naturelle qui l'éloignait d'eux sans retour.

Une coquette qui voulait plaire à tous les hommes, était plus mal dans son esprit qu'une femme qui en aurait aimé quelques-uns plus qu'il ne fallait; c'est qu'à son gré il y avait moins de mal à s'égarer qu'à

vouloir égarer les autres; et elle aimait mieux qu'on manquât de sagesse que de caractère [1] ; qu'on eût le cœur faible, que l'esprit impertinent et corrompu.

Madame de Miran avait plus de vertus morales que de chrétiennes, respectait plus les exercices de sa religion qu'elle n'y satisfaisait; honorait fort les vrais dévots, sans songer à devenir dévote; aimait plus Dieu qu'elle ne le craignait, et concevait sa justice et sa bonté un peu à sa manière, et le tout avec plus de simplicité que de philosophie; c'était son cœur, et non pas son esprit qui philosophait là-dessus.

Telle était madame de Miran, sur qui j'aurais encore bien des choses à dire, mais à la fin je serais trop longue; et si par hasard vous trouviez déjà que je l'aie été trop, songez que c'est ma bienfaitrice, et que je suis bien excusable de m'être un peu oubliée dans le plaisir que j'ai eu de parler d'elle.

Il vous revient encore un portrait, celui de la dame avec qui elle était : mais ne craignez rien, je vous en fais grâce pour à présent, et en vérité je me l'épargne à moi-même; car je soupçonne qu'il ne sera pas court non plus, qu'il ne sera pas même aisé;

---

[1] *Elle aimait mieux qu'on manquât de sagesse que de caractère. Caractère* n'est pas le mot propre. Il semble qu'il faudrait un mot dont le sens rentrât dans celui des mots *bonne foi*, *loyauté*. Au reste, l'idée de Marivaux est vraie. Il y a plus de dépravation dans la femme qui se complaît à jeter le trouble dans tous les cœurs, et à exciter des sentimens qu'elle ne partage pas, que dans celle dont une grande passion a causé les égaremens, et qui est encore plus à plaindre qu'à blâmer.

et il est bon que nous reprenions toutes deux haleine. Je vous le dois pourtant, et vous l'aurez pour l'acquit de mon exactitude. Je vois d'ici où je le placerai dans cette quatrième partie ; mais je vous assure que ce sera dans les dernières pages, et peut-être ne serez-vous pas fâchée de l'y trouver. Vous pouvez du moins vous attendre à du singulier. Vous venez de voir un excellent cœur ; celui que j'ai encore à vous peindre le vaudra bien, et sera pourtant différent. A l'égard de l'esprit, ce sera toute la force de celui des hommes, mêlée avec toute la délicatesse de celui des femmes.

Continuons mon récit. Bonjour, ma fille, me dit madame de Miran, en entrant dans le parloir ; voici une dame qui a voulu vous voir, parce que je lui ai dit du bien de vous ; et je serai ravie aussi qu'elle vous connaisse, afin qu'elle vous aime. Eh bien ! madame, ajouta-t-elle en s'adressant à son amie, la voilà : comment la trouvez-vous? n'est-il pas vrai que ma fille est gentille?

Non, madame, reprit cette amie d'un air caressant, non, elle n'est pas gentille : ce n'est pas là ce qu'il faut dire, s'il vous plaît ; vous en parlez avec la modestie d'une mère. Pour moi, qui suis une étrangère, il m'est permis de dire franchement ce que j'en pense, et ce qui en est ; c'est qu'elle est charmante, et qu'en vérité je ne sache point de figure plus aimable ni d'un air plus noble.

Je baissai les yeux à un discours si flatteur, et je ne sus y répondre qu'en rougissant. On s'assit ; la con-

versation s'engagea. Y a-t-il rien dans la physionomie de mademoiselle qui pronostique les infortunes qu'elle a essuyées? dit madame Dorsin (c'était le nom de la dame en question). Mais il faut tôt ou tard que chacun ait ses malheurs dans ce monde; et voilà les siens passés, j'en suis sûre.

Je le crois aussi, madame, répondis-je modestement. Puisque j'ai rencontré madame, et qu'elle a la bonté de s'intéresser à moi, c'est un grand signe que mon bonheur commence. C'était de madame de Miran que je parlais, comme vous le voyez, et qui, avançant sa main à la grille pour me prendre la mienne, dont je ne pus lui passer que trois ou quatre doigts, me dit : Oui, Marianne, je vous aime, et vous le méritez bien; soyez désormais sans inquiétude; ce que j'ai fait pour vous n'est encore rien, n'en parlons point. Je vous ai appelée ma fille; imaginez-vous que vous l'êtes, et que je vous aimerai autant que si vous l'étiez.

Cette réponse m'attendrit, mes yeux se mouillèrent : je tâchai de lui baiser la main, dont elle ne put à son tour m'abandonner que quelques doigts.

L'aimable enfant! s'écria là-dessus madame Dorsin; savez-vous que je suis un peu jalouse de vous, madame, et qu'elle vous aime de si bonne grâce que je prétends en être aimée aussi, moi? faites comme il vous plaira, vous êtes sa mère; et je veux du moins être son amie : n'y consentez-vous pas, mademoiselle?

Moi, madame, repartis-je, le respect m'empêche

de dire qu'oui [1], je n'ose prendre cette liberté-là ; mais si ce que vous me dites m'arrivait, ce serait encore aujourd'hui un des plus heureux jours de ma vie. Vous avez raison, ma fille, me dit madame de Miran ; et le plus grand service qu'on puisse vous rendre, c'est de prier madame de vous tenir parole, et de vous accorder son amitié. Vous la lui promettez, madame ? ajouta-t-elle en parlant à madame Dorsin, qui, de l'air du monde le plus prévenant, dit sur-le-champ : Je la lui donne, mais à condition qu'après vous, il n'y aura personne qu'elle aimera autant que moi.

Non, non, dit madame de Miran, vous ne vous rendez pas justice ; et moi je lui défends bien de mettre entre nous là-dessus la moindre différence, et j'ose vous répondre qu'elle m'obéira de reste. Je baissai encore les yeux, en disant très-sincèrement que j'étais confuse et charmée.

Madame de Miran regarda de suite à sa montre : Il est plus tard que je ne croyais, dit-elle, et il faut que je m'en aille bientôt. Je ne vous vois aujourd'hui qu'en passant, Marianne ; j'ai beaucoup de visites à faire : d'ailleurs je me sens abattue et veux rentrer de bonne heure chez moi. Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit, j'ai eu mille choses dans l'esprit qui m'en ont empêchée.

---

[1] *Le respect m'empêche de dire qu'oui.* L'élision devant le mot *oui* est une faute. Ce mot est considéré comme s'il commençait par une *h* aspirée ; exemples :

Oui, oui, vous me suivrez, n'en doutez nullement.

RACINE.

Le *oui* et le *non*. Le *oui* des jeunes filles. ACAD.

Mais en effet, madame, repris-je, j'ai cru vous voir un peu triste (et cela était vrai), et j'en ai été inquiète; est-ce que vous auriez du chagrin?

Oui, reprit-elle, j'ai un fils qui est un fort honnête homme, dont j'ai toujours été très-contente, et dont je ne le suis pas aujourd'hui [1]. On veut le marier, il se présente un parti très-avantageux pour lui. Il est question d'une fille riche, aimable, fille de condition, dont les parens paraissent souhaiter que le mariage se fasse; mon fils lui-même, il y a plus d'un mois, a consenti que des amis communs s'en mêlassent. On l'a mené chez la jeune personne, il l'a vue plus d'une fois, et depuis quelques semaines il néglige de conclure. Il semble qu'il ne s'en soucie plus; et sa conduite me désole, d'autant plus que c'est une espèce d'engagement que j'ai pris avec une famille considérable, à qui je ne sais que dire pour excuser la tiédeur choquante qu'il montre aujourd'hui.

Elle ne durera pas, je ne saurais le croire, reprit madame Dorsin, et je vous le répète, votre fils n'est point un étourdi; c'est un jeune homme qui a de l'esprit, de la raison, de l'honneur. Vous savez sa tendresse, ses égards et son respect pour vous, et je

[1] *Et dont je ne le suis pas aujourd'hui.* Phrase un peu embarrassée par le concours des deux relatifs. Cette conversation qui s'engage par hasard devant Marianne, et dont rien ne laisse encore deviner les conséquences, est adroitement imaginée pour amener le trait de générosité de l'héroïne, et pour préparer et motiver la révolution qui s'opèrera bientôt dans sa destinée. Le triomphe de l'art est de produire de grandes péripéties à l'aide des ressorts les plus simples.

suis persuadée qu'il n'y a rien à craindre. Il viendra demain dîner chez moi; il m'écoute; laissez-moi faire, je lui parlerai : car de dire que cette petite fille dont on vous a parlé, et qu'il a rencontrée en revenant de la messe, l'ait dégoûté du mariage en question, je vous l'ai déjà dit, c'est ce qui ne m'entrera jamais dans l'esprit.

En revenant de la messe, madame! dis-je alors un peu étonnée à cause de la conformité que cette aventure avait avec la mienne (vous vous souvenez que c'était au retour de l'église que j'avais rencontré Valville), sans compter que le mot de *petite fille* était assez dans le vrai.

Oui, en revenant de la messe, me répondit madame Dorsin, ils en sortaient tous deux; et il n'y a point d'apparence qu'ils se soient vus depuis.

Eh! que sait-on? On la fait si jolie que cela m'alarme, repartit madame de Miran; et puis vous savez, quand elle fut partie, les mesures qu'il prit pour la connaître.

Des mesures! autre motif pour moi d'écouter.

Eh! mon Dieu, madame, à quoi vous arrêtez-vous-là? s'écria madame Dorsin. Elle est jolie, à la bonne heure; mais y a-t-il moyen de penser qu'une grisette lui ait tourné la tête? car il n'est question que d'une grisette, ou tout au plus de la fille de quelque petit bourgeois, qui s'était mise dans ses beaux atours à cause du jour de fête.

Un jour de fête! ah! Seigneur, quelle date! est-ce que ce serait moi? dis-je encore en moi-même,

toute tremblante, et n'osant plus faire des questions.

Oh! je vous demande, ajouta madame Dorsin, si une fille de quelque distinction va seule dans les rues, sans laquais, sans quelqu'un avec elle, comme on a trouvé celle-ci, à ce qu'on vous a dit; et qui plus est, c'est qu'elle se jugea elle-même, et qu'elle vit bien que votre fils ne lui convenait pas, puisqu'elle ne voulut ni qu'on la ramenât, ni dire qui elle était, ni où elle demeurait : ainsi quand on le supposerait si amoureux d'elle, où la retrouvera-t-il? Il a pris des mesures, dites-vous? ses gens rapportent qu'il fit courir un laquais après le fiacre qui l'emmenait. (Ah! que le cœur me bat ici!) Mais, est-ce qu'on peut suivre un fiacre? Et d'ailleurs, ce même laquais, que vous avez interrogé, vous a dit qu'il avait eu beau courir après, et qu'il l'avait perdu de vue.

Bon! tant mieux, pensais-je ici, ce n'est plus moi; le laquais qui me suivit me vit descendre à ma porte.

Ce garçon vous trompe, continua madame Dorsin; il est dans la confidence de son maître, dites-vous?

Ahi! ahi! cela se pourrait bien; c'est moi qui me le disais.

Eh bien! soit; je veux qu'il ait vu arrêter le fiacre (c'est la dame qui parle), et que votre fils ait su où demeure la petite fille : qu'en concluez-vous? qu'il s'est pris de belle passion pour elle, qu'il va lui sacrifier sa fortune et sa naissance; qu'il va oublier ce qu'il est, ce qu'il vous doit, ce qu'il se doit à lui-même, et qu'il ne veut plus ni aimer ni épouser qu'elle? En vérité, est-ce là votre fils? Le reconnais-

sez-vous à de pareilles extravagances ? Eh! c'est à peine ce qu'on pourrait craindre d'un imbécile ou d'un écervelé reconnu pour tel. Je veux croire que la fille lui a plu, mais de la façon dont lui devait plaire une fille de cette sorte-là, à qui on ne s'attache point, et qu'un homme de son âge et de sa condition tâche de connaître par goût de fantaisie, et pour voir jusqu'où cela le mènera : c'est tout ce qu'il en peut être. Ainsi, soyez tranquille, je vous garantis que nous le marierons, si nous n'avons que les charmes de la petite aventurière à combattre. Voilà quelque chose de bien redoutable!

Petite aventurière! le terme était encore de mauvais augure. Je ne m'en tirerai jamais, me disais-je : cependant, si ces dames en étaient demeurées là, je n'aurais su affirmativement ni qu'espérer, ni que craindre; mais madame de Miran va éclaircir la chose.

Je serais assez de votre avis, répondit-elle d'un air inquiet, si on ne disait pas que mon fils n'est triste et de méchante humeur que depuis le jour de cette malheureuse aventure, et il est constant que je l'ai trouvé tout changé. Mon fils est naturellement gai, vous le savez; et je ne le vois plus que sombre, que distrait, que rêveur : ses amis mêmes s'en aperçoivent. Le chevalier qu'il ne quittait point, et avec qui il est si lié, le fatigue et l'importune : il lui fit dire hier qu'il n'y était pas. Ajoutez à cela les courses de ce même laquais dont je vous ai parlé, que mon fils dépêche quatre fois par jour, et avec qui, quand il revient, il a toujours de fort longs entretiens. Ce n'est

pas là tout ; j'oubliais de vous dire une chose : c'est que j'ai été ce matin parler au chirurgien qu'on alla chercher pour visiter le pied de la petite personne.

Oh! pour le coup, me voici comme dans mon cadre. A l'article du pied, figurez-vous la pauvre petite orpheline anéantie ; je ne sais pas comment je pus respirer avec l'effroyable battement de cœur qui me prit.

Ah! c'est donc moi, me dis-je : il me sembla que je sortais de l'église, que je me voyais encore dans cette rue où je tombai avec ces maudits habits que M. de Climal m'avait donnés, avec toutes ces parures qui me valaient le titre de grisette en ses beaux atours des jours de fête.

Quelle situation pour moi, madame ! et ce que j'y sentais de plus humiliant et de plus fâcheux, c'est que cet air si noble et si distingué, que madame Dorsin en entrant avait dit que j'avais, et que madame de Miran me trouvait aussi, ne tenait à rien dès qu'on me connaîtrait : m'appartenait-il de venir rompre un mariage tel que celui dont il était question ?

Oui, Marianne avait l'air d'une fille de condition, pourvu qu'elle n'eût point d'autre tort que d'être infortunée, et que ses grâces n'eussent causé aucun désordre ; mais Marianne aimée de Valville, Marianne coupable du chagrin qu'il donnait à sa mère, pouvait fort bien redevenir grisette, aventurière et petite fille, dont on ne se soucierait plus, qui indignerait, et qui était bien hardie d'oser toucher le cœur d'un honnête homme.

Mais, achevons d'écouter madame de Miran, qui continue, à qui, dans la suite de son discours, il échappera quelques traits qui me ranimeront, et qui en est au chirurgien à qui elle alla parler.

Et qui m'a dit de bonne foi, continua-t-elle, que la jeune enfant était fort aimable, qu'elle avait l'air d'une fille de très-bonne famille, et que mon fils, dans toutes ses façons, avait marqué un vrai respect pour elle; et c'est ce respect qui m'inquiète : j'ai peine, quoi que vous disiez, à le concilier avec l'idée que j'ai d'une grisette. S'il l'aime, et qu'il la respecte, il l'aime donc beaucoup; il l'aime donc d'une manière qui sera dangereuse, et qui peut le mener très-loin. Vous concevez bien d'ailleurs que tout cela n'annonce pas une fille sans éducation et sans mérite; et si mon fils a de certains sentimens pour elle, je le connais, je n'en espère plus rien; ce sera justement parce qu'il a des mœurs, de la raison et le caractère d'un honnête homme, qu'il n'y aura presque point de remède à ce misérable penchant qui l'aura surpris pour elle, s'il la croit digne de sa tendresse et de son estime.

Or, mettez-vous à la place de l'orpheline, et voyez, je vous prie, que de tristes considérations à la fois! Doucement pourtant; il s'y en joignait une qui était bien agréable.

Avez-vous pris garde à cette mélancolie où, disait-on, Valville était tombé depuis le jour de notre connaissance? Avez-vous remarqué ce respect que le

chirurgien disait qu'il avait eu pour moi? Vraiment mon cœur, tout troublé, tout effrayé qu'il avait été d'abord, avait bien recueilli ces petits traits-là; et ce que madame de Miran avait conclu de ce respect, ne lui était pas échappé non plus.

S'il la respecte, il l'aime donc beaucoup, avait-elle dit, et j'étais tout-à-fait de son avis; la conséquence me paraissait fort sensée et fort satisfaisante : de sorte qu'en ce moment j'avais de la honte, de l'inquiétude et du plaisir; mais ce plaisir était si doux, cette idée d'être véritablement aimée de Valville eut tant de charmes, m'inspira des sentimens si désintéressés et si raisonnables, me fit penser si noblement; enfin, le cœur est de si bonne composition quand il est content [1] en pareil cas, que vous allez être édifiée du parti que je pris : oui, vous allez voir une action qui prouva que Valville avait eu raison de me respecter.

Je n'étais rien, je n'avais rien qui pût me faire considérer; mais à ceux qui n'ont ni rang ni richesses qui en imposent, il leur reste une âme [2], et c'est beaucoup; c'est quelquefois plus que le rang et la ri-

---

[1] *Le cœur est de si bonne composition quand il est content.* Du Belloy a exprimé à peu près la même pensée dans ce vers connu de *Gabrielle de Vergy* :

Hélas! qu'aux cœurs heureux les vertus sont faciles!

[2] *Mais à ceux qui n'ont ni rang ni richesses qui en imposent, il leur reste une âme.* A ne considérer que l'exactitude grammaticale, *leur* est de trop, puisque le verbe a déjà pour régime indirect *à ceux*, etc. Mais ce toùr peut être regardé comme un gallicisme, et cette espèce de pléonasme donne ici plus d'énergie à la phrase.

chesse, elle peut faire face à tout. Voyons comment la mienne me tirera d'affaire.

Madame Dorsin répliqua encore quelque chose à madame de Miran sur ce qu'elle venait de dire.

Cette dernière se leva pour s'en aller, et dit : Puisqu'il dîne demain chez vous, tâchez donc de le disposer à ce mariage : pour moi, qui ne puis me rassurer sur l'aventure en question, j'ai envie, à tout hasard, de mettre quelqu'un après mon fils ou après son laquais, quelqu'un qui les suive l'un ou l'autre, et qui me découvre où ils vont : peut-être saurai-je par là quelle est la petite fille, supposé qu'il s'agisse d'elle, et il ne sera pas inutile de la connaître. Adieu, Marianne ; je vous reverrai dans deux ou trois jours.

Non, lui dis-je en laissant tomber quelques larmes, non, madame ; voilà qui est fini : il ne faut plus me voir, il faut m'abandonner à mon malheur : il me suit partout, et Dieu ne veut pas que j'aie jamais de repos.

Quoi ! que voulez-vous dire ? me répondit-elle ; qu'avez-vous, ma fille ? D'où vient que je vous abandonnerais ?

Ici mes pleurs coulèrent avec tant d'abondance, que je restai quelque temps sans pouvoir prononcer un mot.

Tu m'inquiètes, ma chère enfant ; pourquoi donc pleures-tu ? ajouta-t-elle en me présentant sa main comme elle avait déjà fait quelques momens auparavant. Mais je n'osais plus lui donner la mienne. Je me reculais honteuse, et avec des paroles entrecou-

pées de sanglots : Hélas! madame, arrêtez, lui dis-je ; vous ne savez pas à qui vous parlez, ni à qui vous témoignez tant de bontés. Je crois que c'est moi qui suis votre ennemie, que c'est moi qui vous cause le chagrin que vous avez.

Comment! Marianne, reprit-elle étonnée, vous êtes celle que Valville a rencontrée, et qu'on porta au logis? Oui, madame, c'est moi-même, lui dis-je, je ne suis pas assez ingrate pour vous le cacher ; ce serait une trahison affreuse, après tous les soins que vous avez pris de moi, et que vous voyez bien que je ne mérite pas, puisque c'est un malheur pour vous que je sois au monde ; et voilà pourquoi je vous dis de m'abandonner. Il n'est pas naturel que vous teniez lieu de mère à une fille orpheline que vous ne connaissez pas, pendant qu'elle vous afflige, et que c'est pour l'avoir vue que votre fils refuse de vous obéir. Je me trouve bien confuse de voir que vous m'ayez tant aimée, vous qui devez me vouloir tant de mal. Hélas! vous vous y êtes bien trompée, et je vous en demande pardon.

Mes pleurs continuaient ; ma bienfaitrice ne me répondait point, mais elle me regardait d'un air attendri, et presque la larme à l'œil elle-même.

Madame, lui dit son amie en s'essuyant les yeux, en vérité, cette enfant me touche ; ce qu'elle vient de vous dire est admirable : voilà une belle âme, un beau caractère !

Madame de Miran se taisait encore, et me regardait toujours.

Vous dirai-je à quoi je pense? reprit tout de suite madame Dorsin : vous êtes le meilleur cœur du monde, et le plus généreux ; mais je me mets à votre place, et après cet événement-ci, il se pourrait fort bien que vous eussiez quelque répugnance à la voir davantage ; il faudra peut-être que vous preniez sur vous pour lui continuer vos soins. Voulez-vous me la laisser? Je me charge d'elle en attendant que tout ceci se passe. Je ne prétends pas vous l'ôter, elle y perdrait trop ; et je vous la rendrai dès que le mariage de votre fils sera conclu, et que vous me la redemanderez.

A ce discours, je levai les yeux sur elle d'un air humble et reconnaissant, à quoi je joignis une très-humble et très-légère inclination de tête ; je dis légère, parce que je compris dans mon cœur que je devais la remercier avec discrétion, et qu'il fallait bien paraître sensible à ses bontés, mais non pas faire penser qu'elles me consolassent, comme en effet elles ne me consolaient pas. J'accompagnai le tout d'un soupir ; après quoi madame Dorsin, reprenant la parole, dit à ma bienfaitrice : Voyez, consultez-vous.

De grâce, un moment, répondit madame de Miran ; tout à l'heure je vais vous répondre : laissez-moi auparavant m'informer d'une chose.

Marianne, me dit-elle, n'avez-vous point eu de nouvelles de mon fils depuis que vous êtes ici?

Hélas! madame, répondis-je, ne m'interrogez point là-dessus ; je suis si malheureuse, que je n'aurai encore que des sujets de douleur à vous donner, et vous

n'en serez que plus en colère contre moi ; il est juste que vous m'ôtiez votre amitié, et que vous laissiez là une fille qui vous est si contraire ; mais il ne vous servira de rien de la haïr davantage, et je voudrais m'exempter de cela [1] : ce n'est pas que je refuse de vous dire la vérité ; je sais bien que je suis obligée de vous la dire, c'est la moindre chose que je vous doive ; mais ce qui me retient, c'est la peine qu'elle vous fera, c'est la rancune que vous en prendrez contre moi [2], et toute l'affliction que j'en aurai moi-même.

Non, ma fille, non, reprit madame de Miran ; parlez hardiment, et ne craignez rien de ma part : Valville sait-il où vous êtes ? est-il venu ici ?

Ce discours redoubla mes larmes ; je tirai ensuite de ma poche la lettre que j'avais reçue de Valville, et que je n'avais pas décachetée ; et la lui présentant d'une main tremblante :

Je ne sais, lui dis-je à travers mes sanglots, comment il a pu découvrir que j'étais ici, mais voilà ce qu'il vient de me donner lui-même.

Madame de Miran la prit en soupirant, l'ouvrit, la parcourut, et jeta les yeux sur son amie, qui fixa aussi les siens sur elle ; elles furent toutes deux assez

---

[1] *Et je voudrais m'exempter de cela. De cela* est un peu sec ; il faudrait au moins *de ce malheur-là.*

[2] *C'est la rancune que vous en prendrez contre moi.* Le mot *rancune* emporte toujours avec lui une idée défavorable. *Ressentiment* conviendrait mieux dans la bouche de Marianne, qui n'a garde de vouloir déplaire à madame de Miran.

long-temps à se regarder sans se rien dire; il me sembla même que je les vis pleurer un peu : et puis madame Dorsin en secouant la tête : Ah! madame, dit-elle, je vous demandais Marianne; mais je ne l'aurai pas, je vois bien que vous la garderez pour vous.

Oui, c'est ma fille plus que jamais, répondit ma bienfaitrice, avec un attendrissement qui ne lui permit de dire que ce peu de mots; et sur-le-champ elle me tendit une troisième fois la main, que je pris alors du mieux que je pus, et que je baisai mille fois à genoux, si attendrie moi-même, que j'en étais comme suffoquée. Il se passa en même temps un moment de silence qui fut si touchant, que je ne saurais encore y penser sans me sentir remuée jusqu'au fond de l'âme.

Ce fut madame Dorsin qui le rompit la première. Est-ce qu'il n'y a pas moyen que je l'embrasse? s'écria-t-elle. Je n'ai de ma vie été si émue que je le suis; je ne sais plus qui des deux j'aime le plus, ou de la mère, ou de la fille.

Ah çà! Marianne, me dit madame de Miran, quand tous nos mouvemens furent calmés, qu'il ne vous arrive donc plus, tant que je vivrai, de dire que vous êtes orpheline; entendez-vous? Venons à mon fils.

C'est sans doute madame Dutour, cette marchande chez qui vous demeuriez, qui lui aura dit où vous êtes.

Apparemment, répondis-je; je ne le lui ai pourtant pas dit à elle-même, et je n'avais garde, puisque

j'ignorais le nom du couvent quand j'y suis entrée; mais l'homme dont j'ai été obligée de me servir pour faire porter mes hardes ici, est de son quartier; ce sera lui qui le lui aura appris : et puis M. de Valville, qui me fit suivre par un laquais, lorsque je sortis de chez lui en fiacre, et qui a su que j'étais descendue chez madame Dutour, a sans doute interrogé cette bonne dame, qui n'aura pas manqué de lui apprendre tout ce qu'elle en savait; c'est ce que j'en puis juger; car pour moi, il n'y a point de ma faute : je n'ai contribué en rien à tout ce qui est arrivé; et une marque de cela, c'est que depuis ce temps-là je n'ai entendu parler de M. de Valville que d'aujourd'hui; il ne m'a donné sa lettre que cet après-midi, encore ne me l'a-t-il rendue que par finesse.

Je n'eus pas plus tôt lâché ce dernier mot que j'en sentis toute la conséquence : c'était engager madame de Miran à m'en demander l'explication; le déguisement de Valville était un article que j'aurais peut-être soustrait à sa connaissance, sans blesser la sincérité dont je me piquais avec elle; et j'étais indiscrète, à force de candeur.

Mais enfin le mot était dit, et madame de Miran n'avait plus besoin que je l'expliquasse, elle savait déjà ce qu'il signifiait. Par finesse! me répondit-elle; je suis donc au fait, et voici comment.

C'est qu'en sortant de carrosse dans la cour du couvent, j'ai vu par hasard un jeune homme en livrée qui descendait de ce parloir-ci, et j'ai trouvé qu'il ressemblait tant à mon fils, que j'en ai été

frappée ; j'ai même pensé vous le dire, madame. A la fin pourtant j'ai regardé cela comme une chose singulière à laquelle je n'ai plus fait d'attention : mais à présent, Marianne, que je sais que mon fils vous aime, je ne doute pas qu'au lieu d'un homme qui lui ressemblait, ce ne soit lui-même que j'aie vu tantôt ; n'est-il pas vrai ?

Hélas ! madame, lui dis-je après avoir hésité un instant, à peine arrivait-il, quand vous êtes venue : j'ai pris sa lettre sans le regarder, et je ne l'ai reconnu qu'à un regard qu'il m'a jeté en partant ; je me suis écriée de surprise : on vous a annoncée, et il s'est retiré.

Du caractère dont il est, dit alors madame de Miran en parlant à son amie, il faut que Marianne ait fait une prodigieuse impression sur son cœur ; voyez à quoi il a pu se résoudre, et quelle démarche : prendre une livrée !

Oui, reprit madame Dorsin : cette action-là conclut qu'il l'aime beaucoup[1] assurément, et voilà une physionomie qui le conclut encore mieux.

Mais ce mariage qui est presque arrêté, madame, dit ma bienfaitrice, cet engagement que j'ai pris de son propre aveu, comment s'en tirer ? Jamais Valville ne terminera ; je vous dirai plus, c'est que je

---

[1] *Cette action-là conclut qu'il l'aime beaucoup.* Le verbe *conclure* ne peut avoir pour sujet qu'un nom de personne, excepté dans certaines phrases de la scolastique : *cet argument conclut bien, cette raison ne conclut pas.* Il aurait fallu ici : *nous devons conclure de cette action.*

serais fâchée qu'il épousât cette fille, prévenu d'une aussi forte passion que celle-ci me le paraît. Oh! comment le guérir de cette passion?

L'en guérir, nous aurions de la peine, repartit madame Dorsin : mais je crois qu'il suffira de rendre cette passion raisonnable, et nous le pourrons avec le secours de mademoiselle ; c'est un bonheur que nous ayons affaire à elle : nous venons de voir un trait du caractère de son cœur [1] qui prouve de quoi sa tendresse et sa reconnaissance la rendront capable pour une mère comme vous ; or, pour déterminer votre fils à remplir vos engagemens et les siens, il ne s'agit, de la part de votre fille, que d'un procédé qui sera bien digne d'elle ; c'est qu'il est seulement question qu'elle lui parle elle-même ; il n'y a qu'elle qui puisse lui faire entendre raison. Il vous obéirait pourtant si vous l'exigiez, j'en suis persuadée ; il vous respecte trop pour se révolter contre vous ; mais, comme vous dites fort bien, vous ne voulez pas le forcer, et vous pensez juste ; vous n'en feriez qu'un homme malheureux qui le deviendrait par complaisance pour vous, qui ne se consolerait pas de l'être devenu, parce qu'il dirait toujours, je pouvais ne pas l'être ; au lieu que Marianne, par mille raisons sans réplique, qu'elle saura lui dire avec douceur, qu'elle

---

[1] *Nous venons de voir un trait du caractère de son cœur*. On ne dit point *le caractère*, mais les *sentimens* d'un cœur. Probablement Marivaux avait écrit : *un trait de caractère de son cœur*, expression qui manquerait d'élégance, mais qui serait plus exacte.

peut même paraître lui dire avec regret, en fera un homme bien convaincu qu'il l'aimerait en vain, qu'elle n'est pas en état de l'aimer, et par là lui calmera le cœur et le consolera de la nécessité où il s'est mis d'épouser la jeune personne qu'on lui destine; de sorte qu'alors ce sera lui qui se mariera, et non pas vous qui le marierez. Voilà ce qui m'en semble.

C'est fort bien dit, reprit madame de Miran, et votre idée est très-bonne : j'y ajouterai seulement une chose.

Ne serait-il pas à propos, pour achever de lui ôter toute espérance, que ma fille feignît de vouloir être religieuse, et ajoutât même qu'à cause de sa situation elle n'a point d'autre parti à prendre? Ce que je dis-là ne signifie rien au moins, Marianne, me dit-elle en s'interrompant. Ne croyez pas que ce soit pour vous insinuer de quitter le monde : j'en suis si éloignée, qu'il faudrait que je vous visse la vocation la plus marquée et la plus invincible pour y consentir, tant j'aurais peur que ce ne fût simplement que votre peu de fortune ou l'inquiétude de l'avenir, ou la crainte de m'être à charge qui vous y engageât; entendez-vous, ma fille? Ainsi ne vous y trompez pas; je n'envisage ici que mon fils, je ne prétends que vous indiquer le moyen de l'amener à mes fins, et de l'aider à surmonter un amour que vous ne méritez que trop qu'il ait pour vous, qu'il serait trop heureux d'avoir pris, et dont je serais charmée moi-même, sans les usages et les maximes du monde, qui, dans l'infortune où vous êtes, ne me permettent pas

d'y acquiescer [1]. Hélas! cependant que vous manque-t-il? Ce n'est ni la beauté, ni les grâces, ni la vertu, ni le bel esprit, ni l'excellent cœur; et voilà pourtant tout ce qu'il y a de plus rare, de plus précieux; voilà les vraies richesses d'une femme dans le mariage, et vous les avez à profusion : mais vous n'avez pas vingt mille livres de rentes; on ne ferait aucune alliance en vous épousant; on ne connaît point vos parens, qui nous feraient peut-être beaucoup d'honneur; et les hommes qui sont sots, qui pensent mal, et à qui pourtant je dois compte de mes actions là-dessus, ne pardonnent point aux disgrâces dont vous souffrez, et qu'ils appellent des défauts.

La raison vous choisirait, la folie des usages vous rejette.

Tout ce détail, je vous le fais par amitié, et afin que vous ne regardiez pas les secours que je vous demande contre l'amour de Valville, comme un sujet d'humiliation pour vous.

Eh! mon Dieu, madame, ma chère mère (puisque vous m'accordez la permission de vous appeler ainsi), que vous êtes bonne et généreuse! m'écriai-je en me jetant à ses genoux, d'avoir tant d'attention, tant de ménagement pour une pauvre fille qui n'est

---

[1] *Ne me permettent pas d'y acquiescer. Acquiescer* entraîne une idée de déférence et de soumission qui rend ce mot impropre dans la bouche d'une mère. On ne peut guère dire d'ailleurs *acquiescer à l'amour,* comme on dit *acquiescer aux volontés, aux opinions de quelqu'un.*

rien, et qu'une autre personne que vous ne pourrait plus souffrir! Eh! mon Dieu, où serais-je sans la charité que vous avez pour moi; songez-vous que sans ma mère j'aurais actuellement la confusion de demander ma vie à tout le monde? et malgré cela, vous avez peur de m'humilier : y a-t-il un cœur comme le vôtre?

Eh! ma fille, s'écria-t-elle à son tour, qui est-ce qui n'aurait pas le cœur bon avec toi, chère enfant? Tu m'enchantes. Oh! elle vous enchante, à la bonne heure, dit alors madame Dorsin : mais finissez toutes deux, car je n'y saurais tenir; vous m'attendrissez trop.

Revenons donc à ce que nous disions, reprit ma bienfaitrice. Puisque nous décidons qu'elle parlera à Valville, attendra-t-elle qu'il revienne la voir? ou, pour aller plus vite, ne vaut-il pas mieux qu'elle lui écrive de venir?

Sans difficulté, dit madame Dorsin; qu'elle écrive : mais je suis d'avis auparavant que nous sachions ce qu'il lui dit dans la lettre que vous tenez, et que vous avez lue tout bas; c'est ce qui règlera ce que nous devons faire. Oui, dis-je aussi d'un air simple et naïf, il faut voir ce qu'il pense, d'autant plus que j'ai oublié de vous dire que je lui écrivis le jour que je vins ici, une heure avant que d'y entrer. Eh! pourquoi, Marianne? me dit madame de Miran.

Hélas! par nécessité, madame, répondis-je; c'est que je lui envoyais un paquet où il y avait une robe que je n'ai mise qu'une fois, du linge et quelque ar-

gent ; et comme je ne voulais point garder ces vilains présens, que je ne savais point la demeure de cet homme riche qui me les avait donnés, de cet homme de considération dont je vous ai parlé, qui avait fait semblant de me mettre par pitié chez madame Dutour, et qui avait pourtant des intentions si malhonnêtes, j'écrivis à M. de Valville, qui savait où il demeurait, pour le prier d'avoir la bonté de lui faire tenir le paquet de ma part.

Eh! par quel hasard, dit madame de Miran, mon fils savait-il donc la demeure de cet homme-là ?

Eh ! madame, vous allez encore être étonnée, répondis-je ; il la sait, parce que c'est son oncle. Quoi ! reprit-elle, M. de Climal ! C'est lui-même, repris-je. C'était à lui que ce bon religieux dont je vous ai parlé m'avait menée, et ce fut chez vous que j'appris qu'il était l'oncle de M. de Valville, parce qu'il y vint une demi-heure après qu'on m'y eut portée le jour de ma chute ; et ce fut lui aussi que M. de Valville surprit l'après-midi à mes genoux, chez la marchande de linge, dans l'instant qu'il m'entretenait de son amour pour la première fois, et qu'il voulait, disait-il, me loger dès le lendemain bien loin de là, afin de me voir plus en secret, et de m'éloigner du voisinage de M. de Valville.

Juste ciel ! que m'apprenez-vous? s'écria-t-elle ; quelle faiblesse dans mon frère ! Madame, ajouta-t-elle à son amie, au nom de Dieu, ne dites mot de ce que vous venez d'entendre. Si jamais une aventure comme celle-là venait à être sue, jugez du

tort qu'elle ferait à M. de Climal, qui passe pour un homme plein de vertu, et qui, en effet, en a beaucoup, mais qui s'est oublié dans cette occasion-ci. Le pauvre homme, à quoi songeait-il? Allons, laissons cela, ce n'est pas de quoi il est question. Voyons la lettre de mon fils.

Elle la rouvrit. Mais, dit-elle tout de suite en s'arrêtant, il me vient un scrupule; faisons-nous bien de la lire devant Marianne? peut-être aime-t-elle Valville : il y a dans ce billet-ci beaucoup de tendresse; elle en sera touchée, et n'en aura que plus de peine à nous rendre le service que nous lui demandons. Dis-nous, ma chère enfant, n'y a-t-il point de risque? qu'en devons-nous croire? aimes-tu mon fils?

Il n'importe, madame, répondis-je; cela n'empêchera pas que je ne lui parle comme je le dois.

Il n'importe, dis-tu! tu l'aimes donc, ma fille? reprit-elle en souriant. Oui, madame, lui dis-je, c'est la vérité; j'ai pris tout d'abord de l'inclination pour lui, sans savoir que c'était de l'amour, je n'y songeais pas; j'avais seulement du plaisir à le voir, je le trouvais aimable; et vous savez que je n'avais point tort, car il l'est beaucoup : c'est un jeune homme si doux, si bien fait, qui vous ressemble tant! et je vous ai aimée aussi, dès que je vous ai vue : c'est la même chose. Madame Dorsin et elle se mirent à rire là-dessus. Je ne me lasse point de l'entendre, dit la première, et je ne pourrai plus me passer de la voir; elle est unique.

Oui, j'en conviens, repartit ma bienfaitrice; mais je vais pourtant la quereller d'avoir dit à mon fils

qu'elle l'aimait, à cause que c'est un discours indiscret.

Ah! mon Dieu, madame, jamais, m'écriai-je : il n'en sait rien, je n'en ai pas ouvert la bouche. Est-ce qu'une fille ose dire à un homme qu'elle l'aime? à une dame, encore passe, il n'y a point de mal : mais M. de Valville n'en a pas le moindre soupçon, à moins qu'il ne l'ait deviné : et quand il s'en douterait, cela ne lui servira de rien, madame; vous le verrez, je vous le promets, ne vous embarrassez point. Eh bien! oui, il est aimable, il faudrait être aveugle pour ne le pas voir; mais qu'est-ce que cela fait? c'est tout comme s'il ne l'était pas plus qu'un autre, je vous assure, je n'y prendrai pas garde; et je serais bien ingrate d'en agir autrement.

Ah! ma chère fille, me dit madame de Miran, il te sera bien difficile de résoudre ce cœur-là à renoncer à toi [1] : plus je te vois, plus je désespère que tu le puisses : essayons pourtant, et voyons ce qu'il t'écrit.

La lettre était courte, et la voici, autant que je puis m'en ressouvenir :

« Il y a trois semaines que je vous cherche, made-
« moiselle, et que je me meurs de douleur. Je n'ai
« pas dessein de vous parler de mon amour; il ne
« mérite plus que vous l'écoutiez. Je ne veux que

---

[1] *Il te sera bien difficile de résoudre ce cœur-là à renoncer à toi.* Il semble que l'idée de madame de Miran devrait être plutôt celle-ci : *Avec ce cœur-là, il te sera bien difficile de résoudre mon fils à renoncer à toi*, puisqu'elle ajoute immédiatement après : *Plus je te vois, plus je désespère que tu le puisses.*

« me jeter à vos pieds, que vous montrer l'affliction « où je suis de vous avoir offensée ; je ne veux que vous « demander pardon, non pas dans l'espérance de l'ob« tenir, mais afin que vous vous vengiez, en me le « refusant. Vous ne savez pas combien vous pouvez « me punir ; il faut que vous le sachiez ; je ne de« mande que la consolation de vous l'apprendre. »

C'était là à peu près ce que contenait la lettre ; elle me pénétra, et j'avoue que mon cœur en secret n'en perdit pas un mot ; je crois même que madame de Miran s'en aperçut ; car elle me dit, en me regardant : Ma fille, ce billet vous touche, n'est-ce pas ? Je ne dirai point que non, ma mère, je ne sais point mentir, répondis-je : ne craignez rien pourtant, je n'en ferai pas mon devoir avec moins de courage ; au contraire.

Mais, repartit-elle, de quelle offense parle-t-il donc ? De la mauvaise opinion qu'il témoigna avoir de moi, quand il trouva M. de Climal à mes genoux, repartis-je, et depuis qu'il a reçu ma lettre, où je le priais de remettre le paquet de hardes à son oncle, il a bien vu qu'il s'était trompé sur mon compte, et que j'étais innocente ; et voilà pourquoi il a mis qu'il m'a offensée.

Sur ce pied-là, dit madame Dorsin, ce qu'il lui écrit marque bien autant de probité que d'amour. J'aime à le voir rendre justice à la vertu de Marianne ; c'est le procédé d'un honnête homme ; et plus il estime votre fille, moins elle aura de peine à l'amener à ce que la raison et la conjoncture présente exigent qu'il fasse ; comptez là-dessus.

Vous me persuadez, répondit ma bienfaitrice : mais il est temps de nous retirer ; finissons. Nous convenons donc que Marianne écrira à Valville. Il ne s'agit que d'un mot, lui dis-je ; et je puis tout à l'heure l'écrire devant vous, madame : voici de l'encre et du papier dans ce parloir.

Eh bien ! soit, ma fille ; écris, tu as raison, une ligne suffira ; et sur-le-champ je fis ce billet-ci :

« Je n'ai pu vous parler tantôt, monsieur ; et j'au-
« rais pourtant quelque chose à vous dire. »

Mais, ma mère, quand le prierai-je de venir ? dis-je alors à madame de Miran en m'interrompant.

Demain à onze heures du matin, me répondit-elle.

« Et je vous serais obligée, ajoutai-je en conti-
« nuant d'écrire, de venir ici demain à onze heures
« du matin ; je vous attendrai. Je suis..... » Et toujours *Marianne* au bas.

Je mis dessus le billet[1] l'adresse telle que ma bienfaitrice me la dicta ; elle se chargea de le cacheter, de le faire porter par quelque domestique du couvent, à qui elle parlerait en s'en retournant, et je le lui donnai.

Je t'avertis que je me trouverai aussi au rendez-vous, ma fille, me dit-elle lorsqu'elle me quitta ; j'y arriverai seulement quelques instans après lui, pour

---

[1] *Je mis dessus le billet. Dessus* est un adverbe. On ne l'emploie comme préposition que dans ses composés : *de dessus par-dessus* ; ou quand il est joint avec *dessous* : *J'ai cherché inutilement dessous et dessus le lit*. Acad.

te laisser le temps de lui dire que je t'ai rencontrée dans ce couvent, que c'est moi qui t'y ai mise en pension, et que dans nos entretiens le hasard t'a appris que j'étais sa mère; que je t'ai dit qu'il me chagrinait; que depuis qu'il avait vu une jeune personne [1] qu'on avait portée chez moi, et dont tu ajouteras que je t'ai conté l'histoire, il refusait de terminer un mariage qui était arrêté : je me montrerai là-dessus comme si j'arrivais pour te voir; et puis ce sera à toi, ma fille, à achever le reste. Adieu, Marianne, jusqu'à demain. Adieu, ma chère enfant, me dit aussi madame Dorsin; je suis votre bonne amie au moins, ne l'oubliez pas; jusqu'au revoir, et ce sera bientôt : je veux qu'au premier jour elle vienne dîner avec vous chez moi, madame; si vous ne me l'amenez pas, je viendrai la chercher, je vous en avertis.

Je serai de la partie la première fois, dit madame de Miran, après quoi je vous la laisserai tant qu'il vous plaira.

Je ne répondis à tout cela que par un sourire et par une profonde révérence; elles s'en allèrent, et je restai dans une situation d'esprit assez paisible.

Qui m'aurait vue, m'aurait crue triste; et dans le

---

[1] *Que depuis qu'il avait vu une jeune personne, etc.* Ce dernier *que* ne se rapporte pas comme les autres à ce que doit dire Marianne, mais à ce que madame de Miran lui a dit. De l'emploi de la même conjonction dans la même phrase prise dans deux sens et objet de deux régimes différens, il résulte toujours quelque obscurité.

fond je ne l'étais pas, je n'avais que l'air de l'être, et à me définir, je n'étais qu'attendrie.

Je soupirais pourtant comme une personne qui aurait eu du chagrin; peut-être même croyais-je en avoir, à cause de la disposition des choses : car enfin, j'aimais un homme auquel il ne fallait plus penser; et c'était là un sujet de douleur : mais, d'un autre côté, j'en étais tendrement aimée, de cet homme; et c'est une grande douceur : avec cela on est du moins tranquille sur ce qu'on vaut; on a les honneurs essentiels d'une aventure, et on prend patience sur le reste.

D'ailleurs, je venais de m'engager à quelque chose de si généreux; je venais de montrer tant de raison, tant de franchise, tant de reconnaissance, de donner une si grande idée de mon cœur, que ces deux dames en avaient pleuré d'admiration pour moi. Oh! voyez avec quelle complaisance je devais regarder ma belle âme, et combien de petites vanités intérieures devaient m'amuser et me distraire du souci que j'aurais pu prendre.

Mais venons aux suites de cet événement, et passons au lendemain.

Sans doute que ma lettre fut exactement rendue à Valville. C'était à onze heures du matin que je l'attendais au couvent, et il ne manqua pas d'y arriver à l'heure précise.

La première fois qu'il m'y avait vue, à ce qu'il m'a dit depuis, il avait cru nécessaire de se travestir, par deux raisons. L'une était, qu'après l'insulte qu'il

m'avait faite, je refuserais de lui parler, s'il me demandait sous son nom : l'autre, que l'abbesse voudrait peut-être savoir ce qui l'amenait, et qui il était, avant que de me permettre de le voir ; au lieu que toutes ces difficultés n'y seraient plus, dès qu'il paraîtrait sous la figure d'un domestique, qui venait même de la part de madame de Miran : car c'était une précaution qu'il avait prise.

Mais cette fois-ci il comprit bien par la teneur de mon billet, qui était simple, que je le dispensais de tout déguisement, et qu'il n'en était pas besoin.

Il m'a avoué depuis que le peu de façon que j'y faisais l'avait inquiété : et effectivement, ce n'était pas trop bon signe ; une pareille visite n'avait plus l'air d'intrigue : elle était trop innocente pour promettre quelque chose de bien favorable.

Quoi qu'il en soit, onze heures venaient de sonner, quand l'abbesse elle-même vint m'annoncer Valville.

Allez, Marianne, me dit-elle : c'est le fils de madame de Miran qui vous demande ; elle me dit hier, après qu'elle vous eut quittée, qu'il viendrait vous voir : il vous attend.

Le cœur me battit, dès que j'appris qu'il était là. Je vous suis bien obligée, madame, répondis-je ; j'y vais ; et je partis. Mais je marchai lentement, pour me donner le temps de me rassurer.

J'allais soutenir une terrible scène ; je craignais de manquer de courage ; je me craignais moi-même ; j'avais peur que mon cœur ne servît lâchement ma bienfaitrice.

J'oubliais encore de vous parler d'un article qui me faisait honneur.

C'est que j'étais restée dans mon négligé, je dis dans le négligé où je m'étais laissée [1] en me levant; point d'autre linge que celui avec lequel je m'étais couchée : linge assez blanc, mais toujours flétri, qui ne vous pare point quand vous êtes aimable, et qui vous dépare un peu quand vous ne l'êtes pas.

Joignez-y une robe à l'avenant, et qui me servait le matin dans ma chambre. Je n'avais, en un mot, que les grâces que je n'avais pu m'ôter, c'est-à-dire celles de mon âge et de ma figure, avec lesquelles je pourrai encore me soutenir, me disais-je bien secrètement en moi-même, et si secrètement, que je n'y faisais point d'attention, quoique cela m'aidât à renoncer aux agrémens que je ne me donnais pas, et dont je faisais un sacrifice à madame de Miran.

Ce n'est pas qu'elle eût songé à me dire, ne vous ajustez point; mais je suis sûre que dès qu'elle m'aurait vue ajustée, elle aurait tout d'un coup songé que je ne devais pas l'être.

Enfin, je parus; me voilà dans le parloir où je trouvai Valville.

Qu'il était bien mis, lui! qu'il avait bonne mine! Hélas! qu'il avait l'air tendre et respectueux! Que je

---

[1] *Je m'étais laissée.* Cette manière de parler n'est pas en usage, et sent l'affectation. On n'emploie le verbe *laisser* dans le sens réfléchi que quand il est suivi d'un infinitif, comme dans cette phrase : *Il s'est laissé tomber.*

lui sentis d'envie de me plaire, et qu'il était flatteur pour une fille comme Marianne, de voir qu'un homme comme lui mît sa fortune à trouver grâce devant elle! Car ce que je dis là était écrit dans ses yeux; Valville ne semblait respirer que ce sentiment-là.

Il tenait une lettre à la main; c'était la mienne, celle où je lui avais mandé de venir.

Je ne sais, dit-il en me montrant cette lettre qu'il baisa, si je dois me réjouir ou m'affliger de l'ordre que j'ai reçu de votre part dans ce billet : mais je n'y obéis pas sans inquiétude.

Et il fallait voir avec quelle timidité, avec quel air de défiance sur son sort, il me tenait ce discours.

Monsieur, lui répondis-je, extrêmement émue de tout ce que son abord avait de tendre et de charmant, asseyez-vous.

Il fallut ensuite que je reprisse haleine; il s'assit.

Oui, monsieur, continuai-je d'une voix encore un peu tremblante, j'ai à vous parler. Eh bien! mademoiselle, repartit-il tout tremblant à son tour, de quoi s'agit-il? que m'annoncez-vous par ce début? Votre abbesse sait apparemment la visite que je vous rends?

Oui, monsieur, lui dis-je; c'est elle-même qui, en vous nommant, est venue m'avertir que vous me demandiez.

En me nommant! s'écria-t-il : et comment cela se peut-il? Je ne la connais point, je ne l'ai jamais vue; vous lui avez donc dit qui j'étais? Vous êtes donc convenues ensemble que vous m'enverriez chercher?

Non, monsieur, je ne lui ai rien confié; tout ce

qu'elle savait, c'est que vous deviez venir, et c'est une autre que moi qui l'en a instruite ; mais, de grâce, écoutez-moi.

Vous voulez me persuader que vous m'aimez, et je crois que vous dites vrai ; mais quel dessein pouvez-vous avoir en m'aimant ?

Celui de n'être jamais qu'à vous, me répondit-il froidement, mais d'un ton ferme et déterminé, celui de m'unir à vous par tous les liens de l'honneur et de la religion : s'il y en avait de plus forts, je les prendrais, ils me feraient encore plus de plaisir ; et en vérité, ce n'était pas la peine de me demander mon dessein ; je ne pense pas qu'il puisse en venir d'autre dans l'esprit d'un homme qui vous aime, mademoiselle : mes intentions ne sauraient être douteuses ; il ne reste plus qu'à savoir si elles vous seront agréables, et si je pourrai obtenir de vous ce qui fera le bonheur de ma vie.

Quel discours, madame ! Je sentis que les larmes m'en venaient aux yeux ; je crois même que je soupirai, il n'y eut pas moyen de m'en empêcher ; mais je soupirai le plus bas qu'il me fut possible, et sans oser lever les yeux sur lui.

Monsieur, lui dis-je, ne vous ai-je pas dit les malheurs que j'ai essuyés dès mon enfance ? je ne sais point de qui je suis née ; j'ai perdu mes parens sans les connaître ; je n'ai ni bien ni famille, et nous ne sommes pas faits l'un pour l'autre : d'ailleurs, il y a encore des obstacles insurmontables.

Je vous entends, me dit-il de l'air d'un homme consterné ; c'est que votre cœur se refuse au mien.

Non, ce n'est pas cela, lui dis-je sans pouvoir poursuivre. Ce n'est point cela, mademoiselle, me répondit-il, et vous me parlez d'obstacle !

Nous en étions là de notre conversation, quand madame de Miran entra : jugez de la surprise de Valville.

Quoi ! s'écria-t-il en se levant : ah ! mademoiselle, tout est concerté. Oui, mon fils, lui dit-elle d'un ton plein de douceur et de tendresse, nous voulions vous le cacher : mais je vous l'avoue de bonne foi ; je savais que vous deviez être ici, et nous étions convenues que je m'y rendrais. Ma chère fille, ajouta-t-elle en s'adressant à moi, Valville est-il au fait ? l'as-tu instruit ?

Non, ma mère, lui dis-je fortifiée par sa présence, et ranimée par la façon affectueuse dont elle me parlait devant lui, non, je n'ai pas eu le temps ; monsieur ne venait que d'entrer, et notre entretien ne faisait que commencer[1], quand vous êtes arrivée : mais je vais lui conter tout devant vous, ma mère.

Et sur-le-champ : Vous voyez, monsieur, dis-je à Valville, qui ne savait ce que nous voulions dire avec ces noms que nous nous donnions, vous voyez comment madame de Miran me traite : ce qui vous marque bien les bontés qu'elle a pour moi, et même les obligations que je lui ai. Je lui en ai tant que cela n'est pas croyable ; et vous seriez le premier à dire que je serais indigne de vivre, si je ne vous conjurais pas

[1] *Notre entretien ne faisait que commencer.* Il faut : *ne faisait que de commencer. Ne faire que*, suivi immédiatement de l'infinitif, signifie *faire toujours*. Acad.

de ne plus songer à moi. Valville à ces mots baissa la tête, et soupira.

Attendez, monsieur, attendez, repris-je; c'est vous-même que je prends pour juge dans cette occasion-ci.

Il n'y a qu'à considérer qui je suis; je vous ai déjà dit que j'ai perdu mon père et ma mère. Ils ont été assassinés dans un voyage dont j'étais avec eux dès l'âge de deux ans; et depuis ce temps, voici, monsieur, ce que je suis devenue. C'est la sœur d'un curé de campagne qui m'a élevée par compassion. Elle est venue à Paris avec moi pour une succession qu'elle n'a pas recueillie; elle y est morte, et m'y a laissée seule sans secours dans une auberge. Son confesseur, qui est un bon religieux, m'en a tirée pour me présenter à M. de Climal, votre oncle; M. de Climal m'a mise chez une lingère, et m'y a abandonnée au bout de trois jours; je vous ai dit pourquoi, en vous priant de lui remettre ses présens. La lingère me dit qu'il fallait prendre mon parti; je sortis pour informer ce religieux de mon état, et c'est en revenant de chez lui que j'entrai dans l'église de ce couvent-ci pour cacher mes pleurs qui me suffoquaient; ma mère, qui est présente, y arriva après moi; et c'est une grâce que Dieu m'a faite. Elle me vit pleurer dans un confessionnal; je lui fis pitié, et je suis pensionnaire ici depuis le même jour : c'est elle qui paie ma pension, qui m'a habillée, qui m'a fournie de tout abondamment, magnifiquement, avec des manières, des tendresses, des caresses qui font que je ne saurais y penser sans fon-

dre en larmes : elle vient me voir, elle me parle, elle me chérit, et en agit avec moi comme si j'étais votre sœur : elle m'a même défendu de songer que je suis orpheline, et elle a bien raison ; je ne dois plus me ressouvenir que je le suis ; cela n'est plus vrai. Il n'y a peut-être point de fille, avec la meilleure mère du monde, qui soit si heureuse que moi. Ma bienfaitrice et son fils, à cet endroit de mon discours, me parurent émus jusqu'aux larmes.

Voilà ma situation, continuai-je, voilà où j'en suis avec madame de Miran. Vous qui, à ce qu'on dit, êtes un jeune homme plein de raison et de probité, comme il me l'a semblé aussi, parlez-moi en conscience, monsieur : vous m'aimez ; que me conseillez-vous de faire de votre amour, après ce que je viens de vous dire ? Il faut regarder que les malheureux à qui on fait la charité ne sont pas si pauvres que moi ; ils ont du moins des frères, des sœurs, ou quelques autres parens ; ils ont un pays, ils ont un nom avec des gens qui les connaissent : et moi je n'ai rien de tout cela ; n'est-ce pas là être plus misérable et plus pauvre qu'eux ?

Va, ma fille, me dit madame de Miran, achève, et ne t'arrête point là-dessus. Non, ma mère, repris-je, laissez-moi dire tout : je ne dis rien que de vrai, monsieur, et cependant vous me demandez mon cœur pour m'épouser. Ne serait-ce pas là un beau présent que je vous ferais ? Ne serait-ce pas une cruauté à moi que de vous le donner ? Eh ! mon Dieu, quel cœur vous donnerais-je, sinon celui d'une étourdie, d'une évaporée, d'une fille sans jugement, sans considération pour

vous? Il est vrai que je vous plais; mais vous ne vous attachez pas à moi seulement à cause que je suis jolie, ce ne serait pas la peine; et apparemment que vous me croyez d'un bon caractère : et en ce cas, comment pouvez-vous espérer que je consente à un amour qui vous attirerait le blâme de tout le monde, qui vous brouillerait avec toute une famille, avec tous vos amis, avec tous les gens qui vous estiment, et avec moi aussi; car quel repentir n'auriez-vous pas, quand vous ne m'aimeriez plus, et que vous vous trouveriez le mari d'une femme qui serait méprisée, que personne ne voudrait voir, et qui ne vous aurait apporté que du malheur et que de la honte? Encore n'est-ce rien que tout ce que je dis là, ajoutai-je avec un attendrissement qui me faisait pleurer. A présent que je suis si obligée à madame de Miran, quelle méchante créature ne serais-je pas, si je vous épousais? Pourriez-vous sentir autre chose pour moi que de l'horreur, si j'en étais capable? Y aurait-il rien de si abominable que moi sur la terre, surtout dans l'occurrence où je sais que vous êtes? Car je suis informée de tout : ma mère me vint voir hier à son ordinaire; elle était triste, je lui demandai ce qu'elle avait, elle me dit que son fils la chagrinait; je l'écoutais sans m'attendre que je serais mêlée là-dedans : elle me dit aussi qu'elle avait toujours été fort contente de ce fils, mais qu'elle ne le reconnaissait plus depuis qu'il avait vu une certaine jeune fille : là-dessus elle me conta notre histoire, et cette jeune fille qui vous dérange, qui fait que vous manquez à votre parole, qui afflige

aujourd'hui ma mère, qui lui a ôté le bon cœur et la tendresse de son fils, il se trouve que c'est moi, monsieur, que c'est cette pensionnaire qu'elle fait vivre et qu'elle accable de bienfaits. Après cela, monsieur, voyez avec l'honneur, avec la probité, avec le cœur estimable, tendre et généreux que vous avez coutume d'avoir, voyez si vous souhaitez encore que je vous aime, et si vous-même vous auriez le courage d'aimer un monstre comme j'en serais un, si j'écoutais votre amour. Non, monsieur, vous êtes touché de ce que je vous apprends, vous pleurez; mais ce n'est plus que de tendresse pour ma mère, et que de pitié pour moi. Non, ma mère, vous ne serez plus ni triste ni inquiète; M. de Valville ne voudra pas que je sois davantage le sujet de votre chagrin : c'est une douleur qu'il ne me fera pas à moi-même. Je suis bien sûre qu'il ne troublera plus le plaisir que vous avez à me secourir; il y sera sensible au contraire, il voudra y avoir part, il m'aimera encore, mais comme vous m'aimez; il épousera la demoiselle en question, il l'épousera à cause de lui-même qui le doit, à cause de vous qui lui avez procuré ce parti pour son bien, et à cause de moi qui l'en conjure comme de la seule marque qu'il peut me donner que je lui ai été véritablement chère[1] : c'est une consolation qu'il ne refusera pas à une fille qui ne

---

[1] *A cause de moi qui l'en conjure comme de la seule marque qu'il peut me donner que je lui ai été véritablement chère.* On ne conjure pas quelqu'un *d'une chose*, mais *de faire une chose*. Ainsi Mari-

saurait être à lui, mais qui ne sera jamais à personne; et qui de son côté ne refuse pas de lui dire que si elle avait été riche et son égale, elle avait si bonne opinion de lui qu'elle l'aurait préféré à tous les hommes du monde; c'est une consolation que je veux bien lui donner à mon tour, et je n'y ai point de regret pourvu qu'il vous contente.

Je m'arrêtai alors, et me mis à essuyer les pleurs que je versais. Valville, toujours la tête baissée, et plongé dans une profonde rêverie, fut quelque temps sans répondre. Madame de Miran le regardait et attendait, la larme à l'œil, qu'il parlât; enfin il rompit le silence, et s'adressant à ma bienfaitrice :

Ma mère, lui dit-il, vous voyez ce que c'est que Marianne; mettez-vous à ma place, jugez de mon cœur par le vôtre. Ai-je eu tort de l'aimer? me sera-t-il possible de ne l'aimer plus? ce qu'elle vient de me dire est-il propre à me détacher d'elle? Que de vertus, ma mère! et il faut que je la quitte! vous le voulez; elle m'en prie; et je la quitterai; j'en épouserai une autre; je serai malheureux, j'y consens; mais je ne le serai pas long-temps.

Ses pleurs coulèrent après ce peu de mots; il ne les retint plus : elles attendrirent madame de Miran, qui pleura comme lui et qui ne sut que dire : nous nous taisions tous trois, on n'entendait que des soupirs.

---

vaux a bien pu dire : *A cause de moi qui l'en conjure*, parce que la particule *en* rappelle le verbe *épouser* qui est plus haut; mais il ne pouvait ajouter : *comme de la seule marque, etc.*

Eh! Seigneur, m'écriai-je avec amour, avec douleur, avec mille mouvemens confus que je ne saurais expliquer, eh! mon Dieu, madame, pourquoi m'avez-vous rencontrée? je suis au désespoir d'être au monde, et je prie le ciel de m'en retirer. Hélas! me dit tristement Valville, de quoi vous plaignez-vous? ne vous ai-je pas dit que je vous quitte?

Oui, vous me quittez, lui répondis-je; mais, en me le disant, vous désolez ma mère, vous la faites mourir, vous la menacez d'être malheureux, et vous voulez qu'elle se console; vous demandez de quoi nous avons à nous plaindre! Eh! qu'exigez-vous de plus que ce que je vous ai dit? Quand on est généreux, qu'on est raisonnable, n'y a-t-il pas des choses auxquelles il faut se rendre? Eh bien! vous ne m'épouserez pas; mais c'est Dieu qui ne l'a pas permis : mais je n'épouserai personne, et vous me serez toujours cher, monsieur. Vous ne me perdez point, je ne vous perds point non plus : je serai religieuse; mais ce sera à Paris, et nous nous verrons quelquefois : nous aurons tous deux la même mère; vous serez mon frère, mon bienfaiteur, le seul ami que j'aurai sur la terre, le seul homme que j'y aurai estimé, et que je n'oublierai jamais.

Ah! ma mère, s'écria encore Valville en tombant subitement aux genoux de madame de Miran, je vous demande pardon des pleurs que je vous vois répandre et dont je suis cause. Faites de moi ce qu'il vous plaira, vous êtes la maîtresse : mais vous m'avez perdu; vous avez mis le comble à mon admiration pour elle en

m'attirant ici : je ne sais plus où je suis; ayez pitié de l'état où je me trouve ; tout ceci me déchire le cœur; emmenez-moi, sortons. J'aime mieux mourir que de vous affliger : mais vous qui avez tant de tendresse pour moi, que voulez-vous que je devienne ?

Hélas! mon fils, que veux-tu que je te réponde ? lui dit cette dame. Il faudra voir; je te plains, je t'excuse, vous me touchez tous deux, et je t'avoue que j'aime autant Marianne que tu l'aimes toi-même. Lève-toi, mon fils ; ceci n'a pas réussi comme je le croyais, ce n'est pas sa faute ; je lui pardonne l'amour que tu as pour elle : et si tout le monde pensait comme moi, je ne serais guère embarrassée, mon fils.

A ces derniers mots, dont Valville comprit tout le sens favorable, il se rejeta à ses genoux, lui prit une main qu'il baisa mille fois sans parler. Eh bien ! madame, lui dis-je, m'aimerez-vous encore? y a-t-il d'autre remède que de m'abandonner ?

Le ciel m'en préserve, ma chère enfant, me répondit-elle ; que viens-tu me dire ? Va, encore une fois sois tranquille : je suis contente de toi. Mon fils, ajouta-t-elle d'un air de bonté qui me ravit encore, je ne te presse plus de terminer le mariage en question ; cela va me brouiller avec d'honnêtes gens, mais je t'aime encore mieux qu'eux.

Vous me rendez la vie, repartit Valville ; je suis le plus heureux de tous les fils : mais, ma mère, que ferez-vous de Marianne ? ne me permettrez-vous pas de la voir quelquefois ? Mon fils, lui répondit-elle, tu me demandes plus que je ne sais : laisse-moi

y rêver, nous verrons. Consentez du moins que je l'aime, ajouta-t-il.

Eh! juste ciel! à quoi servirait-il que je te le défendisse? Aime-la, mon enfant, aime-la [1]; il en arrivera ce qui pourra, reprit-elle.

J'avais pourtant dit que j'allais être religieuse, et je pensai le répéter par excès de zèle; mais comme madame de Miran l'oubliait, je m'avisai tout d'un coup de réfléchir que je ne devais pas l'en faire ressouvenir.

Je venais de m'épuiser en générosité, il n'y avait rien que je n'eusse dit pour détourner Valville de m'aimer; mais s'il plaisait à madame de Miran de vouloir bien qu'il m'aimât, si son propre cœur s'attendrissait jusque-là pour son fils ou pour moi, je n'avais qu'à me taire; ce n'était pas à moi à lui dire : Madame, prenez garde à ce que vous faites. Cet excès de désintéressement de ma part n'aurait été ni naturel ni raisonnable.

Ainsi je ne dis mot. Elle se leva : Quelle dangereuse petite fille tu es, Marianne! me dit-elle en se

---

[1] *Aime-la, mon enfant, aime-la.* Madame de Miran se montre bien prompte à sacrifier tous les préjugés du rang et tous les intérêts de la fortune. Cette objection aurait plus de force si Marianne ne venait de déployer une rare noblesse de sentimens, et de faire le plus pénible effort qu'on puisse attendre d'un cœur aussi vivement touché que le sien. Marivaux d'ailleurs a pris soin de nous représenter à l'avance la mère de Valville comme une femme généreuse et facile à émouvoir, caractère qu'il lui a conservé jusqu'à la fin du roman.

levant : adieu; partons, mon fils; et le fils ne cessait de lui baiser la main qu'il tenait, ce qui n'était pas si mal entendu.

Oui, oui, ajouta-t-elle, je comprends bien ce que cela veut dire : mais je ne déciderai rien; je ne sais à quoi me résoudre; quelle situation! Adieu, il est tard; va dîner, ma fille; je te reverrai bientôt. Je la saluai alors sans rien répondre; et comme je paraissais pleurer, et que je m'essuyais les yeux de mon mouchoir : Pourquoi pleures-tu? me dit-elle : je n'ai rien à te reprocher; je ne saurais te savoir mauvais gré d'être aimable; va-t'en, tranquillise-toi : donne-moi la main, Valville.

Et sur-le-champ elle descendit l'escalier, aidée de son fils, qui, par discrétion, ne me parla que des yeux, et ne prit congé de moi que par une révérence, que je lui rendis d'un air mal assuré, et comme une personne qui a peur de s'émanciper trop et d'abuser de l'indulgence de la mère en le saluant.

Me voilà seule, et bien plus agitée que je ne l'avais été la veille, lorsque madame de Miran me quitta.

Aussi y avait-il ici matière à bien d'autres mouvemens. Aime-la, mon enfant; il en arrivera ce qui pourra, avait dit ma bienfaitrice à son fils, et puis nous verrons; je ne sais que résoudre, avait-elle ajouté; et dans le fond, c'était m'avoir dit à moi-même, espérez; aussi espérais-je, mais en tremblant, mais en me traitant de folle d'oser espérer si mal à propos; et en pareil cas, on souffre beaucoup; il

vaudrait mieux ne voir aucune lueur de succès [1] que d'en avoir une si faible, qui ne vient flatter l'âme que pour la troubler.

Est-ce que j'épouserais Valville ? me disais-je ; je ne le croyais pas possible, et je sentais pourtant que ce serait un malheur pour moi si je ne l'épousais pas. C'est là tout ce que mon cœur avait gagné aux discours incertains de madame de Miran : n'était-ce pas là le sujet d'un tourment de plus ?

Je n'en dormis point la nuit suivante ; j'en dormis mal deux ou trois nuits de suite : car je passai trois jours sans entendre parler de rien, et ce ne fut pas sans un peu de murmure contre ma bienfaitrice.

Que ne se détermine-t-elle donc ? disais-je quelquefois ; à quoi bon tant de longueurs ? Et là-dessus je crois que je boudais contre elle.

Enfin le quatrième jour arriva, et elle ne paraissait point ; mais, au lieu d'elle, Valville à trois heures après midi me demanda.

On vint me le dire, et c'était me donner la liberté d'aller lui parler ; cependant je n'en usai pas. Je l'aimais, et mille fois plus que je ne l'avais encore aimé ; j'avais une extrême envie de le voir, une extrême curiosité de savoir s'il n'avait rien de nouveau à m'apprendre sur notre amour, et malgré cela je me retins ; je refusai de l'aller trouver, afin que si madame de Miran le savait, elle m'en estimât davantage : ainsi

[1] *Il vaudrait mieux ne voir aucune lueur de succès.* On dit *une lueur d'espérance ;* peut-on dire de même *une lueur de succès ?*

mon refus n'était qu'une ruse. Je fis donc prier Valville de trouver bon que je ne le visse point, à moins qu'il ne vînt de la part de sa mère; ce que je ne présumais point, puisqu'elle ne m'avait point avertie, comme en effet elle ignorait sa visite.

Valville n'osa me tromper, et fut assez sage pour se retirer. Ce trait de prudence rusée me coûta extrêmement; je commençais à me le reprocher, quand il me fit dire qu'il me reverrait le lendemain avec madame de Miran; et voici à propos de quoi il pouvait m'en assurer : c'est que le lendemain il devait y avoir une cérémonie dans notre couvent; une jeune religieuse y faisait sa profession, et ses parens en avaient invité toute la famille de Valville [1], la mère, le fils, l'oncle et toute la parenté; ce que j'appris après, et ce que je présumai au moment où je les vis dans l'église.

Vous savez qu'en de pareilles fêtes les religieuses paraissent à découvert, et qu'on tire le rideau de leur grille; observez aussi que je me mettais ordinairement fort près de cette grille. Madame de Miran était arrivée si tard, avec toute sa compagnie, qu'elle n'eut que le temps d'entrer tout de suite dans l'église. Je vous ai dit que j'ignorais qu'elle fût invitée, et ce fut pour moi une agréable surprise, lorsque je la vis qui traversait pour venir se placer près de notre grille;

---

[1] *Et ses parens en avaient invité toute la famille de Valville.* C'est une faute de français. On n'invite point d'une cérémonie, mais à une cérémonie.

un cavalier d'assez bonne mine, quoiqu'un peu âgé, lui donnait la main.

Une file d'autres personnes la suivait, à ce qu'il me parut; je ne la quittai point des yeux, elle ne me voyait point encore.

Enfin elle arrive, et la voilà assise avec le cavalier à côté d'elle. Ce fut alors qu'à travers ceux qui la suivaient, je démêlai M. de Climal et Valville.

Quoi! M. de Climal! dis-je en moi-même, avec un étonnement où peut-être entrait-il un peu d'émotion : ce qui est de certain, c'est que j'aurais mieux aimé qu'il n'eût point été là; je ne savais s'il devait m'être indifférent qu'il y fût, ou si je devais en être fâchée : mais, à tout prendre, ce n'était pas une agréable vision pour moi [1]; j'avais droit de le regarder comme un méchant homme, que ma seule présence déconcerterait.

Encore ne serait-ce rien pour lui que l'embarras de me voir, en comparaison des circonstances qui allaient s'y joindre, et des motifs d'inquiétude et de confusion qui allaient l'accabler. Je n'attendais que l'instant de faire ma révérence à madame de Miran, sa sœur; et madame de Miran ne manquerait pas d'y répondre avec cet accueil aisé, tendre et familier,

---

[1] *Ce n'était pas une agréable vision pour moi.* Le mot *vision* ne saurait être synonyme d'*apparition*. Quand il ne signifie pas *idée folle, extravagance*, il ne s'emploie que comme terme de physique ou de théologie. Ex. : *Les philosophes disputent de quelle manière et en quelle partie de l'œil se fait la vision. Vision béatifique. Les visions des prophètes.* Acad.

qui lui était ordinaire. Oh! que penserait-il de cette familiarité ? quelles suites fâcheuses n'en pouvait-il pas prévoir? Madame, concevez combien il me trouverait redoutable pour sa gloire, et combien un méchant qui vous craint est lui-même à craindre.

Et tout ce que je vous dis là m'agitait confusément.

Son neveu fut le premier qui m'aperçut, et qui me salua avec je ne sais quel air de gaîté et de confiance qui était de bon augure pour nos affaires. M. de Climal, qui s'asseyait en ce moment, ne le vit point me saluer. Il parlait au cavalier qui était auprès de madame de Miran.

Cette dame les écoutait, et ne regardait point encore du côté des religieuses. Enfin elle jeta les yeux sur nous, et m'aperçut.

Ce furent aussitôt de profondes révérences de ma part, qui m'attirèrent de la sienne de ces démonstrations qui se font avec la main, et qui signifiaient : Ah! bonjour, ma chère enfant; te voilà? Son frère, qui tirait alors de sa poche une espèce de bréviaire, remarqua ces démonstrations, les suivit de l'œil, et vit sa petite lingère, qui ne paraissait pas avoir beaucoup perdu en le congédiant, et dont les ajustemens ne devaient pas lui faire regretter le paquet des hardes malhonnêtes qu'elle lui avait renvoyées [1].

---

[1] *Dont les ajustemens ne devaient pas lui faire regretter le paquet des hardes malhonnêtes qu'elle lui avait renvoyées.* Les deux *lui* se rapportent à deux personnes différentes, et c'est une faute. Il faut en accuser la pauvreté de notre langue, où l'insuffisance des pronoms cause souvent tant d'obscurité.

Ce pauvre homme (car l'instant approche où il méritera que j'adoucisse mes expressions sur son chapitre), ce pauvre homme, pour qui, par une espèce de fatalité, je devais toujours être un sujet d'embarras et d'alarmes, perdit toute contenance en me voyant, et n'eut pas la force de me regarder en face.

Je rougis à mon tour, mais en ennemie hardie et indignée, qui se sent l'avantage d'une bonne conscience, et qui a droit de confondre une âme coupable et au-dessous de la sienne.

Je m'aperçus que madame de Miran l'observait, et je suis persuadée qu'elle sentit bien le désordre où il se trouvait, tant à cause de moi qu'à cause de Valville, que, par bonheur pour lui encore, il croyait seul au fait de son indignité. Le service commença; il y eut un sermon qui fut fort beau; je ne dis pas bon : ce fut avec la vanité de prêcher élégamment qu'on nous prêcha la vanité des choses de ce monde [1]; et c'est là le vice d'un grand nombre de prédicateurs; c'est bien moins pour notre instruction qu'en

---

[1] *Ce fut avec la vanité de prêcher élégamment qu'on nous prêcha la vanité des choses de ce monde.* Il y a peut-être un jeu de mots un peu trop subtil dans cette phrase, où l'auteur prend *vanité* dans deux sens différens. Mais c'est un trait de satire qui, comme Marivaux l'insinue, devait recevoir plus d'une application, et que personne n'a le droit de blâmer. Massillon, dans ses *Conférences ecclésiastiques*, se montre plus sévère que le romancier lui-même à l'égard des prédicateurs qui dégradent par l'affectation, et par un frivole désir de briller, l'autorité de la parole évangélique.

faveur de leur orgueil qu'ils prêchent ; de sorte que c'est presque toujours le péché qui prêche la vertu dans nos chaires.

La cérémonie finie, madame de Miran me demanda, et vint au parloir avant que de partir ; elle n'avait que son fils avec elle. M. de Climal s'était déjà retiré. Bonjour, Marianne, me dit-elle ; le reste de ma compagnie m'attend en bas, à l'exception de mon frère, qui est parti ; et je ne suis montée que pour te dire un mot. Voici Valville qui t'aime toujours, qui me persécute, qui est toujours à mes genoux pour obtenir que je consente à ses desseins ; il dit que je ferais son malheur si je m'y opposais, que c'est une inclination insurmontable ; que sa destinée est de t'aimer et d'être à toi. Je me rends, je ne saurais dans le fond condamner le choix de son cœur ; tu es estimable, et c'est assez pour un homme qui t'aime et qui est riche. Ainsi, mes enfans, aimez-vous, je vous le permets : toute autre mère que moi n'en agirait pas de même. Suivant les maximes du monde, mon fils fait une folie, et je ne suis pas sage de souffrir qu'il la fasse ; mais il y va, dit-il, du repos de sa vie, et il me faudrait un autre cœur que le mien pour résister à cette raison-là. Je songe que Valville ne blesse point le véritable honneur, qu'il ne s'écarte que des usages établis, qu'il ne fait tort qu'à sa fortune, qu'il peut se passer d'augmenter. Il assure qu'il ne saurait vivre sans toi ; je conviens de tout le mérite qu'il te trouve : il n'y aura, dans cette occasion-ci, que les hommes et les coutumes de choqués ;

Dieu ni la raison ne le seront pas. Qu'il poursuive donc. Ce sont tes affaires, mon fils ; tu es d'une famille considérable, on ne connaît point celle de Marianne ; l'orgueil et l'intérêt ne veulent point que tu l'épouses ; tu ne les écoutes pas, tu n'en crois que ton amour. Je ne suis à mon tour ni assez orgueilleuse ni assez intéressée pour être inexorable, et je n'en crois que ma bonté. Tu m'y forces par la crainte de te rendre malheureux ; je serais réduite à être ton tyran, et je crois qu'il vaut mieux être ta mère. Je prie le ciel de bénir les motifs qui font que je te cède ; mais, quoi qu'il arrive, j'aime mieux avoir à me reprocher mon indulgence qu'une inflexibilité dont tu ne profiterais pas, et dont les suites seraient peut-être encore plus tristes.

Valville, à ce discours, pleurant de joie et de reconnaissance, embrassa ses genoux. Pour moi, je fus si touchée, si pénétrée, si saisie, qu'il ne me fut pas possible d'articuler un mot ; j'avais les mains tremblantes, et je n'exprimai ce que je sentais que par de courts et fréquens soupirs.

Tu ne me dis rien, Marianne, me dit ma bienfaitrice ; mais j'entends ton silence, et je ne m'en défends point, je suis moi-même sensible à la joie que je vous donne à tous deux. Le ciel pouvait me réserver une belle-fille qui fût plus au gré du monde, mais non pas qui fût plus au gré de mon cœur.

J'éclatai ici par un transport subit : Ah ! ma mère, m'écriai-je, je me meurs ; je ne me possède pas de tendresse et de reconnaissance.

Là, je m'arrêtai, hors d'état d'en dire davantage à cause de mes larmes ; je m'étais jetée à genoux, et j'avais passé une moitié de ma main par la grille pour avoir celle de madame de Miran, qui en effet approcha la sienne ; et Valville, éperdu de joie, et comme hors de lui, se jeta sur nos deux mains qu'il baisait alternativement.

Écoutez, mes enfans, dit madame de Miran après avoir regardé quelque temps les transports de son fils : il faut user de quelque prudence en cette conjoncture-ci ; tant que vous resterez dans ce couvent, ma fille, je défends à Valville de vous y venir voir sans moi ; vous avez conté votre histoire à l'abbesse ; elle pourrait se douter que mon fils vous aime, que peut-être j'y consens ; elle en raisonnerait avec ses religieuses qui en parleraient à d'autres, et c'est ce que je veux éviter. Il n'est pas même à propos que vous demeuriez long-temps dans cette maison, Marianne ; je vous y laisserai encore trois semaines ou tout au plus un mois, pendant lequel je vous chercherai un couvent où l'on ne saura rien des accidens de votre vie, et où, sous un autre nom que le mien, je vous placerai moi-même, en attendant que j'aie pris des mesures, et que j'aie vu comment je me conduirai pour préparer les esprits à votre mariage, et pour empêcher qu'il n'étonne : on vient à bout de tout avec un peu de patience et d'adresse, surtout quand on a une mère comme moi pour confidente.

Valville, là-dessus, allait retomber dans ses remercîmens, et moi dans les témoignages de mon res-

pect et de ma tendresse ; mais elle se leva : Tu sais qu'on m'attend, dit-elle à son fils ; renferme ta joie, je te dispense de me la montrer ; je la vois de reste : descendons.

Ma mère, reprit son fils, Marianne sera encore un mois ici ; vous me défendez de la voir sans vous : cela ne veut-il pas dire que je vous accompagnerai quelquefois, quand vous viendrez ? Oui, oui, dit-elle, il faudra bien ; mais une ou deux fois seulement et pas davantage. Allons, au nom de Dieu, laisse-moi te conduire ; il y aura une difficulté à laquelle je ne songeais pas ; c'est que mon frère connaît Marianne, sait qui elle est ; et peut-être serons-nous obligés de vous marier secrètement. Tu es son héritier, mon fils ; c'est à quoi il faut prendre garde. Il est vrai qu'après son aventure avec Marianne, on pourrait espérer de le gagner, de lui faire entendre raison ; et nous consulterons sur le parti qu'il y aura à prendre ; il m'aime, il a quelque confiance en moi, je la mettrai à profit, et tout peut s'arranger. Adieu, ma fille ; et sur-le-champ elle se hâta de descendre, et me laissa plus charmée que je n'entreprendrai de le dire.

Je vous ai conté qu'il y avait trois ou quatre nuits que je n'avais presque pas dormi de pure inquiétude ; à présent, mettez-en pour le moins autant que je passai dans l'insomnie. Rien ne réveille tant qu'une extrême joie, ou que l'attente certaine d'un grand bonheur ; et sur ce pied-là, jugez si je devais avoir beaucoup de disposition à dormir.

Imaginez-vous ce que je deviens, quand je pense que j'épouserai Valville, et combien de fois mon âme en tressaille; et si, avec tant de tressaillemens, j'avais le sang bien reposé.

Les deux premiers jours je fus simplement enchantée; ensuite il s'y joignit de l'impatience. Oui, j'épouserai Valville, madame de Miran me l'a dit, me l'a promis; mais cet événement, quand arrivera-t-il? Je vais demeurer encore un mois ici; on doit me mettre après dans un autre couvent, afin de prendre des mesures pour ce mariage; mais ces mesures seront-elles bien longues à prendre? ira-t-on vite? On n'en sait rien; on ne fixe aucun temps, on peut changer de sentiment; et ces pensées altéraient extrêmement ma satisfaction; j'en souffrais quelquefois presque autant que d'un vrai chagrin; j'aurais voulu pouvoir sauter de l'instant où j'étais à l'instant de ce mariage [1].

Enfin ces agitations, tant agréables que pénibles, s'affaiblirent et se passèrent; l'âme s'accoutume à

---

[1] *J'aurais voulu pouvoir sauter de l'instant où j'étais à l'instant de ce mariage.* Nous avons vu Marianne résignée et presque tranquille quand elle n'avait aucun espoir d'épouser Valville, et lorsqu'elle se préparait même à lui persuader de renoncer à elle. Maintenant que son bonheur semble assuré, elle ne peut supporter le moindre délai. Rien de plus naturel, rien de mieux observé; on se soumet à une nécessité impérieuse contre laquelle il serait inutile de se roidir; on s'irrite au contraire à l'aspect d'une légère contrariété, quand les principaux obstacles sont aplanis. En général, la patience n'est pas la vertu des gens heureux.

tout, sa sensibilité s'use, et je me familiarisai avec mes espérances et avec mes inquiétudes.

Me voilà donc tranquille; il y avait cinq ou six jours que je n'avais vu ni la mère ni le fils, quand un matin on m'apporta un billet de madame de Miran, où elle me mandait qu'elle me viendrait prendre à une heure après midi avec son fils, pour me mener dîner chez madame Dorsin; son billet finissait par ces mots :

« Et surtout rien de négligé dans ton ajustement,
« entends-tu? je veux que tu te pares. »

Et vous serez obéie, dis-je en moi-même en lisant sa lettre; aussi avais-je bien intention de me parer, même avant que d'avoir lu l'ordre : mais cet ordre mettait encore ma vanité bien plus à son aise; j'allais avoir de la coquetterie par obéissance.

Quand je dis de la coquetterie, c'est qu'il y en a toujours à s'ajuster avec un peu de soin, c'est tout ce que je veux dire; car jamais je ne me suis écartée de la décence la plus exacte dans ma parure; j'y ai toujours cherché l'honnête, et par sagesse naturelle, et par amour-propre; oui, par amour-propre.

Je soutiens qu'une femme qui choque la pudeur, perd tout le mérite des grâces qu'elle a : on ne les distingue plus à travers la grossièreté des moyens qu'elle emploie pour plaire; elle ne va plus au cœur, elle ne peut plus même se flatter de plaire; elle débauche, elle n'attire plus comme aimable, mais seulement comme libertine, et par là se met à peu près au niveau de la plus laide qui ne se ménagerait pas.

Il est vrai qu'avec un maintien sage et modeste, moins de gens viendront lui dire, je vous aime; mais il y en aura peut-être encore plus qui le lui diraient, s'ils osaient : ainsi ce ne sera pour elle que des déclarations de moins, et non pas des amans; de façon qu'elle y gagnera du respect, et n'y perdra rien du côté de l'amour.

Cette réflexion a coulé de ma plume sans que j'y prisse garde; heureusement elle est courte, et j'espère qu'elle ne vous ennuiera pas : continuons.

Onze heures sont sonnées; il est temps de m'habiller, et je vais me mettre du meilleur air qu'il me sera possible, puisqu'on le veut; et c'est encore bon signe qu'on le veuille : c'est une marque que madame de Miran persiste à m'abandonner le cœur de Valville; si elle hésitait, elle n'exposerait pas ce jeune homme à tous mes appas; n'est-il pas vrai?

C'est aussi ce que je pense en m'habillant, et j'ai bien du plaisir à le penser; mes grâces s'en ressentiront, j'en aurai le teint plus clair et les yeux plus vifs.

Mais me voilà prête, une heure va sonner, j'attends madame de Miran; et, pour me désennuyer en l'attendant, je vais de temps en temps me regarder dans mon miroir, retoucher à ma coiffure qui va fort bien, et à laquelle pourtant, par une nécessité de geste, je refais toujours quelque chose.

On ouvre ma porte; madame de Miran vient d'arriver, on m'en avertit, et je pars; son fils était à la porte du couvent, et il me donna la main jusqu'au carrosse où ma bienfaitrice était restée.

Je ne vous dis pas que quelques sœurs converses que je trouvai sur mon chemin, en descendant de chez moi, me parurent surprises de me voir si jolie. Jésus! mignonne, que vous êtes belle! s'écrièrent-elles avec une simplicité naïve à laquelle je pouvais me fier.

Je vis Valville prêt à s'écrier à son tour; il se retint : la tourière était présente, et il ne s'expliqua que par un serrement de main que j'approuvai d'un petit regard qui n'en fut que plus doux pour être timide.

M. de Climal ne se porte pas bien, me dit-il dans le trajet; il a un peu de fièvre depuis deux jours. Tant pis, répondis-je, je ne lui veux point de mal, et il faut espérer que ce ne sera rien; là-dessus nous arrivâmes au carrosse.

Allons, monte, Marianne, me dit ma bienfaitrice; hâtons-nous, il se fait tard : et je montai.

Tu es fort bien, ajouta-t-elle en m'examinant; fort bien. Oui, dit Valville avec un souris; grâce à sa beauté et à sa figure, elle est on ne peut pas mieux.

Écoute, Marianne, reprit madame de Miran, tu sais que nous allons dîner chez madame Dorsin; il y aura du monde, et nous sommes convenues toutes deux que je t'y mènerais comme la fille d'une de mes meilleures amies qui est morte, qui était en province, et qui, en mourant, t'a confiée à mes soins; souviens-toi de cela : ce que je dirai est presque vrai; j'aurais aimé ta mère si je l'avais connue; je la regarde comme une amie que j'ai perdue; ainsi je ne tromperai personne.

je ne le voyais là (et je n'avais pas tant de tort) : je me l'étais figuré plein de petites règles frivoles et de petites finesses polies, plein de bagatelles graves et importantes, difficiles à apprendre, et qu'il fallait savoir sous peine d'être ridicule, toutes ridicules qu'elles sont elles-mêmes.

Et point du tout ; il n'y avait rien ici qui ressemblât à ce que j'avais pensé, rien qui dût embarrasser mon esprit ni ma figure, rien qui me fît craindre de parler, rien au contraire qui n'encourageât ma petite raison à oser se familiariser avec la leur ; j'y sentis même une chose qui m'était fort commode, c'est que leur bon esprit suppléait aux tournures obscures et maladroites du mien. Ce que je ne disais qu'imparfaitement, ils achevaient de le penser et de l'exprimer pour moi, sans qu'ils y prissent garde ; et puis ils m'en donnaient tout l'honneur.

Enfin ils me mettaient à mon aise ; et moi qui m'imaginais qu'il y avait tant de mystères dans la politesse des gens du monde, et qui l'avais regardée comme une science qui m'était totalement inconnue et dont je n'avais nul principe, j'étais bien surprise de voir qu'il n'y avait rien de si particulier dans la leur [1], rien qui me fût si étranger ; mais seu-

[1] *J'étais bien surprise de voir qu'il n'y avait rien de si particulier dans la leur.* On peut ranger, parmi les définitions les plus ingénieuses et les plus vraies qu'il y ait dans notre langue, celle que Marivaux nous offre ici de la bonne compagnie, qui, dans tous les temps et dans tous les pays, se reconnaît, non pas à quelques observances minutieuses, non pas à l'affectation d'un jargon convenu, ni

lement quelque chose de liant, d'obligeant et d'aimable.

Il me semblait que cette politesse était celle que toute âme honnête, que tout esprit bien fait trouve qu'il a en lui, dès qu'on la lui montre.

Mais nous voici chez madame Dorsin, aussi bien qu'aux dernières pages de cette partie de ma vie; c'est ici où j'ai dit que je ferais le portrait de cette dame[1] : j'ai dit aussi, ce me semble, qu'il serait long, et c'est de quoi je ne réponds plus. Peut-être sera-t-il court, car je suis lasse. Tous ces portraits me coûtent : voyons celui-ci pourtant.

Madame Dorsin était beaucoup plus jeune que ma bienfaitrice : il n'y a guère de physionomie comme la sienne; et jamais aucun visage de femme n'a tant mérité que le sien qu'on se servît de ce terme de physionomie pour le définir et pour exprimer tout ce qu'on en pensait en bien.

à une élégance arrangée *à la courtisane*, suivant l'expression de Montaigne, mais à cette bienveillance aimable et empressée qui semble enrichir l'esprit de chacun du mérite et des lumières de tous.

[1] *C'est ici où j'ai dit que je ferais le portrait de cette dame.* Il faut dire : *C'est ici que.* La construction n'est pas d'ailleurs assez régulière. L'auteur ne veut pas désigner *le moment où il a dit qu'il ferait le portrait*, mais *le moment où il doit le placer, ainsi qu'il l'a dit.* Ce portrait de madame Dorsin n'est pas dessiné avec moins d'esprit que celui de madame de Miran. Il était nécessaire de nous faire bien connaître la mère de Valville, puisque c'est d'elle que doivent dépendre en grande partie les destinées de l'héroïne. Madame Dorsin jouera aussi son rôle, et ce rôle, pour être moins en première ligne que celui de madame de Miran, ne sera ni sans intérêt ni sans importance.

Ce que je dis là signifie un mélange avantageux de mille choses dont je ne tenterai pas le détail.

Cependant voici en gros ce que j'en puis expliquer. Madame Dorsin était belle, encore n'est-ce pas là dire ce qu'elle était; ce n'aurait pas été la première idée qu'on eût eue d'elle; en la voyant on avait quelque chose de plus pressé à sentir : voici un moyen de me faire entendre.

Personnifions la beauté, et supposons qu'elle s'ennuie d'être si sérieusement belle, qu'elle veuille essayer du seul plaisir de plaire, qu'elle tempère sa beauté sans la perdre, et qu'elle se déguise en grâces; c'est à madame Dorsin qu'elle voudra ressembler : et voilà le portrait que vous devez vous faire de cette dame.

Ce n'est pas là tout; je ne parle ici que du visage, tel que vous l'auriez pu voir dans un tableau de madame Dorsin.

Ajoutez à présent une âme qui passe à tout moment sur cette physionomie; qui va y peindre tout ce qu'elle sent; qui y répand l'air de tout ce qu'elle est; qui la rend aussi spirituelle, aussi délicate, aussi vive, aussi fière, aussi sérieuse, aussi badine qu'elle l'est tour à tour elle-même; et jugez par là des accidens de force, de grâce, de finesse, et de l'infinité des expressions rapides qu'on voyait sur ce visage.

Parlons maintenant de cette âme, puisque nous y sommes. Quand quelqu'un a peu d'esprit et de sentiment, on dit d'ordinaire qu'il a les organes épais; et un de mes amis, à qui je demandai ce que cela si-

gnifiait, me dit gravement et en termes savans : C'est que notre âme est plus ou moins bornée, plus ou moins embarrassée, suivant la conformation des organes auxquels elle est unie.

Et, s'il m'a dit vrai, il fallait que la nature eût donné à madame Dorsin des organes bien favorables ; car jamais âme ne fut plus agile que la sienne, et ne souffrit moins de diminution dans sa faculté de penser.

La plupart des femmes qui ont beaucoup d'esprit ont une certaine façon d'en avoir qu'elles n'ont pas naturellement, mais qu'elles se donnent.

Celle-ci s'exprime nonchalamment et d'un air distrait, afin qu'on croie qu'elle n'a presque pas besoin de prendre la peine de penser, et que tout ce qu'elle dit lui échappe.

C'est d'un air froid, sérieux et décisif, que celle-là parle, et c'est pour avoir aussi un caractère d'esprit particulier.

Une autre s'adonne à ne dire que des choses fines, mais d'un ton qui est encore plus fin que tout ce qu'elle dit ; une autre se met à être vive et pétillante. Madame Dorsin ne débitait rien de ce qu'elle disait dans aucune de ces petites manières de femme : c'était le caractère de ses pensées qui réglait bien franchement le ton dont elle parlait : elle ne songeait à avoir aucune sorte d'esprit ; mais elle avait l'esprit avec lequel on en a de toutes les sortes, suivant que le hasard des matières l'exige ; et je crois que vous m'entendrez, si je vous dis qu'ordinairement son esprit n'avait point de sexe, et qu'en même temps ce

devait être de tous les esprits de femme le plus aimable, quand madame Dorsin voulait.

Il n'y a point de jolie femme qui n'ait un peu trop envie de plaire ; de là naissent ces petites minauderies plus ou moins adroites par lesquelles elle vous dit : Regardez-moi.

Et toutes ces singeries n'étaient point à l'usage de madame Dorsin ; elle avait une fierté d'amour-propre qui ne lui pèrmettait pas de s'y abaisser, et qui la dégoûtait des avantages qu'on en peut tirer ; ou, si dans la journée elle se relâchait un instant là-dessus, il n'y avait qu'elle qui le savait : mais, en général, elle aimait mieux qu'on pensât bien de sa raison que de ses charmes ; elle ne se confondait pas avec ses grâces ; c'était elle que vous honoriez en la trouvant raisonnable ; vous n'honoriez que sa figure en la trouvant aimable.

Voilà quelle était sa façon de penser ; aussi aurait-elle rougi de vous avoir plu, si dans la réflexion vous aviez pu vous dire, elle a tâché de me plaire ; de sorte qu'elle vous laissait le soin de sentir ce qu'elle valait, sans se faire l'affront de vous y aider.

A la vérité, ce dégoût qu'elle avait pour tous ces petits moyens de plaire, peut-être était-elle bien aise qu'on le remarquât ; et c'était le seul reproche qu'on pouvait hasarder contre elle, la seule espèce de coquetterie dont on pouvait la soupçonner en la chicanant.

Et en tout cas, si c'est là une faiblesse, c'est du moins de toutes les faiblesses la plus honnête ; je dis

même la plus digne d'une âme raisonnable, et la seule qu'elle pourrait avouer sans conséquence : il est naturel de souhaiter qu'on nous rende justice ; la plus grande de toutes les âmes ne serait pas insensible au plaisir d'être connue pour telle.

Mais je suis trop fatiguée ; je m'endors : il me reste à parler du meilleur cœur du monde, en même temps du plus singulier, comme je vous l'ai déjà dit ; et c'est une besogne que je ne suis pas en état d'entreprendre à présent : je la remets à une autre fois ; c'est-à-dire, dans ma cinquième partie, où elle viendra fort à propos, et cette cinquième, vous l'aurez incessamment. J'avais promis dans ma troisième de vous conter quelque chose de mon couvent ; je n'ai pu le faire ici, et c'est encore partie remise. Je vous annonce même l'histoire d'une religieuse qui fera presque tout le sujet de mon cinquième livre [1].

---

[1] *Qui fera presque tout le sujet de mon cinquième livre.* Il semble que le roman tire à sa fin, puisque le lecteur n'entrevoit plus rien qui s'oppose au mariage des deux amans ; mais, en subjuguant le cœur généreux de madame de Miran, Marianne n'a remporté encore que sa première et sa plus facile victoire. C'est un des secrets de la narration de suspendre le récit au moment où le lecteur ne voit presque plus rien à y ajouter. Il attend avec impatience des faits qui retardent un dénouement qu'il croyait plus rapproché. Cette innocente agacerie irrite sa curiosité et fait travailler son imagination.

FIN DE LA QUATRIÈME PARTIE.

CINQUIÈME PARTIE.

Voici, madame, la cinquième partie de ma vie. Il n'y a pas long-temps que vous avez reçu la quatrième; et j'aurais, ce me semble, assez bonne grâce à me vanter que je suis diligente; mais ce serait me donner des airs que je ne soutiendrais peut-être pas, et j'aime mieux tout d'un coup entrer modestement en matière. Vous croyez que je suis paresseuse, et vous avez raison; c'est le plus sûr, et pour vous, et pour moi. De diligence, n'en attendez point; j'en aurai peut-être quelquefois : mais ce sera par hasard, et sans conséquence; et vous m'en louerez si vous voulez, sans que vos éloges m'engagent à les mériter dans la suite.

Vous savez que nous dînions, madame de Miran, Valville, et moi, chez madame Dorsin, dont je vous faisais le portrait, que j'ai laissé à moitié fait, à cause que je m'endormais. Achevons-le.

Je vous ai dit combien elle avait d'esprit, nous en sommes maintenant aux qualités de son cœur. Celui de madame de Miran vous a paru extrêmement aimable; je vous ai promis que celui de madame Dorsin le vaudrait bien. Je vous ai en même temps annoncé que vous verriez un caractère de bonté différent; et,

de peur que cette différence ne nuise à l'idée que je veux vous donner de cette dame, vous me permettrez de commencer par une petite réflexion.

Vous vous souvenez que dans madame de Miran, je vous ai peint une femme d'un esprit ordinaire, de ces esprits qu'on ne loue ni qu'on ne méprise, et qui ont une raisonnable médiocrité de bon sens et de lumière; au lieu que je vais parler d'une femme qui avait toute la finesse d'esprit possible. Ne perdez point cela de vue. Voici à présent ma réflexion.

Supposons la plus généreuse et la meilleure personne du monde, et avec cela la plus spirituelle, et de l'esprit le plus délié. Je soutiens que cette bonne personne ne paraîtra jamais si bonne (car il faut que je répète les mots) que le paraîtra une autre personne, qui, avec ce même degré de bonté, n'aura qu'un esprit médiocre.

Je dis qu'elle paraîtra moins bonne; pourvu encore qu'on lui accorde de la bonté, qu'on n'attribue pas à son esprit ce qui ne paraîtra que dans son cœur, qu'on ne dise pas que cette bonté n'est qu'un tour d'adresse de son esprit. Et voulez-vous savoir la cause de cette injustice qu'on lui fera, de la croire moins bonne? La voici en partie, si je ne me trompe.

C'est que la plupart des hommes, quand on les oblige, voudraient qu'on ne sentît presque pas, et le prix du service qu'on leur rend, et l'étendue de l'obligation qu'ils en ont; ils voudraient qu'on fût bon sans être éclairé; cela conviendrait mieux à leur ingrate délicatesse, et c'est ce qu'ils ne trouvent pas

dans quiconque a beaucoup plus d'esprit[1]. Plus il en a, plus il les humilie ; il voit trop clair dans ce qu'il fait pour eux. Cet esprit qu'il a en est un témoin trop exact, et peut-être trop superbe : d'ailleurs, ils ne sauraient plus manquer de reconnaissance sans en être honteux ; ce qui les fâche au point qu'ils en manquent d'avance, précisément à cause qu'on sait trop toute celle qu'ils doivent. S'ils avaient affaire à quelqu'un qui le sût moins, ils en auraient davantage[2].

Avec cette personne qui a tant d'esprit, il faudra, se disent-ils, qu'ils prennent garde de ne pas paraître ingrats ; au lieu qu'avec cette personne qui en aurait moins, leur reconnaissance leur ferait presque autant d'honneur que s'ils étaient eux-mêmes généreux.

Voilà pourquoi ils aiment tant la bonté de l'une, et pourquoi ils jugent avec tant de rancune de la bonté de l'autre.

L'une sait bien en gros qu'elle leur rend service, mais elle ne le sait pas finement ; la moitié de ce qui en est lui échappe faute de lumière, et c'est autant

---

[1] *C'est ce qu'ils ne trouvent pas dans quiconque a beaucoup plus d'esprit.* La phrase et l'idée ne sont pas complètes. Est-ce : *plus d'esprit qu'eux-mêmes?* est-ce : *plus d'esprit que les personnes dans lesquelles ils voudraient trouver de la générosité sans lumières?* Il eût fallu déterminer le sens d'une manière plus précise. C'est évidemment à ce dernier sens qu'il faut s'arrêter.

[2] *S'ils avaient affaire à quelqu'un qui le sût moins, ils en auraient davantage. Le* rappelle le dernier membre de la phrase précédente, tandis que la particule *en* se rapporte au mot de *reconnaissance*, placé beaucoup plus haut. C'est une irrégularité.

de rabattu sur leur reconnaissance, autant de confusion d'épargnée. Ils sont servis à meilleur marché, et ils lui en savent si bon gré, qu'ils la croient mille fois plus obligeante que l'autre, quoique le seul mérite qu'elle ait de plus soit d'avoir une qualité de moins, c'est-à-dire, d'avoir moins d'esprit.

Or, madame de Miran était de ces bonnes personnes à qui les hommes, en pareil cas, sont si obligés de ce qu'elles ont l'esprit médiocre ; et madame Dorsin, de ces bonnes personnes dont les hommes regardent les lumières involontaires comme une injure, et le tout de bonne foi, sans connaître leur injustice ; car ils ne se débrouillent pas jusque là [1].

Me voilà au bout de ma réflexion. J'aurais pourtant grande envie d'y ajouter encore quelques mots, pour la rendre complète : le voulez-vous bien ? Oui, je vous en prie. Heureusement que mon défaut là-dessus n'a rien de nouveau pour vous. Je suis insupportable avec mes réflexions, vous le savez bien. Souffrez donc encore celle-ci, qui n'est qu'une petite suite de l'autre ; après quoi je vous assure que je n'en ferai plus ; ou, si par hasard il m'en échappe quelqu'une, je vous promets qu'elle n'aura pas plus de trois lignes, et j'aurai soin de les compter. Voici donc ce que je voulais vous dire.

---

[1] *Car ils ne se débrouillent pas jusque-là.* L'expression est un peu triviale, mais elle est claire ; toute cette digression repose sur des observations vraies. Le moraliste et le romancier sont toujours confondus dans Marivaux.

D'où vient que les hommes ont cette injuste délicatesse, dont nous parlions tout à l'heure? N'aurait-elle pas sa source dans la grandeur réelle de notre âme? Est-ce que l'âme, si on peut le dire ainsi, serait d'une trop haute condition pour devoir quelque chose à une autre âme? Le titre de bienfaiteur ne sied-il bien qu'à Dieu seul [1]? Est-il déplacé partout ailleurs?

Il y a apparence : mais qu'y faire? Nous avons tous besoin les uns des autres; nous naissons dans cette dépendance, et nous ne changerons rien à cela.

Conformons-nous donc à l'état où nous sommes; et, s'il est vrai que nous soyons si grands, tirons de cet état le parti le plus digne de nous.

Vous dites que celui qui vous oblige a de l'avantage sur vous. Eh bien! voulez-vous lui conserver cet avantage, n'être qu'un atome auprès de lui, vous n'avez qu'à être ingrat. Voulez-vous redevenir son égal, vous n'avez qu'à être reconnaissant; il n'y a que cela qui puisse vous donner votre revanche. S'enorgueillit-il du service qu'il vous a rendu, humiliez-le à son tour et mettez-vous modestement au-dessus de lui par votre reconnaissance. Je dis modestement;

---

[1] *Le titre de bienfaiteur ne sied-il bien qu'à Dieu seul?* Marivaux change ici de ton, et semble viser au sublime. Il y a en effet quelque chose d'imposant dans cette idée religieuse qui relève la dignité de l'homme, consacre son indépendance naturelle, et nous révèle le secret de cette résistance que des âmes fières et généreuses opposent souvent à la sujétion des bienfaits; c'est ainsi que J.-J. Rousseau s'accusait ou se vantait d'être né ingrat.

car si vous êtes reconnaissant avec faste, avec hauteur; si l'orgueil de vous venger s'en mêle, vous manquez votre coup : vous ne vous vengez plus, et vous n'êtes plus tous deux que de petits hommes, qui disputez à qui sera le plus petit.

Ah! j'ai fini. Pardon, madame; en voilà pour longtemps, peut-être pour toujours. Revenons à madame Dorsin, et à son esprit.

J'ignore si jamais le sien a été cause qu'on ait moins estimé son cœur qu'on ne le devait; mais, comme vous avez été frappée du portrait que je vous ai fait de la meilleure personne du monde, qui, du côté de l'esprit, n'était que médiocre, j'ai été bien aise de vous disposer à voir sans prévention un autre portrait de la meilleure personne du monde aussi, mais qui avait un esprit supérieur, ce qui fait d'abord un peu contre elle, sans compter que cet esprit va nécessairement mettre des différences dans sa manière d'être bonne, comme dans tout le reste du caractère.

Par exemple, madame de Miran, avec tout le bon cœur qu'elle avait, ne faisait pour vous que ce que vous la priiez de faire, ou ne vous rendait précisément que le service que vous osiez lui demander : je dis que vous osiez; car on a rarement le courage de dire tout le service dont on a besoin; n'est-il pas vrai? on y va d'ordinaire avec une discrétion qui fait qu'on ne s'explique qu'imparfaitement.

Et, avec madame de Miran, vous y perdiez; elle n'en voyait pas plus que vous lui en disiez, et vous servait littéralement.

Voilà ce que produisait la médiocrité de ses lumières ; son esprit bornait la bonté de son cœur.

Avec madame Dorsin, ce n'était pas de même ; tout ce que vous n'osiez lui dire, son esprit le pénétrait ; il en instruisait son cœur, il l'échauffait de ses lumières, et lui donnait pour vous tous les degrés de bonté qui vous étaient nécessaires.

Et ce nécessaire allait toujours plus loin que vous ne l'aviez imaginé vous-même. Vous n'auriez pas songé à demander tout ce que madame Dorsin faisait.

Aussi pouviez-vous manquer d'attention, d'esprit, d'industrie ; elle avait de tout cela pour vous.

Ce n'était pas elle que vous fatiguiez du soin de ce qui vous regardait, c'était elle qui vous en fatiguait ; c'était vous qu'on pressait, qu'on avertissait, qu'on faisait ressouvenir de telle ou telle chose, qu'on grondait de l'avoir oubliée ; en un mot, votre affaire devenait réellement la sienne. L'intérêt qu'elle y prenait n'avait plus l'air généreux à force d'être personnel ; il ne tenait qu'à vous de trouver cet intérêt commode.

Au lieu d'une obligation que vous comptiez avoir à madame Dorsin, vous étiez tout surpris de lui en avoir plusieurs que vous n'aviez pas prévues ; vous étiez servi pour le présent, vous l'étiez pour l'avenir dans la même affaire. Madame Dorsin voyait tout, songeait à tout, devenant toujours plus serviable, et se croyant obligée de le devenir à mesure qu'elle vous obligeait.

Il y a des gens qui, tout bons cœurs qu'ils sont,

estiment ce qu'ils ont fait, ou ce qu'ils font pour vous, l'évaluent, en sont glorieux, et se disent : Je le sers bien, il doit être bien reconnaissant.

Madame Dorsin disait : Je l'ai servi plusieurs fois, je l'ai donc accoutumé à croire que je dois le servir toujours[1] : il ne faut donc pas tromper cette opinion qu'il a, et qui m'est si chère; il faut donc que je continue de la mériter.

De sorte qu'à la manière dont elle envisageait cela, ce n'était pas elle qui méritait votre reconnaissance, c'était vous qui méritiez la sienne; à cause que vous comptiez qu'elle vous servirait, elle concluait qu'elle devait vous servir, et le concluait avec un plaisir qui la payait de tout ce qu'elle avait fait pour vous.

Votre hardiesse à redemander d'être servi, faisait sa récompense; son sublime amour-propre n'en connaissait point de plus touchante; et plus là-dessus vous en agissiez sans façon avec elle, plus vous la charmiez, plus vous la traitiez selon son cœur; et cela est admirable.

Une âme qui ne vous demande rien pour les services qu'elle vous a rendus, sinon que vous en preniez droit d'en exiger d'autres, qui ne veut rien que le

---

[1] *Je l'ai donc accoutumé à croire que je dois le servir toujours.* Ce caractère est beau, mais bien rare. Ce même J.-J. Rousseau, cité plus haut, moins complaisant que la femme dont Marivaux trace ici le portrait, parle avec humeur de ces gens qui se croient un droit légitime à vous persécuter de leurs demandes, *dès qu'ils ont jeté sur vous le grappin d'un premier bienfait.*

plaisir de vous voir abuser de la coutume qu'elle a de vous obliger, en vérité, une âme de ce caractère a bien de la dignité.

Peut-être l'élévation de pareils sentimens est-elle trop délicieuse; peut-être Dieu défend-il qu'on s'y complaise; mais, moralement parlant, elle est bien respectable aux yeux des hommes. Venons au reste.

La plupart des gens d'esprit ne peuvent s'accommoder de ceux qui n'en ont guère, ils ne savent que leur dire dans une conversation; et madame Dorsin, qui avait bien plus d'esprit que ceux qui en ont beaucoup, ne s'avisait point d'observer si vous en manquiez avec elle; elle n'en désirait jamais plus que vous n'en aviez; et c'est qu'en effet elle n'en avait elle-même alors pas plus qu'il ne vous en fallait.

Non pas qu'elle vous fît la grâce de régler son esprit sur le vôtre; il se trouvait d'abord tout réglé; et elle n'avait d'autre mérite à cela que celui d'être née avec un esprit naturellement raisonnable et philosophe, qui ne s'amusait pas à dédaigner ridiculement l'esprit de personne, et qui ne sentait rapidement le vôtre, que pour s'y conformer sans s'en apercevoir.

Madame Dorsin ne faisait pas réflexion qu'elle descendait jusqu'à vous; vous ne vous en doutiez pas non plus; vous lui trouviez pourtant beaucoup d'esprit; et c'est que celui qu'elle gardait avec vous ne servait qu'à vous en donner plus que vous n'en aviez d'ordinaire : et l'on en trouve toujours beaucoup à qui nous en donne.

D'un autre côté, ceux qui en avaient tâchaient d'en montrer le plus qu'ils pouvaient avec elle, non qu'ils crussent qu'il fallait en avoir, ni qu'elle examinerait s'ils en avaient; mais afin qu'elle leur fît l'honneur de leur en trouver; c'était la seule force de l'estime qu'ils avaient pour le sien qui les mettait sur ce ton-là.

Les femmes surtout s'efforçaient de faire preuve d'esprit devant elle, sans exiger qu'elle en fît autant. Ses preuves étaient toujours faites à elle. Ainsi elles ne venaient pas pour voir combien elle avait d'esprit, elles venaient seulement lui montrer combien elles en avaient.

Aussi les laissait-elle étaler le leur tout à leur aise, et ne les interrompait-elle le plus souvent que pour approuver, que pour louer, que pour les remettre en haleine.

Il me semblait lui entendre dire : allons, brillez, mesdames, courage ! et effectivement elles brillaient, ce qui demande beaucoup d'esprit; et madame Dorsin se contentait de les y aider; sorte d'inaction ou de désintéressement qui en demande bien davantage, et d'un esprit bien plus mâle.

Vous auriez dit de jolis enfans, qui, pour avoir un juge de leur adresse, venaient jouer devant un homme fait.

Voici encore un effet singulier du caractère de madame Dorsin.

Allez dans quelque maison du monde que ce soit; voyez-y des personnes de différentes conditions, ou de

différens états; supposez-y un militaire, un financier, un homme de robe, un ecclésiastique, un habile homme dans les arts qui n'a que son talent pour toute distinction, un savant qui n'a que sa science; ils ont beau être ensemble; tout réunis qu'ils sont, ils ne se mêlent point, jamais ils ne se confondent; ce sont toujours des étrangers les uns pour les autres, et comme gens de différentes nations; toujours des gens mal assortis, qui se servent mutuellement de spectacle.

Vous y verrez aussi une subordination sotte et gênante, que l'orgueil cavalier ou le maintien imposant des uns, et la crainte de s'émanciper dans les autres, conservent entre eux.

L'un interroge hardiment, l'autre avec poids et gravité; l'autre attend pour parler qu'on lui parle.

Celui-ci décide, et ne sait ce qu'il dit; celui-là a raison et n'ose le dire; aucun d'entre eux ne perd de vue ce qu'il est, et y ajuste ses discours et sa contenance[1]; quelle misère!

Oh! je vous assure qu'on était bien au-dessus de cette puérilité-là chez madame Dorsin; elle avait le secret d'en guérir ceux qui la voyaient souvent.

Il n'était point question de rangs ni d'états chez elle; personne ne s'y souvenait du plus ou du moins d'importance qu'il avait; c'étaient des hommes qui

---

[1] *Aucun d'entre eux ne perd de vue ce qu'il est, et y ajuste ses discours et sa contenance.* Le mot *aucun* au singulier ne peut être le sujet que d'une phrase négative, et celle-ci, négative dans le premier membre, devient affirmative dans le second.

parlaient à des hommes, entre qui seulement les meilleures raisons l'emportaient sur les plus faibles; rien que cela.

Ou si vous voulez que je vous dise un grand mot, c'étaient comme des intelligences d'une égale dignité, sinon d'une force égale, qui avaient tout uniment commerce ensemble; des intelligences, entre lesquelles il ne s'agissait plus des titres que le hasard leur avait donnés ici-bas, et qui ne croyaient pas que leurs fonctions fortuites dussent plus humilier les unes qu'enorgueillir les autres. Voilà comme on l'entendait chez madame Dorsin; voilà ce qu'on devenait avec elle, par l'impression qu'on recevait de cette façon de penser raisonnable et philosophe [1] que je vous ai dit qu'elle avait, et qui faisait que tout le monde était philosophe aussi.

Ce n'est pas, d'un autre côté, que, pour entretenir la considération qu'il lui convenait d'avoir, étant née ce qu'elle était, elle ne se conformât aux préjugés vulgaires, et qu'elle ne se prêtât volontiers aux choses que la vanité des hommes estime; comme, par exemple, d'avoir des liaisons d'amitié avec des gens puissans qui ont du crédit ou des dignités, et qui composent ce qu'on appelle le grand monde; ce sont des attentions qu'il ne serait pas sage de négliger,

---

[1] *L'impression qu'on recevait de cette façon de penser raisonnable et philosophe.* Le mot *philosophe* ne s'emploie adjectivement que quand il est joint à un nom de personne. *Un roi philosophe*, *une femme philosophe*. Acad. Il fallait dire *philosophique*.

elles contribuent à vous soutenir dans l'imagination des hommes.

Et c'était dans ce sens-là que madame Dorsin les avait. Les autres les ont par vanité, et elle ne les avait qu'à cause de la vanité des autres.

Je vous ai dit que je serais longue sur son compte, et, comme vous voyez, je vous tiens parole.

Encore un petit article, et je finis; car je renonce à je ne sais combien de choses que je voudrais dire, et qui tiendraient trop de place.

On peut ébaucher un portrait en peu de mots; mais le détailler exactement comme je vous avais promis de le faire, c'est un ouvrage sans fin. Venons à l'article qui sera le dernier.

Madame Dorsin, à cet excellent cœur que je lui ai donné, à cet esprit si distingué qu'elle avait, joignait une âme forte, courageuse et résolue; de ces âmes supérieures à tout événement, dont la hauteur et la dignité ne plient sous aucun accident humain; qui retrouvent toutes leurs ressources où les autres les perdent; qui peuvent être affligées, jamais abattues ni troublées; qu'on admire plus dans leurs afflictions qu'on ne songe à les plaindre; qui ont une tristesse froide et muette dans les plus grands chagrins, une gaîté toujours décente dans les plus grands sujets de joie.

Je l'ai vue quelquefois dans l'un et dans l'autre de ces états, et je n'ai jamais remarqué qu'ils prissent rien sur sa présence d'esprit, sur son attention pour les moindres choses, sur la douceur de ses manières,

et sur la tranquillité de sa conversation avec ses amis. Elle était toute à vous, quoiqu'elle eût lieu d'être toute à elle; et j'en étais quelquefois si surprise, que, malgré moi et malgré ma tendresse pour elle, je m'occupais plus à la considérer qu'à partager ce qui la touchait en bien ou en mal.

Je l'ai vue dans une longue maladie, où elle périssait de langueur, où les remèdes ne la soulageaient point, où souvent elle souffrait beaucoup. Sans son visage abattu, vous auriez ignoré ses souffrances; elle vous disait, je souffre, si vous lui demandiez comme elle était; elle vous parlait de vous ou de vos affaires, ou suivait paisiblement la conversation, si vous ne le lui demandiez point.

Je suis sûre que toutes les femmes sentaient ce que valait madame Dorsin; mais il n'y avait que les femmes du plus grand mérite, qui, je pense, eussent la force de convenir de tout le sien, et pas une d'entre elles qui n'eût été glorieuse de son estime.

Elle était la meilleure de toutes les amies; elle aurait été la plus aimable de toutes les maîtresses.

N'eût-on vu madame Dorsin qu'une ou deux fois, elle ne pouvait être une simple connaissance pour personne; et quiconque disait, je la connais, disait une chose qu'il était bien aise qu'on sût, et une chose qui était remarquée par les autres.

Enfin ses qualités et son caractère la rendaient si considérable et si importante, qu'il y avait de la distinction à être de ses amis, de la vanité à la connaître, et du bon air à parler d'elle équitablement ou

non. C'était être d'un parti que de l'aimer et de lui rendre justice, et d'un autre parti que de la critiquer.

Ses domestiques l'adoraient ; ce qu'elle aurait perdu de son bien, ils auraient cru le perdre autant qu'elle ; et par la même méprise de leur attachement pour elle, ils s'imaginaient être riches de tout ce qui appartenait à leur maîtresse ; ils étaient fâchés de tout ce qui la fâchait, réjouis de tout ce qui la réjouissait. Avait-elle un procès, ils disaient, nous plaidons : achetait-elle, nous achetons. Jugez de tout ce que cela supposait d'aimable dans cette maîtresse, et de tout ce qu'il fallait qu'elle fût pour enchanter, pour apprivoiser jusque-là, comment dirai-je ? pour jeter dans de pareilles illusions cette espèce de créatures dont les meilleures ont bien de la peine à nous pardonner leur servitude, nos aises et nos défauts ; qui, même en nous servant bien, ne nous aiment ni ne nous haïssent, et avec qui nous pouvons tout au plus nous réconcilier par nos bonnes façons. Madame Dorsin était extrêmement généreuse ; mais ses domestiques étaient fort économes, et, malgré qu'elle en eût, l'un corrigeait l'autre.

Ses amis.... oh ! ses amis me permettront de les laisser là ; je ne finis point : qu'est-ce que cela signifie ? allons, voilà qui est fait.

Où en étions-nous de mon histoire ? Encore chez madame Dorsin, de chez qui je vais sortir.

Je supprime les caresses qu'elle me fit, et tout ce que les messieurs avec qui j'avais dîné dirent de galant et d'avantageux pour moi.

Il vint quelqu'un, madame de Miran saisit cet instant pour se retirer; nous la suivîmes, Valville et moi; son amie courut après nous pour nous embrasser, et nous voilà partis pour me reconduire à mon couvent.

Dans tout ceci je n'ai fait aucune mention de Valville; qu'est-ce que j'en aurais dit? Qu'il avait à tout moment les yeux sur moi, que je levais quelquefois les miens sur lui, mais tout doucement, et comme à la dérobée; que, lorsqu'on me parlait, je le voyais intrigué, et comme en peine de ce que j'allais répondre, et regardant ensuite les autres, pour voir s'ils étaient contens de ce que j'avais répondu; ce qui, à vous dire vrai, leur arrivait assez souvent. Je crois bien que c'était un peu par bonté; mais il me semble, autant qu'il m'en souvient, qu'il y entrait un peu de justice. J'avoue que je fus d'abord embarrassée, et mes premiers discours s'en ressentirent; mais cela n'alla pas si mal après, et je me tirai passablement d'affaire, même au sentiment de madame de Miran, qui, tout en badinant, me dit dans le carrosse : Eh bien! petite fille, la compagnie que nous venons de quitter est-elle de votre goût? Vous êtes assez du sien, à ce qu'il m'a paru, et nous ferons quelque chose de vous. Oui-dà, dit Valville sur le même ton, il y a lieu d'espérer que mademoiselle Marianne ne déplaira pas dans la suite.

Je me mis à rire; hélas! répondis-je, je ne sais ce qui en arrivera, mais il ne tiendra pas à moi que ma mère ne se repente point de m'avoir prise pour sa

fille; et ce fut en continuant ce badinage que nous arrivâmes au couvent.

Serons-nous long-temps sans la revoir? dit Valville à madame de Miran, quand il me donna la main pour m'aider à descendre de carrosse. Je pense que non, repartit-elle; il y aura peut-être encore quelque dîner chez madame Dorsin. Comme on s'est assez bien trouvé de nous, peut-être nous renverra-t-on chercher; point d'impatience, partez, conduisez Marianne.

Et là-dessus nous sonnâmes; on vint m'ouvrir, et Valville n'eut que le temps de soupirer de ce qu'il me quittait. Vous allez vous renfermer? me dit-il, et dans un moment il n'y aura plus personne pour moi dans le monde : je vous dis ce que je sens. Eh! qui est-ce qui y sera pour moi? repartis-je; je n'y connais que vous et ma mère, et je ne me soucie pas d'y en connaître davantage.

Ce que je dis sans le regarder; mais il n'y perdait rien; ce petit discours valait bien un regard. Il m'en parut pénétré; et, pendant qu'on ouvrait la porte, il eut le secret, je ne sais comment, d'approcher ma main de sa bouche, sans que madame de Miran, qui l'attendait dans son carrosse, s'en aperçût; du moins crut-il qu'elle ne le voyait pas, à cause qu'elle ne devait pas le voir; et je raisonnai à peu près de même. Cependant je retirai ma main, mais quand il ne fut plus temps; on s'y prend toujours trop tard en pareil cas.

Enfin, me voici entrée, moitié rêveuse et moitié

gaie. Il s'en allait, et moi je restais; et il me semble que la condition de ceux qui restent est toujours plus triste que celle des personnes qui s'en vont [1]. S'en aller, c'est un mouvement qui dissipe, et rien ne distrait les personnes qui demeurent; ce sont elles que vous quittez, qui vous voient partir, et qui se regardent comme délaissées, surtout dans un couvent, qui est un lieu où tout ce qui se passe est si étranger à ce que vous avez dans le cœur, un lieu où l'amour est si dépaysé, et dont la clôture qui vous enferme rend ces sortes de séparations plus sérieuses et plus sensibles qu'ailleurs!

D'un autre côté aussi j'avais de grandes raisons de gaîté et de consolation. Valville m'aimait, il lui était permis de m'aimer, je ne risquais rien en l'aimant, et nous étions destinés l'un pour l'autre; voilà d'agréables sujets de pensées; et de la manière dont madame de Miran en agissait, à toute la conduite

---

[1] *La condition de ceux qui restent est toujours plus triste que celle des personnes qui s'en vont.* La raison que donne Marivaux de cette distinction si vraie entre les sentimens que produit la séparation sur deux personnes, dont l'une part et l'autre reste, n'est pas la seule qu'on puisse alléguer, et n'est peut-être même pas la plus réelle et la plus forte. Celui qui part sait où il laisse la personne qui reste. Il peut la suivre de la pensée dans des lieux qui lui sont connus. Il assiste en imagination à toutes les occupations dont elle a l'habitude. La personne qui reste, au contraire, ne peut se former qu'une idée vague de l'emploi des instans de celle qui l'a quittée. Pour la retrouver, elle ne sait où se prendre. Rousseau s'est emparé de l'idée de Marivaux et l'a développée dans *la Nouvelle Héloïse.*

qu'elle tenait, il n'y avait qu'à patienter et prendre courage.

Au sortir d'avec Valville, je montai à ma chambre, où j'allais me déshabiller et me remettre dans mon négligé, quand il fallut aller souper.

Je me laissai donc comme j'étais, et me rendis au réfectoire avec tous mes atours.

Entre les pensionnaires il y en avait une à peu près de mon âge, et qui était assez jolie pour se croire belle, mais qui se le croyait tant (je dis belle), qu'elle en était sotte. On ne la sentait occupée que de son visage, occupée avec réflexion; elle ne songeait qu'à lui; elle ne pouvait pas s'y accoutumer, et on eût dit, quand elle vous regardait, que c'était pour vous faire admirer ses grands yeux, qu'elle rendait fiers ou doux, suivant qu'il lui prenait fantaisie de vous en imposer ou de vous plaire.

Mais d'ordinaire elle les adoucissait rarement; elle aimait mieux qu'ils fussent imposans que gracieux ou tendres, à cause qu'elle était fille de qualité et glorieuse.

Vous vous souvenez du discours que j'avais tenu à l'abbesse, lorsque je me présentai à elle devant madame de Miran; je lui avais confié l'état de ma fortune et tous mes malheurs; et ma bienfaitrice, qui en fut si touchée, avait oublié de lui recommander le secret en me mettant chez elle. On ne songe pas à tout.

J'y avais pourtant songé, moi, dès le soir même, deux heures après que je fus dans la maison, et l'avais bien humblement priée de ne point divulguer

ce que je lui avais appris. Hélas ! ma chère enfant, je n'ai garde, m'avait-elle répondu. Jésus, mon Dieu ! ne craignez rien : est-ce qu'on ne sait pas la conséquence de ces choses-là ?

Mais, soit qu'il fût déjà trop tard quand je l'en avertis, quoiqu'il n'y eût que deux heures qu'elle fût instruite, soit qu'en la conjurant de ne rien dire je lui eusse rendu mon secret plus pesant et plus difficile à garder, et que cela n'eût servi qu'à lui faire venir la tentation de le dire, à neuf heures du matin le lendemain, j'étais, comme on dit, *la fable de l'armée;* mon histoire courait tout le couvent ; je ne vis que des religieuses ou des pensionnaires qui chuchotaient aux oreilles les unes des autres en me regardant, et qui ouvraient sur moi les yeux du monde les plus indiscrets, dès que je paraissais.

Je compris bien ce qui en était cause ; mais qu'y faire ? Je baissais les yeux, et passais mon chemin.

Il n'y en eut pas une, au reste, qui ne me prévînt d'amitié, et qui ne me fît des caresses. Je pense que d'abord la curiosité de m'entendre parler les y engagea ; c'est une espèce de spectacle qu'une fille comme moi qui arrive dans un couvent. Est-elle grande ? est-elle petite ? comment marche-t-elle ? que dit-elle ? quel habit, quelle contenance a-t-elle ? tout en est intéressant.

Et cela finit ordinairement par la trouver encore plus aimable qu'elle ne l'est, pourvu qu'elle le soit un peu, ou plus déplaisante, pour peu qu'elle déplaise ; c'est là l'effet de ces sortes de mouvemens

qui nous portent à voir les personnes dont on nous conte des choses singulières.

Et cet effet me fut avantageux ; toutes ces filles m'aimèrent, surtout les religieuses, qui ne me disaient rien de ce qu'elles savaient de moi (vraiment elles n'avaient garde, comme avait dit notre abbesse), mais qui, dans les discours qu'elles me tenaient, et tout en se récriant sur mon air de douceur et de modestie, sur mon aimable petite personne, prenaient avec moi des tons de lamentation si touchans, que vous eussiez dit qu'elles pleuraient sur moi ; et le tout à propos de ce qu'elles savaient, et de ce que, par discrétion, elles ne faisaient pas semblant de savoir. Voyez, que cela était adroit ! Quand elles m'auraient dit : Pauvre petite orpheline, que vous êtes à plaindre d'être réduite à la charité des autres ! elles ne se seraient pas expliquées plus clairement.

Venons à ce qui fait que je parle de ceci. C'est que cette jeune pensionnaire, qui se croyait si belle, et qui était si fière, avait été la seule qui m'eût dédaignée, et qui ne m'eût pas dit un mot ; à peine pouvait-elle se résoudre à payer d'une imperceptible inclination de tête les révérences que je ne manquais jamais de lui faire lorsque je la rencontrais. On voyait que cela lui coûtait.

Un jour même qu'elle se promenait dans le jardin avec quelques-unes de nos compagnes, et que je vins à passer avec une religieuse, elle laissa tomber négligemment un regard sur moi, et je l'entendis qui disait, mais d'uu ton de princesse : Oui, elle est assez

bien, assez gentille. C'est donc une dame qui a la charité de payer sa pension? Ne trouvez-vous pas qu'elle ressemble à Javotte? (C'était une fille qui la servait, et qui en effet me ressemblait, mais fort en laid.)

Je remarquai qu'aucune de celles qui l'accompagnaient ne répondit. Quant à moi, je rougis beaucoup, et les larmes m'en vinrent aux yeux; la religieuse avec qui je me promenais, fille d'un très-bon esprit, qui s'était prise d'inclination pour moi, et que j'aimais aussi, leva les épaules et se tut.

Mon Dieu, qu'il y a de cruelles gens dans le monde! ne pus-je m'empêcher de dire en soupirant; car aussi bien il aurait été inutile de me retenir, et de passer cela sous silence: voilà qui était fini; on me connaissait.

Consolez-vous, me dit la religieuse en me prenant la main; vous avez des avantages qui vous vengent bien de cette petite sotte-là, ma fille; et vous pourriez être plus glorieuse qu'elle, si vous n'étiez pas plus raisonnable; n'enviez rien de ce qu'elle a de plus que vous, c'est à elle à être jalouse.

Vous avez bien de la bonté, ma mère, lui répondis-je en la regardant avec reconnaissance; hélas! vous parlez d'être raisonnable; et il me serait bien aisé de ne pas rougir de mes malheurs, si tout le monde avait autant de raison que vous.

Voilà donc ce que j'avais déjà essuyé de cette superbe pensionnaire, qui ne pouvait pas me pardonner d'être peut-être aussi belle qu'elle. Quand je dis peut-

être, c'est pour parler comme elle, à qui, toute vaine qu'elle était de sa beauté, il ne laissait pas que d'être difficile et hardi, je pense, de décider qu'elle valait mieux que moi; et c'était apparemment cette difficulté-là qui l'aigrissait si fort, et lui donnait tant de rancune contre l'orpheline.

Quoi qu'il en soit, je me rendis donc au réfectoire, parée comme vous savez que je l'étais, et qui plus est, bien aise de l'être, à cause de ma jalouse, à qui, par hasard, je m'avisai de songer en chemin, et qui allait, à mon avis, passer un mauvais quart d'heure, et soutenir une comparaison fâcheuse de ma figure à la sienne. Ni elle, ni personne de la maison ne m'avait encore vue dans tous mes ajustemens; et il est vrai que j'étais brillante.

J'arrive; je vous ai dit que je n'étais pas haïe : mes façons douces et avenantes m'avaient attiré la bienveillance de tout le monde, et faisaient qu'on aimait à me louer et à me rendre justice; de sorte qu'à mon apparition, tous les yeux se fixèrent sur moi, et on se fit l'une à l'autre de ces petits signes de tête qui marquent une agréable surprise, et qui font l'éloge de ce qu'on voit; en un mot, je causai un moment de distraction dont je devais être flattée; et de temps en temps on regardait ma rivale, pour examiner la mine qu'elle faisait, comme si on avait voulu voir si elle ne se tenait pas pour battue; car on savait sa jalousie.

Quant à elle, aussitôt qu'elle m'eut vue, j'observai qu'elle baissa les yeux en souriant de l'air dont on

sourit, quand quelque chose paraît ridicule; c'était apparemment tout ce qu'elle imagina de mieux pour se défendre; et vous allez voir sur quoi elle fondait cet air railleur qu'elle jugea à propos de prendre.

Le souper finit, et nous passâmes toutes ensemble dans le jardin. Quelques religieuses nous y suivirent; entre autres celle dont je vous ai déjà parlé, et qui était mon amie.

Dès que nous y fûmes, mes compagnes m'entourèrent; l'une me demandait: Où avez-vous donc été? on ne vous a pas vue d'aujourd'hui. L'autre regardait ma robe, en maniait l'étoffe et disait: Voilà de beau linge, et tout cela vous sied à merveille. Ah! que vous êtes bien coiffée! et mille bagatelles de cette espèce, dignes de l'entretien de jeunes filles qui voient de la parure.

Mon amie la religieuse vint s'en mêler à sa manière; et, s'adressant malicieusement, sans doute, à celle qui me dédaignait tant, et qui s'avançait avec elle: N'est-il pas vrai, mademoiselle, que ce serait là une belle victime à offrir au Seigneur, lui dit-elle? Ah! mon Dieu, le beau sacrifice que ce serait, si mademoiselle renonçait au monde, et se faisait religieuse! (Vous comprenez bien que c'était de moi qu'elle parlait.)

Eh! mais, ma mère, je crois pour moi que c'est son dessein: et elle ferait fort bien, repartit l'autre; ce serait du moins le parti le plus sûr. Et puis m'apostrophant: Vous avez là une belle robe, Marianne, et tout y répond; cela est cher au moins, et il faut

[redacted]

que la dame qui a soin de vous soit très-généreuse[1] : quel âge a-t-elle ? est-elle vieille ? songe-t-elle à vous assurer de quoi vivre ? Elle ne sera pas éternelle, et il serait fâcheux qu'elle ne vous mît pas en état d'être toujours aussi proprement mise ; on s'y accoutume, et c'est ce que je vous conseille de lui dire.

Le silence qui se fit à ce discours, et qui vint en partie de l'étonnement où il jeta toutes ces filles, me déconcerta ; je restai muette et confuse en voyant la confusion des autres, et ne pus m'empêcher de pleurer avant que de répondre.

Pendant que je me taisais : Qu'est-ce que c'est que ce raisonnement-là, mademoiselle ? Eh ! de quoi vous mêlez-vous ? repartit pour moi cette religieuse qui m'aimait. Savez-vous bien que votre mauvaise humeur n'humilie que vous ici, et qu'on n'ignore pas le motif d'un mouvement si hautain ! c'est votre défaut que cette hauteur ! madame votre mère nous en avertit quand elle vous mit ici, et nous pria de tâ-

---

[1] *Il faut que la dame qui a soin de vous soit très-généreuse.* L'incident que raconte ici Marivaux n'amène aucun résultat important pour le reste de l'action. Mais, au moment où nous venons de voir Marianne près d'être enfin heureuse, il a jugé à propos de rappeler le souvenir des obstacles qu'elle doit craindre encore, et qui, en effet, vont bientôt s'opposer à son bonheur. C'est donc une circonstance légère en elle-même, et sur laquelle il n'a dû faire que passer, mais très-utile à cause des idées qu'elle réveille, et des événemens qu'elle prépare. Le caractère de la jeune arrogante est à peine esquissé ; mais on y remarque le trait du maître, ce mépris pour la pauvreté et le manque de naissance, qui n'est la plupart du temps qu'un hommage secret rendu au mérite et aux avantages personnels.

cher de vous en corriger ; j'y fais ce que je puis, profitez de la leçon que je vous donne ; et, en parlant à mademoiselle, ne dites plus, Marianne, comme vous venez de le dire, puisqu'elle vous appelle toujours mademoiselle, et qu'il n'y a que vous de toutes vos compagnes qui preniez la liberté de l'appeler autrement. Vous n'avez pas droit de vous dispenser des formules d'honnêteté et de politesse qui doivent s'observer entre vous. Et vous, mademoiselle, qu'est-ce qui vous afflige, et pourquoi pleurez-vous ? (Ceci me regardait.) Y a-t-il rien de honteux dans les malheurs qui vous sont arrivés, et qui font que vos parens vous ont perdue ? Il faudrait être un bien mauvais esprit pour abuser de cela contre vous, surtout avec une fille aussi bien née que vous l'êtes, et qui ne peut assurément venir que de très-bon lieu. Si l'on juge de la condition des gens par l'opinion que leurs façons nous en donnent, telle ici qui se croit plus que vous, ne risque rien à vous regarder comme son égale en naissance, et serait trop heureuse d'être votre égale en bon caractère.

Non, ma mère, répondis-je d'un air doux, mais contristé ; je n'ai rien, Dieu m'a tout ôté, et je dois croire que je suis au-dessous de tout le monde ; mais j'aime mieux être comme je suis que d'avoir tout ce que mademoiselle a de plus que moi, et d'être capable d'insulter les personnes affligées. Ce discours et mes larmes qui s'y mêlaient émurent le cœur de mes compagnes, et les mirent de mon parti.

Eh ! qui est-ce qui songe à l'insulter ? s'écria ma

jalouse en rougissant de honte et de dépit; quel mal lui fait-on, je vous prie, de lui dire qu'elle prenne garde à ce qu'elle deviendra? Il faut donc bien des précautions avec cette petite fille-là.

On ne lui répondit rien; ma religieuse lui avait déjà tourné le dos, et m'emmenait d'un autre côté avec la plus grande partie des autres pensionnaires qui nous suivirent; il n'en resta qu'une ou deux avec mon ennemie; encore l'une était-elle sa parente, et l'autre son amie.

Cette petite aventure, que j'ai crue assez instructive pour les jeunes personnes à qui vous pourriez donner ceci à lire, fit que je redoublai de politesse et de modestie avec mes compagnes; ce qui fit qu'à leur tour elles redoublèrent d'amitié pour moi. Reprenons à présent le cours de mon histoire.

Je vous ai promis celle d'une religieuse, mais ce n'est pas encore ici sa place, et ce que je vais raconter l'amènera. Cette religieuse, vous la devinez sans doute; vous venez de la voir venger mon injure; et à la manière dont elle a parlé, vous avez dû sentir qu'elle n'avait point les petitesses des esprits ordinaires de couvent. Vous saurez bientôt qui elle était. Continuons.

Madame de Miran vint me revoir deux jours après notre dîner chez madame Dorsin; et quelques jours ensuite je reçus d'elle, à neuf heures du matin, un second billet qui m'avertissait de me tenir prête à une heure après midi, pour aller avec elle chez ma-

dame Dorsin, avec un nouvel ordre de me parer, qui fut suivi d'une parfaite obéissance.

Elle arriva donc. Il y avait huit jours que je n'avais vu Valville, et je vous avoue que le temps m'avait duré. J'espérais le trouver à la porte du couvent comme la première fois; je m'y attendais, je n'en doutais pas, et je pensais mal.

Madame de Miran avait prudemment jugé à propos de ne le pas amener avec elle, et je ne fus reçue que par un laquais, qui me conduisit à son carrosse. J'en fus interdite, ma gaîté me quitta tout d'un coup; je pris pourtant sur moi, et je m'avançai avec un découragement intérieur que je voulais cacher à madame de Miran; mais il aurait fallu n'avoir point de visage; le mien me trahissait, on y lisait mon trouble; et, malgré que j'en eusse, je m'approchai d'elle avec un air de tristesse et d'inquiétude, dont je la vis sourire dès qu'elle m'aperçut. Ce sourire me remit un peu le cœur, il me parut un bon signe. Montez, ma fille, me dit-elle; je me plaçai, et puis nous partîmes.

Il manque quelqu'un ici, n'est-il pas vrai? ajouta-t-elle toujours en souriant. Eh! qui donc, ma mère? repris-je, comme si je n'avais pas été au fait. Eh! qui, ma fille? s'écria-t-elle: tu le sais encore mieux que moi, qui suis sa mère. Ah! c'est M. de Valville, répondis-je; eh! mais je m'imagine que nous le retrouverons chez madame Dorsin.

Point du tout, me dit-elle; c'est encore mieux que cela; il nous attend chez un de ses amis chez qui

nous devons le prendre en passant, et c'est moi qui n'ai pas voulu l'amener ici. Vous allez le voir tout à l'heure.

En effet, nous arrêtâmes à quelques pas de là : un laquais, que j'avais aperçu de loin à la porte d'une maison, disparut sur-le-champ, et courut sans doute avertir son maître, qui lui avait apparemment ordonné de se tenir là, et qui était déjà descendu quand nous arrivâmes. Que l'instant où l'on revoit ce qu'on aime fait de plaisir après quelque absence! Ah! l'agréable objet à retrouver!

Je compris à merveille, en le voyant à la porte de cette maison, qu'il fallait qu'il eût pris des mesures pour me revoir une ou deux minutes plus tôt; et de quel prix n'est pas une minute au compte de l'amour! et quel gré mon cœur ne sut-il pas au sien d'avoir avancé notre joie de cette minute de plus!

Quoi! mon fils, vous êtes déjà là, lui dit madame de Miran : voilà ce qui s'appelle mettre les momens à profit. Et voilà ce qui s'appelle une mère qui, à force de bon cœur, devine les cœurs tendres, lui répondit-il du même ton. Taisez-vous, lui dit-elle, supprimez ce langage-là, il n'est pas séant que je l'écoute; que vos tendresses attendent, s'il vous plaît, que je n'y sois plus. Tu baisses les yeux, toi, ajouta-t-elle en s'adressant à moi; mais je t'en veux aussi; je t'ai vue tantôt pâlir de ce qu'il n'était pas avec moi; ce n'était pas assez de votre mère, mademoiselle!

Ah! ma mère, ne la querellez point, lui répondit

Valville en me lançant un regard enflammé de tendresse ; serait-il beau qu'elle ne s'aperçût pas de l'absence d'un homme à qui sa mère la destine ? Si vous tourniez la tête, j'aurais grande envie de lui baiser la main pour la remercier, et il me la prenait en tenant ce discours ; mais je la retirai bien vite ; je lui donnai même un petit coup sur la sienne, et me jetai tout de suite sur celle de madame de Miran, que je baisai de tout mon cœur, et pénétrée des mouvemens les plus doux qu'on puisse sentir.

Elle, de son côté, me serra la mienne. Ah ! la bonne petite hypocrite, me dit-elle ! vous abusez tous deux du respect que vous me devez ; allons, paix ! parlons d'autre chose. Avez-vous passé chez mon frère, mon fils ? comment se porte-t-il ce matin ? Un peu mieux, mais toujours assoupi comme hier, répondit Valville. Cet assoupissement m'inquiète, dit madame de Miran ; nous ne serons pas aujourd'hui si long-temps chez madame Dorsin que l'autre jour ; je veux voir mon frère de bonne heure.

Et nous en étions là quand le cocher arrêta chez cette dame. Il y avait bonne compagnie : j'y trouvai les mêmes personnes que j'y avais déjà vues, avec deux autres, qui ne me parurent point de trop pour moi, et qui, à la façon obligeante et pourtant curieuse dont elles me regardèrent, s'attendaient à me voir, ce me semble ; il fallait qu'on se fût entretenu de moi, et à mon avantage ; ce sont de ces choses qui se sentent.

Nous dînâmes ; on me fit parler plus que je n'a-

vais fait au premier dîner. Madame Dorsin, suivant sa coutume, m'accabla de caresses. Dispensez-moi du détail de ce qu'on y dit; avançons.

Il n'y avait qu'une heure que nous étions sortis de table, quand on vint dire à madame de Miran qu'un domestique de chez elle demandait à lui parler.

Et c'était pour lui dire que M. de Climal était en danger, qu'on tâchait de le faire revenir d'une apoplexie où il était tombé depuis deux heures.

Elle rentra où nous étions, tout effrayée, et, la larme à l'œil, nous apprit cette fâcheuse nouvelle, prit congé de la compagnie, me laissa à mon couvent, et courut chez le malade avec Valville, qui me parut touché de l'état de son oncle, et touché aussi, je pense, du contre-temps qui nous arrachait si brusquement au plaisir d'être ensemble. J'en fus encore moins contente que lui; je voulus bien qu'il s'en aperçût dans mes regards, et j'allai tristement me renfermer dans ma chambre, où il me vint des motifs de réflexion qui me chagrinèrent.

Si M. de Climal meurt à présent, disais-je, Valville qui en hérite, et qui est déjà très-riche, va le devenir encore davantage; eh! que sais-je si cette augmentation de richesses ne me nuira pas? Sera-t-il possible qu'un héritier si considérable m'épouse? Madame de Miran elle-même ne se dédira-t-elle pas de cette bonté incroyable[1] qu'elle a aujourd'hui de con-

---

[1] *Ne se dédira-t-elle pas de cette bonté incroyable.* On *se dédit d'une assertion, d'une offre, d'une promesse*, mais non *d'un senti-*

sentir à notre amour? M'abandonnera-t-elle un fils qui pourra faire les plus grandes alliances, à qui on va les proposer, et qu'elles tenteront peut-être? Il y avait effectivement lieu d'être alarmée.

Au moment où je raisonnais ainsi, Valville avait beaucoup de tendresse pour moi, j'en étais sûre; et, tant qu'il ne s'agissait que d'épouser quelqu'une de ses égales, il m'aimait assez pour être insensible à l'avantage qu'il aurait pu y trouver. Mais le serait-il à l'ambition de s'allier à une famille encore au-dessus de la sienne et plus puissante? Résisterait-il à l'appât des honneurs et des emplois qu'elle pourrait lui procurer? Aurait-il de l'amour jusque-là? Il y a des degrés de générosité supérieurs à des âmes très-généreuses. Les cœurs capables de soutenir toutes sortes d'épreuves en pareil cas, sont si rares! Les cœurs qui ne se rendent qu'aux fortes le sont même aussi.

Je n'avais pourtant rien à craindre de ce côté-là; ce n'est pas l'ambition qui me nuira dans le cœur de Valville. Quoi qu'il en soit, je fus inquiète, et je ne dormis guère.

Je venais de me lever le lendemain, quand je vis entrer une religieuse dans ma chambre, qui me dit, de la part de l'abbesse, de m'habiller le plus vite que je pourrais, et cela en conséquence d'un billet que lui avait écrit madame de Miran, où elle la priait de

---

ment ou d'une vertu; et ce n'est que par une métaphore assez hardie que Marivaux a pu hasarder une expression comme celle-ci : *se dédire de sa bonté.*

me faire partir au plus tôt. Il y a même, ajouta cette religieuse, un carrosse qui vous attend dans la cour.

Autre sujet d'inquiétude pour moi ; le cœur me battit ; m'envoyer chercher si matin ! me dis-je. Eh ! mon Dieu, qu'est-il donc arrivé ? Qu'est-ce que cela m'annonce ? Je n'ai pour toute ressource ici que la protection de madame de Miran (car je n'osais plus en ce moment dire, ma mère) ; veut-on me l'ôter ? est-ce que je vais la perdre ? On n'est sûr de rien dans l'état où j'étais. Ma condition présente ne tenait à rien ; personne n'était obligé de m'y soutenir ; je ne la devais qu'à un bon cœur, qui pouvait tout d'un coup me retirer ses bienfaits, et m'abandonner sans que j'eusse à me plaindre ; et ce bon cœur, il ne fallait qu'un mauvais rapport, qu'une imposture pour le dégoûter de moi ; et tout cela me roulait dans la tête en m'habillant. Les malheureux ont toujours si mauvaise opinion de leur sort [1] ! Ils se fient si peu au bonheur qui leur arrive !

Enfin me voilà prête ; je sortis dans un ajustement fort négligé, et j'allai monter en carrosse. Je pensais en chemin qu'on me menait chez madame de Miran ; point du tout ; ce fut chez M. de Climal qu'on arrêta.

---

[1] *Les malheureux ont toujours si mauvaise opinion de leur sort. Le pauvre est superstitieux*, a dit La Bruyère, et on peut étendre à tous les genres d'infortune ce qu'il attribue à la pauvreté. Racine fait dire à *Antiochus*, dans *Bérénice* :

. . . . Mon cœur poursuivi d'une crainte importune
Craint, même en espérant, d'irriter la fortune.

Je reconnus la maison : vous savez qu'il n'y avait pas si long-temps que j'y avais été.

Jugez quelle fut ma surprise ! Oh ! ce fut pour le coup que je me crus perdue. Allons, c'en est fait me dis-je ; je vois bien de quoi il s'agit. C'est ce misérable faux dévot qui est réchappé, et qui se venge ; je m'attends à mille calomnies qu'il aura inventées contre moi ; il aura tout tourné à sa fantaisie ; il passe pour un homme de bien, et j'aurai beau faire, madame de Miran croira toutes les faussetés qu'il aura dites. Ah ! mon Dieu, le méchant homme !

Et en effet, n'y avait-il pas quelque apparence à ce que j'appréhendais ? Les menaces qu'il m'avait faites en me quittant chez madame Dutour ; cette scène qui s'était passée entre lui et moi chez ce religieux à qui j'avais été me plaindre, et devant qui je l'avais réduit, pour se défendre, à tout ce que l'hypocrisie a de plus scélérat et de plus intrépide ; cette rencontre que j'avais faite de lui à mon couvent ; les signes d'amitié dont m'y avait honorée madame de Miran, qu'il m'avait vu saluer de loin ; la crainte que je ne révélasse, ou que je n'eusse déjà révélé son indignité à cette dame, qu'il voyait que je connaissais ; tout cela, joint au voyage qu'on me faisait faire chez lui, sans qu'on m'en eût avertie, ne semblait-il pas m'annoncer quelque chose de sinistre [1] ? Qui est-ce qui

[1] *Ne semblait-il pas m'annoncer quelque chose de sinistre ?* Ces pressentimens de Marianne, qui se trouveront démentis tout à l'heure par l'événement, servent à donner de l'éclat au repentir de M. Cli-

n'aurait pas cru que j'allais essuyer quelque nouvelle iniquité de sa part?

Vous verrez peut-être que, selon lui, ce sera moi qui aurai voulu le tenter pour l'engager à me faire du bien, me disais-je; mais ce n'est pas là ce qu'il a dit au père Vincent : il m'a seulement accusée d'avoir cru que c'était lui-même qui m'aimait; et ce bon religieux, devant qui nous nous sommes trouvés tous deux, ne refusera pas son témoignage à une pauvre fille à qui on veut faire un si grand tort. Voilà comme je raisonnais en me voyant dans la cour de M. de Climal, de sorte que je sortis du carrosse avec un tremblement digne de l'effroyable scène à laquelle je me préparais.

Il y avait deux escaliers; je dis à un laquais : Où est-ce? Par là, mademoiselle, me dit-il; c'était l'escalier à droite qu'il me montrait, et dont Valville en cet instant même descendait avec précipitation.

Étonnée de le voir là, je m'arrêtai sans trop savoir ce que je faisais, et me mis à examiner quelle mine il avait, et de quel air il me regarderait.

Je le trouvai triste, mais d'une tristesse qui, ce me semble, ne signifiait rien contre moi; aussi m'aborda-t-il d'un air fort tendre.

Venez, mademoiselle, me dit-il, en me donnant

---

mal, dont le caractère sera presque réhabilité, quand Marivaux nous aura montré la conduite que va tenir un vieillard qui n'a été que faible, et qu'il l'aura opposée à celle qu'un scélérat endurci aurait pu tenir dans la même circonstance.

la main ; il n'y a point de temps à perdre, mon oncle se meurt, et il vous attend.

Moi, monsieur! repris-je en respirant plus à l'aise ; car sa façon de me parler me rassurait, et puis cet oncle mourant ne me paraissait plus si dangereux ; un homme qui se meurt voudrait-il finir sa vie par un crime ? cela n'est pas vraisemblable.

Moi, monsieur! m'écriai-je donc, et d'où vient m'attend-il[1] ? que peut-il me vouloir ? Nous n'en savons rien, me répondit-il ; mais ce matin il a demandé à ma mère si elle connaissait particulièrement la jeune personne qu'elle avait saluée au couvent ces jours passés ; ma mère lui a dit qu'oui ; lui a même appris, en peu de mots, de quelle façon vous vous étiez connues à ce couvent, et ne lui a point caché que c'était elle qui vous y avait mise. Là-dessus, vous pouvez donc la faire venir, a-t-il répondu, et je vous prie de l'envoyer chercher ; il faut que je la voie, j'ai quelque chose à lui dire avant que je meure ; et ma mère a aussitôt écrit à votre abbesse de vous laisser sortir ; voilà tout ce que nous pouvons vous en dire.

Hélas! lui répondis-je, cette envie qu'il a de me voir m'a d'abord fait peur : je me suis figuré, en partant, qu'il y avait quelque mauvaise volonté de sa part. Vous vous êtes trompée, reprit-il ; du moins paraît-il dans des dispositions bien éloignées

---

[1] *Et d'où vient m'attend-il?* Tournure vieillie, pour : *d'où vient qu'il m'attend?*

de cela ; et nous montions l'escalier pendant ce court entretien. C'est ma mère, ajouta-t-il, qui a voulu que je vous prévinsse de tout ceci avant que vous vissiez M. de Climal.

A ces mots nous arrivâmes à la porte de sa chambre ; je vous ai dit que j'étais un peu rassurée ; mais la vue de cette chambre où j'allais entrer ne laissa pas que de me remuer intérieurement.

C'était en effet une étrange visite que je rendais ; il y avait mille petites raisons de sentiment qui m'en faisaient une corvée [1].

Il me répugnait de paraître aux yeux d'un homme, qui, à mon gré, ne pouvait guère s'empêcher d'être humilié en me voyant. Je pensais aussi que j'étais jeune, et que je me portais bien, et que lui était vieux et mourant.

Quand je dis vieux, je sais bien que ce n'était pas une chose nouvelle ; mais c'est qu'à l'âge où il était, un homme qui se meurt a cent ans ; et cet homme de cent ans m'avait parlé d'amour, m'avait voulu persuader qu'il n'était vieux que par rapport à moi qui étais trop jeune ; et, dans l'état hideux et décrépit où il était, j'avais de la peine à l'aller faire ressouvenir de tout

---

[1] *Mille petites raisons de sentiment qui m'en faisaient une corvée. Corvée* ne semble pas ici le mot propre. Cette expression, consacrée à désigner un assujettissement pénible et ennuyeux, est-elle bien à sa place quand il s'agit de peindre la délicatesse de sentiment qui ne permet pas à Marianne de paraître sans quelque répugnance devant un vieillard mourant, dont sa présence doit exciter la honte et les remords ?

cela. Est-ce là tout? Non; j'avais été vertueuse avec lui, il n'avait été qu'un lâche avec moi; voyez combien de sortes d'avantages j'aurais sur lui! Voilà à quoi je songeais confusément, de façon que j'étais moi-même honteuse de l'affront que mon âge, mon innocence et ma santé feraient à ce vieux pécheur confondu et agonisant. Je me trouvais trop vengée, et j'en rougissais d'avance.

Ce ne fut pas lui que j'aperçus d'abord; ce fut le père Saint-Vincent, qui était au chevet de son lit, et au-dessous duquel était assise madame de Miran, qui me tournait le dos.

A cet aspect, surtout à celui du père Saint-Vincent, que je surpris bien autant qu'il me surprit, je n'osai plus me croire à l'abri de rien, et me voilà retombée dans mes inquiétudes : car enfin, l'autre avait beau être mourant, que faisait là ce bon religieux? Pourquoi fallait-il qu'il s'y trouvât avec moi?

Et à propos de ce religieux, de qui, par parenthèse, je ne vous ai rien dit depuis que je l'ai quitté à son couvent; qui, comme vous savez, m'avait promis de chercher à me placer, et de venir le lendemain matin chez madame Dutour, m'informer de ce qu'il aurait pu faire; vous remarquerez que je lui avais écrit deux ou trois jours après que j'eus rencontré madame de Miran, que je l'avais instruit de mon aventure et de l'endroit où j'étais; et je l'avais prié d'avoir la bonté de m'y venir voir : à quoi il avait répondu qu'il y passerait incessamment.

J'étais donc, vous dis-je, fort étourdie de le trou-

ver là ; et je n'augurais rien de bon des motifs qu'on avait eus de l'y appeler.

Lui, de son côté, à qui je n'avais point appris dans ma lettre le nom de ma bienfaitrice, et à qui M. de Climal n'avait encore rien dit de son projet, ne savait que penser de me voir au milieu de cette famille, amenée par Valville, qu'il vit venir avec moi, mais qui n'avança pas, et qui se tint éloigné, comme si, par égard pour son oncle, il avait voulu lui cacher que nous étions entrés ensemble.

Au bruit que nous fîmes en entrant, qui est-ce que j'entends ? demanda le malade. C'est la jeune personne que vous avez envie de voir, mon frère, lui dit madame de Miran : approchez, Marianne, ajouta-t-elle tout de suite.

A ce discours tout le corps me frémit[1] ; j'approchai pourtant, les yeux baissés ; je n'osais les lever sur le mourant : je n'aurais su, ce me semble, comment m'y prendre pour le regarder, et je reculais d'en venir là[2].

---

[1] *Tout le corps me frémit.* En ce sens, le mot *frémir* ne peut se dire que d'une personne, parce qu'il emporte avec lui l'idée d'une impression morale. *Je frémis d'horreur, d'indignation.* Quand il s'applique à un objet matériel, il reçoit une autre signification, et se dit d'un liquide prêt à bouillir. *Cette eau ne bout pas encore, elle ne fait que frémir.* De là, par métaphore, on dit : *La mer frémit.* Acad.

[2] *Et je reculais d'en venir là.* On ne trouve dans le dictionnaire de l'Académie aucun exemple du verbe *reculer* suivi de la préposition *de*, et de l'infinitif. L'emploi que fait ici Marivaux de ce verbe ne peut être justifié que par une ellipse : *Je reculais le moment d'en venir là.*

Ah! mademoiselle, c'est donc vous, me dit-il d'une voix faible et embarrassée; je vous suis obligé d'être venue; asseyez-vous, je vous prie. Je m'assis donc et me tus; toujours les yeux baissés, je ne voyais encore que son lit : mais, un moment après, j'essayai de regarder plus haut, et puis encore un peu plus haut, et de degré en degré je parvins enfin jusqu'à lui voir la moitié du visage, que je regardai vite tout entier; mais ce ne fut qu'un instant; j'avais peur que le malade ne me surprît en l'examinant, et n'en fût trop mortifié; ce qu'il y a de sûr, c'est que je ne vis point de malice dans ce visage-là contre moi.

Où est mon neveu, dit encore M. de Climal? Me voici, mon oncle, répondit Valville, qui se montra alors modestement. Reste ici, lui dit-il; et vous, mon père, ajouta-t-il en s'adressant au religieux, ayez aussi la bonté de demeurer; le tout sans parler de madame de Miran, qui remarqua cette exception qu'il faisait d'elle, et qui lui dit : Mon frère, je vais donner quelques ordres, et passer, pour un instant, dans une autre chambre.

Comme vous voudrez, ma sœur, répondit-il. Elle sortit donc; et cette retraite, que M. de Climal me parut souhaiter lui-même, acheva de me prouver que je n'avais rien à craindre de fâcheux. S'il avait voulu me faire du mal, il aurait retenu ma bienfaitrice; la scène n'aurait pu se passer sans elle; aussi ne me resta-t-il plus qu'une extrême curiosité de savoir à quoi cette cérémonie aboutirait. Il se fit un moment de

silence après que madame de Miran fut sortie; nous entendîmes soupirer M. de Climal.

Je vous ai fait prier, dit-il en se retournant un peu de notre côté, de venir ici ce matin, mon père; et je ne vous ai point encore instruit des raisons que j'ai pour vous y appeler; j'ai voulu aussi que mon neveu fût présent; il le fallait, à cause de mademoiselle que ceci regarde.

Il reprit haleine en cet endroit; je rougis; les mains me tremblèrent, et voici comment il continua.

C'est vous, mon père, qui me l'avez amenée, dit-il en parlant de moi; elle était dans une situation qui l'exposait beaucoup; vous vîntes lui chercher du secours chez moi; vous me choisîtes pour lui en donner. Vous me croyiez un homme de bien; vous vous trompiez, mon père, je n'étais pas digne de votre confiance.

Et comme alors le religieux parut vouloir l'arrêter par un geste qu'il fit : Ah ! mon père, lui dit-il, au nom de Dieu, dont je tâche de fléchir la justice, ne vous opposez point à celle que je veux me rendre. Vous savez l'estime et peut-être la vénération dont vous m'avez honoré de si bonne foi; vous savez la réputation où je suis dans le public; on m'y respecte comme un homme plein de vertu et de piété; j'y ai joui des récompenses de la vertu, et je ne les méritais pas; c'est un vol que j'ai fait. Souffrez donc que je l'expie, s'il est possible, par l'aveu des fourberies qui vous ont jeté dans l'erreur, vous et tout le monde, et que je vous apprenne, au contraire, tout le mépris

que je méritais, et toute l'horreur qu'on aurait eue pour moi, si on avait connu le fond de mon abominable conscience.

Ah ! mon Dieu, soyez béni, Sauveur de nos âmes, s'écria alors le père Saint-Vincent.

Oui, mon père, reprit M. de Climal, en nous regardant avec des yeux baignés de larmes, et d'un ton auquel on ne pouvait pas résister ; voilà quel était l'homme à qui vous êtes venu confier mademoiselle ; vous ne vous adressiez qu'à un misérable ; et toutes les bonnes actions que vous m'avez vu faire (je ne saurais trop le répéter) sont autant de crimes dont je suis coupable devant Dieu, autant d'impostures qui m'ont mis en état de faire le mal, et pour lesquelles je voudrais être exposé à tous les opprobres, à toutes les ignominies qu'un homme peut souffrir sur la terre ; encore n'égaleraient-elles pas les horreurs de ma vie.

Ah ! monsieur, en voilà assez, dit ici le père Saint-Vincent, en voilà assez. Allons, il n'y a plus qu'à louer Dieu des sentimens qu'il vous donne. Que d'obligations vous lui avez ! De quelles faveurs ne vous comble-t-il pas ! O bonté de mon Dieu, bonté incompréhensible, nous vous adorons ! Voici les merveilles de la grâce ; je suis pénétré de ce que je viens d'entendre, pénétré jusqu'au fond du cœur. Oui, monsieur, vous avez raison ; vous êtes bien coupable ; vous renoncez à notre estime, à la bonne opinion qu'on a de vous dans le monde ; vous voudriez mourir méprisé, et vous vous écriez : Je suis

méprisable. Eh bien ! encore une fois, Dieu soit loué ! Je ne puis rien ajouter à ce que vous dites ; nous ne sommes point dans le tribunal de la pénitence, et je ne suis ici qu'un pécheur comme vous. Mais voilà qui est bien, soyez en repos ; nous sentons tout votre néant, aussi-bien que le nôtre. Oui, monsieur, ce n'est plus vous en effet que nous estimons ; ce n'est plus cet homme de péché et de misère : c'est l'homme que Dieu a regardé, dont il a eu pitié, et sur qui nous voyons qu'il répand la plénitude de ses miséricordes. Puissions-nous, ô mon Sauveur ! nous qui sommes les témoins des prodiges que votre grâce opère en lui ; puissions-nous finir dans de pareilles dispositions ! Hélas ! qui de nous n'a pas de quoi se confondre et s'anéantir devant la justice divine ? Chacun de nous n'a-t-il pas ses offenses, qui, pour être différentes, n'en sont peut-être pas moins grandes ? Ne parlons plus des vôtres ; en voilà assez, monsieur ; en voilà assez. Puisque vous les pleurez, Dieu vous aime, et ne vous a pas abandonné ; vous tenez de lui ce courage avec lequel vous nous les avouez ; cette effusion de cœur est un gage de sa bonté pour vous ; vous lui devez non-seulement la patience avec laquelle il vous a souffert, mais encore cette douleur et ces larmes qui vous réconcilient avec lui, et qui font un spectacle dont les anges même se réjouissent. Gémissez donc, monsieur, gémissez, mais en lui disant : O mon Dieu ! vous ne rejetez point un cœur contrit et humilié. Pleurez, mais avec confiance, avec la consolation d'espérer

que vos pleurs le fléchiront, puisqu'ils sont un don de sa miséricorde [1].

Et ce bon religieux en versait lui-même en tenant ce discours, et nous pleurions aussi, Valville et moi.

Je n'ai pas encore tout dit, mon père, reprit alors M. de Climal. Non, monsieur, non, je vous prie, répondit le religieux; il n'est pas nécessaire d'aller plus loin; contentez-vous de ce que vous avez dit; le reste serait superflu, et ne servirait peut-être qu'à vous satisfaire. Il est quelquefois doux et consolant de s'abandonner au mouvement où vous êtes : eh bien! monsieur, privez-vous de cette douceur et de cette consolation [2] : mortifiez l'envie que vous avez de

---

[1] *Puisqu'ils sont un don de sa miséricorde.* Ce discours du bon religieux respire une pieuse ferveur et un enthousiasme de charité vraiment admirable. Où Marivaux avait-il appris le langage des saints et des pères de l'église? Où? dans ses études, dans ses lectures, dans son imagination, qui recevait avec facilité toutes les impressions morales, grandes et religieuses.

[2] Ce raffinement de bonté de la part du père Saint-Vincent est d'une extrême délicatesse. Pour épargner à un vieillard mourant la prolongation d'un aveu plein d'amertume, il suppose que M. de Climal trouve trop de douceur dans l'effusion de son repentir, et veut qu'il immole à Dieu cette dernière satisfaction. C'est là le vrai caractère de la religion, dont le triomphe est dans l'humanité et dans l'indulgence. Le combat de M. de Climal contre sa propre faiblesse, et la victoire qu'il remporte sur elle, en repoussant le prétexte que lui offre le religieux pour se taire en sûreté de conscience, ne présentent pas un tableau moins intéressant et moins fait pour attendrir. Il n'appartient qu'aux grands écrivains d'ennoblir un genre frivole par lui-même, en y introduisant les situations les plus imposantes et les plus solennelles de la vie humaine.

nous en avouer davantage. Dieu vous tiendra compte de ce que vous avez dit, et de ce que vous vous serez abstenu de dire.

Ah! mon père, s'écria le malade, ne m'arrêtez point; ce serait me soulager que de me taire; je suis bien éloigné d'éprouver la douceur dont vous parlez; Dieu ne me fait pas une si grande grâce à moi qui n'en mérite aucune : c'est bien assez qu'il me donne la force de résister à la confusion dont je me sens couvert, et qui m'arrêterait à tout moment, s'il ne me soutenait pas. Oui, mon père, cet aveu de mes indignités m'accable; je souffre à chaque mot que je vous dis, je souffre, et j'en remercie mon Dieu, qui par-là me laisse en état de lui sacrifier mon misérable orgueil. Permettez donc que je profite d'une honte qui me punit; je voudrais pouvoir l'augmenter ponr proportionner, s'il était possible, mes humiliations à la fausseté des vertus qu'on a honorées en moi. Je voudrais avoir toute la terre pour témoin de l'affront que je me fais; je suis même fâché d'avoir été obligé de renvoyer madame de Miran; j'aurais pu du moins rougir encore aux yeux d'une sœur qui n'est peut-être pas désabusée; mais il a fallu l'écarter; je la connais, elle m'aurait interrompu; son amitié pour moi, trop tendre et trop sensible, ne lui aurait pas permis d'écouter ce que j'avais à dire; mais vous le lui répéterez, mon père; je l'espère de votre piété, et c'est un soin dont vous voulez bien que je vous charge. Achevons.

Mademoiselle vous a dit vrai dans le récit qu'elle

vous a fait sans doute de mon procédé avec elle ; je ne l'ai secourue, en effet, que pour tâcher de la séduire ; je crus que son infortune lui ôterait le courage de rester vertueuse, et j'offris de lui assurer de quoi vivre, à condition qu'elle devînt méprisable. C'est vous en dire assez, mon père ; j'abrége cet horrible récit par respect pour sa pudeur que mes discours passés n'ont déjà que trop offensée. Je vous en demande pardon, mademoiselle, et je vous conjure d'oublier cette affreuse aventure ; que jamais le ressouvenir de mon impudence ne salisse un esprit aussi chaste que le doit être le vôtre : recevez-en, pour réparation de ma part, cet aveu que je vous fais, qui est qu'avec vous j'ai été non-seulement un homme détestable devant Dieu, mais encore un malhonnête homme, suivant le monde ; car j'eus la lâcheté, en vous quittant, de vous reprocher de petits présens que vous m'avez renvoyés ; j'insultai à la triste situation où je vous abandonnais, et je vous menaçai de me venger, si vous osiez vous plaindre de moi.

Je fondais en larmes pendant qu'il me faisait cette satisfaction si généreuse et si chrétienne ; elle m'attendrit au point qu'elle m'arracha des soupirs. Valville et le père Saint-Vincent s'essuyaient les yeux et gardaient le silence.

Vous savez, mademoiselle, ajouta M. de Climal, ce que je vous offris alors ; ce fut, je pense, un contrat de cinq ou six cents livres de rente ; je vous en laisse aujourd'hui un de douze cents dans mon

testament. Vous refusâtes avec horreur ces six cents livres, quand je vous les proposai comme la récompense d'un crime; acceptez les douze cents francs à présent qu'ils ne sont plus que la récompense de votre sagesse; il est bien juste d'ailleurs que je vous sois un peu plus secourable dans mon repentir, que je n'offrais de l'être dans mon désordre. Mon neveu, que voici, est mon principal héritier, je le fais mon légataire; il est né généreux, et je suis persuadé qu'il ne regrettera point ce que je vous laisse.

Ah! mon oncle, s'écria Valville la larme à l'œil, vous faites l'action du monde la plus louable, et la plus digne de vous; tout ce qui m'en afflige, c'est que vous ne la faites pas en pleine santé. Quant à moi je ne regretterai que vous, et que la tendresse que vous me témoignez; j'achèterais la durée de votre vie de tous les biens imaginables; et, si Dieu m'exauce, je ne lui demande que la satisfaction de vous voir vivre aussi long-temps que je vivrai moi-même.

Et moi, monsieur, m'écriai-je à mon tour en sanglotant, je ne sais que vous répondre à force d'être sensible à tout ce que je viens d'entendre. J'ai beau être pauvre; le présent que vous me faites, si vous mourez, ne me consolera pas de votre perte; je vous assure que je la regarderai aujourd'hui comme un nouveau malheur. Je vois, monsieur, que vous seriez un véritable ami pour moi, et j'aimerais bien mieux cela, sans comparaison, que ce que vous me laissez si généreusement.

Mes pleurs ici me coupèrent la parole; je m'a-

perçus que mon discours l'attendrissait lui-même. Ce que vous dites là répond à l'opinion que j'ai toujours eue de votre cœur, mademoiselle, reprit-il après quelques momens de silence, et il est vrai que je justifierais ce que vous pensez à présent de moi, si Dieu prolongeait mes jours. Je sens que je m'affaiblis, dit-il ensuite; ce n'est point à moi à vous donner des leçons, elles ne partiraient pas d'une bouche assez pure. Mais, puisque vous croyez perdre un ami en moi, qu'il me soit permis de vous dire encore une chose : j'ai tenté votre vertu; il n'a pas tenu à moi qu'elle ne succombât : voulez-vous m'aider à expier les efforts que j'ai faits contre elle? aimez-la toujours, afin qu'elle sollicite la miséricorde de Dieu pour moi; peut-être mon pardon dépendra-t-il de vos mœurs. Adieu, mademoiselle. Adieu, mon père, ajouta a-t-il en parlant au père Saint-Vincent; je vous la recommande. Pour vous, mon neveu, vous voyez pourquoi je vous ai retenu; vous m'avez vu à genoux devant elle, vous avez pu la soupçonner d'y consentir; elle était innocente, et j'ai cru être obligé de vous l'apprendre [1].

---

[1] Le repentir sincère et la mort chrétienne de M. de Climal réfutent victorieusement le reproche fait par La Harpe à Marivaux, d'avoir jugé son personnage fort supérieur au *Tartufe* de Molière. Il n'en approche pas, ajoute le sévère Aristarque. Non, sans doute, il n'en approche pas; car il n'a rien de commun avec lui. Tartufe est un scélérat qui ne croit point à la vertu, dont il a toujours le mot à la bouche, et qui insulte le ciel, au nom de qui il cherche à spolier et à déshonorer une honnête famille. M. de Climal est un

Il s'arrêta là, et nous allions nous retirer, quand il dit encore :

Mon neveu, allez de ma part prier ma sœur de rentrer. Mademoiselle, me dit-il après, madame de Miran m'a appris comment vous la connaissiez ; dans le récit que vous lui avez fait de votre situation, le détail de l'injure toute récente que vous veniez d'essuyer de moi, a dû naturellement y entrer ; dites-moi franchement, l'en avez-vous instruite, et m'avez-vous nommé ?

Je vais, monsieur, vous dire la vérité, lui répondis-je un peu embarrassée de la question. Au sortir de chez le père Saint-Vincent, j'entrai dans le parloir d'un couvent pour y demander du secours à l'abbesse ; j'y rencontrai madame de Miran ; j'étais comme au désespoir ; elle vit que je fondais en larmes ; cela la toucha. On me pressa de dire ce qui m'affligeait ; je ne songeais pas à vous nuire ; mais je n'avais point d'autre ressource que de faire compassion, et je contai tout, mes premiers malheurs et les derniers. Je ne vous nommai pourtant point alors, moins par dis-

---

homme faible, dont les mœurs privées sont en opposition avec les maximes de la vertu qu'il respecte au fond de son cœur, lors même qu'il les dément par sa conduite. Il attache un grand prix à la considération ; il veut donc que ses vices soient ignorés, et il laisse à ses remords le soin de punir les atteintes qu'il porte à la morale et à la religion. Au lit de mort, M. de Climal avoue noblement et répare ses fautes. Tartufe, au fond de sa prison, a dû mourir dans le désespoir. Marivaux avait trop d'esprit pour croire surpasser Molière, lors même qu'il n'avait pas songé à l'imiter. (Voir la Notice biographique et littéraire en tête du premier volume.)

crétion, qu'à cause que je crus cela inutile; et elle n'en aurait jamais su davantage, si quelques jours après, en parlant de ces hardes que je renvoyai, je n'avais pas par hasard nommé M. de Valville, chez qui je les fis porter, comme au neveu de la personne qui me les avait données. Voilà malheureusement comment elle vous connut, monsieur; et je suis bien mortifiée de mon imprudence; car, pour de la malice, il n'y en a point eu; je vous le dis en conscience; je pourrais vous tromper, mais je suis trop pénétrée et trop reconnaissante pour vous rien cacher.

Dieu soit loué, s'écria-t-il alors en adressant la parole au père Saint-Vincent; actuellement ma sœur sait donc à quoi s'en tenir sur mon compte. Je ne le croyais pas; c'est une confusion que j'ai de plus avant que je meure; je sens qu'elle est grande, mon père. Et je vous en remercie, mademoiselle; ne vous reprochez rien, c'est un service que vous m'avez rendu; ma sœur me connaît, et je vais rougir devant elle.

Je pensai faire des cris de douleur en l'entendant parler ainsi. Madame de Miran rentra avec Valville; mes pleurs et mes sanglots la surprirent, son frère s'en aperçut : Venez, ma sœur, lui dit-il; je vous aurais retenue tantôt, si je n'avais craint votre tendresse; j'avais à dire des choses que vous n'auriez pas soutenues, mais je n'y perdrai rien, le père Saint-Vincent aura la bonté de vous les redire; et, grâces à Dieu, vous en savez déjà l'essentiel; mademoiselle vous a mise en état de me rendre justice. J'en ai mal usé avec elle; le père Saint-Vincent me l'avait confiée;

elle ne pouvait pas tomber en de plus mauvaises mains, et je la remets dans les vôtres. A toute l'amitié que vous m'avez paru avoir pour elle, ajoutez celle que vous aviez pour moi, et dont elle est bien plus digne que je ne l'étais. Votre cœur, tel qu'il fut à mon égard, est un bien que je lui laisse, et qui la vengera du peu d'honneur et de vertu qu'elle trouva dans le mien.

Ah! mon frère, mon frère, que m'allez-vous dire? lui répondit madame de Miran, qui pleurait presqu'autant que moi. Finissons, je vous prie, finissons; dans l'affliction où je suis, je ne pourrais pas en écouter davantage. Oui, j'aurai soin de Marianne, elle me sera toujours chère; je vous le promets, vous n'en devez pas douter; vous venez de lui donner sur mon cœur des droits qui seront éternels. Voilà qui est fait, n'en parlons plus; vous voyez la douleur où vous nous jetez tous. Allons; mon frère; êtes-vous en état de parler si long-temps? Cela vous fatigue; comment vous trouvez-vous?

Comme un homme qui va bientôt paraître devant Dieu, dit-il; je me meurs, ma sœur. Adieu, mon père, souvenez-vous de moi dans vos saints sacrifices: vous savez le besoin que j'en ai.

A peine put-il achever ces dernières paroles, et il tomba dès cet instant dans une faiblesse où nous crûmes qu'il allait expirer.

Deux médecins entrèrent alors: le religieux s'en alla; on nous fit retirer, Valville et moi, pendant qu'on essayait de le secourir. Madame de Miran vou-

lut rester, et nous passâmes dans une salle où nous trouvâmes un intime ami de M. de Climal, et deux parentes de la famille, qui allaient entrer.

Valville les retint, leur apprit que le malade avait perdu toute connaissance, et qu'il fallait attendre ce qui arriverait; de sorte que personne n'entra, qu'un ecclésiastique, qui était son confesseur, et que nous vîmes arriver.

Valville, qui était assis à côté de moi dans cette salle, me dit tout bas quelles étaient ces trois personnes que nous y avions trouvées.

Je parle de cet ami de M. de Climal, et de ces deux dames ses parentes, dont l'une était la mère et l'autre la fille.

L'ami me parut un homme froid et poli; c'était un magistrat de l'âge de soixante ans à peu près.

La mère de la demoiselle pouvait en avoir cinquante ou cinquante-cinq; petite femme brune, assez ronde, très-laide, qui avait le visage large et carré, avec de petits yeux noirs, qui, d'abord paraissaient vifs, mais qui n'étaient que curieux et inquiets; de ces yeux toujours remuans, toujours occupés à regarder, et qui cherchent de quoi fournir à l'amusement d'une âme vide, oisive, d'une âme qui n'a rien à voir en elle-même : car il y a de certaines gens dont l'esprit n'est en mouvement que par pure disette d'idées; c'est ce qui les rend si affamés d'objets étrangers, d'autant plus qu'il ne leur reste rien, que tout passe en eux, que tout en sort; gens toujours regardans, toujours écoutans, jamais pensans. Je les com-

pare à un homme qui passerait sa vie à se tenir à sa fenêtre : voilà l'image que je me fais d'eux, et des fonctions de leùr esprit.

Telle était la femme dont je vous parle; je ne jugeai pourtant pas d'elle alors comme j'en juge à présent, que je me la rappelle ; mes réflexions, quelque avancées qu'elles fussent, n'allaient pas encore jusque-là; mais je lui trouvai un caractère qui me déplut.

D'abord ses yeux se jetèrent sur moi, et me parcoururent; je dis se jetèrent, au hasard de mal parler, mais c'est pour vous peindre l'avidité curieuse avec laquelle elle se mit à me regarder; et de pareils regards sont si à charge!

Ils m'embarrassèrent, et je n'y sus point d'autre remède que de la regarder à mon tour, pour la faire cesser; quelquefois cela réussit, et vous délivre de l'importunité dont je souffrais.

En effet, cette dame me laissa là, mais ce ne fut que pour un moment; elle revint bientôt de plus belle, et me persécuta.

Tantôt c'était mon visage, tantôt ma cornette, et puis mes habits, ma taille, qu'elle examinait.

Je toussai par hasard; elle en redoubla d'attention pour observer comment je toussais. Je tirai mon mouchoir; comment m'y prendrai-je? ce fut encore un spectacle intéressant pour elle, un nouvel objet de curiosité.

Valville était à côté d'elle; la voilà qui tout d'un coup se retourne pour lui parler, et qui lui demande : Qui est cette demoiselle-là?

Je l'entendis; les gens comme elle ne questionnent jamais aussi bas qu'ils croient le faire; ils y vont si étourdiment, qu'ils n'ont pas le temps d'être discrets. C'est une demoiselle de province, et qui est la fille d'une des meilleures amies de ma mère, lui répondit Valville assez négligemment. Ah, ah! de province, reprit-elle; et la mère est-elle ici? Non, repartit-il encore; cette demoiselle-ci est dans un couvent à Paris. Ah! dans un couvent! Est-ce qu'elle a envie d'être religieuse? Et dans lequel est-ce? Ma foi, dit-il, je n'en sais pas le nom. C'est peut-être qu'elle y a quelque parente, continua-t-elle. Elle est fort jolie, vraiment, très-jolie; ce qu'elle disait en entrecoupant chaque question d'un regard sur ma figure. A la fin elle se lassa de moi, et me quitta pour examiner le magistrat, qu'elle connaissait pourtant, mais dont le silence et la tristesse lui parurent alors dignes d'être considérés.

Voilà qui est bien épouvantable, lui dit-elle après; cet homme qui se meurt, et qui se portait si bien (qui est-ce qui l'aurait cru?), il n'y a que dix jours que nous dînâmes ensemble.

C'était de M. de Climal qu'elle parlait. Mais, dites-moi, monsieur de Valville, est-ce qu'il est si mal? Cet homme-là est fort, j'espère qu'il en reviendra. Qu'en pensez-vous? Depuis quand est-il malade? Car j'étais à la campagne, moi; et je n'ai su cela que d'hier. Est-il vrai qu'il ne parle plus, qu'il n'a plus de connaissance? Oui, madame, il n'est que trop vrai, répondit Valville. Et madame de Miran est donc

là-dedans, répondit-elle? Qui est-ce qui y est encore? La pauvre femme! elle doit être bien désolée; n'est-ce pas? Ils s'aimaient beaucoup. C'est un si honnête homme! Toute la famille y perd. Voici une fille qui en a pleuré hier toute la journée, et moi aussi (et cette fille, qui était la sienne, avait effectivement l'air assez contristé, et ne disait mot).

Nos yeux s'étaient quelquefois rencontrés comme à la dérobée, et il me semblait avoir vu dans ses regards autant d'honnêteté pour moi, qu'elle en avait dû rencontrer dans les miens pour elle. J'avais lieu de soupçonner que j'étais de son goût; de mon côté, j'étais enchantée d'elle, et j'avais bien lieu de l'être.

Ah! madame, l'aimable personne que c'était! Je n'ai encore rien vu de cet âge-là qui lui ressemble; jamais la jeunesse n'a tant paré personne; il n'en fut jamais de si agréable, de si riante à l'œil que la sienne. Il est vrai que la demoiselle n'avait que dix-huit ans; mais il ne suffit pas de n'avoir que cet âge-là pour être jeune comme elle l'était; il faut y joindre une figure faite exprès pour s'embellir de ces airs lestes, fins et légers, de ces agrémens sensibles, mais inexprimables, que peut y jeter la jeunesse; et on peut avoir une très-belle figure sans l'avoir propre et flexible à tout ce que je dis.

Il est question ici d'un charme à part, de je ne sais quelle gentillesse qui répand dans les mouvemens, dans le geste même, dans les traits, plus d'âme et plus de vie qu'ils n'en ont d'ordinaire.

On disait l'autre jour à une dame qu'elle était au

printemps de son âge : ce terme de *printemps* me fit ressouvenir de la jeune demoiselle dont je parle, et je gagerais que c'est quelque figure comme la sienne, qui a fait imaginer cette expression-là.

Je ne lis jamais les noms de *Flore* ou d'*Hébé*, que je ne songe tout d'un coup à mademoiselle de Fare (c'était ainsi qu'elle s'appelait).

Représentez-vous une taille haute, agile et dégagée. A la manière dont mademoiselle de Fare allait et venait, et se transportait d'un lieu à un autre, vous eussiez dit qu'elle ne pesait rien.

Enfin, c'étaient des grâces de tout caractère ; c'était du noble, de l'intéressant, mais de ce noble aisé et naturel, qui est attaché à la personne, qui n'a pas besoin d'attention pour se soutenir, qui est indépendant de toute contenance, que ni l'air folâtre ni l'air négligé n'altèrent, et qui est comme un attribut de la figure : c'était de cet intéressant qui fait qu'une personne n'a pas un geste qui ne soit au gré de votre cœur. C'étaient de ces traits délicats, mignons, et qui font une physionomie vive, rusée, et non pas maligne.

Vous êtes une espiègle, lui disais-je quelquefois ; et il y avait en effet quelque chose de ce que je dis là dans sa mine ; mais cela y était comme une grâce qu'on aimait à y voir, et qui n'était qu'un signe de gaîté dans l'esprit.

Mademoiselle de Fare n'était pas d'une forte santé ; mais ses indispositions lui donnaient l'air plus tendre que malade. Elle aurait souhaité plus d'embonpoint qu'elle n'en avait ; mais je ne sais si elle y aurait tant

gagné ; du moins, si jamais un visage a pu s'en passer, c'était le sien ; l'embonpoint n'y aurait ajouté qu'un agrément, et lui en aurait ôté plusieurs de plus piquans et de plus précieux.

Mademoiselle de Fare, avec la finesse et le feu qu'elle avait dans l'esprit, écoutait volontiers en grande compagnie, y pensait beaucoup, y parlait peu ; et ceux qui y parlaient bien ou mal n'y perdaient rien.

Je ne lui ai jamais rien entendu dire qui ne fût bien placé, et dit de bon goût.

Était-elle avec ses amis, elle avait dans sa façon de penser et de s'énoncer toute la franchise du brusque, sans en avoir la dureté [1].

On lui voyait une sagacité de sentiment prompte, subite et naïve, une grande noblesse dans les idées, avec une âme haute et généreuse. Mais ceci regarde le caractère, que vous connaîtrez encore mieux par les choses que je dirai dans la suite.

Il y avait déjà du temps que nous étions là, quand madame de Miran sortit de la chambre du malade, et nous dit que la connaissance lui était entièrement revenue, et qu'actuellement les médecins le trouvaient beaucoup mieux. Il m'a même demandé, ajouta-t-elle en m'adressant la parole, si vous étiez

---

[1] *Toute la franchise du brusque sans en avoir la dureté. Du brusque.* Il est permis de transformer quelquefois un adjectif en substantif ; mais ici le sentiment de l'harmonie devait avertir Marivaux que cette innovation était d'un effet désagréable. Rien ne s'opposait d'ailleurs à ce qu'il écrivît : *La franchise de la brusquerie.*

encore ici, mademoiselle, et m'a priée qu'on ne vous ramenât à votre couvent qu'après que vous auriez dîné avec nous. Vous me faites beaucoup d'honneur, lui répondis-je, et je ferai ce qu'il vous plaira, madame.

Je voudrais qu'il sût que je suis ici, dit alors le magistrat son ami, et j'aurais une extrême envie de le voir, s'il était possible.

Et moi aussi, dit la dame; n'y aurait-il pas moyen de l'avertir? S'il est mieux, il ne sera peut-être pas fâché que nous entrions; qu'en dites-vous, madame? Les médecins en ont donc meilleure espérance? Hélas! cela ne va pas encore jusque-là; ils le trouvent seulement un peu moins mal, et voilà tout, répondit madame de Miran; mais je vais retourner sur-le-champ, pour savoir s'il n'y a point d'inconvénient que vous entriez; et à peine nous quittait-elle là-dessus, que les deux médecins sortirent de la chambre.

Messieurs, leur dit-elle, ces deux dames peuvent-elles entrer avec monsieur pour voir mon frère? est-il en état de les recevoir?

Il est encore bien faible, répondit l'un d'eux, et il a besoin de repos; il serait mieux d'attendre quelques heures.

Ah! sans difficulté, il faut attendre, dit alors le magistrat; je reviendrai cette après-midi. Ce ne sera pas la peine, si vous voulez rester, reprit madame de Miran. Non, dit-il, je vous suis obligé, je ne saurais; j'ai quelque affaire.

Pour moi, je n'en ai point, dit la dame, et je suis d'avis de demeurer; n'est-il pas vrai, madame? Eh bien!

messieurs, continua-t-elle tout de suite, dites-nous donc, que pensez-vous de cette maladie? J'ai dans l'esprit qu'il s'en tirera, moi; n'est-ce pas? Ne serait-ce point de la poitrine dont il est attaqué [1]? Il y a six mois qu'il eut un rhume qui dura très-long-temps; je lui dis d'y prendre garde, il le négligeait un peu. La fièvre est-elle considérable?

Ce n'est pas la fièvre que nous craignons le plus, madame, dit l'autre médecin, et on ne peut encore porter un jugement bien sûr de ce qui arrivera; mais il y a toujours du danger.

Ils nous quittèrent après ce discours; le magistrat les suivit, et nous restâmes, la mère, la fille, madame de Miran, Valville et moi, dans la salle.

Il était tard, un laquais vint nous dire qu'on allait servir. Madame de Miran passa un moment chez le malade; on lui dit qu'il reposait; elle en ressortit avec l'ecclésiastique qui y était demeuré, qui nous dit qu'il reviendrait après dîner; nous allâmes nous mettre à table, un peu moins alarmés que nous l'avions été dans le cours de la matinée.

Tous ces détails sont ennuyeux, mais on ne saurait s'en passer; c'est par eux qu'on va aux faits principaux. A table on me mit à côté de mademoiselle de Farc. Je crus voir, à ses façons gracieuses, qu'elle était bien aise de cette occasion qui s'offrait de lier quelque connaissance ensemble. Nous nous préve-

---

[1] *Ne serait-ce point de la poitrine dont il est attaqué?* Il faut: *qu'il est attaqué.*

nions de mille petites honnêtetés que l'inclination suggère à deux personnes qui ont du plaisir à se voir.

Nous nous regardions avec complaisance, et comme l'amour a ses droits, quelquefois aussi je regardais Valville, qui, de son côté et à son ordinaire, avait presque toujours les yeux sur moi.

Je crois que mademoiselle de Fare remarqua nos regards. Mademoiselle, me dit-elle tout bas pendant que sa mère et madame de Miran se parlaient, je voudrais bien ne me pas tromper dans ce que je pense; et, cela étant, vous ne quitteriez point Paris.

Je ne sais pas ce que vous entendez, lui répondis-je du même ton (et effectivement je n'en savais rien); mais, à tout hasard, je crois que vous pensez toujours juste; voulez-vous bien à présent me dire votre pensée, mademoiselle?

C'est, reprit-elle toujours tout bas, que madame votre mère est la meilleure amie de madame de Miran, et que vous pourriez bien épouser mon cousin; dites-moi ce qui en est à votre tour.

Cela n'était pas aisé; la question m'embarrassa, m'alarma même; j'en rougis, et puis j'eus peur qu'elle ne vît que je rougissais, et que cela ne trahît un secret qui me faisait trop d'honneur. Enfin j'ignore ce que j'aurais répondu, si sa mère ne m'avait pas tirée d'affaire. Heureusement, comme je vous l'ai dit, c'était de ces femmes qui voient tout, et qui veulent tout savoir.

Elle s'aperçut que nous nous parlions : Qu'est-ce que c'est, ma fille? dit-elle; de quoi est-il question?

Vous souriez, et mademoiselle rougit (rien ne lui était échappé) : peut-on savoir ce que vous vous disiez ?

Je n'en ferai pas de mystère [1], repartit sa fille ; je serais charmée que mademoiselle demeurât à Paris, et je lui disais que je souhaitais qu'elle épousât M. de Valville.

Ah ! ah ! s'écria-t-elle, eh ! mais, à propos, j'ai eu aussi la même idée ; et il me semble, sur tout ce que j'ai observé, qu'ils n'en seraient fâchés ni l'un ni l'autre. Eh ! que sait-on ? C'est peut-être le dessein qu'on a ; il y a toute apparence.

Eh ! pourquoi non ? dit madame de Miran, qui apparemment ne vit point de risque à prendre son parti dans ces circonstances, et qui, par une bonté de cœur dont le mien est encore transporté quand j'y songe, et que je ne me rappelle jamais sans pleurer de tendresse et de reconnaissance ; qui, dis-je, par une bonté de cœur admirable, et pour nous donner d'infaillibles gages de sa parole, voulut bien saisir cette occasion de préparer les esprits sur notre mariage.

Eh ! pourquoi non ? dit-elle donc à son tour : mon fils ne sera pas à plaindre, si cela arrive. Ah ! tout le monde sera de votre avis, reprit madame de Fare ; il n'y aura, certes, que des complimens à lui faire, et je lui fais les miens d'avance ; je ne sache personne mieux partagé qu'il le sera. Aussi puis-je vous assurer, madame, que je n'envierai le partage de per-

---

[1] *Je n'en ferai pas de mystère.* Le *de* est de trop ; on dit : *Je n'en ferai pas mystère.*

sonne, répondit Valville d'un air franc et aisé, pendant que je baissais la tête pour remercier sa mère de ses politesses, sans lui rien dire; car je crus devoir me taire et laisser parler ma bienfaitrice, devant qui je n'avais là-dessus et dans cette occasion qu'un silence modeste et respectueux à garder. Je ne pus m'empêcher cependant de jeter sur elle un regard bien tendre et bien reconnaissant; et de la manière dont la conversation se tourna là-dessus, quoique tout y fût dit en badinant, madame de Fare ne douta point que je ne dusse épouser Valville.

Je m'en retournerai dès que j'aurai vu M. de Climal, et puis nous reconduirons votre bru à son couvent, dit-elle à madame de Miran; ou bien, tenez, faisons encore mieux; je ne couche pas ce soir à Paris, je m'en retourne à ma maison de campagne, qui n'est qu'à un quart de lieue d'ici, comme vous savez. Je pense que vous pouvez disposer de mademoiselle. Écrivez, ou envoyez dire à son couvent qu'on ne l'attende point, et que vous la gardez pour un jour ou deux, moyennant quoi nous l'emmènerons avec nous. Ne faut-il pas que ces demoiselles se connaissent un peu davantage? Vous leur ferez plaisir à toutes deux, j'en suis sûre.

Mademoiselle de Fare s'en mêla, et joignit de si bonne grâce ses instances à celles de sa mère, que madame de Miran, à qui on supposait que mes parens m'avaient confiée, dit qu'elle y consentait, et que j'étais la maîtresse. Il est vrai, ajouta-t-elle, que vous n'avez personne avec vous; mais vous serez ser-

vie chez madame. Allez, je passerai tantôt moi-même à votre couvent; et demain, suivant l'état où sera mon frère, j'irai sur les cinq heures du soir vous reprendre, ou je vous enverrai chercher.

Puisque vous me le permettez, je n'hésiterai point, madame, répondis-je.

On se leva de table; Valville me parut charmé qu'on eût lié cette petite partie; je devinai ce qui lui en plaisait; c'est qu'elle nous convainquait encore de la sincérité des promesses de madame de Miran; non-seulement cette dame laissait croire que j'étais destinée à son fils, mais elle me laissait aller dans le monde sur ce pied-là; y avait-il de procédé plus net, et n'était-ce pas s'engager à ne se dédire jamais?

Sortons de chez M. de Climal. Madame de Fare ne put le voir; on dit qu'il reposait; et dans l'instant que nous allions partir, Valville, par quelques discours qu'il tint adroitement, engagea cette dame à lui proposer de nous suivre, et de venir souper chez elle.

Il fait le plus beau temps du monde, lui dit-elle; vous reviendrez ce soir ou demain matin, si vous l'aimez mieux. Me le permettez-vous aussi? dit en riant Valville à madame de Miran, dont il était bien aise d'avoir l'approbation. Oui-dà, mon fils, reprit-elle, vous pouvez y aller; aussi bien ne me retirerai-je d'ici que fort tard. Et là-dessus nous prîmes congé d'elle, et nous partîmes.

Nous voici arrivés; je vis une très-belle maison; nous nous y promenâmes beaucoup : tout m'y rendait l'âme satisfaite. J'y étais avec un homme que

j'aimais, qui m'adorait, qui avait la liberté de me le dire, qui me le disait à chaque instant, et dont on trouvait bon que je reçusse les hommages, à qui même il m'était permis de marquer modestement du retour[1]. Aussi n'y manquais-je pas; il me parlait, et moi je le regardais, et ses discours n'étaient pas plus tendres que mes regards. Il le sentait bien; ses expressions en devenaient plus passionnées, et le langage de mes yeux encore plus doux.

Quelle agréable situation! D'un côté Valville qui m'idolâtrait; de l'autre, mademoiselle de Fare qui ne savait quelles caresses me faire; et de ma part un cœur plein de sensibilité pour tout cela. Nous nous promenions tous trois dans le bois de la maison; nous avions laissé madame de Fare occupée à recevoir deux personnes qui venaient d'arriver pour souper chez elle; et comme les tendresses de Valville interrompaient ce que nous disions, cette aimable fille et moi, nous nous avisâmes, par un mouvement de gaîté, de le fuir, de l'écarter d'auprès de nous, et de lui jeter des feuilles que nous arrachions des bosquets.

Il nous poursuivait, nous courions : il me saisit, elle vint à mon secours; et mon âme se livrait à une joie qui ne devait pas durer.

---

[1] *A qui même il m'était permis de marquer modestement du retour. Marquer du retour*, locution qui n'est point usitée. *Retour* ne signifie réciprocité de sentimens que dans quelques phrases faites comme : *payer de retour. L'amitié demande du retour. Aimer sans espoir de retour.* Acad.

C'était ainsi que nous nous amusions [1], quand on vint nous avertir qu'on n'attendait que nous pour se mettre à table, et nous nous rendîmes dans la salle.

On soupa ; on demanda d'abord des nouvelles de M. de Fare qui était à l'armée : on parla de moi ensuite ; la compagnie me fit de grandes honnêtetés. Madame de Fare l'avait déjà prévenue sur le mariage auquel on me destinait, et on en félicita Valville.

Le souper fini, les convives nous quittèrent ; madame de Fare dit à Valville de rester jusqu'au lendemain : il ne l'en fallut pas presser beaucoup. Je touche à la catastrophe qui me menace, et demain je verserai bien des larmes.

Je me levai entre dix et onze heures du matin ; un quart d'heure après entra une femme de chambre qui venait pour m'habiller.

Quelque inusité que fût pour moi le service qu'elle allait me rendre, je m'y prêtai, je pense, d'aussi bonne grâce que s'il m'avait été familier. Il fallait bien soutenir mon rang, et c'étaient là de ces choses que je saisissais on ne peut pas plus vite ; j'avais un

---

[1] *C'était ainsi que nous nous amusions.* Que Marianne oublie facilement la situation où elle vient de laisser M. de Climal, on le conçoit malgré le repentir du vieillard. Elle n'a eu qu'à peine le temps de le connaître, et ce n'est que depuis un instant qu'elle lui doit de l'estime. Mais que Valville s'intéresse si peu à la fin prochaine de son oncle, c'est ce qu'il serait difficile d'expliquer, si Marivaux n'avait eu l'intention de montrer par là toute la légèreté de l'amant de Marianne, et de préparer ainsi le lecteur à l'inconstance dont nous le verrons se rendre coupable.

goût naturel, ou, si vous voulez, je ne sais quelle vanité délicate qui me les apprenait tout d'un coup, et ma femme de chambre ne me sentit point novice.

A peine achevait-elle de m'habiller, que j'entendis la voix de mademoiselle de Fare qui approchait; elle parlait à une autre personne qui l'accompagnait. Je crus que ce ne pouvait être que Valville, et je voulais aller au devant d'elle; elle ne m'en donna pas le temps, elle entra.

Ah! madame, devinez avec qui, devinez; voilà ce qu'on peut appeler un coup de foudre.

C'était avec cette marchande de toile chez qui j'avais demeuré en qualité de fille de boutique, avec madame Dutour, de qui j'ai dit étourdiment, ou par pure distraction, que je ne parlerais plus, et qui, en effet, ne paraîtra plus sur la scène.

Mademoiselle de Fare accourut d'abord à moi, et m'embrassa d'un air folâtre; mais ce fatal objet, cette misérable madame Dutour venait de frapper mes yeux, et elle n'embrassa qu'une statue [1] : je res-

---

[1] *Et elle n'embrassa qu'une statue.* Cette situation, si pénible pour Marianne, d'un si vif intérêt pour le lecteur, se trouve jusqu'à un certain point imitée dans un des meilleurs romans de sir Walter Scott, *la Prison d'Édimbourg*, lorsque la malheureuse paysanne qui a été sur le point de périr sur l'échafaud, comme coupable d'infanticide, après avoir obtenu sa grâce, devenue l'épouse de son riche séducteur, élevée au rang le plus éminent, environnée des hommages les plus flatteurs, et se voyant l'idole des personnages les plus distingués de la cour d'Angleterre, qui ignorent et sa naissance et son histoire, entend raconter sur le ton du badinage toutes les circonstances de son terrible procès, et, livrée intérieure-

tai sans mouvement, plus pâle que la mort, et ne sachant plus où j'étais.

Eh! ma chère, qu'avez-vous donc? Vous ne me dites mot, s'écria mademoiselle de Fare, étonnée de mon silence et de mon immobilité.

Eh! que Dieu nous soit en aide! Aurais-je la berlue? N'est-ce pas vous, Marianne? s'écria de son côté madame Dutour. Eh! pardi oui, c'est elle-même; tenez, comme on se rencontre! Je suis venue ici pour montrer de la toile à des dames qui sont vos voisines, et qui m'ont envoyé chercher; et en revenant, j'ai dit, il faut que je passe chez madame la marquise, pour voir si elle n'a besoin de rien. Vous m'avez trouvée dans sa chambre, et puis vous m'amenez ici, où je la trouve; il faut croire que c'est mon bon ange qui m'a inspiré d'entrer dans la maison.

Et tout de suite, elle se jeta à mon cou. Quelle bonne fortune avez-vous donc eue? ajouta-t-elle tout de suite. Comme la voilà belle et bien mise! Ah! que je suis aise de vous voir brave! Que cela vous sied bien! Je pense, Dieu me pardonne, qu'elle a une femme de chambre. Eh! mais, dites-moi donc ce que cela signifie; voilà qui est admirable, cette pauvre enfant! Contez-moi donc d'où cela vient.

---

ment aux angoisses où la jette la crainte d'être reconnue pour l'héroïne du récit, est presque obligée de sourire pour déguiser son trouble et son émotion. L'embarras de Marianne est même encore plus attachant, parce qu'il n'y a pour elle aucun moyen d'empêcher madame Dutour de la reconnaître, et de trahir un secret si importaut pour Valville et pour elle.

A ce discours, pas un mot de ma part ; j'étais anéantie.

Là-dessus, Valville arrive d'un air riant ; mais, à l'aspect de madame Dutour, le voici qui rougit, qui perd contenance, et qui reste immobile à son tour. Vous jugez bien qu'il comprit toutes les fâcheuses conséquences de cette aventure ; ceci, au reste, se passa plus vite que je ne puis le raconter.

Doucement, madame Dutour, doucement, dit alors mademoiselle de Fare ; vous vous trompez sûrement, vous ne savez pas à qui vous parlez. Mademoiselle n'est pas cette Marianne pour qui vous la prenez.

Ce ne l'est pas ! s'écria encore la marchande, ce ne l'est pas ! Ah ! pardi, en voici bien d'une autre : vous verrez que je ne suis peut-être pas madame Dutour aussi, moi ! Eh ! merci de ma vie, demandez-lui si je me trompe. Eh bien ! répondez donc, ma fille ; n'est-il pas vrai que c'est vous ? Dites donc, n'avez-vous pas été quatre ou cinq jours en pension chez moi pour apprendre le négoce ? C'était M. de Climal qui l'y avait mise, et puis qui la laissa là un beau jour de fête ; bon jour, bonne œuvre ; adieu, va où tu pourras. Aussi pleurait-elle, il fallait voir, la pauvre orpheline ! Je la trouvai échevelée comme une Madeleine ; une nippe d'un côté, une nippe d'un autre ; c'était une vraie pitié.

Mais, encore une fois, prenez garde, madame, prenez garde ; car cela ne se peut pas, dit mademoiselle de Fare étonnée. Oh ! bien, je ne dis pas que cela se puisse, mais je dis que cela est, reprit la Dutour. Eh !

à propos, tenez, c'est chez M. de Valville que je fis porter le paquet de hardes dont M. de Climal lui avait fait présent; à telles enseignes que j'ai encore un mouchoir à elle, qu'elle a oublié chez moi et qui ne vaut pas grand argent; mais enfin, n'importe, il est à elle, et je n'y veux rien; on l'a blanchi tel qu'il est; quand il serait meilleur, il en serait de même; et ce que j'en dis n'est que pour faire voir si je la dois connaître. En un mot comme en cent, qu'elle parle ou qu'elle ne parle pas, c'est Marianne; et quoi encore? Marianne; c'est le nom qu'elle avait quand je l'ai prise; si elle ne l'a plus, c'est qu'elle en a changé; mais je ne lui en savais point d'autre, ni elle non plus; encore était-ce, m'a-t-elle dit, la nièce d'un curé qui le lui avait donné; car elle ne sait qui elle est; c'est elle qui me l'a dit aussi. Que diantre, où est donc la finesse que j'y entends? Est-ce que j'ai envie de lui nuire, moi, à cette enfant, qui a été ma fille de boutique? Est-ce que je lui en veux? Pardi! je suis comme tout le monde, je reconnais les gens quand je les ai vus. Voyez que cela est difficile! Si elle est devenue glorieuse, dame! je n'y saurais que faire. Au surplus, je n'ai que du bien à dire d'elle; je l'ai connue pour honnête fille; y a-t-il rien de plus beau? Je lui défie d'avoir mieux, quand elle serait duchesse; de quoi se fâche-t-elle?

A ce dernier mot, la femme de chambre se mit à rire sous sa main et sortit; pour moi, qui me sentais faible et les genoux tremblans, je me laissai tomber

dans un fauteuil qui était à côté de moi, où je ne fis que pleurer et jeter des soupirs.

Mademoiselle de Fare baissait les yeux et ne disait mot. Valville, qui jusque-là n'avait pas encore ouvert la bouche, s'approcha enfin de madame Dutour, et la prenant par le bras : Madame, allez-vous-en, sortez, je vous en conjure; faites-moi ce plaisir-là, vous n'y perdrez point, ma chère madame Dutour; allez, qu'on ne vous voie point davantage ici; soyez discrète, et comptez de ma part sur tous les services que je pourrai vous rendre.

Eh! mon Dieu, de tout mon cœur, reprit-elle. Hélas! je suis bien fâchée de tout cela, mon cher monsieur; mais que voulez-vous? Devine-t-on? Mettez-vous à ma place.

Eh! oui, madame, lui dit-il, vous avez raison; mais partez, partez, je vous prie. Adieu, adieu, répondit-elle, je vous fais bien excuse. Mademoiselle, je suis votre servante (c'était mademoiselle de Fare à qui elle parlait.) Adieu, Marianne; allez, mon enfant, je ne vous souhaite pas plus de mal qu'à moi, Dieu le sait; toutes sortes de bonheurs puissent-ils vous arriver! Si pourtant vous voulez voir ce que j'ai apporté dans mon carton, dit-elle encore en s'adressant à mademoiselle de Fare, peut-être prendriez-vous quelque chose. Eh! non, reprit Valville, non, vous dit-on; j'achèterai tout ce que vous avez, je le retiens, et vous le paierai demain chez moi. Ce fut en la poussant qu'il parla ainsi, et enfin elle sortit.

Mes larmes et mes soupirs continuaient; je n'osais

pas lever les yeux, et j'étais comme une personne accablée.

Monsieur de Valville, dit alors mademoiselle de Fare, qui jusqu'ici n'avait fait qu'écouter, expliquez moi ce que cela signifie.

Ah! ma chère cousine, répondit-il en embrassant ses genoux, au nom de tout ce que vous avez de plus cher, sauvez-moi la vie; il n'y va pas de moins pour moi; je vous en conjure par toute la bonté, par toute la générosité de votre cœur. Il est vrai, mademoiselle a été quelques jours chez cette marchande; elle a perdu son père et sa mère depuis l'âge de deux ans; on croit qu'ils étaient étrangers; ils ont été assassinés dans un carrosse de voiture avec nombre de domestiques à eux; c'est un fait constaté; mais on n'a jamais pu savoir qui ils étaient; leur suite a seulement prouvé qu'ils étaient gens de condition, voilà tout; et mademoiselle fut retirée du carrosse dans la portière duquel elle était tombée sous le corps de sa mère; elle a depuis été élevée par la sœur d'un curé de village, qui est morte à Paris il y a quelques mois, et qui la laissa sans secours; un religieux la présenta à mon oncle; c'est par hasard que je l'ai connue, et je l'adore; si je la perds, je perds la vie. Je vous ai dit que ses parens voyageaient avec plusieurs domestiques de tout sexe; elle est fille de qualité, on n'en a jamais jugé autrement. Sa figure, ses grâces, et son caractère, en sont encore de nouvelles preuves; peut-être même est-elle née plus que moi; peut-être que, si elle se connaissait, je serais trop honoré de sa ten-

dresse. Ma mère, qui sait tout ce que je vous dis là, et tout ce que je n'ai pas le temps de vous dire, ma mère est dans notre confidence; elle est enchantée d'elle; elle l'a mise dans un couvent; elle consent que je l'aime, elle consent que je l'épouse, et vous êtes bien digne de penser de même; vous n'abuserez point de l'accident funeste qui lui dérobe sa naissance; vous ne lui en ferez point un crime. Un malheur, quand il est accompagné des circonstances que je vous dis, ne doit point priver une fille, d'ailleurs si aimable, du rang dans lequel on a bien vu qu'elle était née, ni des égards et de la considération qu'elle mérite de la part de tous les honnêtes gens. Gardez donc votre estime et votre amitié pour elle; conservez-moi mon épouse, conservez-vous l'amie la plus digne de vous, une amie d'un mérite et d'un cœur que vous ne trouverez nulle part; d'un cœur que vous allez acquérir tout entier, sans compter le mien, et dont la reconnaissance sera éternelle et sans bornes. Mais ce n'est pas assez que de ne point divulguer notre secret; il y avait tout à l'heure ici une femme de chambre qui a tout entendu; il faut la gagner, il faut se hâter.

C'est à quoi je songeais, dit mademoiselle de Fare qui l'interrompit, et qui tira le cordon d'une sonnette; et je vais y remédier. Tranquillisez-vous, monsieur, et fiez-vous à moi. Voici un récit qui m'a remuée jusqu'aux larmes; j'avais beaucoup d'estime pour vous, vous venez de m'en donner davantage. Je regarde aussi madame de Miran, dans cette occasion-

ci, comme la femme du monde la plus respectable; je ne saurais vous dire combien je l'aime, combien son procédé me touche, et mon cœur ne le cédera pas au sien. Essuyez vos pleurs, ma chère amie, et ne songeons plus qu'à nous lier d'une amitié qui dure autant que nous, ajouta-t-elle en me prenant la main, sur laquelle je me jetai, que je baisai, que j'arrosai de mes larmes, d'un air qui n'était que suppliant, reconnaissant et tendre, mais point humilié.

Cette amitié que vous me faites l'honneur de me demander, me sera plus chère que ma vie; je ne vivrai que pour vous aimer tous deux, vous et Valville, lui dis-je à travers des sanglots que m'arracha l'attendrissement où j'étais.

Je ne pus en dire davantage; mademoiselle de Fare pleurait aussi en m'embrassant, et ce fut en cet état que la surprit la femme de chambre dont je vous ai parlé, et qui venait savoir pourquoi elle avait sonné.

Approchez, Favier, lui dit-elle du ton le plus imposant; vous avez de l'attachement pour moi, du moins il me le semble. Quoi qu'il en soit, vous avez vu ce qui s'est passé avec cette marchande; je vous perdrai tôt ou tard, si jamais il vous échappe un mot de ce qui s'est dit; je vous perdrai; mais aussi je vous promets votre fortune pour prix du silence que vous garderez. Et moi, je lui promets de partager la mienne avec elle, dit tout de suite Valville.

Favier, en rougissant, nous assura qu'elle se tairait; mais le mal était fait, elle avait déjà parlé. C'est ce que vous verrez dans la sixième partie, avec

tous les événemens que son indiscrétion causa ; les puissances mêmes s'en mêlèrent [1]. Je n'ai pas oublié, au reste, que je vous ai annoncé l'histoire d'une religieuse ; et voici sa place ; c'est par où commencera la sixième partie.

---

[1] *Les puissances mêmes s'en mêlèrent.* Marivaux a voulu montrer une jeune fille aux prises avec tous les revers de la fortune. Forcée d'abord de lutter contre la misère, attaquée bientôt dans son innocence et compromise dans son honneur, livrée malgré elle à un amour sans espoir, Marianne, par ses vertus et son heureux naturel, a échappé à tous les périls qui ont accompagné ses premiers pas dans le monde. Maintenant l'auteur a voulu nous la présenter en butte aux persécutions de l'autorité. C'est ce qu'il annonce à la fin de cette cinquième partie. Quant à l'histoire de la religieuse, qu'il promet aussi pour le livre suivant, Marivaux connaît trop bien l'art du romancier pour tenir parole et pour interrompre le fil d'un récit au moment le plus intéressant. On ne peut donc regarder cette promesse, dont l'accomplissement sera reculé jusqu'au neuvième livre, que comme un artifice ingénieux qui ne trompe le lecteur que pour exciter plus vivement sa curiosité.

FIN DE LA CINQUIÈME PARTIE.

SIXIÈME PARTIE.

Je vous envoie, madame, la sixième partie de ma vie; vous voilà fort étonnée, n'est-il pas vrai? Est-ce que vous n'avez pas encore achevé de lire la cinquième? Quelle paresse! Allons, madame, tâchez donc de me suivre; lisez du moins aussi vite que j'écris.

Mais, me dites-vous, d'où peut venir en effet tant de diligence, vous qui jusqu'ici n'en avez jamais eu, quoique vous m'ayez toujours promis d'en avoir?

C'est que ma promesse gâtait tout. Cette diligence alors était comme d'obligation, je vous la devais, et on a de la peine à payer ses dettes. A présent que je ne vous la dois plus, que je vous ai dit qu'il ne fallait plus y compter, je me fais un plaisir de vous la donner pour rien; cela me réjouit. Je m'imagine être généreuse, au lieu que je n'aurais été qu'exacte; ce qui est bien différent.

Reprenons le fil de notre discours. J'ai l'histoire d'une religieuse à vous raconter : je n'avais pourtant résolu de vous parler que de moi, et cet épisode n'entrait pas dans mon plan; mais, puisque vous m'en paraissez curieuse, que je n'écris que pour vous amuser, et que c'est une chose que je trouve sur mon

chemin, il ne serait pas juste de vous en priver. Attendez un moment, je vais bientôt rejoindre cette religieuse en question, et ce sera elle qui vous satisfera.

Vous m'avouez, au reste, que vous avez laissé lire mes aventures à plusieurs de vos amis. Vous me dites qu'il y en a quelques-uns à qui les réflexions que j'y fais souvent n'ont pas déplu; qu'il y en a d'autres qui s'en seraient bien passés. Je suis à présent comme ces derniers, je m'en passerai bien aussi, ma religieuse de même; ce ne sera pas une babillarde comme je l'ai été; elle ira vite, et quand ce sera mon tour de parler, je ferai comme elle.

Mais je songe que ce mot de *babillarde*, que je viens de mettre là sur mon compte, pourrait fâcher d'honnêtes gens qui ont aimé mes réflexions. Si elles n'ont été que du babil, ils ont donc eu tort de s'y plaire, ce sont donc des lecteurs de mauvais goût. Non pas, messieurs, non pas; je ne suis point de cet avis; au contraire, je n'oserais dire le cas que je fais de vous, ni combien je me sens flattée de votre approbation là-dessus. Quand je m'appelle une babillarde, entre nous, ce n'est qu'en badinant et que par complaisance pour ceux qui m'ont trouvée telle; la vérité est que je continuerais de l'être, s'il n'était pas plus aisé de ne l'être point. Vous me faites beaucoup d'honneur, en approuvant que je réfléchisse; mais aussi ceux qui veulent que je m'en tienne au simple récit des faits me font grand plaisir; mon amour-propre est pour vous, mais ma paresse se dé-

clare pour eux, et je suis un peu revenue des vanités de ce monde ; à mon âge on préfère ce qui est commode à ce qui n'est que glorieux. Je soupçonne d'ailleurs (je vous le dis en secret), je soupçonne que vous n'êtes pas le plus grand nombre. Ajoutez à cela la difficulté de vous servir, et vous excuserez le parti que je vais prendre.

Nous en étions au discours que mademoiselle de Fare et Valville tinrent à Favier ; j'ai dit que cette précaution qu'ils prirent fut inutile.

Vous avez vu que Favier s'était retirée avant que la Dutour s'en allât, et il n'y avait tout au plus qu'un quart d'heure qu'elle avait disparu quand elle revint ; mais ce quart d'heure, elle l'avait déjà employé contre moi. De ma chambre, elle s'était rendue chez madame de Fare, à qui elle avait conté tout ce qu'elle venait de voir et d'entendre.

Elle n'osa nous l'avouer. Mademoiselle de Fare le prit avec elle sur un ton qui l'en empêcha, et qui lui fit peur. J'observai seulement, comme je vous l'ai déjà dit, qu'elle rougit ; et, à travers l'accablement où j'étais, je ne tirai pas un bon augure de cette rougeur.

Elle sortit assez déconcertée, et mademoiselle de Fare se mit à me consoler. Je lui tenais une main, que je baignais de mes larmes ; elle répondit à cette action par les caresses les plus affectueuses.

Eh ! ma chère amie, cessez donc de pleurer, me disait-elle ; que craignez-vous ? Cette fille ne dira mot, soyez-en persuadée (c'était de Favier qu'elle

parlait); nous venons de l'intéresser par tous les motifs qui peuvent lui fermer la bouche. Je lui ai dit que son indiscrétion la perdrait, que son silence ferait sa fortune; et, après les menaces dont je l'ai intimidée, après les récompenses que je lui ai promises, concevez-vous qu'elle ne se taise pas? y a-t-il quelque apparence qu'elle nous trahisse? Tranquillisez-vous donc; donnez-moi cette marque d'amitié et de confiance, ou bien je croirai à présent que c'est à cause de moi que vous pleurez tant; je croirai que vous rougissez de m'avoir eue pour témoin de ce qui s'est passé, et que vous me soupçonnez d'avoir quelque sentiment qui vous humilie, moi qui ne vous en aime que davantage, qui ne m'en sens que plus liée à vous; moi pour qui vous n'en devenez que plus intéressante, et qui n'en aurai toute ma vie que plus d'égards pour vous. Je le croirai, vous dis-je; et voyez, en ce cas, combien j'aurais lieu de me plaindre de vous, combien votre douleur m'offenserait, et serait désobligeante pour un cœur comme le mien!

Ce discours redoublait mon attendrissement, et par conséquent mes larmes. Je n'avais pas la force de parler; mais je donnais mille baisers sur sa main que je tenais toujours, et que je pressais entre les miennes en signe de reconnaissance.

Quelqu'un peut venir, me disait de son côté Valville. Madame de Fare elle-même va peut-être arriver; que voulez-vous qu'elle pense de l'état où vous êtes? Quelle raison lui en rendrons-nous; et de quoi vous affligez-vous tant? Ceci n'aura point de suite;

c'est moi qui le garantis, ajoutait-il en se jetant à mes genoux, avec plus d'amour, avec plus de passion, ce me semble, qu'il n'en avait jamais eu; et mes regards, que je laissais tomber tour à tour sur l'amant et sur l'amie, leur exprimaient combien j'étais sensible à tout ce qu'ils me disaient tous deux de doux et de consolant, quand nous entendîmes marcher près de ma chambre.

C'était madame de Fare qui entra un moment après. Sa fille et Valville s'assirent à côté de moi, et j'essuyai mes pleurs avant qu'elle parût; mais toute l'impression des mouvemens dont j'avais été agitée, me restait sur le visage. On y voyait encore un air de douleur et de consternation que je ne pouvais pas en ôter.

Feignez d'être malade, se hâta de me dire mademoiselle de Fare, et nous supposerons que vous venez de vous trouver mal.

A peine achevait-elle ce peu de mots, que nous vîmes sa mère. Je ne la saluai que d'une simple inclination de tête, à cause de la faiblesse que nous étions convenus que j'affecterais, et qui était assez réelle.

Madame de Fare me regarda, et ne me salua pas non plus.

Est-ce qu'elle est indisposée? dit-elle à Valville d'un air indifférent et peu civil. Oui, madame, répondit-il; nous avons eu beaucoup de peine à faire revenir mademoiselle d'un évanouissement qui lui a pris. Et elle est encore extrêmement faible, ajouta

mademoiselle de Fare, que je vis surprise du peu de façon que faisait sa mère en parlant de moi.

Mais, reprit cette dame du même ton, et sans jamais dire *mademoiselle,* si elle veut, on la remènera à Paris, je lui prêterai mon carrosse.

Madame, lui dit sèchement Valville, le vôtre n'est pas nécessaire; elle s'en retournera dans le mien, qui est venu me prendre.

Vous avez raison, cela est égal, repartit-elle. Quoi! ma mère, tout à l'heure! s'écria la fille; je serais d'avis qu'on attendît à tantôt.

Non, mademoiselle, dis-je alors à mon tour, en m'appuyant sur le bras de Valville pour me lever; non, laissez-moi partir; je vous rends mille grâces de votre attention pour moi, mais effectivement il vaut mieux que je me retire, et je sens bien qu'il ne faut pas que je reste ici plus long-temps. Descendons, monsieur, je serai bien aise de prendre l'air en attendant que votre carrosse soit prêt.

Mais, ma mère, reprit une seconde fois mademoiselle de Fare, prenez donc garde; laisserons-nous mademoiselle s'en retourner toute seule dans ce carrosse? Et puisqu'elle veut absolument se retirer, n'êtes-vous pas d'avis que nous la remènions, ou du moins que je prenne une de vos femmes avec moi pour la reconduire jusqu'à son couvent, ou chez madame de Miran, qui nous l'a confiée? Sans quoi il n'y a ici que M. de Valville qui pourrait l'accompagner; et il ne serait pas dans l'ordre qu'il partît avec elle.

Non, reprit la mère en souriant; mais, dites-

moi, monsieur de Valville, j'attends compagnie; ni ma fille ni moi ne pouvons quitter; ne suffira-t-il pas d'une de mes femmes? Je vous donnerai celle qui l'a habillée. Il n'y a qu'un pas d'ici à Paris; n'est-ce pas, ma belle enfant? Ce sera assez.

Valville, indigné d'un procédé si cavalier, ne répondit mot. Je n'ai besoin de personne, madame, lui dis-je, pleinement persuadée que cette femme de chambre qu'elle m'offrait avait parlé; je n'ai besoin de personne.

Et c'était en sortant de la chambre avec Valville que je disais cela. Mademoiselle de Fare baissait les yeux d'un air d'étonnement qui n'était pas à la louange de sa mère.

Madame, dit Valville à madame de Fare, d'un ton aussi brusque que dégagé, mademoiselle va prendre mon équipage; vous avez offert le vôtre, vous n'avez qu'à me le prêter pour la suivre; l'état où elle est m'inquiète; et s'il lui arrivait quelque chose, je serai à portée de lui faire donner du secours.

Eh! d'où vient nous quitter? dit-elle toujours en souriant. Qu'est-ce que cela signifie? Je n'en vois pas la nécessité, puisque je lui offre une de mes femmes avec elle. Aime-t-elle mieux rester? Vous savez qu'à quatre ou cinq heures il doit lui venir une voiture, que madame de Miran a dit qu'elle enverrait; et comme elle est malade, et que j'aurai compagnie, elle mangera dans sa chambre.

Oui, dit-il, l'expédient serait assez commode; mais je ne crois pas qu'il lui convienne.

Votre sérieux me divertit, mon cousin, lui repartit-elle ; au surplus, s'il n'y a pas moyen de vous arrêter, mon carrosse est à votre service.

Bourguignon, ajouta-t-elle tout de suite en parlant à un laquais qui se rencontra là, qu'on mette les chevaux au carrosse. Je pense que voici du monde qui vient ; adieu, monsieur ; nous nous reverrons, mais il y a bien de la méchante humeur à vous à nous quitter. Ma belle enfant, je suis votre servante : allez, ce ne sera rien ; faites-la déjeûner avant qu'elle parte. Là-dessus elle prit congé de nous, et puis se retournant : Venez, ma fille, dit-elle à mademoiselle de Fare ; venez, j'ai à vous parler.

Dans un instant, ma mère, je vous suis, répondit la fille en nous regardant tristement Valville et moi. Je ne comprends rien à ces manières-ci, nous dit-elle ; elles ne ressemblent point à celles d'hier au soir ; quelle en peut être la cause ? Est-ce que cette misérable femme l'aurait déjà instruite ? J'ai de la peine à le croire.

N'en doutez point, reprit Valville, qui avait fait donner ses ordres à son cocher ; mais n'importe, elle sait l'intérêt que ma mère prend à mademoiselle, et tout ce qu'on peut lui avoir dit ne la dispense pas des égards et des politesses qu'elle devait conserver pour elle. D'ailleurs, à propos de quoi en agit-elle si mal avec une jeune personne pour qui elle a vu que ma mère et moi nous avons les plus grandes attentions ? Cette lingère, dont on lui a rapporté les discours, n'a-t-elle pas pu se tromper, et prendre mademoiselle

pour une autre ? Mademoiselle lui a-t-elle répondu un mot ? Est-elle convenue de ce qu'elle lui disait ? Il est vrai qu'elle a pleuré, mais c'est peut-être à cause qu'elle a cru qu'on voulait lui faire injure ; c'était surprise ou timidité, et tout cela est possible dans une personne de son âge, qui se voit apostrophée avec tant de hardiesse. Ce n'est pas vous, ma chère cousine, à qui ce que je dis là s'adresse ; vous savez avec quelle confiance je me suis livré à vous là-dessus. Je veux dire seulement que madame de Fare devait du moins suspendre son jugement, et ne pas s'en rapporter à une femme de chambre, qui a pu mal entendre, qui a pu ajouter à ce qu'elle a entendu, et qui elle-même n'a raconté ce qu'elle a su que d'après une autre femme, qui, comme je l'ai dit, peut avoir été trompée par quelque ressemblance. Et supposez qu'elle ne se soit point méprise ; il s'agit ici de faits qui méritent bien qu'on s'en assure, ou qu'on les éclaircisse ; d'autant plus qu'il peut y entrer une infinité de circonstances qui changent considérablement les choses, comme le font les circonstances que je vous ai dites, et qui font bien voir que mademoiselle est à plaindre, mais qui ne donnent droit à qui que ce soit de la traiter comme on vient de le faire.

Et il fallait voir avec quel feu, avec quelle douleur s'énonçait Valville, et toute la tendresse qu'il mettait pour moi dans ce qu'il disait.

Si madame de Fare avait votre cœur et votre façon de penser, mademoiselle, ajouta-t-il, je lui aurais

tout avoué ; mais je m'en suis abstenu. C'est un détail (vous me permettrez de le dire) qui n'est pas fait pour un esprit comme le sien. Quoi qu'il en soit, mademoiselle, elle vous aime, vous avez du pouvoir sur elle, tâchez d'obtenir qu'elle se taise ; dites-lui que ma mère le lui demande en grâce, et que, si elle y manque, c'est se déclarer notre ennemie, et m'outrager personnellement sans retour. Enfin, ma chère cousine, dites-lui l'intérêt que vous prenez à ce qui nous regarde, et tout le chagrin qu'elle vous ferait à vous-même, si elle ne vous gardait pas le secret.

Ne vous inquiétez point, lui repartit mademoiselle de Fare, elle se taira, monsieur; je vais tout à l'heure me jeter à ses genoux pour l'y engager, et j'en viendrai à bout.

Mais du ton dont elle nous le promettait, on voyait bien qu'elle souhaitait plus de réussir qu'elle ne l'espérait, et elle avait raison.

Pendant qu'ils s'entretenaient ainsi, je soupirais, et j'étais consternée. Il n'y a plus de remède, m'écriais-je quelquefois ; nous n'en reviendrons point. En effet, qui n'aurait pas pensé que cet événement-ci romprait notre mariage, et qu'il en naîtrait des obstacles insurmontables ?

Et si madame de Miran les surmonte, me disais-je en moi-même, si elle a ce courage-là, aurai-je celui d'abuser de toutes ses bontés, de l'exposer à tout le blâme, à tous les reproches qu'elle en essuiera de sa famille ? Pourrai-je être heureuse, si mon bonheur

dans les suites devient un sujet de honte et de repentir pour elle ?

Voilà ce qui me passait dans l'esprit, en supposant même que madame de Miran ne se rebutât point, et tînt bon contre l'ignominie que cette aventure-ci répandrait sur moi, si elle éclatait, comme il y avait tout lieu de croire qu'elle éclaterait.

Les deux carrosses, celui de madame de Fare et celui de Valville, arrivèrent dans la cour. Mademoiselle de Fare m'embrassa; elle me tint long-temps entre ses bras, je ne pouvais m'en arracher; et je montai la larme à l'œil dans le carrosse de Valville, renvoyée, pour ainsi dire avec moquerie, d'une maison où l'on m'avait reçue la veille avec tant d'accueil.

Me voici partie; Valville me suivait dans l'équipage de madame de Fare; nous nous trouvions quelquefois de front, et nous nous parlions alors.

Il affectait une gaîté qu'assurément il n'avait pas; et dans un moment où son carrosse était extrêmement près du mien : Songez-vous encore à ce qui s'est passé ? me dit-il assez bas, et en avançant sa tête. Pour moi, ajouta-t-il, il n'y a que l'attention que vous y faites qui me fâche.

Non, non, monsieur, lui répondis-je, ceci n'est pas aussi indifférent que vous le croyez; et moins vous y êtes sensible, et plus vous méritez que j'y pense.

Nous ne saurions continuer la conversation, me

répondit-il ; mais allez-vous rentrer dans votre couvent, et ne jugez-vous pas à propos de voir ma mère auparavant ?

Il n'y a pas moyen, lui dis-je ; vous savez l'état où nous avons laissé M. de Climal ; madame de Miran est peut-être actuellement dans l'embarras[1] ; ainsi il vaut mieux retourner chez moi.

Je crois, reprit Valville, que je vois de loin le carrosse de ma mère. Il ne se trompait pas ; et madame de Miran ne l'envoyait plus tôt qu'elle ne l'avait dit, que pour avertir Valville que M. de Climal était mort.

Il reçut cette nouvelle avec beaucoup de douleur ; elle m'affligea moi-même très-sérieusement ; les dernières actions du défunt me l'avaient rendu cher, et je pleurai de tout mon cœur.

Je descendis alors du carrosse de Valville, à qui je le laissai ; il renvoya l'équipage de madame de Fare, et je me mis dans celui de madame de Miran, dont le cocher avait ordre de me ramener au couvent, où j'arrivai fort abattue, et roulant mille tristes pensées dans ma tête.

Je fus trois jours sans voir personne de chez madame de Miran.

Le quatrième, au matin, un laquais vint de sa part

---

[1] *Madame de Miran est peut-être actuellement dans l'embarras.* On conçoit ce que Marianne veut dire ; c'est par ménagement pour Valville, pour le neveu de M. de Climal, qu'elle ne s'exprime pas plus clairement.

me dire qu'elle avait été incommodée, et que je la verrais le lendemain ; et dans l'instant que je quittais ce domestique, il tira mystérieusement de sa poche un billet que Valville l'avait chargé de me donner, et que j'allai lire dans ma chambre.

« Je n'ai pas instruit ma mère de l'accident qui vous est arrivé chez madame de Fare, m'y disait-il. Peut-être cette dame sera-t-elle discrète en faveur de sa fille, qui l'en aura fortement pressée ; et, dans l'espérance que j'en ai, j'ai cru devoir cacher à ma mère une aventure qu'il vaut mieux qu'elle ignore, s'il est possible, et qui ne servirait qu'à l'inquiéter. Elle vous verra demain, m'a-t-elle dit ; j'ai parlé à la Dutour, je l'ai mise dans nos intérêts ; rien n'a encore transpiré. Gardez-vous, de votre côté, je vous prie, de rien dire à ma mère. » Voilà quelle était à peu près la substance de son billet, que je lus en secouant la tête, à l'endroit où il me recommandait le silence.

Vous avez beau dire, lui répondis-je en moi-même ; il ne sera pas généreux de me taire ; il y aura à cela une espèce de trahison ou de fourberie, à laquelle madame de Miran ne doit point s'attendre de ma part ; ce sera lui manquer de reconnaissance, et je ne saurais me résoudre à une dissimulation si ingrate ; il me semble que je dois lui déclarer tout, à quelque prix que ce soit.

En pensant ainsi pourtant, je n'étais pas encore déterminée à ce que je ferais ; mais cette mauvaise finesse dont on me conseillait d'user, répugnait à mon cœur ; de sorte que je restai jusqu'au lendemain fort

agitée, et sans prendre de résolution là-dessus. A trois heures après midi, on m'annonça madame de Miran, et j'allai la trouver au parloir dans une émotion qui venait de plusieurs motifs. Et les voici.

Me tairai-je ? C'est assurément le plus sûr, me disais-je ; mais ce n'est pas le plus honnête, et je trouve cela lâche. Parlerai-je ? C'est le parti le plus digne, mais d'un autre côté le plus dangereux. Il fallait se hâter d'opter, et j'étais déjà devant madame de Miran sans m'être encore arrêtée à rien.

Il est quelquefois difficile de décider entre sa fortune et son devoir. Quand je dis ma fortune, je parle de celle de mon cœur, que je risquais de perdre, et du bonheur qu'il y aurait pour moi à me voir unie à un homme qui m'était cher ; car je ne songeais point du tout aux biens de Valville, non plus qu'au rang qu'il me donnerait. Quand on aime bien, on ne pense qu'à son amour ; il absorbe toute autre considération ; et le reste, de quelque conséquence qu'il fût, ne m'aurait pas fait hésiter un instant. Mais il s'agissait de céler à madame de Miran un accident qu'il importait qu'elle sût, à cause des inconvéniens qui le suivraient.

Ma fille, me dit-elle, voici un contrat de douze cents livres de rente qui vous appartient, et que je vous apporte ; il est en bonne forme, vous pouvez vous en fier à moi ; c'est mon frère qui vous le laisse, et mon fils qui est son héritier n'y perd rien, puisque vous devez l'épouser, et que cela lui revient ; mais n'importe, prenez ; c'est un bien qui est à vous, et

j'aime encore mieux, dans cette occasion-ci, qu'il le tienne de vous que de son oncle. Voyez, je vous prie, quel début !

Hélas ! ma mère, lui répondis-je, ce qui me touche le plus dans tout cela, c'est la manière dont vous me traitez; mon Dieu, que je vous ai d'obligations ! Y a-t-il rien qui vaille la tendresse dont vous m'honòrez? Vous savez, ma mère, que j'aime M. de Valville, mais mon cœur est encore plus à vous qu'à lui; ma reconnaissance pour vous m'est plus chère que mon amour. Et là-dessus, je me mis à pleurer. Va, Marianne, me dit-elle, ta reconnaissance me fait grand plaisir, mais je n'en veux jamais d'autre de toi que celle qu'une fille doit avoir pour une mère bien tendre; voilà de quelle espèce j'exige que soit la tienne. Souviens-toi que ce n'est plus une étrangère, mais que c'est ma fille que j'aime; tu vas bientôt achever de la devenir, et je t'avoue qu'à présent je le souhaite autant que toi. Je vieillis. Je viens de perdre le seul frère qui me restait; je sens que je me détache de la vie, et je ne m'y propose plus d'autre douceur que celle d'avoir Marianne auprès de moi; je ne pourrais plus me passer de ma fille.

Mes pleurs recommencèrent à ce discours. Je te retirerai d'ici dans quelques jours, ajouta-t-elle, et j'ai déjà retenu ta place dans un autre couvent. Es-tu contente de madame de Fare? Je ne l'ai pas revue depuis que tu es revenue de chez elle; elle vint hier pour me voir, mais j'étais indisposée et ne recevais personne. S'est-il encore dit quelque chose chez elle

sur le mariage entre Valville et toi, dont il fut question chez mon frère?

Non, ma mère; on n'en parla plus, lui répondis-je confuse et pénétrée de tant de témoignages de tendresse; et je n'ai pas la hardiesse d'espérer qu'on en parle davantage.

Quoi! que veux-tu dire? reprit-elle, et d'où vient me tiens-tu ce discours? Ne dois-tu pas être sûre de mon cocher? M. de Valville ne vous a donc informée de rien, ma mère? lui repartis-je. Non, me dit-elle; qu'est-il donc arrivé, Marianne?

Que je suis perdue, ma mère, et que madame de Fare sait qui je suis, répondis-je. Eh! qui le lui a dit? s'écria-t-elle sur-le-champ : comment le sait-elle? Par le plus malheureux accident du monde, repris-je; c'est que cette marchande de linge chez qui j'ai demeuré quatre ou cinq jours, est venue par hasard à cette campagne pour y vendre quelque chose, et qu'elle m'y a trouvée.

Eh! mon Dieu, tant pis; t'a-t-elle reconnue? me dit-elle. Oh! tout d'un coup, repris-je. Eh bien! achève donc, ma fille, que s'est-il passé? Qu'elle a voulu, repartis-je, m'embrasser avec cette familiarité qu'elle a cru lui être permise, qu'elle s'est étonnée de me voir si ajustée, qu'elle ne m'a jamais appelée que Marianne; qu'on lui a dit qu'elle se trompait, qu'elle me prenait pour une autre; enfin qu'elle a soutenu le contraire; et que, pour le prouver, elle a dit mille choses qui doivent entièrement décourager votre bonne volonté, qui doivent vous empêcher

de conclure notre mariage, et me priver du bonheur de vous avoir véritablement pour ma mère. Le tout est arrivé dans ma chambre. Mademoiselle de Fare, qui était présente, mais qui est une personne généreuse, et à qui M. de Valville a tout conté, ne m'en a ni témoigné moins d'estime, ni fait moins d'amitiés; au contraire; aussi nous a-t-elle promis de garder un secret éternel, et n'a-t-elle rien oublié pour me consoler. Mais je suis née si malheureuse que sa générosité ne servira à rien, ma mère. Est-ce là tout? Ne t'afflige point, reprit madame de Miran; si notre secret n'est su que de mademoiselle de Fare [1], je suis tranquille, et il n'y a rien de gâté; nous pouvons en toute sûreté nous en fier à elle, et tu as tort de dire que madame de Fare sait qui tu es; il est certain que sa fille ne lui en aura point parlé, et je n'aurais que cette dame à craindre. Eh bien! ma mère, c'est que madame de Fare est instruite, lui répondis-je; il y avait là une femme de chambre qui a entendu tout ce que la lingère a dit, et qui lui a tout rapporté; et ce qui nous l'a persuadé, c'est que cette dame, qui vint ensuite, ne me traita pas aussi honnêtement que la veille; ses

---

[1] *Si notre secret n'est su que de mademoiselle de Fare.* L'erreur où tombe ici madame de Miran est adroitement ménagée pour affaiblir l'impression que doit produire sur son esprit le récit complet de ce qui s'est passé. Il semble qu'après avoir trouvé d'elle-même une consolation à un premier désagrément, elle se soit involontairement engagée à chercher un remède au malheur tout entier. Puisqu'elle a déjà ranimé l'espérance de Marianne, elle ne pourra pas tout à l'heure l'abandonner à l'obstination du sort qui la persécute.

manières étaient bien changées, ma mère, je suis obligée de vous l'avouer ; je croirais faire une perfidie si je vous le cachais. Vous avez eu la bonté de dire que j'étais la fille d'une de vos amies de province ; mais il n'y a plus moyen de se sauver par là ; madame de Fare sait que je ne suis qu'une pauvre orpheline, ou du moins que je ne connais point ceux qui m'ont mise au monde, et que c'était par pure charité que M. de Climal m'avait placée chez madame Dutour. Voilà sur quoi il faut que vous comptiez, et ce que j'ai cru qu'il était de mon devoir de vous apprendre. M. de Valville ne vous en a pas avertie ; mais c'est qu'il m'aime, et qu'il a craint que vous ne voulussiez plus consentir à notre mariage, et il faut lui pardonner ; il est votre fils, c'est une liberté qu'il a pu prendre avec vous ; sans compter qu'il n'y a personne que cette aventure-ci regarde de si près que lui ; c'est lui qui en souffrirait le plus, puisqu'il serait mon mari ; mais moi qui en aurais tout le profit, et qui ne veux pas l'avoir par une surprise qui vous serait préjudiciable, moi que vous avez accablée de bienfaits, qui ne dois la qualité de votre fille qu'à votre bon cœur, et qui n'ai pas les priviléges de M. de Valville, je m'imagine que je ne serais pas pardonnable si j'employais des ruses avec vous, et si je vous dissimulais une chose qui a de quoi vous détourner du dessein où vous êtes de nous marier ensemble. Madame de Miran, pendant que je lui parlais, me regardait avec une attention dont je ne pénétrais pas le motif ; mais de l'air dont elle fixait

les yeux sur moi, il semblait qu'elle m'examinait plus qu'elle ne m'écoutait. Je continuai, et j'ajoutai :

Vous aviez envie de prendre des mesures qui auraient empêché qu'on ne me connût, et il n'y a plus de mesures à prendre ; apparemment que madame de Fare dira tout, malgré sa fille, qui l'a conjurée de n'en rien faire. Ainsi voyez, ma mère, voilà la belle-fille que vous auriez, si j'épousais M. de Valville ; il n'y a pas autre chose à espérer. Je ne me consolerai point du bonheur dont vous aurez bien raison de me priver ; mais je me consolerais encore moins de vous avoir trompée.

Madame de Miran resta quelques momens sans me répondre, me parut plus rêveuse que triste, et puis me dit en faisant un léger soupir :

Tu m'affliges, ma fille, et cependant tu m'enchantes ; il faut convenir avec toi que tu as un malheur bien obstiné. N'y aurait-il pas moyen, sans que je m'en mêlasse, d'engager cette lingère à dire qu'en effet elle s'est méprise ? Dis-moi, que lui répondis-tu alors ?

Rien, ma mère, lui repartis-je ; je ne sus que pleurer, pendant que mademoiselle de Fare s'obstinait à lui dire qu'elle ne me connaissait pas.

Pauvre enfant ! reprit madame de Miran ; vraiment non, je ne savais rien de cela ; mon fils n'a eu garde de me l'apprendre ; et, comme tu le dis, il est bien pardonnable, et peut-être même t'a-t-il recommandé de ne m'en point parler.

Hélas ! ma mère, repris-je, je vous ai dit qu'il

m'aime [1]; c'est toujours son excuse; et ce n'est que d'aujourd'hui qu'il m'a priée de me taire.

Comment ! d'aujourd'hui ! s'écria-t-elle; est-ce qu'il t'est venu voir ? Non, madame, repartis-je, mais il m'a écrit, et je vous conjure de ne lui point dire que je vous l'ai avoué. C'est le laquais que vous m'avez envoyé hier qui m'a apporté ce petit billet de sa part; et sur-le-champ je le lui remis entre les mains. Elle le lut.

Je ne saurais blâmer mon fils, dit-elle ensuite, mais tu es une fille étonnante, et il a raison de t'aimer. Va, ajouta-t-elle en me rendant le billet, si les hommes étaient raisonnables, il n'y en a pas un, quel qu'il soit, qui ne lui enviât sa conquête. Notre orgueil est bien petit auprès de ce que tu fais là; tu n'as jamais été plus digne du consentement que j'ai donné à l'amour de Valville, et je ne me rétracte point [2]. A quelque prix que ce soit, je tiendrai parole; je veux que tu vives avec moi; tu seras ma

---

[1] *Hélas ! ma mère, je vous ai dit qu'il m'aime.* Le tour que prend ici Marianne est d'une délicatesse que le cœur seul peut inspirer. Obligée de répondre à une question dont Valville est l'objet, et de faire un aveu qui doit avoir pour résultat de le compromettre auprès de sa mère, Marianne donne à sa réponse la forme d'une excuse, et de l'excuse la plus persuasive, parce qu'elle est la plus simple et la plus naturelle.

[2] *Et je ne me rétracte point.* C'est une idée heureuse et morale que de montrer ainsi une jeune personne qui s'expose aux plus fâcheuses conséquences, si elle ne manque pas à un devoir de délicatesse, et qui échappe à ces conséquences mêmes, précisément parce qu'elle a rempli le devoir qui lui paraissait si dangereux.

consolation ; tu me dégoûtes de toutes les filles qu'on pourrait m'offrir pour mon fils, il n'y en a pas une qui pût m'être supportable après toi ; laisse-moi faire. Si madame de Fare, qui, à te dire la vérité, est une bien petite femme, et l'esprit le plus frivole que je connaisse, si elle n'a encore rien répandu de ce qu'elle sait (ce qui est difficile à croire, vu son caractère), je lui écrirai ce soir d'une manière qui la retiendra peut-être. Dans le fond, comme je te l'ai dit, elle n'est que frivole et point méchante. Je la verrai ensuite, je lui conterai toute ton histoire ; madame de Fare est curieuse, elle aime qu'on lui fasse des confidences ; je la mettrai dans la nôtre, et elle m'en sera si obligée, qu'elle sera la première à me louer de ce que je fais pour toi, et qu'elle pensera de ta naissance pour le moins aussi avantageusement que moi, qui pense qu'elle est très-bonne. Et supposons qu'elle ait déjà été indiscrète, n'importe, ma fille, on trouve des remèdes à tout, console-toi. J'en imagine un ; il ne s'agit, dans cette occurrence-ci, que de me mettre à l'abri de la censure. Il suffira que rien ne retombe sur moi. A l'égard de Valville, il est jeune ; et, quelque bonne opinion qu'on ait de lui, il a beaucoup d'amour ; tu es de la plus aimable figure du monde, et la plus capable de mener loin le cœur de l'homme le plus sage ; or, si mon fils t'épouse, et qu'on soit bien sûr que je n'y ai point consenti, il aura tort, et ce ne sera pas ma faute. Au surplus, je suis bonne, on me connaît pour telle ; je ne manquerai pas d'être ir-

ritée, mais enfin je pardonnerai tout. Tu entends bien ce que je veux dire, Marianne, ajouta-t-elle en souriant.

A quoi je ne répondis qu'en me jetant comme une folle sur une main dont, par hasard, elle tenait alors un des barreaux de la grille.

Je pleurai d'aise, je criai de joie, je tombai dans des transports de tendresse, de reconnaissance; en un mot, je ne me possédais plus, je ne savais plus ce que je disais : Ma chère mère, mon adorable mère! ah! mon Dieu, pourquoi n'ai-je qu'un cœur? Est-il possible qu'il y en ait un comme le vôtre? Ah! Seigneur, quelle âme! et mille autres discours que je tins, et qui n'avaient point de suite.

As-tu pu croire qu'une aussi louable sincérité que la tienne tournerait à ton désavantage auprès d'une mère comme moi, Marianne? me dit madame de Miran, pendant que je me livrais à tous les mouvemens que je viens de vous dire.

Hélas! madame, est-ce qu'on peut s'imaginer rien de semblable à vous et à vos sentimens? lui répondis-je, quand je fus un peu plus calmée. Si je n'y étais pas un peu accoutumée, je ne le croirais pas. Serre donc le parchemin que je t'ai donné, me dit-elle (c'était ce contrat dont elle parlait). Sais-tu bien que, suivant la date de la donation, il t'est déjà dû un premier quartier de la rente, et que je te l'apporte? Le voilà, ajouta-t-elle en tirant de sa poche un petit rouleau de louis d'or, qu'elle me

força de prendre à cause que je le refusais ; je voulais qu'elle me le gardât.

Il sera mieux entre vos mains qu'entre les miennes, lui disais-je ; qu'en ferai-je ? Ai-je besoin de quelque chose avec vous ? Me laissez-vous manquer de rien ? N'ai-je pas tout en abondance ? J'ai encore de l'argent que vous m'avez donné vous-même (cela était vrai), et celui dont j'ai hérité à la mort de la demoiselle qui m'a élevée me reste aussi. Prends toujours, me dit-elle, prends ; il faut bien t'accoutumer à en avoir, et celui-ci est à toi.

Alors nous entendîmes ouvrir la porte du parloir où j'étais. Je serrai donc ce rouleau, et nous vîmes entrer l'abbesse du couvent.

J'ai su que vous étiez ici, dit-elle à madame de Miran, ou plutôt à ma mère, car je ne dois plus l'appeler autrement. Ne l'était-elle pas, si elle n'était pas même quelque chose de mieux ?

J'ai su que vous étiez ici, madame, lui dit donc l'abbesse d'un ton de condoléance (à cause que je lui avais dit la mort de M. de Climal), et je viens pour avoir l'honneur de vous voir un moment ; je devais cette après-midi envoyer chez vous, je l'avais dit à mademoiselle.

Elles eurent ensuite un instant de conversation très-sérieuse ; madame de Miran se leva. Je serai quelque temps sans vous revoir, et même sans sortir, Marianne, me dit-elle ; adieu ; et puis elle salua l'abbesse et partit. Jugez de la tranquillité où elle me laissa. Qu'avais-je désormais à craindre ? Par où mon bonheur

pouvait-il m'échapper ? Y avait-il de revers plus terrible pour moi que celui que je venais d'essuyer, et dont je sortais victorieuse ? Non, sans doute, et puisque la bonté de madame de Miran à mon égard résistait à d'aussi puissans motifs de dégoût, je pouvais défier le sort de me nuire ; c'en était fait, ceci épuisait tout ; et je n'avais plus contre moi, raisonnablement parlant, que la mort de ma mère, celle de son fils, ou la mienne.

Encore celle de ma mère, qui, je crois (et l'amour me le pardonne), qui, dis-je, m'aurait, je pense, été plus sensible que celle de Valville même, n'aurait pas, suivant toute apparence, empêché pour lors notre mariage ; de sorte que je nageais dans la joie, et je me disais : Tous mes malheurs sont donc finis ; et qui plus est, si mes premières infortunes ont commencé par être excessives, il me semble que mes premières prospérités commencent de même ; je n'ai peut-être pas perdu plus de biens que j'en retrouve ; la mère à qui je dois la vie n'aurait peut-être pas été plus tendre que la mère qui m'adopte, et ne m'aurait pas laissé un meilleur nom que celui que je vais porter.

Madame de Miran me tint parole : dix ou onze jours se passèrent sans que je la visse ; mais presque tous les jours elle envoyait au couvent, et je reçus aussi deux ou trois billets de Valville, et ceux-ci, sa mère les savait [1] ; je ne vous les rapporterai point, il

---

[1] *Et ceux-ci, sa mère les savait.* Ellipse un peu hardie pour : *était instruite qu'il me les envoyait.*

y en avait de trop longs. Voici seulement ce que j'ai retenu du premier :

« Vous m'avez décelé à ma mère, mademoiselle « (c'est que j'avais montré son dernier billet à ma- « dame de Miran), mais vous n'y gagnerez rien ; « au contraire, au lieu d'un billet ou deux que j'au- « rais tout au plus hasardé de vous écrire, vous en « recevrez trois ou quatre, et davantage ; en un mot, « tant qu'il me plaira, car ma mère le veut bien ; il « faut, s'il vous plaît, que vous le vouliez bien aussi. « Je vous avais prié de ne lui dire ni l'impertinence « de la Dutour, ni le sot procédé de madame de Fare, « et vous n'avez pas tenu compte de ma prière ; vous « avez un petit cœur mutin, qui s'est avisé d'être « plus franc et plus généreux que le mien. Quel tort « cela m'a-t-il fait ? Aucun, et, grâces au ciel, je « vous mets au pis [1] ; et si je n'ai pas le cœur aussi « noble que vous, en revanche, celui de ma mère « vaut bien le vôtre ; entendez-vous, mademoiselle ? « Ainsi il n'en sera ni plus ni moins ; et quand nous « serons mariés, nous verrons un peu s'il est vrai « que le vôtre soit plus noble que le mien : et en « attendant, je puis me vanter, du moins, de l'avoir

---

[1] *Grâces au ciel, je vous mets au pis.* La lettre de Valville est tout-à-fait originale pour une lettre d'amour, et les petites bravades qu'il se permet, ce piquant badinage d'un amant heureux, marquent mille fois plus de tendresse que le fade étalage de mots passionnés qui traînent dans la plupart des romans. Il est adroit d'avoir mis dans tout son jour le bonheur de Marianne au moment où une catastrophe imprévue va de nouveau menacer toutes ses espérances.

« plus tendre. Savez-vous ce qu'ont produit tous les
« aveux que vous avez faits à ma mère? Valville,
« m'a-t-elle dit, ma fille est incomparable; tu lui
« avais recommandé le secret sur ce qui s'est passé
« chez madame de Fare, et je ne t'en sais pas mau-
« vais gré; mais elle m'a tout dit, et je n'en reviens
« point; je l'aime mille fois plus que je ne l'aimais,
« et elle vaut mieux que toi. »

Le reste du billet était rempli de tendresses; et voilà le seul dont je me suis ressouvenue, et qui fût essentiel. Revenons. Il y avait donc dix ou douze jours que je n'avais vu personne de chez madame de Miran, quand, sur les dix heures du matin, on vint me dire qu'il y avait une parente de ma mère qui me demandait, et qui m'attendait au parloir.

Comme on ne me dit point si elle était vieille ou jeune, je m'imaginai que c'était mademoiselle de Fare, qui, après sa mère, était la seule parente de madame de Miran que je connusse; et je descendis, persuadée que ce ne pouvait être qu'elle.

Point du tout; je ne trouvai, au lieu d'elle, qu'une grande femme maigre et menue, dont le visage étroit et long lui donnait une mine froide et sèche, avec de grands bras extrêmement plats, au bout desquels étaient deux mains pâles et décharnées, dont les doigts ne finissaient point. A cette vision, je m'arrêtai, je crus qu'on se trompait, et que c'était une autre Marianne à qui ce grand spectre en voulait (car c'était sous le nom de Marianne qu'elle m'avait fait appeler). Madame, lui dis-je, je ne sache point avoir l'honneur

d'être connue de vous, et ce n'est pas moi que vous demandez apparemment.

Vous m'excuserez, me répondit-elle; mais, pour en être plus sûre, je vous dirai que la Marianne que je cherche est une jeune fille orpheline, qui, dit-on, ne connaît ni ses parens ni sa famille, qui a demeuré quelques jours en apprentissage chez une marchande lingère, appelée madame Dutour, et que madame la marquise de Fare emmena ces jours passés à sa maison de campagne. A tout ce que je dis là, mademoiselle, cette Marianne qui est pensionnaire de madame de Miran, n'est-ce pas vous?

Oui, madame, lui repartis-je; quelque intention que vous ayez en me le demandant, c'est moi-même, je ne le nierai jamais; j'ai trop de cœur et trop de sincérité pour cela.

C'est fort bien répondu, reprit-elle : vous êtes très-aimable; c'est dommage que vous portiez vos vues un peu trop haut. Adieu, la belle fille, je ne voulais pas en savoir davantage; et là-dessus, sans autre compliment, elle rouvrit la porte du parloir pour s'en aller.

Étonnée de cette singulière façon d'agir, je restai d'abord comme immobile, et puis la rappelant sur-le-champ : Madame, lui criai-je, madame, à propos de quoi me venez-vous donc voir? Êtes-vous parente de madame de Miran, comme vous me l'avez fait dire? Oui, ma belle enfant, très-parente, me repartit-elle, et une parente qui aura un peu plus de raison qu'elle.

Je ne sais pas vos desseins, madame, repris-je à mon tour ; mais ce serait bien mal fait à vous, si vous veniez ici pour me surprendre. Elle ne me répondit rien, et acheva de descendre.

Qu'est-ce que cela signifie ? m'écriai-je toute seule, et à quoi tend une visite si extraordinaire ? Est-ce encore quelque orage qui vient fondre sur moi ? Il en sera tout ce qu'il pourra, mais je n'y entends rien.

Et là-dessus je retournai à ma chambre, dans la résolution d'informer madame de Miran de ce nouvel accident ; non que je crusse qu'il y eût du mal à ne lui en rien dire ; car de quelle conséquence cela pourrait-il être ? Je n'y en voyais aucune ; mais il y aurait toujours eu quelque mystère à ne lui en point parler ; et ce mystère, tout indifférent qu'il me paraissait, je me le serais reproché, il me serait resté sur le cœur.

En un mot, je n'aurais pas été contente de moi. Et puis, me direz-vous, vous ne couriez aucun risque à être franche ; vous deviez même y avoir pris goût, puisque vous ne vous en étiez jamais trouvée que mieux de l'avoir été avec madame de Miran, et qu'elle avait toujours récompensé votre franchise.

J'en conviens, et peut-être ce motif faisait-il beaucoup dans mon cœur ; mais c'était du moins sans que je m'en aperçusse, je vous jure, et je croyais là-dessus ne suivre que les purs mouvemens de ma reconnaissance.

Quoi qu'il en soit, j'écrivis à madame de Miran. Mardi, à telle heure, lui disais-je, est venue me voir

une dame que je ne connais point, qui s'est dite votre parente, qui est faite de telle et telle manière, et qui, après s'être bien assurée qué j'étais la personne qu'elle voulait voir, ne m'a dit que telle et telle chose (et là-dessus je rapportais ses propres paroles, que j'étais bien aimable, mais que c'était dommage que je portasse mes vues un peu trop haut); et ensuite, ajoutais-je, elle s'est brusquement retirée, sans autre explication.

Au portrait que tu me fais de la dame en question, me répondit par un petit billet madame de Miran; je devine qui ce peut être, et je te le dirai demain dans l'après-midi. Demeure en repos. Aussi y demeurai-je; mais ce ne sera pas pour long-temps.

Entre dix et onze le lendemain matin, une sœur converse entra dans ma chambre, et me dit, de la part de l'abbesse, qu'il y avait une femme de chambre de madame de Miran qui venait pour me prendre avec le carrosse, et qu'ainsi je me hâtasse de m'habiller.

Je le crois, il n'y avait rien de plus positif; et je m'habille.

J'eus bientôt fait; un demi-quart d'heure après je fus prête, et je descendis.

La femme de chambre en question, qui se promenait dans la cour, parut à la porte quand on me l'ouvrit. Je vis une femme assez bien faite, mise à peu près comme elle devait l'être, avec des façons convenables à son état; enfin une vraie femme de chambre extrêmement révérencieuse.

De douter qu'elle fût à madame de Miran, en vertu de quoi cette défiance me serait-elle venue? Voici le carrosse dans lequel elle est arrivée, et ce carrosse est à ma mère; il était un peu différent de celui que je connoissais et que j'avais toujours vu; mais ma mère peut en avoir plus d'un.

Mademoiselle, me dit cette femme de chambre, je viens vous prendre, et madame de Miran vous attend.

Serait-ce, lui dis-je, qu'elle va dîner ailleurs, et qu'elle veut m'emmener avec elle? Il est pourtant de bonne heure.

Non, ce n'est pour aller nulle part, je pense; et il me semble que ce n'est seulement que pour passer la journée avec vous, me répondit-elle après avoir un instant hésité comme une personne qui ne sait que répondre. Mais cet instant d'embarras fut si court, que je n'y songeai que lorsqu'il ne fut plus temps.

Allons, mademoiselle, lui dis-je, partons; et sur-le-champ nous montâmes en carrosse. Je remarquai cependant que le cocher m'était inconnu, et il n'y avait point de laquais.

Cette femme-de-chambre se mit d'abord vis-à-vis de moi; mais à peine fûmes-nous sorties de la cour du couvent, qu'elle me dit : Je ne saurais aller de cette façon-là; vous voulez bien que je me place à côté de vous?

Je ne répondis mot, mais je trouvai l'action familière. Je savais que ce n'était point l'usage, je l'avais entendu dire. Pourquoi, pensai-je en moi-

même, cette femme-ci en agit-elle si librement avec moi, qui suis censée être si fort au-dessus d'elle, et qu'elle doit regarder comme une amie de sa maîtresse? Je suis persuadée que ce n'est pas là l'intention de madame de Miran.

Après cette réflexion il m'en vint une autre; j'observai que le cocher n'avait point la livrée de ma mère, et tout de suite je songeai à cette étonnante visite que j'avais reçue la veille de cette parente de madame de Miran; et toutes ces considérations furent suivies d'un peu d'inquiétude.

Qu'est-ce que c'est que ce cocher? lui dis-je. Je ne l'ai jamais vu à votre maîtresse, mademoiselle. Aussi n'est-il point à elle, me répondit cette femme; c'est celui d'une dame qui l'est venue voir, et qui a bien voulu le prêter pour me mener à votre couvent. Et pendant ce temps nous avancions. Je ne voyais point encore la rue de madame de Miran, que je connaissais, et qui était aussi celle de la Dutour.

Vous vous ressouviendrez bien que je savais le chemin de chez cette lingère à mon couvent, puisque c'était de chez elle que j'étais partie pour m'y rendre avec mes hardes que j'y fis porter; et je ne voyais aucune des rues que j'avais traversées alors.

Mon inquiétude en augmenta si fort que le cœur m'en battit. Je n'en laissai pourtant rien paraître; d'autant plus que je m'accusais moi-même d'une méfiance ridicule.

Arriverons-nous bientôt? lui dis-je. Par quel che-

min nous conduit donc ce cocher? Par le plus court, et dans un moment nous arrêterons, me répondit-elle.

Je regardais, j'examinais, mais inutilement. Cette rue de la Dutour et de ma mère ne venait point; et qui pis est, voici notre carrosse qui entre subitement par une grande porte, qui était celle d'un couvent.

Eh! mon Dieu, m'écriai-je alors, où me menez-vous? Madame de Miran ne demeure point ici, mademoiselle; je crois que vous me trompez; et aussitôt j'entends refermer la porte par laquelle nous étions entrés, et le carrosse s'arrête au milieu de la cour.

Ma conductrice ne disait mot; je changeai de couleur, et je ne doutai plus qu'on ne m'eût fait une surprise.

Ah! misérable, dis-je; et quel est votre dessein? Point de bruit, me répondit-elle; il n'y a pas si grand mal, et je vous mène en bon lieu, comme vous voyez. Au reste, mademoiselle Marianne, c'est en vertu d'une autorité supérieure que vous êtes ici; on aurait pu vous enlever d'une manière qui eût fait plus d'éclat, mais on a jugé à propos d'y aller plus doucement; et c'est moi qu'on a envoyée pour vous tromper, comme je l'ai fait.

Pendant qu'elle me parlait ainsi, on ouvrit la porte de la clôture, et je vis deux ou trois religieuses qui, d'un air souriant et affectueux, attendaient que je fusse descendue de carrosse, et que j'entrasse dans le couvent.

Venez, ma belle enfant, venez, s'écrièrent-elles; ne vous inquiétez point, vous ne serez pas fâchée d'être parmi nous. Une tourière approcha du carrosse, où, la tête baissée, je versais un torrent de larmes.

Allons, mademoiselle, vous plaît-il de venir ? me dit-elle en me donnant la main. Aidez-la de votre côté, ajouta-t-elle à la femme qui m'avait conduite; et je descendis mourante.

Il fallut presque qu'elles me portassent; je fus remise, pâle, interdite et sans force, entre les mains de ces religieuses, qui de là me portèrent, à leur tour, jusques à une chambre assez propre, où elles me mirent dans un fauteuil à côté d'une table.

J'y restai sans dire mot, toute baignée de mes larmes, et dans un état de faiblesse qui approchait de l'évanouissement. J'avais les yeux fermés ; ces filles me parlaient, m'exhortaient à prendre courage, et je ne leur répondais que par des sanglots et par des soupirs.

Enfin je levai la tête, et jetai sur elles une vue égarée. Alors une de ces religieuses me prenant la main, et la pressant entre les siennes :

Allons, mademoiselle, tâchez donc de revenir à vous, me dit-elle; ne vous alarmez point, ce n'est pas un si grand malheur que d'avoir été conduite ici; nous ne savons pas le sujet de votre douleur, mais de quoi est-il question ? Ce n'est pas de mourir ; c'est de rester dans une maison où vous trouverez peut-être plus de douceur et plus de consolation que vous ne pensez; Dieu n'est-il pas le maître ? Hélas ! peut-

être le remercierez-vous bientôt de ce qui vous paraît aujourd'hui si fâcheux. Ma fille, patience, c'est peut-être une grâce qu'il vous fait; calmez-vous, nous vous en prions; n'êtes-vous pas chrétienne? et quels que soient vos chagrins, faut-il les porter jusqu'au désespoir, qui est un si grand péché? Hélas! mon Dieu, nous arrive-t-il rien ici-bas qui mérite que nous vous offensions? Pourquoi tant gémir et tant pleurer? Vous pouviez bien penser qu'on n'a contre vous aucune intention qui doive vous faire peur. On nous a dit mille biens de vous[1] avant que vous vinssiez; vous nous êtes annoncée comme la fille du monde la plus raisonnable; montrez-nous donc qu'on a dit vrai. Votre physionomie promet un esprit bien fait; il n'y en a pas une de nous ici qui ne vous aime déjà, je vous assure; c'est ce que nous nous sommes dit toutes tant que nous sommes, seulement en vous voyant; et si madame n'était pas indisposée, et dans son lit, ce serait elle qui vous aurait reçue, tant elle était impatiente de vous voir! Ne démentez donc point la bonne opinion qu'on nous a donnée de vous, et que vous nous avez donnée vous-même. Nous sommes innocentes de l'affliction qu'on vous cause; on nous a dit de vous recevoir, et nous vous

---

[1] *On nous a dit mille biens de vous.* Dans la stricte rigueur : *on dit du bien*, et non *des biens de quelqu'un*. *Biens*, au pluriel, signifie *possessions* ou *qualités*. Exemple : *biens meubles et immeubles*, *biens du corps*, *de l'esprit*, *de l'âme*. ACAD. La familiarité du récit excuse facilement cette légère irrégularité.

avons reçue avec tendresse, et charmées de vous.

Hélas ! ma mère, répondis-je en jetant un soupir, je ne vous accuse de rien ; je vous rends mille grâces, à vous et à ces dames, de tout ce que vous pensez d'obligeant pour moi.

Et je leur dis ce peu de mots d'un air si plaintif et si attendrissant ; on a quelquefois des tons si touchans dans la douleur ; avec cela, j'étais si jeune, et par là si intéressante, que je fis, je pense, pleurer ces bonnes filles.

Elle n'a pas dîné sans doute, dit une d'entre elles ; il faudrait lui apporter quelque chose. Il n'est pas nécessaire, repris-je, et je vous en remercie ; je ne mangerais point.

Mais il fut décidé que je prendrais du moins un potage, qu'on alla chercher, et qu'on apporta avec un petit dîner de communauté ; et pour dessert, du fruit d'assez bonne mine.

Je refusai le tout d'abord ; mais ces religieuses étaient si pressantes ! Ces personnes-là, dans leurs façons, ont quelque chose de si engageant, que je ne pus me dispenser de goûter de ce potage, de manger du reste, et de boire un coup de vin et d'eau, toujours en refusant, toujours en disant : Je ne saurais.

Enfin, m'en voilà quitte ; me voilà, non pas consolée, mais du moins assez calme. A force de pleurer on tarit les larmes ; je venais de prendre un peu de nourriture ; on me caressait beaucoup, et insensiblement cette désolation à laquelle je m'étais abandon-

née se relâcha; de l'affliction je tombai dans la tristesse; je ne pleurai plus, je me mis à rêver.

De quelle part me vient le coup qui me frappe? me disais-je. Que pensera là-dessus madame de Miran? Que fera-t-elle? N'est-ce point cette parente de mauvais augure que j'ai vue à mon couvent, qui est cause de ce qui m'arrive? Mais comment s'y est-elle prise? Madame de Fare n'entre-t-elle pas dans le complot? Quel dessein a-t-on? Ma mère ne me secourra-t-elle point? Découvrira-t-elle où je suis? Valville pourra-t-il se résoudre à me perdre? Ne le gagnera-t-on pas lui-même? Ne lui persuadera-t-on pas de m'abandonner? Madame de Miran n'a-t-elle consenti à rien? ou bien ne se rendra-t-elle pas à tout ce qu'on lui dira contre moi? Ils ne me verront plus tous deux; on dit que l'autorité s'en mêle; mon histoire deviendra publique. Ah! mon Dieu, il n'y aura plus de Valville pour moi, peut-être plus de mère.

C'était ainsi que je m'entretenais; les religieuses qui m'avaient reçue n'étaient plus avec moi; la cloche les avait appelées au chœur. Une sœur converse me tenait compagnie, et disait son chapelet pendant que je m'occupais de ces douloureuses réflexions, que j'adoucissais quelquefois de pensées plus consolantes[1].

---

[1] *Que j'adoucissais quelquefois de pensées plus consolantes.* Dans un malheur imprévu dont on ne connaît encore positivement ni les causes ni les conséquences, les premières pensées qui se présen-

Ma mère m'aime tant! C'est un si bon cœur, elle a été jusques ici si inébranlable; j'ai reçu tant de témoignages de sa fermeté! Est-il possible qu'elle change jamais? Que ne m'a-t-elle pas dit encore la dernière fois qu'elle m'a vue! Je veux finir mes jours avec toi, je ne saurais plus me passer de ma fille; et puis Valville est un si honnête homme, une âme si tendre, si généreuse! Ah! Seigneur, que de détresses! Qu'est-ce que tout cela deviendra? C'était là par où je finissais, et c'était en effet tout ce que je pouvais dire.

Aux soupirs que je poussais, la bonne sœur converse, tout en continuant son chapelet et sans parler, levait quelquefois les épaules, de cet air qui signifie qu'on plaint les gens, et qu'ils nous font quelquefois compassion.

Quelquefois aussi elle interrompait ses prières; et me disait: Eh! mon bon Jésus, ayez pitié de nous; hélas! mademoiselle, que Dieu vous console et vous soit en aide!

---

tent à l'esprit sont des présages sinistres; l'imagination voit tout en noir, et semble courir au devant des plus grandes afflictions, comme si par cet empressement même elle pouvait en émousser d'avance le pénible sentiment. Mais bientôt les réflexions prennent une teinte moins sombre; les motifs de consolation s'offrent de toutes parts; on dirait que le malheureux qui vient d'épuiser toutes les idées tristes veut en faire autant de celles qui lui sont favorables, et il espère avec autant de facilité et quelquefois avec aussi peu de sujet qu'il s'était désespéré d'abord. C'est cette gradation de sentimens que Marivaux a reproduite dans les deux tableaux que Marianne trace de sa destinée à venir.

Mes religieuses revinrent me trouver. Eh bien! qu'est-ce? me dirent-elles; sommes-nous un peu plus tranquilles? Ah çà! vous n'avez pas vu notre jardin; il est fort beau; madame nous a dit de vous y mener; venez y faire un tour; la promenade dissipe, cela réjouit. Nous avons les plus belles allées du monde; et puis nous irons voir madame, qui est levée.

Comme il vous plaira, mesdames, répondis-je; et je les y suivis. Nous nous y promenâmes environ trois quarts d'heure; ensuite nous nous rendîmes dans l'appartement de l'abbesse; mais ces religieuses n'y restèrent qu'un instant avec moi, et se retirèrent insensiblement l'une après l'autre.

Cette abbesse était âgée, d'une grande naissance, et me parut avoir été belle fille.

Je n'ai rien vu de si serein, de si posé, et en même temps de si grave que cette physionomie-là.

Je viens de vous dire qu'elle était âgée; mais on ne remarquait pas cela tout d'un coup; c'était de ces visages qui ont l'air plus ancien que vieux. On dirait que le temps les ménage, que les années ne s'y sont point appesanties, qu'elles n'y ont fait que glisser; aussi n'y ont-elles laissé que des rides douces et légères.

Ajoutez à tout ce que je dis là je ne sais quel air de dignité ou de prud'homie monacale, et vous pourrez vous représenter l'abbesse en question, qui était grande et d'une propreté exquise. Imaginez-vous quelque chose de simple, mais d'extrêmement net

et arrangé, qui rejaillit sur l'âme, et qui est comme une image de sa pureté, de sa paix, de sa satisfaction et de la sagesse de ses pensées.

Dès que je fus seule avec cette dame; mademoiselle, asseyez-vous, je vous prie, me dit-elle. Je pris donc un siége. On me l'avait bien dit, ajouta-t-elle, qu'on se prévient tout d'un coup en votre faveur; il n'est pas possible, avec l'air de douceur que vous avez, que vous ne soyez extrêmement raisonnable; toutes mes religieuses sont enchantées de vous. Dites-moi, comment vous trouvez-vous ici?

Hélas! madame, lui répondis-je, je m'y trouverais fort bien, si j'y étais venue de mon plein gré; mais je n'y suis encore que fort étonnée de m'y voir, et fort en peine de savoir pourquoi on m'y a mise.

Mais, repartit-elle, n'en devinez-vous pas la raison? Ne soupçonnez-vous point ce qui en peut être la cause? Non, madame, repris-je; je n'ai fait ni de mal ni d'injure à personne.

Eh bien! je vais donc vous apprendre de quoi il s'agit, me répondit-elle, ou du moins ce qu'on m'a dit là-dessus, et ce que je me suis chargée de vous dire à vous-même.

Il y a un homme dans le monde, homme de condition, très-riche, qui appartient à une famille des plus considérables, et qui veut vous épouser; toute cette famille en est alarmée, et c'est pour l'en empêcher qu'on a cru devoir vous soustraire à sa vue. Non pas que vous ne soyez une fille très-sage et très-vertueuse; de ce côté-là, on vous rend pleine justice;

ce n'est pas là-dessus qu'on vous attaque; c'est seulement sur une naissance qu'on ne connaît point, et dont vous savez tout le malheur. Ma fille, vous avez affaire à des parens puissans, qui ne souffriront point un pareil mariage. S'il ne fallait que du mérite, vous auriez lieu d'espérer que vous leur conviendriez mieux qu'une autre; mais on ne se contente pas de cela dans le monde. Tout estimable que vous êtes, ils n'en rougiraient pas moins de vous voir entrer dans leur alliance; vos bonnes qualités n'en rendraient pas votre mari plus excusable; on ne lui pardonnerait jamais une épouse comme vous; ce serait un homme perdu dans l'estime publique. J'avoue qu'il est fâcheux que le monde pense ainsi; mais, dans le fond, on n'a pas tant de tort; la différence des conditions est une chose nécessaire dans la vie, et elle ne subsisterait plus, il n'y aurait plus d'ordre, si on permettait des unions aussi inégales que le serait la vôtre, on peut dire même aussi monstrueuses, ma fille; car, entre nous, et pour vous aider à entendre raison, songez un peu à l'état où Dieu a permis que vous soyez, et à toutes ses circonstances; examinez ce que vous êtes, et ce qu'est celui qui veut vous épouser; mettez-vous à la place des parens, je ne vous demande que cette petite réflexion-là.

Eh! madame, madame, et moi je vous demande quartier là-dessus, lui dis-je de ce ton naïf et hardi qu'on a quelquefois dans une grande douleur. Je vous assure que c'est un sujet sur lequel il ne me reste plus de réflexions à faire, non plus que d'humilia-

tions à essuyer. Je ne sais que trop ce que je suis, je ne l'ai caché à personne; on peut s'en informer; je l'ai dit à tous ceux que le hasard m'a fait connaître; je l'ai dit à monsieur de Valville, qui est celui dont vous parlez; je l'ai dit à madame de Miran sa mère; je leur ai représenté toutes les misères de ma vie, de la manière la plus forte et la plus capable de les rebuter; je leur en ai fait le portrait le plus dégoûtant; j'y ai tout mis, madame, et l'infortune où je suis tombée dès le berceau, au moyen de laquelle je n'appartiens à personne; et la compassion que des inconnus ont eue de moi dans une route où mon père et ma mère étaient étendus morts; la charité avec laquelle ils me prirent chez eux, l'éducation qu'ils m'ont donnée dans un village, et puis la pauvreté où je suis restée après leur mort; l'abandon où je me suis vue, les secours que j'ai reçus d'un honnête homme [1] qui vient de mourir aussi, ou bien, si l'on veut, les aumônes qu'il m'a faites; car c'est ainsi que je me suis expliquée pour m'humilier davantage, pour mieux peindre mon indigence, pour rendre M. de Valville plus honteux de l'amour qu'il avait pour moi; que veut-on de plus? Je ne me suis point épargnée, j'en ai peut-être plus dit qu'il n'y en a, de peur qu'on ne s'y trompât; il n'y a peut-être per-

[1] M. de Climal, que Marianne appelle *honnête*, est-il un tartufe? Avec quelle légèreté un homme de goût, mais pressé d'écrire et surtout de parler, laisse échapper un jugement que la moindre réflexion aurait corrigé!

sonne qui eût la cruauté de me traiter aussi mal que je l'ai fait moi-même ; et je ne comprends pas, après tout ce que j'ai avoué, comment madame de Miran et M. de Valville ne m'ont pas laissée là. Je devais les faire fuir ; je défierais qu'on imaginât une personne plus chétive que je me le suis rendue ; ainsi il n'y a plus rien à m'objecter à cet égard ; on ne saurait me mettre plus bas ; et les répétitions ne serviraient plus qu'à accabler une fille si affligée, si à plaindre et si infortunée, que vous, madame, qui êtes abbesse et religieuse, vous n'avez point d'autre parti à prendre que d'avoir pitié de moi, et que de refuser d'être de moitié avec les personnes qui me persécutent, et qui me font un crime d'un amour dont il n'a pas tenu à moi de guérir M. de Valville, amour qui est plutôt un effet de la permission de Dieu que de mon adresse et de ma volonté. Si les hommes sont si glorieux, ce n'est pas à une dame aussi pieuse et aussi charitable que vous à approuver leur mauvaise gloire ; et s'il est vrai aussi que j'aie beaucoup de mérite, ce que je n'ai pas la hardiesse de croire, vous devez donc trouver que j'ai tout ce qu'il faut. M. de Valville, qui est un homme du monde, ne m'en a pas demandé davantage, il s'est bien contenté de cela. Madame de Miran, qui est généralement aimée et estimée, qui a un rang à conserver aussi bien que ceux qui me nuisent, et qui n'aimerait pas plus à rougir qu'eux, s'en est contentée de même, quoique j'aie fait tout mon possible afin qu'elle ne s'en contentât point ; elle le sait ; cependant la mère et le

fils pensent l'un comme l'autre. Veut-on que je leur résiste ; que je refuse ce qu'ils m'offrent, surtout quand je leur ai moi-même donné tout mon cœur, et que ce n'est ni leurs richesses ni leur rang que j'estime, mais seulement leur tendresse ? D'ailleurs, ne sont-ils pas les maîtres ? Ne savent-ils pas ce qu'ils font ? Les ai-je trompés ? Ne sais-je pas que c'est trop d'honneur pour moi ? On ne m'apprendra rien là-dessus, madame ; ainsi, au nom de Dieu, n'en parlons plus ; je suis la dernière de toutes les créatures de la terre en naissance, je ne l'ignore pas ; en voilà assez. Ayez seulement la bonté de me dire à présent qui sont les gens qui m'ont mise ici, et ce qu'ils prétendent avec la violence dont ils usent aujourd'hui contre moi.

Ma chère enfant, me répondit l'abbesse en me regardant avec amitié, à la place de madame de Miran, je crois que je penserais comme elle ; j'entre tout-à-fait dans vos raisons ; mais ne le dites pas.

A ce discours, je lui pris la main que je baisai ; et cette action parut lui plaire et l'attendrir.

Je suis bien éloignée de vouloir vous chagriner, ma fille, continua-t-elle ; je ne vous ai parlé, comme vous venez de l'entendre, qu'à cause qu'on m'en a priée ; et, avant que vous vinssiez, je ne vous imaginais pas telle que vous êtes, il s'en faut de beaucoup. Je m'attendais à vous trouver jolie, et peut-être spirituelle ; mais ce n'était là ni l'esprit ni les grâces, et encore moins le caractère que je me figurais. Vous êtes digne de la tendresse de madame de

Miran, et de sa complaisance pour les sentimens de son fils; en vérité, très-digne. Je ne connais point cette dame; mais ce qu'elle fait pour vous me donne une grande opinion d'elle, et elle ne peut être elle-même qu'une femme d'un très-grand mérite.

Que tout ce que je vous dis là ne vous passe point, je vous le répète, ajouta-t-elle en me voyant pleurer de reconnaissance; et venons au reste.

C'est par un ordre supérieur que vous êtes ici; et voici ce que je suis encore chargée de vous proposer.

C'est de vous déterminer, ou à rester dans notre maison, c'est-à-dire, à y prendre le voile; ou à consentir à un autre mariage.

Je souhaiterais que le premier parti vous plût, je vous l'avoue sincèrement; et je le souhaiterais autant pour vous que pour moi, à qui l'acquisition d'une fille comme vous ferait grand plaisir. Et d'où vient aussi pour vous? C'est que vous êtes belle, et que, dans le monde, avec la beauté que vous avez, et quelque vertueuse qu'on soit, on est toujours exposée soi-même à force d'exposer les autres, et qu'enfin vous seriez ici en toute sûreté, et pour vous et pour eux.

Quel plus grand avantage d'ailleurs peut-on tirer de sa beauté que de la consacrer à Dieu qui vous l'a donnée, et de qui vous n'éprouverez ni l'infidélité ni le mépris que vous avez à craindre de la part des hommes et de votre mari même? C'est souvent un malheur que d'être belle; un malheur pour le

temps, un malheur pour l'éternité. Vous croirez que je vous parle en religieuse; point du tout; je vous parle le langage de la raison, un langage dont la vérité se justifie tous les jours, et que la plus saine partie des gens du siècle vous tiendraient eux-mêmes.

Je ne vous le dis qu'en passant, et je n'appuie point là-dessus.

Voilà donc les deux choses que j'ai promis de vous proposer aujourd'hui; et dès ce soir on doit savoir votre réponse. Consultez-vous, ma chère enfant; voyez ce qu'il faut que je dise, et quelle parole je donnerai pour vous; car on demande votre parole sur l'un ou l'autre de ces deux partis, sous peine d'être dès demain transférée ailleurs, et même bien loin de Paris, si vous ne répondiez pas. Ainsi, dites-moi; voulez-vous être religieuse, aimez-vous mieux être mariée?

Hélas! ma mère, ni l'un ni l'autre, repartis-je; je ne suis pas en état de m'offrir à Dieu de la manière dont on me le propose, et vous ne me le conseilleriez pas vous-même, le cœur, comme je l'ai, plein d'une tendresse ou plutôt d'une passion qui n'a à la vérité que des vues légitimes, et qui, je crois, est innocente aujourd'hui, mais qui cesserait de l'être dès que je serais engagée par des vœux; aussi ne m'engagerais-je point, le ciel m'en préserve; je ne suis pas assez heureuse pour le pouvoir. A l'égard du mariage auquel on prétend que je consente, qu'on me laisse du temps pour réfléchir là-dessus.

On ne vous en laisse point, ma fille, me répondit l'abbesse, et c'est une affaire qu'on veut se hâter de conclure [1]. Vous devez être mariée en très-peu de jours, ou vous résoudre à sortir de Paris, pour être conduite on ne m'a pas dit où; et, si vous m'en croyez, mon avis serait que vous promissiez de prendre le mari en question, à condition que vous le verrez auparavant, que vous saurez quel homme c'est, de quelle part il vient, quelle est sa fortune; et que vous parlerez même à ceux qui veulent que vous l'épousiez. Ce sont de ces choses qu'on ne peut, ce me semble, vous refuser, quelque envie qu'on ait d'aller vite; vous y gagnerez du temps : et que sait-on ce qui peut arriver dans l'intervalle?

Vous avez raison, madame, lui dis-je en soupirant; c'est là cependant une bien petite ressource; mais n'importe; il n'y a donc qu'à dire que je consens au mariage, pourvu qu'on m'accorde tout ce que vous venez de dire; peut-être quelque événement favorable me délivrera-t-il de la persécution que j'éprouve.

Nous en étions là quand une sœur avertit l'abbesse qu'on l'attendait à son parloir. Ce pourrait bien être de vous qu'il est question, ma fille, me dit-

---

[1] *Vous devez être mariée en très-peu de jours.* Cette idée de marier une jeune fille pauvre et sans naissance, pour ôter toute espérance à son amant, a été plusieurs fois empruntée à Marivaux; on la retrouve dans le joli roman de *la Dot de Suzette*, et dans celui de *Léonide*.

elle ; je soupçonne que c'est votre réponse qu'on vient savoir : en tout cas, nous nous reverrons tantôt ; j'ai de bonnes intentions pour vous, ma chère enfant, soyez-en persuadée.

Elle me quitta là-dessus, et je revins dans la chambre où j'avais dîné ; j'y entrai le cœur mort ; je suis sûre que je n'étais pas reconnaissable ; j'avais l'esprit bouleversé ; c'était de ces accablemens où l'on est comme imbécile.

Je restai bien une heure dans cet état ; j'entendis ensuite qu'on ouvrait ma porte ; on entra : je regardais qui c'était, ou plutôt j'ouvrais les yeux et ne disais mot. On me parlait, je n'entendais pas. Hem ? quoi ? que voulez-vous ? Voilà tout ce qu'on pouvait tirer de moi. Enfin, on me répéta si souvent que l'abbesse me demandait, que je me levai pour aller la trouver.

Je ne me trompais pas, me dit-elle d'aussi loin qu'elle m'aperçut ; c'est de vous qu'il s'agissait, et j'augure bien de ce qui va se passer. J'ai dit que vous acceptiez le parti du mariage ; et demain, entre onze heures et midi, on enverra un carrosse qui vous mènera dans une maison où vous verrez et le mari qu'on vous destine, et les personnes qui vous le proposent. J'ai tâché, par tous les discours que j'ai tenus, de vous procurer les égards que vous méritez, et j'espère qu'on en aura pour vous. Mettez votre confiance en Dieu, ma fille ; tous les événemens dépendent de sa providence ; et, si vous avez recours à lui, il ne vous abandonnera pas. Je vous aurais volontiers offert d'envoyer avertir madame de Miran que vous

êtes ici; mais, quelque plaisir que je me fisse de vous obliger, c'est un service qu'il ne m'est pas permis de vous rendre. On a exigé que je ne me mêlerais de rien; j'en ai donné ma parole, et j'en suis très-fâchée.

Une religieuse, qui vint alors, abrégea notre entretien, et je retournai dans le jardin un peu moins abattue que je ne l'avais été en arrivant chez elle. Je vis un peu plus clair dans mes pensées; je m'arrangeai sur la conduite que je tiendrais dans cette maison où l'on devait me mener le lendemain; je méditai ce que je dirais, et je trouvais mes raisons si fortes, qu'il me semblait impossible qu'on ne s'y rendît pas, pour peu qu'on voulût bien m'écouter.

Il est vrai que les petits arrangemens qu'on prend d'avance sont assez souvent inutiles, et que c'est la manière dont les choses tournent qui décide de ce qu'on dit ou de ce qu'on fait en pareilles occasions; mais ces sortes de préparations vous amusent et vous soulagent. On se flatte de gagner son procès pendant qu'on fait son plaidoyer; cela est naturel, et le temps se passe.

Il me venait encore d'autres idées. Du couvent à la maison où l'on me transfère il y aura du chemin, me disais-je. Eh! mon Dieu, si vous permettiez que Valville ou madame de Miran rencontrassent le carrosse où je serai, ils ne manqueraient pas de crier qu'on arrêtât; et si ceux qui me mèneront ne le voulaient pas, de mon côté je crierais, je me débattrais, je ferais du bruit; et au pis aller mon amant et ma

mère pourraient me suivre, et voir où l'on me conduira.

Voyez, je vous prie, à quoi l'on va penser dans de certaines situations. Il n'y a point d'accident pour ou contre que l'on n'imagine, point de chimère agréable ou fâcheuse qu'on ne se forge.

Aussi, en supposant même que je rencontrasse ma mère ou son fils, était-il bien sûr qu'ils crieraient qu'on arrêtât ? pensais-je en moi-même. Ne fermeront-ils pas les yeux ? ne feront-ils point semblant de ne pas me voir ? Eh ! Seigneur, s'ils avaient donné les mains à mon enlèvement ! si la famille, à force de représentations, de prières, de reproches, leur avait persuadé de se dédire ! Les maximes ou les usages du monde me sont si contraires ! les grands sentimens se soutiennent si difficilement ! et le misérable orgueil des hommes veut qu'on fasse si peu de cas de moi ! Il est si scandalisé de ma misère ! Et là-dessus je recommençais à pleurer, et un moment après à me flatter. Mais j'oubliais un article de mon récit.

C'est qu'en rentrant sur le soir dans ma chambre, au sortir du jardin où je m'étais promené, je vis mon coffre (car je n'avais point encore d'autre meuble) qui était sur une chaise, et qu'on avait apporté de mon autre couvent.

Vous ne sauriez croire de quel nouveau trouble ce coffre me frappa ; mon enlèvement m'avait, je pense, moins consternée ; les bras m'en tombèrent.

Comment ! m'écriai-je, ceci est donc bien sérieux !

car jusqu'alors je n'avais pas fait réflexion que mes hardes me manquaient; et, quand j'y aurais songé, je n'aurais eu garde de les demander; il n'y a point d'extrémité que je n'eusse plutôt soufferte.

Quoi qu'il en soit, dès que je les vis, mon malheur me parut sans retour. M'apporter jusqu'à mon coffre ! Il n'y a donc plus de ressource. Vous eussiez dit que tout le reste n'était encore rien en comparaison de cela ; ce malheureux coffre en signifiait cent fois davantage; il décidait, et il m'accabla; ce fut un trait de rigueur qui me laissa sans réplique.

Allons, me dis-je, voilà qui est fait; tout le monde est d'accord contre moi; c'est un adieu éternel qu'on me donne; il est certain que ma mère et son fils sont de la partie.

Demandez-moi pourquoi je tirais si affirmativement cette conséquence. Il faudrait vingt pages pour vous l'expliquer; ce n'était pas ma raison, c'était ma douleur qui concluait ainsi.

Dans les circonstances où j'étais, il y a des choses qui ne sont point importantes en elles-mêmes, mais qui sont tristes à voir au premier coup d'œil, et qui ont une apparence effrayante; c'est par là qu'on les saisit quand on a l'âme déjà disposée à la crainte.

On m'apporte mes hardes, on ne veut donc plus de moi; on rompt donc tout commerce; il est donc résolu qu'on ne me verra plus : voilà de quoi cela avait l'air pour une personne déjà aussi découragée que je l'étais; et ce n'aurait rien été, si j'avais raisonné.

On m'enlève d'une maison pour me mettre dans une autre ; il fallait bien que mes hardes me suivissent ; le transport qu'on en faisait n'était qu'une conséquence toute simple de ce qui m'arrivait ; voilà ce que j'aurais pensé, si j'avais été de sang froid.

Quoi qu'il en soit, je passai une nuit cruelle ; et, le lendemain, le cœur me battit toute la matinée.

Ce carrosse que l'abbesse m'avait annoncé arriva dans la cour précisément à l'heure qu'elle m'avait dit. On vint m'avertir ; je descendis tremblante ; et le premier objet qui s'offrit à mes yeux, quand on m'ouvrit la porte, ce fut cette femme qui m'avait enlevée de mon couvent pour me mener dans celui-ci.

Je lui fis un petit salut assez indifférent. Bonjour, mademoiselle Marianne ; vous vous passeriez bien de me revoir, me dit-elle, mais ce n'est pas à moi qu'il faut s'en prendre. Au surplus, je pense que vous n'aurez pas lieu d'être mécontente de tout ceci, et je voudrais bien être à votre place, moi qui vous parle ; à la vérité, je ne suis ni si jeune, ni si jolie que vous [1] ; c'est ce qui fait la différence.

Et nous étions déjà dans le carrosse pendant qu'elle me parlait ainsi.

---

[1] *A la vérité je ne suis ni si jeune ni si jolie que vous.* Cette insolence d'une femme-de-chambre, qui entre ainsi en comparaison avec Marianne, et ne voit d'autre différence entre elle et l'orpheline que celle de la jeunesse et de la beauté, fait comprendre mieux que toutes les paroles le cas que font de Marianne ceux qui la persécutent, comment elle sera traitée dans la maison où on va la conduire, et quel est le brillant parti qu'on lui destine.

Vous savez donc quelque chose de ce qui me regarde? lui dis-je. Eh! mais oui, me répondit-elle; j'en ai entendu dire quelques mots par-ci par-là; il s'agit d'un homme d'importance qu'on ne veut pas que vous épousiez, n'est-ce pas?

A peu près, repris-je. Eh bien! me repartit-elle, ôtez que vous êtes probablement entêtée de ce jeune homme qu'on vous refuse; par ma foi! je ne trouve pas que vous ayez tant à vous plaindre. On dit que vous n'avez ni père ni mère, et qu'on ne sait ni d'où vous venez, ni qui vous êtes; on ne vous en fait point un reproche, ce n'est pas votre faute; mais entre nous, qu'est-ce qu'on devient avec cela? On reste sur le pavé; on vous en montrera mille comme vous qui y sont; cependant il n'en est ni plus ni moins pour vous. On vous ôte un amant qui est trop grand seigneur pour être votre mari; mais en revanche on vous en donne un autre que vous n'auriez jamais eu, et dont une belle et bonne fille de bourgeois s'accommoderait à merveille. Je n'en trouverai pas un pareil, moi qui ai père et mère, oncle et tante [1], et tous les parens, tous les cousins du monde; et il faut que vous soyez née coiffée. Je vous en parle savamment, au reste; car j'ai vu le mari dont il s'agit.

---

[1] *Moi qui ai père et mère, oncle et tante.* Il y a beaucoup de vérité dans cette espèce d'orgueil aristocratique d'une servante, qui est aussi glorieuse d'avoir des parens qu'un grand seigneur le serait en étalant aux regards son arbre généalogique. *Oncle et tante* est surtout fort plaisant : c'est le trait du poëte comique.

C'est un jeune homme de vingt-sept à vingt-huit ans, vraiment fort joli garçon, fort bien fait. Je ne sais pas son bien; mais il a de si bonnes protections, qu'il n'en a que faire, et il ira loin. Je ne dis pas qu'à son tour il ne soit fort heureux de vous avoir; mais cela n'empêche pas que ce ne soit une fortune et un très-bon établissement pour vous.

Enfin, nous verrons, lui répondis-je, sans vouloir disputer avec elle. Mais pourriez-vous m'apprendre qui sont les gens chez qui vous me menez, et à qui je vais parler?

Oh! reprit-elle, ce sont des personnes de très-grande importance; vous êtes en bonnes mains. Nous allons chez madame de...., qui est une parente de la famille de votre premier amant. Or, cette dame, qu'elle me nommait, n'était, s'il vous plaît, que la femme du ministre, et je devais paraître devant le ministre même, ou, pour mieux dire, j'allais chez lui. Jugez à quelles fortes parties j'avais à faire, et s'il me restait la moindre lueur d'espérance dans ma disgrâce.

Je vous ai dit que j'avais imaginé que madame de Miran ou son fils pourraient me rencontrer en chemin; mais, quand même ce hasard-là me serait arrivé, il me serait devenu bien inutile, par la précaution que prit la femme, qui avait apparemment ses ordres; il y avait des rideaux tirés sur les glaces du carrosse, de façon que je ne pouvais ni voir ni être vue.

Nous arrivâmes, et on nous arrêta à une porte de derrière qui donnait dans un vaste jardin, que nous

traversâmes, et dans une allée duquel ma conductrice me laissa assise sur un banc, en attendant, me dit-elle, qu'elle eût été savoir s'il était temps que je me présentasse.

A peine y avait-il un demi-quart d'heure que j'étais seule, que je vis venir une femme de quarante-cinq à cinquante ans, qui me parut être de la maison, et qui, en m'abordant d'un air de politesse subalterne et domestique, me dit : Ne vous impatientez pas, mademoiselle. Monsieur de.... (et ce fut le ministre qu'elle me nomma) est enfermé avec quelqu'un, et on viendra vous chercher dès qu'il sera libre. Alors, par une allée qui rentrait dans celle où nous étions, vint un jeune homme de vingt-huit à trente ans, d'une figure assez passable, vêtu fort uniment, mais avec propreté; il nous salua, et feignit aussitôt de se retirer.

Monsieur, monsieur, lui cria cette femme qui m'avait abordée, mademoiselle attend qu'on la vienne prendre; je n'ai pas le temps de rester avec elle, tenez-lui compagnie, je vous prie; la commission est bien agréable, comme vous voyez. Aussi vous suis-je bien obligé de me la donner, reprit-il en s'approchant d'un air plus révérencieux que galant.

Ah çà! dit la femme, je vous laisse donc; mademoiselle, c'est un de nos amis, au moins, ajouta-t-elle, sans quoi je ne m'en irais pas, et son entretien vaut bien le mien; là-dessus elle partit.

Qu'est-ce que tout cela signifie? me dis-je en moi-même; et pourquoi cette femme me laisse-t-elle?

Ce jeune homme me parut d'abord assez interdit; et il débuta par s'asseoir à côté de moi, après m'avoir fait encore une révérence à laquelle je répondis avec beaucoup de froideur.

Voici, dit-il, le plus beau temps du monde, et cette allée-ci est charmante; c'est comme si on était à la campagne. Oui, repartis-je; et puis la conversation tomba; je ne m'embarrassais guère de ce qu'elle deviendrait.

Apparemment qu'il cherchait comment il la relèverait, et le seul moyen dont il s'avisa pour cela, ce fut de tirer sa tabatière [1], et puis me la présentant ouverte: Mademoiselle en use-t-elle? me dit-il. Non, monsieur, répondis-je; et le voilà encore à ne savoir que dire. Les monosyllabes dont j'usais pour parler comme lui n'étaient d'aucune ressource. Comment faire?

Je toussai. Mademoiselle est-elle enrhumée? Ce temps-ci cause beaucoup de rhumes; hier il faisait froid, aujourd'hui il fait chaud, et ces changemens de temps n'accommodent pas la santé. Cela est vrai, lui dis-je.

Pour moi, reprit-il, quelque temps qu'il fasse, je ne suis point sujet aux rhumes; je ne connais pas ma poitrine; rien ne m'incommode.

---

[1] *Ce fut de tirer sa tabatière.* Cet échantillon de la galanterie du prétendu de Marianne n'est pas moins piquant que l'est dans *Clarisse* le début de M. *Solmes*, qui, après avoir balbutié quelques mots, tousse deux ou trois fois afin de produire une phrase complète.

Tant mieux, lui dis-je. Quant à vous, mademoiselle, me repartit-il, enrhumée ou non, vous n'en avez pas moins le meilleur visage du monde aussi bien que le plus beau.

Monsieur, vous êtes bien honnête, lui répondis-je... Oh ! c'est la vérité. Paris est bien grand, mais il n'y a certainement pas beaucoup de personnes qui puissent se vanter d'être faites comme mademoiselle, ni d'avoir tant de grâces.

Monsieur, lui dis-je, voilà des complimens que je ne mérite point ; je ne me pique pas de beauté, et il n'est pas question de moi, s'il vous plaît. Mademoiselle, je dis ce que je vois, et il n'y a personne à ma place qui ne vous en dît autant et davantage, reprit-il ; vous ne devez pas vous fâcher d'un discours qu'il vous est impossible d'empêcher, à moins que vous ne vous cachiez, et ce serait grand dommage ; car il est certain qu'il n'y a point de dame qui soit si digne d'être considérée. En mon particulier, je me tiens bien heureux de vous avoir vue, et encore plus heureux si cette occasion, qui m'est si favorable, me procurait le bonheur de vous revoir et de vous présenter mes services.

A moi, monsieur, qui ne vous trouve ici que par hasard, et qui, suivant toute apparence, ne vous retrouverai de ma vie ?

Eh ! pourquoi de votre vie, mademoiselle ? reprit-il ; c'est selon votre volonté, cela dépend de vous ; et, si ma personne ne vous était pas désagréable, voici une rencontre qui pourrait avoir bien des suites ; il ne

tiendra qu'à vous que nous ayons fait connaissance ensemble pour toujours ; et, pour ce qui est de moi, il n'y a pas à douter que je ne le souhaite ; il n'y a rien à quoi j'aspire tant ; c'est ce que la sincère inclination que je me sens pour vous m'engage à vous dire. Il est vrai qu'il n'y a qu'un moment que j'ai l'honneur de voir mademoiselle, et vous direz que c'est avoir le cœur pris bien promptement ; mais c'est le mérite et la physionomie des gens qui règlent cela. Certainement je ne m'attendais pas à tant de charmes ; et, puisque nous sommes sur ce sujet, je prendrai la liberté de vous assurer que tout mon désir est d'être assez fortuné pour vous convenir, et pour obtenir la possession d'une aussi charmante personne que mademoiselle.

Comment! monsieur, repris-je, négligeant de répondre à d'aussi pesantes et d'aussi grossières protestations de tendresse, vous ne vous attendiez pas, dites-vous, à tant de charmes ? Est-ce que vous avez su que vous me verriez ici ? En étiez-vous averti ?

Oui, mademoiselle, me repartit-il ; ce n'est pas la peine de vous tenir plus long-temps en suspens ; c'est de moi que mademoiselle Cathos vous a entretenue en vous amenant ; elle vient de me le dire. Quoi ! m'écriai-je encore, c'est donc vous qui êtes le mari qu'on me propose, monsieur ?

C'est justement votre serviteur, me dit-il ; ainsi vous voyez bien que j'ai raison quand je dis que notre connaissance durera long-temps, si vous en êtes d'avis ; c'était tout exprès que je me promenais dans

le jardin, et on ne m'a laissé avec vous qu'afin de nous procurer le moyen de nous entretenir. On m'avait bien promis que je verrais une très-aimable demoiselle; mais j'en trouve encore plus qu'on ne m'en a dit; d'où il arrive que ce sera avec un tendre amour que je me marierai aujourd'hui, et non point par raison et par intérêt, comme je le croyais. Oui, mademoiselle, c'est véritablement que je vous aime; je suis enchanté des perfections que je rencontre en vous, je n'en ai point vu de pareilles; et c'est ce qui m'a d'abord embarrassé en vous parlant; car, quoique j'aie bien fréquenté des demoiselles [1], je n'ai encore été amoureux d'aucune. Aussi êtes-vous plus gracieuse que toutes les autres, et c'est à vous de voir ce que vous voulez qu'il en soit. Vous êtes bien mon fait; il n'y a plus qu'à savoir si je suis le vôtre. Au surplus, mademoiselle, vous pouvez vous enquêter de mon humeur et de mon caractère, je suis sûr qu'on vous en fera de bons rapports; je ne suis ni joueur, ni débauché; je me vante d'être rangé; je ne songe qu'à faire mon chemin à cette heure que je suis garçon, et je ne serai pas pire quand je serai en ménage. Au contraire, une femme et des enfans vous

---

[1] *Quoique j'aie bien fréquenté des demoiselles.* L'aveu est naïf, et rentre bien dans le caractère de ces fats de bas étage, vulgairement appelés *farauds*, qui ont des prétentions aux bonnes fortunes, et croient se faire valoir aux yeux d'une jeune personne en parlant de leurs aventures galantes, et en feignant d'avoir beaucoup de conquêtes à lui sacrifier.

rendent encore meilleur ménager. Pour ce qui est de mes facultés présentes, elles ne sont pas bonnement bien considérables; mon père a un peu mangé, un peu trop aimé la joie, ce qui n'enrichit pas une famille; d'ailleurs, j'ai un frère et une sœur, dont je suis l'aîné à la vérité, mais c'est toujours trois parts au lieu d'une. On me donnera pourtant quelque chose d'avance en faveur de notre mariage; mais ce n'est pas cela que je regarde; le principal est qu'on me gratifie à présent d'une bonne place, et qu'on me va mettre dans les affaires, dès que notre contrat sera signé; sans compter que, depuis trois ans, je n'ai pas laissé que de faire quelques petites épargnes sur les appointemens d'un petit emploi que j'ai, et qu'on me change contre un plus fort; ainsi, comme vous voyez, nous serions bientôt à notre aise, avec la protection que j'ai. C'est ce que vous saurez de la propre bouche de M. de... (il parlait du ministre); car je ne ne vous dis rien que de vrai, ma chère demoiselle, ajouta-t-il en me prenant la main qu'il voulut baiser.

Le cœur m'en souleva; doucement, lui dis-je avec un dégoût que je ne pus dissimuler; point de gestes, s'il vous plaît; nous ne sommes pas encore convenus de nos faits. Qui êtes-vous, monsieur? Qui je suis, mademoiselle, me répondit-il d'un air confus et pourtant piqué? J'ai l'honneur d'être le fils du père nourricier de madame de... (il me nomma la femme du ministre); ainsi elle est ma sœur de lait; rien que cela. Ma mère a une pension d'elle; ma sœur la sert actuellement en qualité de première fille de chambre;

elle nous aime tous; et elle veut avoir soin de ma fortune. Voilà qui je suis, mademoiselle; y a-t-il rien là-dedans qui vous choque? Est-ce que le parti n'est pas de votre goût?

Monsieur, lui dis-je, je ne songe guère à me marier. C'est peut-être que je vous déplais, me repartit-il? Non, lui dis-je, mais si j'épouse jamais quelqu'un, je veux du moins l'aimer, et je ne vous aime pas encore; nous verrons dans la suite. Tant pis, c'est l'effet de mon malheur, me répondit-il. Ce n'est pas que je sois en peine de trouver une femme; il n'y a pas encore plus de huit jours qu'on me parla d'une, qui aura beaucoup de bien d'une tante, et qui d'ailleurs a père et mère.

Et moi, monsieur, lui dis-je, je suis orpheline, et vous me faites trop d'honneur. Je ne dis pas cela, mademoiselle, et ce n'est pas à quoi je songe; mais véritablement je ne me serais pas imaginé que vous eussiez eu tant de mépris pour moi, me dit-il; j'aurais cru que vous y prendriez un peu plus garde, eu égard à l'occurrence où vous êtes, qui est naturellement assez fâcheuse, et n'est pas des plus favorables à votre établissement. Excusez si je vous en parle; mais c'est par bonne amitié, et en manière de conseil. Il y a des occasions qu'il ne faut pas laisser aller, principalement quand on a affaire à des gens qui n'y regardent pas de si près, et qui ne font pas plus les difficiles que moi. En cas de mariage, il n'y a personne qui ne soit bien aise d'entrer dans une famille; moi, je m'en passe, c'est ce qu'il y a à considérer.

Ah! monsieur, lui dis-je, avec un geste d'indignation, vous me tenez là un étrange discours, et votre amour n'est guère poli; laissons cela, je vous prie.

Pardi! mademoiselle, comme il vous plaira, me répondit-il, en se levant; je n'en serai ni pis ni mieux; et, avec votre permission, il n'y a pas de quoi être si fière. Si ce n'est pas vous, j'en suis bien mortifié, mais ce sera une autre; on a cru vous faire plaisir, et point de tort. A l'exception de votre beauté que je ne dispute pas et qui m'a donné dans la vue, je ne sais pas qui y perdra le plus de nous deux. Je n'ai chicané sur rien, quoique tout vous manque; je vous aurais estimée, honorée, et chérie ni plus ni moins; et, dès que cela ne vous accommode pas, je prends congé de mademoiselle, et je reste bien son très-humble serviteur.

Monsieur, lui dis-je, je suis votre servante. Là-dessus il fit quelques pas pour s'en aller, et puis revenant à moi :

Au surplus, mademoiselle, je songe que vous êtes seule; et, si, en attendant qu'on revienne vous chercher, ma compagnie peut vous être bonne à quelque chose, je me donnerai l'honneur de vous l'offrir.

Je vous rends mille grâces, monsieur, lui répondis-je la larme à l'œil non pas de ce qu'il me quittait, comme vous pouvez penser, mais de la douleur de me voir livrée à d'aussi mortifiantes aventures.

Ce n'est peut-être pas moi qui suis cause que vous pleurez, mademoiselle, ajouta-t-il; je n'ai rien dit qui soit capable de vous chagriner. Non, monsieur,

repris-je, je ne me plains point de vous, et ce n'est pas la peine que vous restiez ; car voici la personne qui m'a amenée ici et qui arrive.

En effet, je voyais venir de loin mademoiselle Cathos (c'était ainsi qu'il l'avait appelée) ; et, ne voulant pas apparemment l'avoir pour témoin du peu d'accueil que je faisais à son amour, il se retira avant qu'elle m'abordât, et prit même un chemin différent du sien pour ne pas la rencontrer.

Pourquoi donc M. Villot vous quitte-t-il ? me dit cette femme en m'abordant ; est-ce que vous l'avez renvoyé ? Non, repris-je ; c'est que vous veniez, et que nous n'avons plus rien à nous dire. Eh bien ! repartit-elle, mademoiselle Marianne, n'est-il pas vrai que c'est un garçon bien fait ? Vous ai-je trompée ? Quand vous n'auriez pas les disgrâces que vous savez, en demanderiez-vous un autre ? et Dieu ne vous fait-il pas une grande grâce ? Allons, partons, ajouta-t-elle ; on nous attend.

Je me levai tristement sans lui répondre, et la suivis ; Dieu sait dans quelle situation d'esprit !

Nous traversâmes de longs appartemens, et nous arrivâmes dans une salle où se tenait une troupe de valets. J'y vis cependant deux personnes, dont l'une était un jeune homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans, d'une figure fort noble ; l'autre, un homme plus âgé, qui avait l'air d'un officier, et qui s'entretenaient près d'une fenêtre.

Arrêtez un moment ici, me dit la femme qui me conduisait ; je vais avertir que vous êtes là. Elle en-

[redacted]

tra aussitôt dans une chambre, dont elle ressortit un moment après.

Mais, pendant ce court espace de temps qu'elle m'avait laissée seule, le jeune homme en question avait discontinué son entretien, et ne s'était attaché qu'à me regarder avec une extrême attention; et, malgré tout mon accablement, j'y pris garde.

Ce sont là de ces choses qui ne nous échappent point à nous autres femmes. Dans quelque affliction que nous soyons plongées, notre vanité fait toujours ses fonctions; elle n'est jamais en défaut, et la gloire de nos charmes est une affaire à part dont rien ne nous distrait.

J'entendis même que ce jeune homme disait à l'autre du ton d'un homme qui admire : Avez-vous jamais rien vu de si aimable?

Je baissai les yeux, et je détournai la tête; mais ce fut toujours une petite douceur que je ne négligeai point de goûter chemin faisant, et qui n'interrompit point mes tristes pensées.

Il en est de cela comme d'une fleur agréable dont on sent l'odeur en passant.

Entrons, me dit la femme qui venait de sortir de la chambre; je la suivis, et les deux hommes entrèrent avec nous. J'y trouvai cinq ou six dames et trois messieurs, dont deux me parurent gens de robe, et l'autre d'épée. M. Villot (vous savez qui c'est) y était aussi à côté de la porte, où il se tenait comme à quartier, et dans une humble contenance.

J'ai dit trois messieurs; je n'en compte pas un qua-

trième, quoique le principal, puisqu'il était le maître de la maison; ce que je conjecturai en le voyant sans chapeau. C'était le ministre même, et ma conductrice me le confirma.

Mademoiselle, c'est devant M. de.... que vous êtes, me dit-elle; et elle me le nomma.

C'était un homme âgé, mais grand, d'une belle figure et de bonne mine, d'une physionomie qui vous rassurait en la voyant, qui vous calmait, qui vous remplissait de confiance, et qui était comme un gage de la bonté qu'il aurait pour vous[1], et de la justice qu'il allait vous rendre.

C'étaient de ces traits que le temps a moins vieillis qu'il ne les a rendus respectables. Figurez-vous un visage qu'on aime à voir sans songer à l'âge qu'il a; on se plaisait à sentir la vénération qu'il inspirait; la santé même qu'on y remarquait avait quelque chose de vénérable; elle y paraissait encore moins l'effet du tempérament que le fruit de la sagesse, de la sérénité et de la tranquillité de l'âme.

Cette âme y faisait rejaillir la douceur de ses mœurs; elle y peignait l'aimable et consolante image de ce qu'elle était; elle l'embellissait de toutes les grâces de son caractère, et ces grâces-là n'ont point d'âge.

---

[1] *Et qui était comme un gage de la bonté qu'il aurait pour vous.* Ce portrait est flatteur, et paraîtra sans doute flatté : c'est le beau idéal du ministre, une belle copie, dont l'original est rare, mais qui est digne de servir de modèle. Au surplus, on n'est pas, dans un roman, obligé à une rigoureuse vraisemblance.

Tel était le ministre devant qui je parus ; je ne vous parlerai point de ce qui regarde son ministère ; ce serait une matière qui me passe.

Je vous dirai seulement une chose que j'ai moi-même entendu dire.

C'est qu'il y avait dans sa façon de gouverner un mérite bien particulier, et qui était jusqu'alors inconnu dans tous les ministres.

Nous en avons eu dont le nom est pour jamais consacré dans nos histoires ; c'étaient de grands hommes, mais qui durant leur ministère avaient eu soin de tenir les esprits attentifs à leurs actions, et de paraître toujours suspects d'une profonde politique. On les imaginait toujours entourés de mystères ; ils étaient bien aises qu'on attendît d'eux de grands coups, même avant qu'ils les eussent faits ; que dans une affaire épineuse on pensât qu'ils seraient habiles, même avant qu'ils le fussent ; c'était là une opinion flatteuse dont ils faisaient en sorte qu'on les honorât ; industrie superbe, mais que leurs succès rendaient à la vérité bien pardonnable.

En un mot, on ne savait point où ils allaient, mais on les voyait aller ; on ignorait où tendaient leurs mouvemens, mais on les voyait se remuer [1], et ils se plaisaient à être vus, et ils disaient : Regardez-moi.

---

[1] *On ignorait où tendaient leurs mouvemens, mais on les voyait se remuer.* Ce passage est tout-à-fait dans la manière de La Bruyère, et rappelle celui où le Théophraste français peint cette nécessité où croit être un homme d'état de se donner l'air affairé par *décorum* : « *Vous moquez-vous de rêver en voiture, ou peut-être de vous y reposer? Vite, prenez votre livre ou vos papiers ; lisez, ne*

Celui-ci, au contraire, disait-on, gouvernait à la manière des sages, dont la conduite est douce, simple, sans faste, et désintéressée pour eux-mêmes; qui songent à être utiles, et jamais à être vantés; qui font de grandes actions dans la seule pensée que les autres en ont besoin, et non pas à cause qu'il est glorieux de les avoir faites. Ils n'avertissent point qu'ils seront habiles, ils se contentent de l'être, et ne remarquent pas même qu'ils l'ont été. De l'air dont ils agissent, leurs opérations les plus dignes d'estime se confondent avec leurs actions les plus ordinaires; rien ne les en distingue en apparence; on n'a point eu de nouvelles du travail qu'elles ont coûté; c'est un génie sans ostentation qui les a conduites; il a tout fait pour elles, et rien pour lui: d'où il arrive que ceux qui en retirent le fruit le prennent souvent comme on le leur donne, et sont plus contens que surpris; il n'y a que les gens qui pensent, qui ne sont point les dupes de la simplicité du procédé de celui qui les mène.

Il en était de même à l'égard du ministre dont

---

saluez qu'à peine ces gens qui passent dans leur équipage; ils vous en croiront plus occupé; ils diront: Cet homme est laborieux, infatigable, il lit, il travaille jusque dans les rues, ou sur la route, etc. Au reste, aux traits principaux qui caractérisent le ministre, il est probable que Marivaux avait pour objet de rendre un hommage reconnaissant à la mémoire du cardinal de Fleury, et de donner des leçons à ses successeurs. On aurait tort de s'arrêter à la circonstance que le ministre dont on parle ici est un homme marié; Marivaux peint le personnage public, et il le déguise en même temps pour échapper au reproche d'être un panégyriste intéressé.

il est question : fallait-il surmonter des difficultés presque insurmontables; remédier à tel inconvénient presque sans remède; procurer une gloire, un avantage, un bien nécessaire à l'état; rendre traitable un ennemi qui l'attaquait, et que sa douceur, que l'embarras des temps où il se trouvait ou que la modestie de son ministère abusait, il faisait tout cela, mais aussi discrètement, aussi uniment, avec aussi peu d'agitation qu'il faisait tout le reste. C'étaient des mesures si paisibles, si imperceptibles; il se souciait si peu de vous préparer à toute l'estime qu'il allait mériter, qu'on eût pu oublier de le louer, malgré toutes ses actions louables.

C'était comme un père de famille qui veille au bien, au repos et à la considération de ses enfans; qui les rend heureux sans leur vanter les soins qu'il se donne pour cela, parce qu'il n'a que faire de leur éloge; les enfans, de leur côté, n'y prennent pas trop garde, mais ils l'aiment.

Et ce caractère, une fois connu dans un ministre, est bien neuf et bien respectable; il donne peu d'occupation aux curieux, mais beaucoup de tranquillité aux sujets.

A l'égard des étrangers, ils regardaient ce ministre-ci comme un homme qui aimait la justice, et avec qui ils ne gagneraient rien à ne la pas aimer eux-mêmes; il leur avait appris à régler leur ambition, et à ne craindre aucune mauvaise tentative de la sienne; voilà comme on parlait de lui. Revenons; nous sommes dans sa chambre.

Entre toutes les personnes qui nous entouraient, et qui étaient au nombre de sept ou huit, tant hommes que femmes, quelques-unes semblaient ne me regarder qu'avec curiosité, quelques autres d'un air railleur et dédaigneux. De ce dernier nombre étaient les parens de Valville ; je m'en aperçus après.

J'oublie de vous dire que le fils du père nourricier de madame, ce jeune homme qu'on me destinait pour époux, s'y trouvait aussi ; il se tenait d'un air humble et timide à côté de la porte ; ajoutez-y les deux hommes que j'avais vus dans la salle, et qui étaient entrés après nous.

Je fus un peu étourdie de tout cet appareil, mais cela se passa bien vite. Dans un extrême découragement on ne craint plus rien. D'ailleurs, on avait tort avec moi [1], et je n'avais tort avec personne ; on me persécutait ; j'aimais Valville, on me l'ôtait ; il me semblait que je n'avais plus rien à craindre, et l'autorité la plus formidable perd à la fin le droit d'épouvanter l'innocence qu'elle opprime.

Elle est vraiment jolie, et Valville est assez excusable, dit le ministre d'un air souriant, et en adressant la parole à une de ces dames, qui était sa femme ; oui, fort jolie. Eh ! pour une maîtresse, passe, répondit une dame d'un ton revêche.

---

[1] *D'ailleurs on avait tort avec moi.* Ce motif de hardiesse que Marianne allègue ici est exprimé avec plus de précision, et par conséquent plus de force dans ce vers de *Tancrède* :

L'injustice à la fin produit l'indépendance.

A ce discours, je ne fis que jeter sur elle un regard froid et indifférent. Doucement, lui dit le ministre. Approchez, mademoiselle, ajouta-t-il en me parlant; on dit que M. de Valville vous aime; est-il vrai qu'il songe à vous épouser? Du moins me l'a-t-il dit, monseigneur, répondis-je.

Là-dessus, voici de grands éclats de rire moqueurs de la part de deux ou trois de ces dames; je me contentai de les regarder encore, et le ministre de leur faire un signe de la main pour les engager à cesser.

Vous n'avez ni père nì mère, et ne savez qui vous êtes, me dit-il après. Cela est vrai, monseigneur, lui répondis-je. Eh bien! ajouta-t-il, faites-vous donc justice, et ne songez plus à ce mariage-là. Je ne souffrirais pas qu'il se fît, mais je vous en dédommagerai; j'aurai soin de vous; voici un jeune homme qui vous convient, qui est un fort honnête garçon, que je pousserai, et qu'il faut que vous épousiez : n'y consentez-vous pas?

Je n'ai pas dessein de me marier, monseigneur, lui répondis-je, et je vous conjure de ne m'en pas presser; mon parti est pris là-dessus. Je vous donne encore vingt-quatre heures pour y songer, reprit-il; on va vous reconduire au couvent; je vous renverrai chercher demain; point de mutinerie; aussi bien ne reverrez-vous plus Valville; j'y mettrai ordre.

Je ne changerai point de sentiment, monseigneur, repartis-je; je ne me marierai point, surtout à un homme qui m'a reproché mes malheurs : ainsi vous

n'avez qu'à voir dès à présent ce que vous voulez faire de moi ; il serait inutile de me faire revenir.

A peine achevais-je ces mots, qu'on annonça Valville et sa mère, qui parurent sur-le-champ.

Jugez de leur surprise et de la mienne. Ils avaient découvert que le ministre avait part à mon enlèvement, et ils venaient me redemander.

Quoi ! ma fille, tu es ici, s'écria madame de Miran ? Ah ! ma mère, c'est elle-même, s'écria de son côté Valville.

Je vous dirai le reste dans la septième partie [1], qui, à deux pages près, débutera, je le promets, par l'histoire de la religieuse, que je ne croyais pas encore si loin quand j'ai commencé cette sixième partie-ci.

---

[1] *Je vous dirai le reste dans la septième partie.* Marivaux s'interrompt, au milieu d'une situation vive et animée, pour laisser le lecteur sur sa curiosité. Ce sixième livre est peut-être le plus beau de tous ; c'est du moins après les trois premiers celui où l'action marche avec le plus de rapidité, et où se succèdent les aventures les plus intéressantes. On enlève l'héroïne ; on la place entre l'alternative d'une éternelle renonciation au monde et à elle-même, ou d'un mariage odieux et ridicule. On l'amène devant un ministre tout puissant et prévenu contre elle ; et c'est quand tout semble désespéré qu'elle se retrouve en présence de ses protecteurs, d'un amant et d'une mère. On est impatient de connaître le résultat de la lutte inévitable qui va s'engager entre des caractères et des intérêts aussi opposés.

FIN DE LA SIXIÈME PARTIE.

SEPTIÈME PARTIE.

Souvenez-vous-en, madame ; la deuxième partie de mon histoire fut si long-temps à venir, que vous fûtes persuadée qu'elle ne viendrait jamais. La troisième se fit beaucoup attendre ; vous doutiez que je vous l'envoyasse. La quatrième vint assez tard ; mais vous l'attendiez, en m'appelant une paresseuse. Quant à la cinquième, vous n'y comptiez pas si tôt, lorsqu'elle arriva. La sixième est venue si vite qu'elle vous a surprise ; peut-être ne l'avez-vous lue qu'à moitié, et voici la septième.

Oh ! je vous prie, sur tout cela, comment me définirez-vous ? Suis-je paresseuse ? ma diligence vous montre le contraire. Suis-je diligente ? Ma paresse passée dit que non.

Que suis-je donc à cet égard ? Eh mais ! je suis ce que vous voyez, ce que vous êtes peut-être, ce qu'en général nous sommes tous ; ce que mon humeur et ma fantaisie me rendent, tantôt digne de louange, et tantôt de blâme sur la même chose ; n'est-ce pas là tout le monde ?

J'ai vu, dans une infinité de gens, des défauts et

des qualités sur lesquels je me fiais [1], et qui m'ont trompée ; j'avais droit de croire ces gens-là généreux, et ils étaient mesquins ; je les croyais mesquins, ils étaient réellement généreux. Autrefois vous ne pouviez souffrir un livre ; aujourd'hui vous ne faites que lire ; peut-être que bientôt vous quitterez la lecture, et peut-être redeviendrai-je paresseuse.

A tout hasard poursuivons notre histoire. Nous en sommes à l'apparition subite et inopinée de madame de Miran et de Valville.

On n'avait point soupçonné qu'ils viendraient, de sorte qu'il n'y avait aucun ordre donné en ce cas-là.

La seule attention qu'on avait eue, c'était de finir mon affaire dans la matinée, et de prendre le temps le moins sujet aux visites.

D'ailleurs, on s'était imaginé que madame de Miran ne saurait à qui s'adresser pour apprendre ce que j'étais devenue ; qu'elle ignorerait que le ministre eût eu part à mon aventure : mais vous vous rappelez bien la visite que j'avais reçue, il n'y avait que deux ou trois jours, d'une certaine dame maigre, longue et menue ; vous savez aussi que j'en avais sur-le-champ informé madame de Miran ; que je lui avais fait un portrait de cette dame ; qu'elle m'avait écrit qu'à ce portrait elle reconnaissait le spectre en question.

Et ce fut justement cela qui fit que ma mère soupçonna quels étaient les auteurs de mon enlèvement ;

---

[1] *Des défauts et des qualités sur lesquels je me fiais.* On ne dit pas *se fier sur*, mais *se fier à*. Acad.

[redacted]

ce fut ce qui la guida dans la recherche qu'elle fit de sa fille.

Il fallait bien que mon histoire eût percé ; madame de Fare avait infailliblement parlé ; cette dame longue et maigre avait été instruite ; elle était méchante et glorieuse ; le discours qu'elle m'avait tenu au couvent marquait de mauvaises intentions ; c'était elle apparemment qui avait ameuté les parens, qui les avait engagés à se remuer, pour se garantir de l'affront que madame de Miran allait leur faire en me mettant dans la famille ; et ma disparition ne pouvait être que l'effet d'une intrigue liée entre eux.

Mais m'avaient-ils enlevée de leur chef ? car ils pouvaient n'y avoir employé que de l'adresse. Leur complot n'était-il pas autorisé ? Avaient-ils agi sans pouvoir ?

Un carrosse m'était venu prendre ; quelle livrée avait le cocher ? Cette femme qui s'était dite envoyée par ma mère pour me tirer du couvent, quelle était sa figure ? Madame de Miran et son fils s'informent de tout, font d'exactes perquisitions.

La tourière du couvent avait vu le cocher ; elle se ressouvenait de la livrée ; elle avait vu la femme en question, et avait retenu ses traits, qui étaient assez remarquables. C'était un visage un peu large et très-brun, la bouche grande et le nez long ; voilà qui était fort reconnaissable. Aussi ma mère et son fils la reconnurent-ils pour l'avoir vue chez madame de...., femme du ministre, et leur parente ; c'était une de ses femmes.

A l'égard de la livrée du cocher, il s'agissait d'un galon jaune sur un drap brun ; ce qui leur indiquait celle d'un magistrat, cousin de ma mère, et avec qui ils se trouvaient tous les jours.

Et qu'est-ce que cela prouvait? Non-seulement que la famille avait agi là-dedans ; mais que le ministre même l'appuyait, puisque madame de...... avait chargé une de ses femmes de me venir prendre ; c'était une conséquence toute naturelle.

Toutes ces instructions-là au reste, ils ne les reçurent que le lendemain de mon enlèvement. Non pas que madame de Miran ne fût venue la veille après midi, comme vous savez qu'elle me l'avait écrit ; mais c'est que, lorsqu'elle vint, la tourière, qui était la seule de qui elle pût tirer quelques lumières, était absente pour différentes commissions de la maison, de façon qu'il fallut revenir le lendemain matin pour lui parler ; ce ne fut même qu'assez tard ; il était près de midi quand ils arrivèrent ; ma mère, qui ne se portait pas bien, n'avait pu sortir de chez elle de meilleure heure.

Mon enlèvement l'avait pénétrée de douleur et d'inquiétude. C'était comme une mère qui aurait perdu sa fille, ni plus ni moins ; c'est ainsi que me le contèrent les religieuses de mon couvent et la tourière.

Elle se trouva mal au moment qu'elle apprit ce qui m'était arrivé ; il fallut la secourir, elle ne cessa de pleurer.

Je vous avoue que je l'aime, disait-elle en parlant

de moi à l'abbesse, qui me le répéta; je m'y suis attachée, madame, et il n'y a pas moyen de faire autrement avec elle. C'est un cœur, c'est une âme, une façon de penser qui vous étonnerait. Vous savez qu'elle ne possède rien, et vous ne sauriez croire combien je l'ai trouvée noble, généreuse et désintéressée, cette chère enfant; cela passe l'imagination, et je l'estime encore plus que je ne l'aime; j'ai vu d'elle des traits de caractère qui m'ont touchée jusqu'au fond du cœur. Imaginez-vous que c'est moi, que c'est ma personne qu'elle aime, et non pas les secours que je lui donne; est-ce que cela n'est pas admirable dans la situation où elle est? Je crois qu'elle mourrait plutôt que de me déplaire; elle pousse cela jusqu'au scrupule; et, si je cessais de l'aimer, elle n'aurait plus le courage de rien recevoir de moi. Ce que je vous dis est vrai, et cependant je la perds; car comment la retrouver? Qu'est-ce que mes indignes parens en ont fait? Où l'ont-ils mise?

Mais, madame, pourquoi vous l'enlèveraient-ils, lui répondait l'abbesse? D'où vient qu'ils seraient fâchés de vos bontés et de votre charité pour elle? Quel intérêt ont-ils d'y mettre obstacle?

Hélas! madame, lui disait-elle, c'est que mon fils n'a pas eu l'orgueil de la mépriser; c'est qu'il a eu assez de raison pour lui rendre justice, et le cœur assez bien fait pour sentir ce qu'elle vaut; c'est qu'ils ont craint qu'il ne l'aimât trop, que je ne l'aimasse trop moi-même, et que je ne consentisse à l'amour de mon fils qui la connaît. De vous dire comment, où

il l'a vue, nous n'avons pas le temps ; mais voilà la source de la persécution qu'elle éprouve d'eux. Un malheureux événement les a instruits de tout, et cela par l'indiscrétion d'une de mes parentes, qui est la plus sotte femme du monde, et qui n'a pu retenir sa misérable fureur de parler. Ils n'ont pas tout le tort, au reste, de se méfier [1] de ma tendresse pour elle ; il n'y a point d'homme de bon sens à qui je ne crusse donner un trésor, si je le mariais avec cette petite fille-là.

Et voyez que d'amour ! jugez - en par la franchise avec laquelle elle parlait ; elle disait tout, elle ne cachait plus rien ; et elle qui avait exigé de nous tant de circonspection, tant de discrétion et de prudence, la voilà qui, à force de tendresse et de sensibilité pour moi, oublie elle-même de se taire, et est la première à révéler notre secret ; tout lui échappe dans le trouble de son cœur. O trouble aimable, que tout mon amour pour elle, quelque prodigieux qu'il ait été, n'a jamais pu payer, et dont le ressouvenir m'arrache actuellement des larmes ! Oui, madame, j'en pleure encore. Ah ! mon Dieu, que mon âme avait d'obligations à la sienne !

Hélas ! cette chère mère, cette âme admirable, elle n'est plus pour moi, et notre tendresse ne vit plus que dans mon cœur.

---

[1] *Ils n'ont pas tout le tort, au reste, de se méfier. Ils n'ont pas tout le tort,* pour *ils n'ont pas tout-à-fait tort ;* tour dont on ne trouverait pas facilement d'autre exemple, et qui appartient à la manière originale de Marivaux.

Passons là-dessus, je m'y arrête trop ; j'en perds de vue Valville, dont madame de Miran avait encore à soutenir le désespoir, et à qui, dans l'accablement où il se trouvait, elle avait défendu de paraître ; de sorte qu'il s'était tenu dans le carrosse pendant qu'elle interrogeait la tourière ; et sur ce qu'elle en apprit, toute languissante et tout indisposée qu'elle était, elle courut chez le ministre, persuadée que c'était là qu'il fallait aller pour savoir de mes nouvelles et pour me retrouver.

De toutes les personnes de la famille, celle avec laquelle elle était le plus liée, et qu'elle aimait le plus, c'était madame de......., femme du ministre, qui l'aimait beaucoup aussi ; et, quoiqu'il fût certain que cette dame s'était prêtée au complot de la famille, ma mère ne douta point qu'elle n'eût eu beaucoup de peine à s'y résoudre, et se promit bien de la ranger de son parti dès qu'elle lui aurait parlé.

Et elle avait raison d'avoir cette opinion-là d'elle ; ce fut elle en effet qui, comme vous l'allez voir, parut opiner qu'on me laissât en repos [1].

Voici donc madame de Miran et Valville qui entrent tout d'un coup dans la chambre où nous étions. C'était madame de....., et non pas le ministre, que ma mère avait demandée d'abord, et les gens de la

---

[1] *Parut opiner qu'on me laissât en repos.* Il y a réunion de famille ; et, dans les délibérations de ce tribunal domestique, le mot *opiner*, qui partout ailleurs appliqué à une femme serait déplacé, devient propre par la circonstance particulière qui l'amène.

maison qu'on n'avait avertis de rien, et qui ignoraient de quoi il était question dans cette chambre, laissèrent passer ma mère et son fils, et leur ouvrirent tout de suite.

Dès qu'ils me virent tous deux (je vous l'ai déjà dit, je pense), ils s'écrièrent, l'une, ah! ma fille, tu es ici! l'autre, ah! ma mère, c'est elle-même.

Le ministre, à la vue de madame de Miran, sourit d'un air affable, et pourtant ne put se défendre, ce me semble, d'être un peu déconcerté (c'est qu'il était bon, et qu'on lui avait dit combien elle aimait cette petite fille). A l'égard des parens, ils la saluèrent d'un air extrêmement sérieux, jetèrent sur elle un regard froid et critique, et puis détournèrent les yeux.

Valville les dévorait des siens [1]; mais il avait ordre de se taire; ma mère ne l'avait amené qu'à cette condition-là. Tout le reste de la compagnie parut attentif et curieux; la situation promettait quelque chose d'intéressant.

---

[1] *Valville les dévorait des siens. Dévorer des yeux* se dit plutôt d'une chose qu'on désire, ou d'une personne qui inspire une violente passion, que d'un objet d'indignation et de haine. Au reste, Marivaux a raison de dire que la situation promet d'être intéressante. Elle a quelque chose de solennel. L'action est transportée sur un théâtre plus élevé que celui où elle était établie jusqu'à présent. Les caractères bien exposés forment entre eux un contraste digne d'exciter la curiosité, et on conçoit qu'il doit se passer une scène vive et animée entre la fière et sensible Marianne, un amant impétueux, des parens blessés dans leur orgueil, un ministre équitable, et une femme aussi noble et aussi sage que madame de Miran.

Ce fut madame de... qui rompit le silence. Bonjour, madame, dit-elle à ma mère; franchement on ne vous attendait pas, et j'ai bien peur que vous n'alliez être fâchée contre moi.

Eh! d'où vient, madame, le serait-elle? ajouta tout de suite cette parente longue et maigre (car je ne me ressouviens point de son nom, et n'ai retenu d'elle que la singularité de sa figure); d'où vient le serait-elle? ajouta-t-elle d'un ton aigre et encore plus revêche que sa physionomie; est-ce qu'on désoblige madame quand on lui rend service, et qu'on lui sauve les reproches de toute sa famille?

Vous êtes la maîtresse de penser de mes actions ce qu'il vous plaira, madame, lui répondit d'un air indifférent madame de Miran; mais je ne les réformerai point sur le jugement que vous en ferez; nous sommes d'un caractère trop différent pour être jamais du même avis; je n'approuve pas plus vos sentimens que vous n'approuvez les miens, et je ne vous en dis rien; faites de même à mon égard.

Valville était rouge comme du feu; il avait les yeux étincelans; je voyais à sa respiration précipitée qu'il avait peine à se contenir, et que le cœur lui battait.

Monsieur, continua madame de Miran en adressant la parole au ministre, c'était madame de... que je venais voir, et voici l'objet de la visite que je lui rendais ce matin, ajouta-t-elle en me montrant. J'ai su qu'une des femmes de madame l'était venue

prendre sous mon nom au couvent où je l'avais mise, et j'espérais qu'elle me dirait ce que cela signifie; car je n'y comprends rien. A-t-on voulu se divertir à m'inquiéter? Quelle peut avoir été l'intention de ceux qui ont imaginé de me soustraire cette jeune enfant, à qui je m'intéresse? Ce projet-là ne vient pas de madame, j'en suis sûre; je ne la confonds point du tout avec les gens qui ont tout au plus gagné sur elle qu'elle s'y prêtât. Je ne m'en prends point à vous non plus, monsieur; on vous a gagné aussi, et voilà tout : mais de quel prétexte s'est-on servi? Sur quoi a-t-on pu fonder une entreprise aussi bizarre? de quoi mademoiselle est-elle coupable?

Mademoiselle! s'écria encore là-dessus, d'un ton railleur, cette parente sans nom; mademoiselle! Il me semble avoir entendu dire qu'elle s'appelait Marianne, ou qu'elle s'appelle comme on veut; car, comme on ne sait d'où elle sort, on n'est sûr de rien avec elle, à moins qu'on ne devine; mais c'est peut-être une petite galanterie que vous lui faites à cause qu'elle est passablement gentille.

Valville, à ce discours, ne put se retenir, et la regarda avec un ris amer et moqueur qu'elle sentit.

Mon petit cousin, lui dit-elle, ce que je dis là ne vous plaît pas, nous le savons; mais vous pourriez vous dispenser d'en rire. Et si je le trouve plaisant, ma grande cousine, pourquoi n'en rirais-je pas? répondit-il.

Taisez-vous, mon fils, lui dit aussitôt madame de

[redacted]

Miran ; pour vous, madame, laissez-moi, je vous prie, parler à ma façon, et comme je crois qu'il convient. Si mademoiselle avait affaire à vous, vous seriez la maîtresse de l'appeler comme il vous plairait ; quant à moi, je suis bien aise de l'appeler mademoiselle ; je dirai pourtant Marianne quand je voudrai, et cela sans conséquence, sans blesser les égards que je crois lui devoir ; le soin que je prends d'elle me donne des droits que vous n'avez pas ; mais ce ne sera jamais que dans ce sens-là que je la traiterai aussi familièrement que vous le faites, et que vous vous figurez qu'il vous est permis de le faire. Chacun a sa manière de penser, et ce n'est pas là la mienne ; je n'abuserai jamais du malheur de personne. Dieu nous a caché ce qu'elle est, je ne déciderai point ; je vois bien qu'elle est à plaindre ; mais je ne vois pas pourquoi on l'humilierait ; l'un n'entraîne pas l'autre ; au contraire, la raison et l'humanité, sans compter la religion, nous portent à ménager les personnes qui sont dans le cas où celle-ci se trouve ; il nous répugne de profiter contre elles de l'abaissement où le sort les a jetées ; les airs de mépris ont mauvaise grâce avec elles, et leur infortune leur tient lieu de rang auprès des cœurs bien faits, principalement quand il s'agit d'une fille comme mademoiselle, et d'un malheur pareil au sien ; car enfin, madame, puisque vous êtes instruite de ce qui lui est arrivé, vous savez donc qu'on a des indices presque certains que son père et sa mère, qui furent tués en voyage lorsqu'elle n'avait que deux ou trois ans, étaient des étrangers de la première distinction ;

ce fut là l'opinion qu'on eut d'eux dans le temps. Vous savez qu'ils avaient avec eux deux laquais et une femme de chambre, qui furent tués aussi avec le reste de l'équipage; que mademoiselle, dont la petite parure marquait une enfant de condition, ressemblait à la dame assassinée; qu'on ne douta point qu'elle ne fût sa fille; et que tout ce que je dis là est certifié par une personne vertueuse, qui se chargea d'elle alors, qui l'a élevée, qui a confié les mêmes circonstances en mourant à un saint religieux nommé le père Saint-Vincent que je connais, et qui de son côté le dira à tout le monde.

A cet endroit de son récit, les indifférens de la compagnie, je veux dire ceux qui n'étaient point de la famille, parurent s'attendrir sur moi; quelques parens même des moins obstinés, et surtout madame de..., en furent touchés; il se fit un petit murmure qui m'était favorable.

Ainsi, madame, ajouta madame de Miran sans s'interrompre, vous voyez bien que tous les préjugés sont pour elle; que voilà de reste de quoi justifier le titre de mademoiselle que je lui donne, et que je ne saurais lui refuser sans risquer d'en agir mal avec elle. Il n'est donc point ici question de galanterie, mais d'une justice que tout veut que je lui rende, à moins que d'ajouter des injures à celles que le hasard lui a déjà faites, ce que vous ne me conseilleriez pas vous-même, et ce qui serait en effet inexcusable, barbare et d'un orgueil pitoyable, vous en conviendrez; surtout, je vous le répète encore, avec une jeune per-

sonne du caractère dont elle est. Je suis fâchée qu'elle soit présente, mais vous me forcez de vous dire que sa figure, qui vous paraît jolie, est en vérité ce qui la distingue le moins ; et je puis vous assurer que, par son bon esprit, par les qualités de l'âme, et par la noblesse des procédés, elle est demoiselle autant qu'aucune fille, de quelque rang qu'elle soit, puisse l'être[1]. Oh! vous m'avouerez que cela impose, du moins c'est ainsi que j'en juge; et ce que je vous dis là, elle ne le doit ni à l'usage du monde, ni à l'éducation qu'elle a eue, et qui a été fort simple; il faut que cela soit dans le sang, et voilà à mon gré l'essentiel.

Oh ! sans doute, ajouta Valville, qui glissa tout doucement ce peu de mots; sans doute, et si dans le monde on s'était avisé de ne donner les titres de madame ou de mademoiselle qu'au mérite de l'esprit et du cœur, ah! qu'il y aurait de madames ou de mademoiselles qui ne seraient plus que des Manons et des Cataus! mais heureusement on n'a tué ni leur père ni leur mère, et on sait qui elles sont.

Là-dessus on ne put s'empêcher de rire un peu. Mon fils, encore une fois, je vous défends de parler, lui dit assez vivement madame de Miran.

---

[1] *Elle est demoiselle autant qu'aucune fille, de quelque rang qu'elle soit, puisse l'être. Demoiselle* signifie ici *fille de qualité*. C'est en quelque sorte le féminin de *gentilhomme*. Ce mot, qui ne reçoit plus guère aujourd'hui une pareille acception, à cause du changement survenu dans nos mœurs, s'employait souvent ainsi autrefois. On en trouve plusieurs exemples dans la comédie de *Georges Dandin*.

Quoi qu'il en soit, continua-t-elle ensuite, je la protége; je lui ai fait du bien, j'ai dessein de lui en faire encore; elle a besoin que je lui en fasse, et il n'y a point d'honnêtes gens qui n'enviassent le plaisir que j'y ai, qui ne voulussent se mettre à ma place. C'est de toutes les actions la plus louable que je puisse faire; il serait honteux d'y trouver à redire, à moins qu'il n'y ait des lois qui défendent d'avoir le cœur humain et généreux; à moins que ce ne soit offenser l'état que de s'intéresser, quand on est riche, à la personne la plus digne qu'on la secoure et qu'on la venge de ses malheurs. Voilà tout mon crime; et, en attendant qu'on me prouve que c'en est un, je viens, monsieur, vous demander raison de la hardiesse qu'on a eue à mon égard, et de la surprise qu'on vous a faite à vous-même, aussi-bien qu'à madame; je viens chercher une fille que j'aime et que vous aimeriez autant que moi, si vous la connaissiez, monsieur.

Elle s'arrêta là. Tout le monde se tut, et moi je pleurais en jetant sur elle des regards qui témoignaient les mouvemens dont j'étais saisie pour elle, et qui émurent tous les assistans; il n'y eut que cette inexorable parente que je n'ai point nommée, qui ne se rendit point, et dont l'air paraissait toujours aussi sec et aussi révolté qu'il l'avait été d'abord.

Aimez-la, madame, aimez-la; qui est-ce qui vous en empêche? dit-elle en secouant la tête; mais n'oubliez pas que vous avez des parens et des alliés qui ne doivent point en souffrir, et que du moins il n'y

[redacted]

aille rien du leur ; c'est tout ce qu'on vous demande.

Eh ! vous n'y songez pas, madame, vous n'y songez pas, reprit ma mère ; ce n'est ni à vous, ni à personne à régler mes sentimens là-dessus ; je ne suis ni sous votre tutelle, ni sous la leur ; je leur laisse volontiers le droit de conseil avec moi, mais non pas celui de réprimande ; c'est vous qui les faites agir et parler, madame, et je suis persuadée qu'aucun d'eux n'avouerait ce que vous leur faites dire à tous.

Vous m'excuserez, madame, vous m'excuserez, s'écria la harpie ; nous n'ignorons pas vos desseins, et ils nous choquent tous aussi ; en un mot, votre fils aime trop cette petite fille, et, qui pis est, vous le permettez.

Et, si en effet je le lui permets, qui est-ce qui pourra le lui défendre ? Quel compte aura-t-il à rendre aux autres ? repartit froidement madame de Miran. Vous dirai-je encore plus, c'est que j'aurais fort mauvaise opinion de mon fils, c'est que je ferais très-peu de cas de son caractère, si lui-même n'en faisait pas beaucoup de cette petite fille, pour parler comme vous, que je ne tiens pourtant pas pour si petite, et qui ne sera telle que pour ceux qui n'auront peut-être que leur orgueil au-dessus d'elle.

A ce dernier mot, le ministre, qui avait écouté tout le dialogue, toujours souriant et les yeux baissés, prit sur-le-champ la parole pour empêcher les répliques.

Oui, madame, vous avez raison, dit-il à madame de Miran ; on ne saurait qu'approuver les bontés que

vous avez pour cette belle enfant; vous êtes généreuse, cela est respectable, et les malheurs qu'elle a essuyés sont dignes de votre attention; sa physionomie ne dément point non plus les vertus et les qualités que vous lui trouvez; elle a tout l'air de les avoir, et ce n'est ni le soin que vous prenez d'elle, ni la bienveillance que vous avez pour elle, qui nous alarment. Je prétends moi-même avoir part au bien que vous voulez lui faire. La seule chose qui nous inquiète, c'est qu'on dit que M. de Valville a non-seulement beaucoup d'estime pour elle, ce qui est très-juste; mais encore beaucoup de tendresse, ce que la jeune personne, faite comme elle est, rend très-vraisemblable. En un mot, on parle d'un mariage qui est résolu, et auquel vous consentez, dit-on, par la force de l'attachement que vous avez pour elle; et voilà ce qui intrigue la famille[1].

Et je pense que cette famille a droit de s'en intriguer, dit tout de suite la parente pie-grièche. Madame, je n'ai pas tout dit; laissez-moi achever, je

---

[1] *Et voilà ce qui intrigue la famille.* Le mot *intriguer* a quelque chose de populaire et de familier, qui paraît au-dessous de la dignité d'un personnage tel que Marivaux représente le ministre. Mais ce ministre commence à sentir l'abus qu'on a fait de sa confiance, et à se séparer indirectement de ces parens orgueilleux qu'il n'appelle même plus que *la famille*, et qu'il n'est peut-être pas fâché d'humilier par une expression qui caractérise la bassesse de leurs sourdes menées. La parente acariâtre, chef de la ligue formée contre Marianne, s'en aperçoit elle-même, et relève amèrement le terme employé par le ministre.

vous prie, lui repartit le ministre sans hausser le ton, mais d'un air sérieux; madame vaut bien qu'on lui parle raison.

J'avoue, reprit-il, qu'il est probable, sur tout ce que vous nous rapportez, que la jeune enfant a de la naissance; mais la catastrophe en question a jeté là-dessus une obscurité qui blesse, qu'on vous reprocherait, et dont nos usages ne veulent pas qu'on fasse si peu de compte. Je suis totalement de votre avis pourtant sur les égards que vous avez pour elle; ce ne sera pas moi qui lui refuserai le titre de mademoiselle, et je crois avec vous qu'on le doit même à la condition dont elle est; mais remarquez que nous le croyons, vous et moi, par un sentiment généreux qui ne sera peut-être avoué de personne; que, du moins, qui que ce soit n'est obligé d'avoir, et dont peu de gens seront capables. C'est comme un présent que nous lui faisons, et que les autres peuvent se dispenser de lui faire. Je dirai bien avec vous qu'ils auront tort, mais ils ne le sentiront point; ils vous répondront qu'il n'y a rien d'établi en pareil cas, et vous n'auriez rien à leur répliquer, rien qui puisse vous justifier auprès d'eux, si vous portez la générosité jusqu'à un certain excès, tel que serait le mariage dont le bruit court, et auquel je n'ajoute point de foi. Je ne doute pas même que vous ne leviez volontiers tout soupçon sur cet article, et j'en ai trouvé un moyen qui est facile. J'ai imaginé de pourvoir avantageusement mademoiselle, de la marier à un jeune homme, né de fort honnêtes gens, qui a déjà quelque bien, dont j'augmenterai la fortune, et

avec qui elle se verra dans une situation très-honorable. Je n'ai même envoyé chercher mademoiselle que pour lui proposer ce parti, qu'elle refuse, tout honnête et tout avantageux qu'il est; de sorte que, pour la déterminer, j'ai cru devoir user d'un peu de rigueur, d'autant plus qu'il y va de son bien. J'ai même été jusqu'à la menacer de l'éloigner de Paris; cependant son obstination continue; cela vous paraît-il raisonnable? Joignez-vous donc à moi, madame; vos services vous ont acquis de l'autorité sur elle, tâchez de la résoudre, je vous prie; voici le jeune homme en question, ajouta-t-il.

Et il lui montrait M. Villot, qui, quoique assez bien fait, avait alors, autant qu'on peut l'avoir, l'air d'un pauvre petit homme sans conséquence, dont le métier était de ramper et d'obéir, à qui même il n'appartenait pas d'avoir du cœur, et à qui on pouvait dire, retirez-vous, sans lui faire d'injure.

Voilà à quoi il ressemblait en cet instant, avec sa figure qui n'était qu'humble et point honteuse.

C'est un garçon fort doux, et de fort bonnes mœurs, reprit le ministre en continuant, et qui vivra avec mademoiselle comme avec une personne à qui il devra la fortune que je lui promets à cause d'elle; c'est ce que je lui ai bien recommandé de ne jamais oublier.

Le fils du nourricier de madame ne répondit à cela qu'en se prosternant, qu'en se courbant jusqu'à terre.

N'approuvez-vous pas ce que je fais là, madame? dit encore le ministre à ma mère; et n'êtes-vous pas

contente ? Elle restera à Paris; vous l'aimez, et vous ne la perdrez pas de vue ; je m'y engage, et je ne l'entends pas autrement.

Là-dessus madame de Miran jeta les yeux sur M. Villot, qui l'en remercia par une autre prosternation, quoique la façon dont on le regarda n'exigeât pas de reconnaissance.

Et puis ma mère secouant la tête : Cette union n'est guère assortie, ce me semble, dit-elle, et j'ai peine à croire qu'elle soit du goût de Marianne. Monsieur, je me flatte, comme vous le dites, d'avoir quelque pouvoir sur elle; mais je vous avoue que je ne l'emploierai pas dans cette occurrence-ci; ce serait lui faire payer trop cher les services que je lui ai rendus. Qu'elle décide, au reste ; elle est la maîtresse. Voyez, mademoiselle, consentez-vous à ce qu'on vous propose ?

Je me suis déjà déclarée, madame, lui répondis-je d'un air triste, respectueux, mais ferme; j'ai dit que j'aime mieux rester comme je suis, et je n'ai point changé d'avis. Mes malheurs sont bien grands; mais ce qu'il y a encore de plus fâcheux pour moi, c'est que je suis née avec un cœur qu'il ne faudrait pas que j'eusse, et qu'il m'est pourtant impossible de vaincre. Jamais, avec ce cœur-là, je ne pourrai aimer le jeune homme qu'on me présente, jamais. Je sens que je ne m'accoutumerais pas à lui, que je le regarderais comme un homme qui ne serait pas fait pour moi; c'est une pensée qui ne me quitterait point; j'aurais beau la condamner et me trouver ridicule de l'avoir, je l'au-

rais toujours; au moyen de quoi je ne pourrais le rendre heureux [1], ni être en repos moi-même; sans compter que je ne me pardonnerais pas la vie désagréable que mènerait avec moi un mari qui m'aimerait peut-être, qui pourtant me serait insupportable, et qui aurait eu tout l'amour d'une autre femme, si je n'avais pas été sans nécessité le charger de moi et de mon antipathie. Ainsi il ne faut pas parler de ce mariage, dont cependant je remercie monseigneur, qui a eu la bonté d'y penser pour moi; mais en vérité il n'y a pas moyen.

Dites-nous donc quelle résolution vous prenez, me répondit le ministre; que voulez-vous devenir? Aimez-vous mieux être religieuse? On vous l'a déjà proposé, et vous choisirez le couvent qu'il vous plaira. Voyez, songez à quelque état qui vous tranquillise; vous ne voulez pas souffrir qu'on chagrine plus long-temps madame de Miran à cause de vous; prenez un parti.

Non, monsieur, dit mon ennemie; non, rien ne lui convient; on l'aime, on l'épousera, tout est d'accord; la petite personne n'en rabattra rien, à moins qu'on n'y mette ordre; elle est sûre de son fait; madame l'appelle déjà sa fille, à ce qu'on dit.

---

[1] *Au moyen de quoi je ne pourrais le rendre heureux*. *Au moyen de quoi*, locution qui serait proscrite aujourd'hui, comme trop contraire à l'élégance, et dont l'emploi est ici d'autant plus défectueux qu'elle ne peut guère s'allier avec une tournure de phrase négative, puisque ce n'est pas *au moyen* d'une chose qu'on *n*'en fait *pas* une autre.

Le ministre à ce discours fit un geste d'impatience, qui la fit taire ; et moi reprenant la parole : Vous vous trompez, madame, lui dis-je, à l'égard de la crainte qu'on a que M. de Valville ne m'aime trop, qu'il ne veuille m'épouser, et que madame de Miran n'ait la complaisance de le vouloir bien aussi ; on peut entièrement se rassurer là-dessus. Il est vrai que madame de Miran a eu la bonté de me tenir lieu de mère, (je sanglotais en disant cela), et que je suis obligée, sous peine d'être la plus ingrate créature du monde, de la chérir et de la respecter autant que la mère qui m'a donné la vie ; je lui dois la même soumission, la même vénération, et je pense quelquefois que je lui en dois davantage ; car enfin je ne suis point sa fille, et cependant il est vrai, comme vous le dites, qu'elle m'a traitée comme si je l'avais été. Je ne lui suis rien ; elle n'aurait eu aucun tort de me laisser dans l'état où j'étais, ou bien elle pouvait se contenter en passant d'avoir pour moi une compassion ordinaire, et de me dire, je vous aimerai ; mais point du tout, c'est quelque chose d'incompréhensible que ses bontés pour moi, que ses soins, que ses considérations[1]. Je ne saurais y songer, je ne saurais la regarder elle-même sans pleurer d'amour et de reconnaissance, sans lui dire dans mon cœur que ma vie est à elle, sans souhaiter d'avoir mille vies pour les lui donner toutes,

---

[1] *Que ses bontés pour moi, que ses soins, que ses considérations. Considération*, au pluriel, ne conserve pas le sens qu'il a dans cette phrase : *avoir de la considération pour quelqu'un*, et ne signifie plus que *raisons, réflexions, motifs déterminans*. Acad. Nous ne relè-

si elle en avait besoin pour sauver la sienne; et je rends grâces à Dieu de ce que j'ai occasion de dire cela publiquement; ce m'est une joie infinie, la plus grande, que j'aurai jamais, que de pouvoir faire éclater les transports de tendresse, et tous les dévouemens, et toute l'admiration que je sens pour elle. Oui, madame, je ne suis qu'une étrangère, qu'une malheureuse orpheline, que Dieu, qui est le maître, a abandonnée à toutes les misères imaginables; mais quand on viendrait m'apprendre que je suis la fille d'une reine, quand j'aurais un royaume pour héritage, je ne voudrais rien de tout cela, si je ne pouvais l'avoir qu'en me séparant de vous; je ne vivrais point, si je vous perdais; je n'aime que vous d'affection; je ne tiens sur la terre qu'à vous qui m'avez recueillie si charitablement, et qui avez la générosité de m'aimer tant, quoiqu'on tâche de vous en faire rougir, et quoique tout le monde me méprise.

Ici, à travers les larmes que je versais, j'aperçus plusieurs personnes de la compagnie, qui détournaient la tête pour s'essuyer les yeux.

Le ministre baissait les siens, et voulait cacher qu'il était ému. Valville restait comme immobile, en me regardant d'un air passionné, et dans un parfait oubli de tout ce qui nous environnait; et ma mère

---

verons point quelques lignes plus bas l'emploi du mot *dévouement* au pluriel. On mettait autrefois au pluriel beaucoup de mots que l'usage a réduits depuis au singulier. Bossuet en offre de nombreux exemples.

laissait bien franchement couler ses pleurs, sans s'embarrasser qu'on les vît.

Tu n'as pas tout dit, achève, Marianne, et ne parle plus de moi, puisque cela t'attendrit trop, me dit-elle en me tendant sans façon sa main, que je baisai de même; achève.....

Oui, madame, lui répondis-je. Vous m'avez dit, monseigneur, que vous m'éloigneriez de Paris, et que vous m'enverriez loin d'ici, si je refusais d'épouser ce jeune homme, repris-je donc en m'adressant au ministre, et vous êtes toujours le maître; mais j'ai à vous répondre une chose qui doit empêcher messieurs les parens d'être encore inquiets sur le mariage qu'ils appréhendent entre M. de Valville et moi; c'est que jamais il ne se fera; je le garantis, j'en donne ma parole, et on peut s'en fier à moi; et, si je ne vous en ai pas assuré avant que madame de Miran arrivât, vous aurez la bonté de m'excuser, monseigneur; ce qui m'a empêché de le faire, c'est que je n'ai pas cru qu'il fût à propos, ni honnête à moi de renoncer à M. de Valville, pendant qu'on me menaçait pour m'y contraindre; j'ai pensé que je serais une lâche et une ingrate de montrer si peu de courage en cette occasion-ci, après que M. de Valville lui-même a bien eu celui de m'aimer, et de m'aimer si tendrement de tout son cœur, et comme une personne qu'on respecte, malgré la situation où il m'a vue, qui était si rebutante, et à laquelle il n'a seulement pas pris garde, sinon que pour m'en aimer et m'en considérer davantage.

Voilà ma raison, monseigneur ; si je vous avais promis de ne le plus voir, il aurait lieu de s'imaginer que je ne me mettrais guère en peine de lui, puisque je n'aurais pas voulu endurer d'être persécutée pour l'amour de lui ; et mon intention était qu'il sût le contraire, qu'il ne doutât point que son cœur a véritablement acquis le mien, et je serais bien honteuse si cela n'était pas. Peut-être est-ce ici la dernière fois que je le verrai, et j'en profite pour m'acquitter de ce que je lui dois, et en même temps pour dire à madame de Miran, aussi bien qu'à lui, que ce que la crainte et la menace n'ont pas pu me forcer de faire, je le fais aujourd'hui par pure reconnaissance pour elle et pour son fils. Non, madame, non, ma généreuse mère [1] ; non, monsieur de Valville, vous m'êtes trop chers tous les deux ; je ne serai jamais la cause des reproches que vous souffririez si je restais, ni de la honte qu'on dit que je vous attirerais. Le monde me dédaigne, il me rejette ; nous ne changerons pas le monde, et il faut s'accorder à ce qu'il veut. Vous dites qu'il est injuste ; ce n'est pas à moi à en dire autant, j'y gagnerais trop ; je dis seulement que vous êtes bien généreuse, et que je n'abuserai jamais du mépris que vous faites pour moi des coutumes du

---

[1] *Non, madame, non, ma généreuse mère.* L'éloquence de Marianne, inspirée par la noblesse de son cœur, s'élève ici jusqu'aux mouvemens oratoires, sans sortir pourtant de la simplicité de caractère qui sied à une jeune et vertueuse fille ; c'est l'éloquence de l'amour et d'une bonne conscience.

monde. Aussi-bien est-il certain que je mourrais de chagrin du blâme qui retomberait sur vous; et, si je ne vous l'épargnais pas, je serais indigne de vos bontés. Hélas! je vous aurais donc trompée; il ne serait pas vrai que j'aurais le caractère que vous me croyez; et je n'ai que le parti que je prends, pour montrer que vous n'avez pas eu tort de le croire. M. de Climal, par sa piété, m'a laissé quelque chose pour vivre; et ce qu'il y a suffit pour une fille qui n'est rien, qui, en vous quittant, quitte tout ce qui l'attachait, et tout ce qui pourrait l'attacher; qui, après cela, ne se soucie plus de rien, ne regrette plus rien, et qui va pour toute sa vie se renfermer dans un couvent, où il n'y a qu'à donner ordre que je ne voie personne, à l'exception de madame, qui est comme ma mère, et dont je supplie qu'on ne me prive pas tout d'un coup, si elle veut me voir quelquefois. Voilà tous mes desseins, à moins que monseigneur, pour être encore plus sûr de moi, ne m'exile loin d'ici, suivant l'intention qu'il en a eue d'abord.

Un torrent de larmes termina mon discours. Valville, pâle et abattu, paraissait prêt à se trouver mal; et madame de Miran allait, ce me semble, me répondre, quand le ministre la prévint, et se retournant avec une action animée vers les parentes :

Mesdames, leur dit-il, savez-vous quelque réponse à ce que nous venons d'entendre? Pour moi, je n'y en sais point, et je vous déclare que je ne m'en mêle plus. A quoi voulez-vous qu'on remédie?

A l'estime que madame de Miran a pour la vertu, à l'estime qu'assurément nous en avons tous? Empêcherons-nous la vertu de plaire? Vous ne serez pas de cet avis-là, ni moi non plus; et l'autorité n'a que faire ici.

Et puis se tournant vers le frère de lait de madame: Laissez-nous, Villot, lui dit-il. Madame, je vous rends votre fille, avec tout le pouvoir que vous avez sur elle; vous lui avez tenu lieu de mère; elle ne pouvait pas en trouver une meilleure, et elle méritait de vous trouver. Allez, mademoiselle, oubliez tout ce qui s'est passé ici; qu'il reste comme nul, et consolez-vous d'ignorer qui vous êtes. La noblesse de vos parens est incertaine, mais celle de votre cœur est incontestable, et je la préférerais, s'il fallait opter.

Il se retirait en disant cela; mais il me prit un transport qui l'arrêta, et qui était preste.

Je me jetai à ses genoux, avec une rapidité plus éloquente et plus expressive que tout ce que je lui aurais dit, et que je ne pus lui dire, pour le remercier du jugement plein de bonté et de vertu qu'il venait de rendre lui-même en ma faveur.

Il me releva sur-le-champ, d'un air qui témoignait que mon action le surprenait agréablement, et l'attendrissait; je m'aperçus aussi qu'elle plaisait à toute la compagnie.

Levez-vous, ma belle enfant, me dit-il; vous ne me devez rien, je vous rends justice; et puis s'adressant aux autres: Elle en fera tant que nous l'aime-

rons tous aussi, ajouta-t-il ; et il n'y a point d'autre parti à prendre avec elle. Remmenez-la, madame, (c'était à ma mère à qui il parlait); remmenez-la, et prenez garde à ce que deviendra votre fils, s'il l'aime; car avec les qualités que nous voyons dans cette enfant-là, je ne réponds pas de lui, et ne répondrais de personne ; faites comme vous pourrez, ce sont vos affaires.

Sans doute, dit aussitôt madame de..., son épouse; et, si on a donné à madame l'embarras qu'elle a aujourd'hui, ce n'est pas ma faute; il n'a pas tenu à moi qu'on ne le lui épargnât.

Sur ce pied-là, mesdames, repartit en se levant cette parente revêche, je pense qu'il ne vous reste plus qu'à saluer votre cousine; embrassez-la d'avance, vous ne risquez rien. Pour moi, on me permettra de m'en dispenser, malgré son incomparable noblesse de cœur ; je ne suis pas extrêmement sensible aux vertus romanesques. Adieu, la petite aventurière; vous n'êtes encore qu'une fille de condition, nous dit-on; mais vous n'en demeurerez pas là, et nous serons bien heureuses si, au premier jour, vous ne vous trouvez pas une princesse [1].

---

[1] *Si au premier jour vous ne vous trouvez pas une princesse.* Cette ironie amère, où la parente de madame de Miran conserve son caractère jusqu'au bout, n'est que l'application de la grande règle commune à tous les genres de composition, qui veut qu'un personnage reste le même jusqu'à la fin,

Et soit tel jusqu'au bout qu'il s'est montré d'abord.

BOILEAU, *Art poétique*, chant III.

Au lieu de lui répondre, je m'avançai vers ma mère, dont je voulus aussi embrasser les genoux, et qui m'en empêcha; mais je pris sa main que je baisai, et sur laquelle je répandis des larmes de joie.

La parente farouche sortit avec colère, et dit à deux dames en s'en allant : Ne venez-vous pas ?

Là-dessus elles se levèrent, mais plus par complaisance pour elle, que par inimitié pour moi; on voyait bien qu'elles n'approuvaient pas son emportement, et qu'elles ne la suivaient que dans la crainte de la fâcher. Une d'elle dit même tout bas à madame de Miran : Elle nous a amenées, et elle ne nous pardonnerait pas si nous restions.

Valville, à qui le cœur était revenu, ne la regardait plus qu'en riant, et se vengeait ainsi du peu de succès de son entreprise. Votre carrosse est-il là bas ? lui dit-il; voulez-vous que nous vous remenions, madame ? Laissez-moi, lui dit-elle, vous me faites pitié d'être si content.

Elle salua ensuite madame de..., ne jeta pas les yeux sur ma mère, qui la saluait, et partit avec les deux dames dont je viens de parler.

Aussitôt le reste de la compagnie se rassembla autour de moi, et il n'y eut personne qui ne me dît quelque chose d'obligeant.

Mon Dieu! que je me reproche d'avoir trempé dans cette intrigue-ci, dit madame de.... à ma mère ! Que je leur sais mauvais gré de m'avoir persécutée pour y entrer ! On ne peut pas avoir plus de tort que nous en avions; n'est-il pas vrai, mesdames ?

Ah, Seigneur! ne nous en parlez pas, nous en sommes honteuses, répondirent-elles. Qu'elle est aimable! Nous n'avons rien de si joli à Paris. Ni peut-être rien de si estimable, reprit madame de.... Je ne saurais vous exprimer l'inquiétude où j'étais pendant tout ce dialogue, et je suis bien contente de monsieur de.... (elle parlait du ministre son mari); oh! bien contente; il n'a encore rien fait qui m'ait tant plu; ce qu'il vient de dire est d'une justice admirable.

Avec tout autre juge que lui, j'avoue que le cœur m'aurait battu, dit à son tour le jeune cavalier que j'avais vu dans l'antichambre, et qui était encore là; mais avec monsieur de.... je n'ai pas douté un seul instant de ce qui arriverait. Et moi, je devrais lui demander pardon d'avoir eu peur pour mademoiselle, dit alors Valville, qui les avait jusqu'ici écoutés d'un air modeste et intérieurement satisfait.

Tout le monde rit de sa réponse, mais discrètement, et sans lui rien dire. Il était tard, ma mère prit congé de madame de..., qui l'embrassa avec toute l'amitié possible, comme pour lui faire oublier le secours qu'elle avait prêté à nos ennemis; elle me fit l'honneur de m'embrasser moi-même, ce que je reçus avec tout le respect qui convenait; et nous nous retirâmes.

A peine fûmes-nous dans l'antichambre, que cette femme qu'on avait envoyée pour me tirer de mon premier couvent sous le nom de ma mère, et qui était venue ce matin même me reprendre à celui où elle m'avait mise la veille; que cette femme, dis-je, se

présenta à nous, et nous dit qu'elle avait ordre du ministre de nous mener tout à l'heure, si nous voulions, à ce dernier couvent, pour me faire rendre mes hardes, qu'on hésiterait peut-être de me donner si nous y allions sans elle ; à moins que madame de Miran n'aimât mieux remettre à y aller dans l'après-midi.

Non, non, dit ma mère, finissons cela, ne différons point. Venez, mademoiselle; aussi bien avons-nous besoin de vous pour aller là ; car j'ai oublié de demander où c'est; venez, j'aurai soin qu'on vous ramène ensuite.

Cette femme nous suivit donc, et monta en carrosse avec nous; vous jugez bien qu'il ne fut plus question de cette familiarité qu'elle avait eue avec moi, lorsqu'elle m'était venue prendre, et je la vis un peu honteuse de la différence qu'il y avait pour elle de ce voyage-ci à ceux que nous avions déjà faits ensemble : chacun a son petit orgueil; nous n'étions plus camarades, et cela lui donnait quelque confusion.

Je n'en abusai point; j'avais trop de joie, je sortais d'un trop grand triomphe pour m'amuser à être maligne ou glorieuse; et je n'ai jamais été ni l'un ni l'autre.

L'entretien fut fort réservé pendant le chemin, à cause de cette femme qui nous accompagnait, et qui, à l'occasion de je ne sais quoi qui fut dit, nous apprit que c'était de madame de Fare que venait toute la rumeur, et qu'en même temps elle avait refusé de se joindre aux autres parens dans les mouvemens

qu'ils s'étaient donnés ; de sorte qu'elle n'avait pas précisément parlé pour me nuire, mais seulement pour avoir le plaisir d'être indiscrète, et de révéler une chose qui surprendrait [1].

Elle nous conta aussi que M. Villot était au désespoir de ce qu'il ne serait point à moi ; je l'ai laissé qui pleurait comme un enfant, nous dit-elle ; sur quoi je jetai les yeux sur Valville, pour qui il me parut que le récit de l'affliction de M. Villot n'était pas fort amusant : aussi n'y répondîmes-nous rien, ma mère et moi, et laissâmes-nous tomber ce petit article, d'autant plus que nous étions arrivés à la porte du couvent, où je descendis avec cette femme.

Il est inutile que je paraisse, me dit ma mère, et je crois même qu'il suffirait que mademoiselle allât redemander vos hardes, sans parler de nous, et sans dire que nous sommes ici.

Permettez-moi de me montrer aussi, lui dis-je ; les bontés que l'abbesse a eues pour moi exigent qué je la remercie ; je ne saurais m'en dispenser sans ingratitude. Ah ! tu as raison, ma fille, et je ne savais pas cela, me repartit-elle ; va, mais hâte-toi, et dis-lui que je t'attends, que je suis fatiguée, et qu'il m'est impossible de descendre ; fais le plus vite que tu pourras ; il vaut mieux que tu la reviennes voir.

Abrégeons donc ; je parus, on me rendit mon coffre

---

[1] Oh ! combien de madame de Fare dans le monde ! Que de personnes font le mal sans être méchantes, par légèreté, par indiscrétion, par le seul besoin de faire ou de dire quelque chose !

ou ma cassette, lequel des deux il vous plaira. Toutes les religieuses que j'avais vues vinrent se réjouir avec moi du succès de mon aventure; l'abbesse me donna les témoignages d'affection les plus sincères : elle aurait souhaité que j'eusse passé le reste de la soirée avec elle; mais il n'y avait pas moyen. Ma mère est à la porte de votre maison dans son carrosse; elle vous aurait vue, lui dis-je ; mais elle est indisposée; elle vous fait ses excuses, et il faut que je vous quitte.

Quoi! s'écria-t-elle, cette mère si tendre, cette dame que j'estime tant, est ici! Mon Dieu! que j'aurais de plaisir à la voir et à lui dire du bien de vous! Allez, mademoiselle, retournez-vous-en, mais tâchez de la déterminer à venir un instant; si je pouvais sortir, je courrais à elle; et supposons qu'il soit trop tard, dites-lui que je la conjure de revenir encore une fois avec vous; partez, ma chère enfant; et aussitôt elle me congédia. Un domestique de la maison portait mon petit ballot; tout ceci se passa en moins d'un demi-quart d'heure de temps ; j'oublie encore que l'abbesse chargea la tourière d'aller faire ses complimens à madame de Miran, qui, de son côté, la fit assurer que nous la reviendrions voir au premier jour; et puis nous partîmes pour aller, devineriez-vous où? Au logis, dit ma mère; car à ton autre couvent, on a dîné, et nous t'y remettrons sur le soir; non que j'aie envie de t'y laisser long-temps; mais il est bon que tu y fasses encore quelque séjour, ne fût-ce qu'à cause de ce qui t'est arrivé, et de l'inquiétude que j'en ai montrée moi-même.

Nous avançions pendant qu'elle parlait, et nous voici dans la cour de ma mère, d'où elle congédia cette femme de madame de.... qui nous avait suivie, et nous montâmes chez elle.

Une certaine gouvernante qui était dans la maison de madame de Miran quand on m'y porta après ma chute au sortir de l'église, et que, si vous vous en souvenez, Valville appela pour me déchausser, n'y était plus; et, de tous les domestiques, il ne restait plus qu'un laquais de Valville qui me connût; c'était celui qui avait suivi mon fiacre jusque chez madame Dutour, et qui d'ailleurs m'avait déjà revue plusieurs fois, puisqu'il m'était venu rendre deux ou trois billets de Valville à mon couvent. Or ce laquais était malade; ainsi il n'y avait là personne qui sût qui j'étais.

Et ce qui fait que je vous dis cela, c'est que, pendant que nous montions chez ma mère, je rêvais, toute joyeuse que j'étais, que j'allais trouver dans cette maison, et cette gouvernante que je vous ai rappelée, et quelques valets qui ne manqueraient pas de me reconnaître.

Ah! c'est cette petite fille qu'on a apportée ici, et qui avait mal au pied, vont-ils dire! pensais-je en moi-même; c'est cette petite lingère que nous croyions une demoiselle, et qui se fit reconduire chez madame Dutour!

Et cela me déplaisait; j'avais peur aussi que Valville n'en fût un peu honteux; peut-être, m'aimant autant qu'il faisait, ne s'en serait-il pas soucié; mais

heureusement nous ne fûmes exposés ni l'un ni l'autre au désagrément que j'imaginais; et je goûtai tout à mon aise le plaisir de me trouver chez ma mère, et d'y être comme si j'avais été chez moi.

Ah çà! ma fille, me dit-elle, viens que je t'embrasse à présent que nous sommes sans critique; tout ceci a tourné on ne peut pas mieux; on se doute de nos desseins, on les prévoit, on n'a pas même paru les désapprouver; le ministre t'a rendu ta parole en te remettant entre mes mains; et, grâces au ciel, on ne sera plus surpris de rien. Tu m'as dit tantôt les choses du monde les plus tendres, ma chère enfant; mais, franchement, je les mérite bien pour tout le chagrin que tu m'as causé; tu en as eu beaucoup aussi, n'est-il pas vrai? As-tu songé à celui que j'aurais? Que pensais-tu de ta mère?

Elle me tenait ce discours, assise dans un fauteuil; j'étais vis-à-vis d'elle; et, me laissant aller à une saillie de reconnaissance [1], je me jetai tout d'un coup à ses genoux; et puis la regardant après lui avoir baisé la main : Ma mère, lui dis-je, voilà M. de Valville; il m'est bien cher, et ce n'est plus un secret, je l'ai publié devant tout le monde; mais il ne m'empê-

---

[1] *A une saillie de reconnaissance. Saillie*, emportement, boutade échappée. Il serait douteux, d'après cette définition donnée par *l'Académie*, et les exemples qu'elle fournit à l'appui, que l'idée qu'entraîne le mot de *saillie* pût se concilier avec un sentiment aussi noble et aussi tendre que celui de la reconnaissance; mais il peint ici d'une manière admirable le sentiment impétueux qui précipite involontairement Marianne aux pieds de sa généreuse bienfaitrice.

chera pas de vous dire que j'ai mille fois plus encore songé à vous qu'à lui. C'était ma mère qui m'occupait, c'était sa tendresse et son bon cœur : que fera-t-elle, que ne fera-t-elle pas? me disais-je; et toujours ma mère dans l'esprit. Toutes mes pensées vous regardaient; je ne savais pas si vous réussiriez à me tirer d'embarras; mais ce que je souhaitais le plus, c'était que ma mère fût bien fâchée de ne plus voir sa fille; je désirais cent fois plus sa tendresse que ma délivrance, et j'aurais tout enduré, hormis d'être abandonnée d'elle. J'étais si pleine de ce que je vous dis là, j'en étais tellement agitée, que j'en sentais quelque petite inquiétude dont je m'accuse, quoiqu'elle n'ait presque pas duré. J'ai pourtant songé aussi à M. de Valville; car, s'il m'oubliait, ce serait une grande affliction pour moi, plus grande que je ne puis le dire; mais le principal est que vous m'aimiez; c'est le cœur de ma mère qui m'est le plus nécessaire, il va avant tout dans le mien : car il m'a fait tant de bien, je lui ai tant d'obligation, il m'est si doux de lui être chère! N'ai-je pas raison, monsieur?

Madame de Miran m'écoutait en souriant. Levez-vous, petite fille, me dit-elle ensuite; vous me faites oublier que j'ai à vous quereller de votre imprudence d'hier matin. Je voudrais bien savoir pourquoi vous vous laissez emmener par une femme qui vous est totalement inconnue; qui vient vous chercher sans billet de ma part, et dans un équipage qui n'est pas à moi non plus. Où était votre esprit de n'avoir

pas fait attention à tout cela, surtout après la visite suspecte que vous aviez reçue de ce grand squelette dont vous m'aviez si bien dépeint la figure ? Les menaces ne vous annonçaient-elles pas quelque dessein ? Ne devaient-elles pas vous laisser quelque défiance ? Vous êtes une étourdie ; et, pendant le séjour que vous ferez encore à votre couvent, je vous défends d'en sortir jamais qu'avec cette femme que vous venez de voir (elle parlait d'une femme de chambre qui avait paru il n'y avait qu'un moment), ou que sur une lettre de moi, quand je n'irai pas vous chercher moi-même ; entendez-vous ?

Là-dessus on servit, nous dînâmes. Valville mangea fort peu, et moi aussi ; ma mère y prit garde, elle en rit ; apparemment que la joie ôte l'appétit, nous dit-elle en badinant. Oui, ma mère, reprit Valville sur le même ton ; on ne saurait faire tant de choses à la fois.

Le repas fini, madame de Miran passa dans sa chambre, et nous l'y suivîmes. De là elle entra dans un petit cabinet, d'où elle m'appela. J'y allai. Donne-moi ta main, me dit-elle ; voyons si cette bague-ci te conviendra ; c'était un brillant de prix, et pendant qu'elle me l'essayait : Je vois, lui répondis-je, un portrait (c'était le sien), que j'aimerais mille fois mieux que la bague, toute belle qu'elle est, et que toutes les pierreries du monde ; troquons, ma mère ; cédez-moi le portrait, je vous rendrai la bague.

Patience, me dit-elle, je le ferai placer ici dans votre chambre, quand vous y serez ; et vous y serez

bientôt. Où mettez-vous votre argent, Marianne? Vous n'avez rien pour cela, je pense. Aussitôt elle ouvrit un tiroir; tenez, continua-t-elle, voilà une bourse qui est fort bien travaillée; servez-vous-en. Je vous remercie, ma mère, lui repartis-je : mais où mettrai-je tout l'amour, tout le respect, et toute la reconnaissance que j'ai pour ma mère? Il me semble que j'en ai plus qu'il n'en peut tenir dans mon cœur.

Elle sourit à ce discours. Savez-vous ce qu'il faut faire, ma mère? nous dit Valville, qui était resté à l'entrée du cabinet, et que la joie d'entendre ce que nous disions toutes deux avec cette familiarité douce et badine tenait comme en extase; mettons votre fille le plus vite que nous pourrons dans cette chambre où vous avez dessein de placer le portrait; elle en sera moins embarrassée de tout l'amour qu'elle a pour vous, et plus à portée de venir vous en parler pour le soulager.

C'est de quoi nous allons nous entretenir tout à l'heure, répondit madame de Miran; surtout, je veux lui montrer l'appartement que j'occupais du vivant de votre père.

Et sur-le-champ nous passâmes dans une grande antichambre que j'avais déjà vue, et dans laquelle il y avait une porte vis-à-vis de celle par où nous entrions. Cette porte nous mena à cet appartement qu'ils voulaient me faire voir. Il était plus vaste et plus orné que celui de madame de Miran, et donnait comme le sien sur un très-beau jardin. Eh bien! ma fille, comment vous trouvez-vous ici? Ne vous y ennuie-

riez-vous point ; y regretterez-vous votre couvent ? me dit-elle en riant.

Je me mis à pleurer là-dessus de pur ravissement, et me jetant entre ses bras : Ah ! ma mère, lui repartis-je d'un ton pénétré, quelles délices pour moi ! Songez-vous que cet appartement-ci me conduira dans le vôtre ?

A peine achevais-je ces mots, qu'un coup de sifflet nous avertit qu'il venait une visite.

Ah ! mon Dieu, s'écria madame de Miran, que je suis fâchée ! J'allais sonner pour donner ordre de dire que je n'y étais pas ; retournons chez moi. Nous nous y rendîmes.

Un laquais entra, qui nous annonça deux dames que je ne connaissais pas, qui n'avaient point entendu parler de moi non plus ; elles me regardèrent beaucoup, et me prirent peut-être pour une parente de la maison. Elles venaient rendre elles-mêmes une de ces visites indifférentes, qui entre femmes n'aboutissent qu'à se voir une demi-heure, qu'à se dire quelques bagatelles ennuyeuses, et qu'à se laisser là sans se soucier les unes des autres.

Je remarquerai, pour vous amuser seulement (et je n'écris que pour cela), que, de ces deux dames, il y en eut une qui parla fort peu, ne prit presque point de part à ce que l'on disait, ne fit que remuer la tête pour en varier les attitudes, et les rendre avantageuses ; enfin qui ne songea qu'à elle et à ses grâces ; et il est vrai qu'elle en aurait eu quelques-unes, si elle s'était moins occupée de la vanité d'en

avoir ; mais cette vanité gâtait tout, et ne lui en laissait pas une de naturelle. Il y a beaucoup de femmes comme elle qui seraient fort aimables, si elles pouvaient oublier un peu qu'elles le sont. Celle-ci, j'en suis sûre, n'allait et ne venait par le monde que pour se montrer, que pour dire : Voyez-moi ; elle ne vivait que pour cela.

Je crois qu'elle me trouva jolie, car elle me regarda peu, et toujours de côté ; on démêlait qu'elle faisait semblant de me compter pour rien, de ne pas s'apercevoir que j'étais là, et le tout pour persuader qu'elle ne trouvait rien en moi que de fort commun.

Une chose la trahit pourtant, c'est qu'elle avait toujours les yeux sur Valville, pour observer laquelle des deux il regarderait le plus, d'elle ou de moi ; et en un sens c'était bien là me regarder moi-même, et craindre que je n'eusse la préférence. L'autre dame, plus âgée, était une femme fort sérieuse, et cependant fort frivole, c'est-à-dire, qui parlait gravement et avec dignité d'un équipage qu'elle faisait faire, d'un repas qu'elle avait donné, d'une visite qu'elle avait rendue, d'une histoire que lui avait contée la marquise une telle : et puis c'était madame la duchesse de.... qui se portait mieux, mais qui avait pris l'air de trop bonne heure ; qu'elle l'en avait querellée, que cela était effroyable [1] : et puis c'était une

---

[1] *Qu'elle l'en avait querellée, que cela était effroyable.* Ces deux *que* ne paraissent se construire avec rien de ce qui précède. Mais ce sont là, comme on l'a déjà remarqué, de ces incorrections légères

repartie haute et convenable qu'elle avait faite la veille à madame une telle, qui s'oubliait de temps en temps, à cause qu'elle était riche, qui ne distinguait pas d'avec elle les femmes d'une certaine façon; et mille autres choses d'une aussi plate et d'une aussi vaine espèce qui firent le sujet de cet entretien, pendant lequel d'autres visites aussi fatigantes arrivèrent encore.

De sorte qu'il était tard quand nous en fûmes débarrassées, et qu'il n'y avait point de temps à perdre pour me remener à mon couvent.

Nous nous reverrons demain, ou le jour d'après, dit ma mère, je t'enverrai chercher; hâtons-nous de partir, j'ai besoin de repos, et je me coucherai dès que je serai revenue. Pour vous, mon fils, vous n'avez qu'à rester ici, nous n'avons pas besoin de vous. Valville se plaignit, mais il obéit, et nous remontâmes en carrosse.

Nous voici arrivées au couvent, où nous vîmes un instant l'abbesse dans son parloir; ma mère l'instruisit de la fin de mon aventure, et puis je rentrai.

Deux jours après, madame de Miran vint me reprendre à l'heure de midi; vous savez qu'elle me l'avait promis; je dînai chez elle avec Valville; il y fut question de notre mariage. En ce temps-là même on traitait pour Valville d'une charge considérable; il

---

que l'entraînement de la narration laisse à peine apercevoir, et que la supposition d'une ellipse fort usitée ferait même entièrement disparaître.

devait en être incessamment pourvu; il n'y avait tout au plus que trois semaines à attendre; et il fut conclu que nous nous marierions, dès que cette affaire serait terminée.

Voilà qui était bien positif : Valville ne se possédait pas de joie; je ne savais plus que dire dans la mienne; elle m'ôtait la parole, et je ne faisais que regarder ma mère.

Ce n'est pas le tout, me dit-elle; je vais ce soir pour huit ou dix jours à ma terre, où je veux me reposer de toutes les fatigues que j'ai eues depuis la mort de mon frère, et je suis d'avis de te mener avec moi, pendant que mon fils va passer quelque temps à Versailles, où il est nécessaire qu'il se rende. Tu n'as rien apporté de ton couvent pour cette petite absence, mais je te donnerai tout ce qu'il te faut.

Ah! mon Dieu, que de plaisir! Quoi! dix ou douze jours avec vous, sans vous quitter! lui répondis-je; ne changez donc point d'avis, ma mère.

Aussitôt elle passa dans son cabinet, écrivit à l'abbesse qu'elle m'emmenait à la campagne, fit porter le billet sur-le-champ, et deux heures après nous partîmes.

Notre voyage n'était pas long; cette terre n'était éloignée que de trois petites lieues, et Valville se déroba deux ou trois fois de Versailles pour nous y venir voir. Il ne fut pas pourvu de cette charge dont j'ai parlé aussi vite qu'on l'avait cru; il survint des difficultés qui traînèrent l'affaire en longueur; chaque jour cependant on en attendait la conclusion. Nous

revînmes de campagne, ma mère et moi, et je retournai encore à mon couvent, où elle ne comptait pas que je dusse rester plus d'une semaine; j'y restai cependant plus d'un mois, pendant lequel je vins, comme à l'ordinaire, dîner quelquefois chez elle, et quelquefois chez madame Dorsin.

Durant cet intervalle, Valville fut toujours aussi empressé et aussi tendre qu'il l'avait jamais été, mais sur la fin plus gai qu'il n'avait coutume de l'être; en un mot, il avait toujours autant d'amour, mais plus de patience[1] sur les incidens qui reculaient la conclusion de son affaire. Ce que je vous dis là, je ne me le rappelai que long-temps après, en repassant sur tout ce qui avait précédé le malheur qui m'arriva dans la suite. La dernière fois même que je dînai chez sa mère, il ne s'y trouva pas lorsque je vins, et ne se rendit au logis qu'un instant avant que nous nous

---

[1] *Il avait toujours autant d'amour, mais plus de patience.* Un amour patient est bien près de n'être plus de l'amour. Marivaux marque et nuance habilement la transition des sentimens passionnés de Valville avec ceux qu'on va voir bientôt naître dans son cœur. Ce n'est point un portrait idéal et romanesque que l'auteur a voulu tracer; c'est la pauvre nature humaine telle qu'elle est, avec ce mélange de noblesse et d'imperfection, d'exaltation et de petitesse, d'incandescence et de refroidissement subit, qu'on rencontre à chaque pas dans le monde. Ainsi Rousseau, qui, dans *la Nouvelle Héloïse*, s'était proposé de peindre des caractères et des sentimens vrais, n'a pas craint ou n'a pas négligé de rendre Saint-Preux quelque chose de plus qu'infidèle, dans une circonstance où sa volonté, il est vrai, a peu de part, mais qui, comme l'égarement de Valville, n'en accuse pas moins la faiblesse de notre cœur et l'ascendant de passions déréglées contre lesquelles il n'est jamais assez armé.

missions à table. Un importun l'avait retenu, nous dit-il; et je le crus, d'autant plus, qu'à cela près, je ne voyais rien de changé en lui. En effet, il était toujours le même, à l'exception qu'il était un peu plus dissipé qu'à l'ordinaire, à ce que m'avait dit madame de Miran avant qu'il entrât; c'est qu'il s'ennuie, avait-elle ajouté, de voir différer votre mariage.

Enfin, la dernière fois qu'elle me ramenait à mon couvent : Je vous prie, ma mère, que je sois de la partie, lui dit Valville, qui avait été charmant ce jour-là; qui, à mon gré, ne m'avait jamais tant aimée; qui ne me l'avait jamais dit avec tant de grâces, ni si galamment, ni si spirituellement. Et tant pis, tant de galanterie et tant d'esprit n'étaient pas bon signe : il fallait apparemment que son amour ne fût plus ni si sérieux, ni si fort; et il ne me disait de si jolies choses, qu'à cause qu'il commençait à n'en plus sentir de si tendres [1].

Quoiqu'il en soit, il eut envie de nous suivre; madame de Miran disputa d'abord, et puis consentit; le ciel en avait ainsi ordonné. Je le veux bien, reprit-elle, mais à condition que vous resterez dans le carrosse, et que vous ne paraîtrez point, pendant que j'irai voir un instant l'abbesse. Et c'est de cette

---

[1] Quelle vérité dans cette observation! Voilà Valville, oui, Valville lui-même, dissimulé, faux, hypocrite. A mesure que sa tendresse diminue, il en redouble les démonstrations.

Une chute toujours entraîne une autre chute.

complaisance qu'elle eut pour lui que vont venir les plus grands chagrins que j'aie eus de ma vie.

Une dame de grande distinction était venue la veille à mon couvent avec sa fille, qu'elle voulait y mettre en pension jusqu'à son retour d'un voyage qu'elle allait faire en Angleterre, pour y recueillir une succession que lui laissait la mort de sa mère.

Il y avait très-peu de temps que le mari de cette dame était mort en France. C'était un seigneur anglais, qu'à l'exemple de beaucoup d'autres, son zèle et sa fidélité pour son roi avaient obligé de sortir de son pays; et sa veuve, dont le bien avait fait toute sa ressource, partait pour le vendre, et pour recueillir cette succession, dont elle voulait se défaire aussi, dans le dessein de revenir en France, où elle avait fixé son séjour.

Elle était donc convenue la veille avec l'abbesse, que sa fille entrerait le lendemain dans ce couvent, et elle venait positivement de l'amener, quand nous arrivâmes; de telle sorte que nous trouvâmes leur carrosse dans la cour.

A peine sortions-nous du nôtre, que nous vîmes ces deux dames descendre d'un parloir, d'où elles venaient d'avoir un moment d'entretien avec l'abbesse.

On ouvrait déjà la porte du couvent pour recevoir la fille, qui, jetant les yeux sur cette porte ouverte et sur quelques religieuses qui l'attendaient, regarda ensuite sa mère qui pleurait, et tomba tout à coup évanouie entre ses bras.

La mère, presque aussi faible que sa fille, allait, à son tour, se laisser tomber sur la dernière marche de l'escalier qu'elles venaient de descendre, si un laquais, qui était à elle, ne s'était avancé pour les soutenir toutes deux.

Cet accident, dont nous avions été témoins, madame de Miran et moi, nous fit faire un cri, et nous nous hâtâmes d'aller à elles pour les secourir, et pour aider le laquais lui-même, qui avait bien de la peine à les empêcher de tomber toutes deux.

Eh vite! mesdames, vite, je vous conjure, criait la mère en pleurs, et du ton d'une personne qui n'en peut plus; je crois que ma fille se meurt.

Les religieuses qui étaient à l'entrée du couvent, bien effrayées, appelaient de leur côté une tourière, qui vint en courant ouvrir un petit réduit, une espèce de petite chambre où elle couchait, et qui, par bonheur, était à côté de l'escalier du parloir.

Ce fut là que l'on tâcha de porter la demoiselle évanouie; nous entrâmes avec la mère que madame de Miran soutenait, et à qui on craignait qu'il n'en arrivât autant qu'à sa fille.

Valville, ému de ce spectacle qu'il avait vu aussi bien que nous du carrosse où il était resté, oubliant qu'il ne devait pas se montrer, en sortit sans aucune réflexion, et vint dans cette petite chambre.

On y avait mis la demoiselle sur le lit de la tourière, et nous la délacions cette tourière et moi, pour lui faciliter la respiration.

Sa tête penchait sur le chevet; un de ses bras pen-

dait hors du lit [1], et l'autre était étendu sur elle, tous deux (il faut que j'en convienne), tous deux d'une forme admirable.

Figurez-vous des yeux qui avaient une beauté particulière à être fermés.

Je n'ai rien vu de si touchant que ce visage-là, sur lequel cependant l'image de la mort était peinte ; c'en était une image qui attendrissait, et qui n'effrayait pas.

En voyant cette jeune personne, on eût plutôt dit,

---

[1] *Sa tête penchait sur le chevet, un de ses bras pendait hors du lit.* Les événemens sont si ingénieusement disposés, l'esprit du lecteur est préparé avec tant d'adresse, qu'il n'est personne qui ne soit tenté de s'écrier en ce moment, avec un personnage de *l'Andrienne* de Térence, dans une narration du même caractère :

Hei! vereor ne quid Andria adportet mali!

« Aïe! aïe! je crains bien que cette nouvelle venue ne dérange tous nos plans de bonheur! »

Puisque j'ai déjà cité un poëte comique, remarquons encore que le récit de Marivaux, vrai chef-d'œuvre en ce genre par la vérité et la délicatesse des détails, est entièrement dans le goût des récits où Térence et Molière se sont attachés à marquer la gradation d'un amour naissant. On peut consulter dans le poëte latin la première scène de *l'Andrienne*, et celle de *l'Eunuque*, où *Chérée* raconte l'impression que la vue de *Pamphile* a produite sur lui; dans Molière, entre autres exemples, l'admirable scène des *Fourberies de Scapin*, où *Octave* expose, avec un enthousiasme si comique et si passionné à la fois, toutes les circonstances de sa rencontre avec la jeune orpheline gisante auprès du lit de sa mère expirée. Ce qui, dans Marivaux, ajoute à l'intérêt de la situation, c'est qu'il s'agit de deux passions qui luttent ensemble, dont l'une commence et l'autre finit.

elle ne vit plus, qu'on n'eût dit, elle est morte. Je ne puis vous représenter l'impression qu'elle faisait, qu'en vous priant de distinguer ces deux façons de parler, qui paraissent signifier la même chose, et qui dans le sentiment pourtant en signifient de différentes. Cette expression, elle ne vit plus, ne lui ôtait que la vie [1], et ne lui donnait pas les laideurs de la mort.

Enfin avec ce corps délacé, avec cette belle tête penchée, avec ces traits, dont on regrettait les grâces qui y étaient encore, quoiqu'on s'imaginât ne les y plus voir, avec ces beaux yeux fermés, je ne sache point d'objet plus intéressant qu'elle l'était, ni de situation plus propre à remuer le cœur que celle où elle se trouvait alors.

Valville était derrière nous, qui avait la vue fixée sur elle; je le regardai plusieurs fois, et il ne s'en aperçut point. J'en fus un peu étonnée, mais je n'allai pas plus loin, et n'en inférai rien.

Madame de Miran cherchait dans sa poche un flacon plein d'une eau souveraine en pareils accidens, et elle l'avait oublié chez elle.

Valville, qui en avait un pareil au sien, s'approcha tout d'un coup avec vivacité, nous écarta tous, pour

---

[1] *Cette expression, elle ne vit plus, ne lui ôtait que la vie.* Une telle distinction, subtile en apparence, gagne à être approfondie. Girodet l'a rendue sensible aux yeux dans son admirable tableau des *Funérailles d'Atala*, « On aurait pu la prendre pour la statue « de la Virginité endormie. » (*Génie du Christianisme.*)

ainsi dire, et, se mettant à genoux devant elle, tâcha de lui faire respirer de cette liqueur qui était dans le flacon, et lui en versa dans la bouche; ce qui, joint aux mouvemens que nous lui donnions, fit qu'elle entr'ouvrit les yeux, et les promena languissamment sur Valville, qui lui dit avec je ne sais quel ton tendre ou affectueux que je trouvai singulier : Allons, mademoiselle, prenez-en, respirez-en encore.

Et lui-même par un geste, sans doute involontaire, lui prit une de ses mains qu'il pressait dans les siennes. Je la lui ôtai sur-le-champ, sans savoir pourquoi.

Doucement, monsieur, lui dis-je; il ne faut pas l'agiter tant[1]. Il ne m'écouta pas; mais tout cela ne paraissait, de part et d'autre, que l'effet d'un empressement secourable pour la demoiselle; et il se disposait encore à lui faire respirer de cet élixir, quand la jeune personne, soupirant, ouvrit tout-à-fait les yeux, souleva sa main que je tenais, et la laissa retomber sur le bras de Valville qui la prit, et qui était toujours à genoux devant elle.

Ah! mon Dieu, dit-elle, où suis-je? Valville gardait cette main, la serrait, ce me semble, et ne se relevait pas.

La demoiselle, achevant enfin de reprendre ses

---

[1] *Doucement, monsieur, lui dis-je; il ne faut pas l'agiter tant.* Quelle finesse dans ce trait si simple! c'est toute l'hypocrisie d'une jalousie naissante qu'on n'ose avouer ni aux autres ni à soi-même.

esprits, l'envisagea plus fixement aussi, lui retira tout doucement sa main sans cesser d'avoir les yeux sur lui; et comme elle devina bien, au flacon qu'il avait, qu'il s'était empressé pour la secourir : Je vous suis obligée, monsieur, lui dit-elle; où est ma mère? est-elle encore ici?

Cette dame était au chevet du lit, assise sur une chaise où on l'avait placée, et où elle n'avait eu jusque-là que la force de soupirer et de pleurer.

Me voilà, ma chère fille, répondit-elle avec un accent un peu étranger. Ah, Seigneur! que vous m'avez effrayée, ma chère Varthon! Voici des dames à qui vous avez bien de l'obligation, aussi bien qu'à monsieur.

Et observez que ce monsieur demeurait toujours dans la même posture; je le répète à cause qu'il m'ennuyait de l'y voir. La demoiselle, bien revenue à elle, jeta d'abord ses regards sur nous, ensuite les arrêta sur lui; et puis, s'apercevant du petit désordre où elle était, ce qui venait de ce qu'on l'avait délacée, elle en parut un peu confuse, et porta sa main sur son sein. Levez-vous donc, monsieur, dis-je à Valville; voilà qui est fini, mademoiselle n'a plus besoin de secours. Cela est vrai, me répondit-il comme avec distraction, et sans ôter les yeux de dessus elle. Je voudrais bien me lever, dit alors la demoiselle en s'appuyant sur sa mère, qui l'aida du mieux qu'elle put. J'allais m'en mêler et prêter mon bras, quand Valville me prévint et avança précipitamment le sien pour la soulever.

Tant d'empressement de sa part n'était pas de mon goût ; mais de dire pourquoi je le désapprouvais, c'est ce que je n'aurais pu faire ; je ne serais pas même convenue qu'il me déplaisait ; je pense que ce petit dépit que j'en avais me faisait agir sans que je le connusse ; comment en aurais-je connu les motifs ? Et, suivant toute apparence, Valville y entendait aussi peu de finesse que moi.

Il fallait bien cependant qu'il se passât quelque chose d'extraordinaire en lui ; car vous avez vu la brusquerie avec laquelle je lui avais parlé deux ou trois fois, et il ne l'avait pas remarquée ; il n'en fut point surpris, comme il n'aurait pas manqué de l'être dans un autre temps ; ou bien il la souffrit en homme qui la méritait, qui se rendait justice à son insu, et qui était coupable dans le fond de son cœur ; aussi l'était-il, mais il l'ignorait. Poursuivons.

Les religieuses attendaient toujours que la demoiselle entrât. Elle nous remercia, madame de Miran et moi, de fort bonne grâce, mais avec un air modeste, du service que nous venions de lui rendre. Je m'imaginai la voir un peu plus embarrassée dans le compliment qu'elle fit à Valville, et elle baissa les yeux en lui parlant. Allons, ma mère, ajouta-t-elle ensuite, c'est demain le jour de votre départ ; vous n'avez pas de temps à perdre, et il est temps que j'entre. Là-dessus elles s'embrassèrent, non sans verser encore beaucoup de pleurs.

J'ai supprimé toutes les politesses que madame de Miran et la dame étrangère s'étaient faites. Cette

dernière lui avait même conté en peu de mots les raisons qui l'obligeaient à laisser la jeune personne dans le couvent.

Ma fille, me dit ma mère en les voyant s'embrasser pour la dernière fois, puisque vous allez avoir l'honneur d'être la compagne de mademoiselle, tâchez de gagner son amitié, et n'oubliez rien de ce qui pourra contribuer à la consoler.

Voilà bien de la bonté, madame, repartit aussitôt la dame étrangère; je prendrai donc à mon tour la liberté de vous la recommander à vous-même. A quoi madame de Miran répondit qu'elle demandait aussi la permission de la faire venir chez elle, quand elle m'enverrait chercher; ce qui fut reçu, de la part de l'autre, avec tous les témoignages possibles de reconnaissance.

Ces deux dames se connaissaient de nom, et par là savaient les égards qu'elles se devaient l'une à l'autre.

A tout cela Valville ne disait mot, et regardait seulement la demoiselle, sur qui, contre son ordinaire, je lui trouvais les yeux attachés plus souvent que sur moi; ce que j'attribuais, sans en être contente, à un pur mouvement de curiosité.

Le moyen de le soupçonner d'autre chose, lui qui m'aimait tant, qui venait dans la même journée de m'en donner de si grandes preuves; lui que j'aimais tant moi-même, à qui je l'avais tant dit, et qui était si charmé d'en être sûr.

Hélas! sûr! Peut-être ne l'était-il que trop. On ne

le croirait pas; mais les âmes tendres et délicates ont volontiers le défaut de se relâcher dans leur tendresse, quand elles ont obtenu toute la vôtre; l'envie de vous plaire leur fournit des grâces infinies, leur fait faire des efforts qui sont délicieux pour elles ; mais dès qu'elles ont plu, les voilà désœuvrées.

Quoi qu'il en soit, la jeune demoiselle, en reconnaissance de l'attachement que madame de Miran m'ordonnait d'avoir pour elle, vint galamment se jeter à mon cou, et me demander mon amitié. Cette action, à laquelle elle se livra de la manière du monde la plus aimable et la plus naïve, m'attendrit; je n'en aurais peut-être pas fait autant qu'elle ; non qu'elle ne m'eût paru fort digne d'être aimée; mais mon cœur ne me disait rien pour elle, ou plutôt je me sentais un fond de froideur que j'aurais eu de la peine à vaincre, et qui ne tint point contre ses caresses : je les lui rendis avec toute la sensibilité dont j'étais capable, et m'intéressai véritablement à elle, qui, s'arrachant encore d'entre les bras de sa mère, se retira dans le couvent. Je lui criai que j'allais la suivre dès que nous aurions vu l'abbesse, avec qui madame de Miran voulait avoir un instant d'entretien.

La mère remonta dans son équipage, baignée de ses larmes, et le lendemain partit en effet pour l'Angleterre.

Madame de Miran alla un instant parler à l'abbesse, me vit entrer dans le couvent, et alla rejoindre Val-

ville, qui s'était remis dans le carrosse où il l'attendait. Il nous avait quittées à l'instant où nous avions été au parloir de l'abbesse, et je ne l'avais pas vu moins tendre qu'il avait coutume de l'être; il n'y eut qu'une chose à laquelle il manqua, c'est qu'il oublia de parler à madame de Miran du jour où nous nous reverrions, et je me rappelai cet oubli un quart d'heure après que je fus rentrée; mais nous avions été dérangés; l'accident de la demoiselle avait distrait nos idées, avait fixé notre attention; et puis, ma mère n'avait-elle pas dit au logis que je reviendrais le lendemain ou le jour d'après? Cela ne suffisait-il pas?

Je l'excusais donc, et je traitais de chicane la remarque que j'avais d'abord faite sur son oubli.

Je reçus de l'abbesse, des religieuses et des pensionnaires que je connaissais, l'accueil le plus obligeant; je vous ai déjà dit qu'on m'aimait, et cela était vrai, surtout de la part de cette religieuse dont j'ai déjà fait mention, et qui m'avait si bien vengée de la hauteur et des railleries de la jeune et jolie pensionnaire dont je vous ai parlé aussi. Dès que j'eus remercié tout le monde de la joie qu'on avait témoignée pour mon retour, je courus chez ma nouvelle compagne, dont on avait la veille apporté toutes les hardes, qu'une sœur converse arrangeait alors, pendant qu'elle rêvait tristement à côté d'une table sur laquelle elle était appuyée.

Elle se leva du plus loin qu'elle m'aperçut, vint m'embrasser, et marqua un extrême plaisir à me voir.

Il aurait été difficile de ne pas l'aimer; elle avait

les manières simples, ingénues, caressantes, et, pour tout dire enfin, le cœur comme les manières. C'est un éloge que je ne puis lui refuser, malgré tous les chagrins qu'elle m'a causés.

Je me pris pour elle de l'inclination la plus tendre. La sienne pour moi, disait-elle, avait commencé dès qu'elle m'avait vue ; elle n'avait senti de consolation qu'en apprenant que je demeurerais avec elle. Promettez-moi que vous m'aimerez, que nous serons inséparables, ajouta-t-elle avec des tons, des serremens de main, avec des regards dont la douceur pénétrait l'âme, et entraînait la persuasion ; de sorte que nous nous liâmes du commerce de cœur le plus étroit.

Elle était, pour ainsi dire, étrangère, quoiqu'elle fût née en France ; son père était mort, sa mère partait pour l'Angleterre ; elle y pouvait mourir ; peut-être cette mère venait-elle de lui dire un éternel adieu ; peut-être au premier jour annoncerait-on à sa fille qu'elle était orpheline ; et moi j'en étais une [1] ; mes infortunes allaient bien au-delà de celles qu'elle avait à appréhender, mais je la voyais en danger d'éprouver une partie des miennes. Je songeais donc que son sort pourrait avoir bientôt quelque ressemblance avec le mien, et cette réflexion m'attachait encore plus à

[1] *Et moi j'en étais une.* La régularité du langage voudrait : *et moi je l'étais aussi.* La phrase de Marivaux serait régulière si le mot *orpheline* qui précède était pris substantivement.

elle; il me semblait voir en elle une personne qui était plus réellement ma compagne qu'une autre.

Elle me confiait son affliction; et, dans l'attendrissement où nous étions toutes deux, dans cette effusion de sentimens tendres et généreux à laquelle nos cœurs s'abandonnaient, comme elle m'entretenait des malheurs de sa famille, je lui racontai aussi les miens, et les lui racontai à mon avantage, non par aucune vanité, prenez garde, mais, ainsi que je l'ai déjà dit, par un pur effet de la disposition d'esprit où je me trouvais. Mon récit devint intéressant; je le fis de la meilleure foi du monde, dans un goût tragique; je parlai en déplorable victime du sort, en héroïne de roman, qui ne disait pourtant rien que de vrai, mais qui ornait la vérité de tout ce qui pouvait la rendre touchante, et me rendre moi-même une infortunée respectable.

En un mot, je ne mentis en rien, je n'en étais pas capable; mais je peignis dans le grand [1]: mon sentiment me menait ainsi sans que j'y pensasse.

---

[1] *Mais je peignis dans le grand.* Le récit qu'on fait soi-même de ses propres aventures ressemble à la poésie qui ne vit que d'ornemens et de fictions. Il est bien difficile en pareil cas de s'en tenir à la vérité toute nue; et Gil Blas, contant son histoire au duc de Lerme, n'épargnait, comme on le sait, ni les retranchemens nécessaires, ni les additions utiles. Les faits restent les mêmes; et pourtant ils reçoivent quelquefois, même à l'insu du narrateur, une couleur différente qui les dénature, et change l'impression qu'ils auraient dû produire. Cette dernière espèce de mensonge est celle des âmes les plus loyales. C'est une fraude involontaire, et par conséquent excusable.

Aussi la belle Varthon m'écoutait-elle en me plaignant, en soupirant avec moi, en mêlant ses larmes avec les miennes; car nous en répandions toutes deux: elle pleurait sur moi, je pleurais sur elle.

Je lui fis l'histoire de mon arrivée à Paris avec la sœur du curé, qui y était morte; je traitai le caractère de cette sœur aussi dignement que je traitais mes aventures.

C'était, disais-je, une personne qui avait eu tant de dignité dans ses sentimens, dont la vertu avait été si aimable, qui m'avait élevée avec des égards si tendres, et qui était si fort au-dessus de l'état où le curé son frère et elle vivaient à la campagne! Et cela était encore vrai.

Ensuite je rapportais la situation où j'étais restée après sa mort; et ce que je dis là-dessus fendait le cœur.

Le père Saint-Vincent, M. de Climal, que je ne nommai point (mon respect et ma tendresse pour sa mémoire m'en auraient empêchée, quand j'en aurais eu envie), l'injure qu'il m'avait faite, son repentir, sa réputation, la Dutour même chez qui il m'avait mise, si peu convenablement pour une fille comme moi; tout vint à sa place, aussi bien que madame de Miran, à qui, dans cet endroit de mon récit, je ne songeai point non plus à donner d'autre nom que celui d'une dame que j'avais rencontrée, sauf à la nommer après, quand je serais hors de ce ton romanesque que j'avais pris. Je n'avais omis ni ma chute au sortir de l'église, ni le jeune homme aimable et distingué par sa

naissance, chez lequel on m'avait portée ; et peut-être, dans le reste de mon histoire, lui aurais-je appris que ce jeune homme était celui qui l'avait secourue ; que la dame qu'elle venait de voir était sa mère, et que je devais bientôt épouser son fils, si une sœur converse qui entra ne nous eût pas averties qu'il était temps d'aller souper ; ce qui m'empêcha de continuer, et de mettre au fait mademoiselle Varthon, qui n'y était pas encore, puisque j'en restais à l'endroit où madame de Miran m'avait trouvée ; ainsi cette demoiselle ne pouvait appliquer rien de ce que je lui avais dit aux personnes qu'elle avait vues avec moi.

Nous allâmes donc souper. Mademoiselle Varthon, pendant le repas, se plaignit d'un grand mal de tête, qui augmenta, et qui l'obligea, au sortir de table, de retourner dans sa chambre où je la suivis ; mais comme elle avait besoin de repos, je la quittai après l'avoir embrassée ; et rien de ce qui s'était passé pendant son évanouissement ne me revint dans l'esprit.

Je me levai le lendemain de meilleure heure qu'à mon ordinaire, pour me rendre chez elle ; on allait la saigner ; je crus que cette saignée annonçait une maladie sérieuse, et je me mis à pleurer ; elle me serra la main et me rassura. Ce n'est rien, ma chère amie, me dit-elle ; c'est une légère indisposition qui me vient d'avoir été hier fort agitée, ce qui m'a donné un peu de fièvre, et voilà tout.

Elle avait raison ; la saignée calma le sang ; le len-

demain elle se porta mieux, et ce petit dérangement de santé, auquel j'avais été si sensible, ne servit qu'à lui prouver ma tendresse, et à redoubler la sienne, que l'état où je tombai moi-même mit bientôt à une plus forte épreuve.

Elle venait de se lever l'après-midi, quand, voulant aller prendre mon ouvrage qui était sur sa table, je fus surprise d'un étourdissement qui me força d'appeler à mon secours.

Il n'y avait dans sa chambre qu'elle, et cette religieuse que j'aimais et qui m'aimait. Mademoiselle Varthon fut la plus prompte, et accourut à moi.

Mon étourdissement se passa, et je m'assis; mais de temps en temps il recommençait. Je me sentis même une assez grande difficulté de respirer, enfin des pesanteurs, et un accablement total.

La religieuse me tâta le pouls, parut inquiète, ne me dit rien qui m'alarmât, mais me conseilla d'aller me mettre au lit, et sur-le-champ mademoiselle Varthon et elle me menèrent chez moi. Je voulais tenir bon contre la souffrance, et me persuader que ce n'était rien; mais il n'y eut pas moyen de résister, je n'en pouvais plus, il fallut me coucher, et je les priai de me laisser.

A peine sortaient-elles de ma chambre, qu'on m'apporta un billet de madame de Miran, qui n'était que de deux lignes.

« Je n'ai pu te voir ces deux jours-ci; n'en sois « point inquiète, ma fille; j'irai demain te prendre « à midi. »

N'y a-t-il que celui-là, ma sœur? dis-je, après l'avoir lu, à la sœur converse qui me l'avait apporté. C'est que je croyais que Valville aurait pu m'écrire aussi, et assurément il n'avait tenu qu'à lui; mais il n'y avait rien de sa part.

Non, répondit cette fille à la question que je lui faisais; c'est tout ce que vient de remettre à la tourière un laquais qui attend. Avez-vous quelque chose à lui faire dire, mademoiselle?

Apportez-moi, je vous prie, une plume et du papier, lui dis-je; et voici ce que je répondis, tout accablée que j'étais :

« Je rends mille grâces à ma mère, de la bonté
« qu'elle a de me donner de ses nouvelles; j'avais
« besoin d'en recevoir; je viens de me coucher, je
« suis un peu indisposée; j'espère que ce ne sera rien,
« et que demain je serai prête. J'embrasse les genoux
« de ma mère. »

Je n'aurais pu en écrire davantage, quand je l'aurais voulu, et deux heures après, j'avais une fièvre si ardente que la tête s'embarrassa. Cette fièvre fut suivie d'un redoublement, qui, joint à d'autres accidens compliqués, fit désespérer de ma vie.

J'eus le transport au cerveau; je ne reconnus plus personne, ni mademoiselle Varthon, ni mon amie la religieuse, pas même ma mère, qui eut la permission d'entrer, et que je ne distinguai des autres que par l'extrême attention avec laquelle je la regardai sans lui rien dire.

Je restai à peu près dans le même état quatre jours

entiers, pendant lesquels je ne sus ni où j'étais, ni qui me parlait; on m'avait saignée, je n'en savais rien. La fièvre baissa le cinquième; les accidens diminuèrent, la raison me revint, et le premier signe que j'en donnai, c'est qu'en voyant madame de Miran, qui était au chevet de mon lit, je m'écriai : Ah ! ma mère !

Et comme alors elle avançait sa main, dans l'intention de me faire une caresse, je tirai le bras hors du lit pour la lui saisir, et la portai à ma bouche, que je tins long-temps collée dessus.

Mademoiselle Varthon, et quelques religieuses, étaient autour de mon lit; la première paraissait extrêmement triste.

J'ai donc été bien mal? leur dis-je d'une voix faible et presque éteinte, et je vous ai sans doute causé bien de la peine? Oui, ma fille, me répondit madame de Miran; il n'y a personne ici qui ne vous ait donné des témoignages de son bon cœur; mais, grâces au ciel, vous voilà réchappée.

Mademoiselle Varthon s'approcha, me serra avec amitié le bras que j'avais hors du lit, et me dit quelque chose de tendre, à quoi je ne répondis que par un souris et par un regard qui lui marquait ma reconnaissance. Deux jours après, je fus entièrement hors de danger, et je n'avais plus de fièvre; il me restait seulement une grande faiblesse qui dura longtemps. Madame de Miran n'avait eu la permission de me voir qu'en conséquence de l'extrême péril où je

m'étais trouvée, et elle s'abstint d'entrer dès qu'il fut passé ; mais j'omets une chose.

Le lendemain du jour où je reconnus ma mère, je fis réflexion que je pouvais redevenir tout aussi malade que je l'avais été, et que je n'en réchapperais peut-être pas.

Je songeai ensuite à ce contrat de rente que m'avait laissé M. de Climal. A qui appartiendrait-il, si je mourais? me disais-je : il serait sans doute perdu pour la famille ; et la justice, aussi bien que la reconnaissance, veulent que je le lui rende.

Pendant que cette pensée m'occupait, il n'y avait qu'une sœur converse dans ma chambre. Mademoiselle Varthon, qui ne me quittait presque pas, n'était point encore venue, et peut-être pas levée. Les religieuses étaient au chœur, et je me voyais libre.

Ma sœur, dis-je à cette converse, on a désespéré de ma vie ces jours passés ; ma fièvre est beaucoup diminuée, mais il n'est point sûr qu'elle ne me reprenne pas avec la même violence. A tout hasard, faites-moi le plaisir de me soulever un peu, et de m'apporter de quoi écrire deux lignes, qu'il est absolument nécessaire que j'écrive.

Eh! Jésus Maria! à quoi est-ce que vous allez rêver, mademoiselle? me dit cette converse. Vous me faites peur, il semble que vous vouliez faire votre testament. Savez-vous bien que vous offensez Dieu d'aller vous mettre ces choses-là dans l'esprit, au lieu de le remercier de la grâce qu'il vous fait d'être mieux que vous n'étiez? Eh! ma chère sœur, ne me refusez

pas, lui repartis-je : il ne s'agit que de deux lignes, il ne faut qu'un instant.

Eh! mon Dieu, reprit-elle en se levant, je m'en fais une conscience; me voilà toute tremblante, avec vos deux lignes. Tenez, êtes-vous bien? ajouta-t-elle en me mettant sur mon séant. Oui, lui dis-je; approchez-moi l'écritoire.

La mienne était garnie de tout ce qu'il fallait, et je me hâtai de finir avant que personne arrivât.

« Je donne à madame de Miran, à qui je dois tout, « le contrat que feu M. de Climal son frère a eu la « charité de me laisser. Je donne aussi à la même dame « tout ce que j'ai en ma possession, pour en dispo- « ser à sa volonté. » Je signai ensuite *Marianne*, et je gardai le billet que je mis sous mon chevet, dans le dessein de le remettre à ma mère, quand elle serait venue. Elle ne tarda pas; à peine y avait-il un quart d'heure que mon petit codicile était écrit, lorsqu'elle arriva.

Eh bien! ma fille, comment es-tu ce matin? me dit-elle en me tâtant le pouls. Encore mieux qu'hier, ce me semble, et je te crois guérie; il ne te faut plus que des forces.

Je pris alors mon petit papier, et le lui glissai dans la main. Que me donnes-tu là? s'écria-t-elle; voyons. Elle l'ouvrit, le lut, et se mit à rire. Que tu es folle, ma pauvre enfant! me dit-elle; tu fais des donations et tu te portes mieux que moi (elle avait quelque raison de dire cela, car elle était fort changée); va, ma fille, tu as tout l'air de ne faire ton testament

de long-temps, et je n'y serai plus quand tu le feras, ajouta-t-elle en déchirant le papier qu'elle jeta dans ma cheminée ; garde ton bien pour mes petits-fils ; tu n'auras point d'autres héritiers, je l'espère.

Eh! pourquoi dites-vous que vous n'y serez plus, ma mère? Il vaudrait donc mieux que je mourusse aujourd'hui, lui répondis-je, la larme à l'œil.

Paix, me repartit-elle; n'est-il pas naturel que je finisse avant vous? Qu'est-ce que cela signifie? C'est l'extravagance de votre papier qui est cause de ce que je vous dis là; songeons à vivre, et hâte-toi de guérir, de peur que Valville ne soit malade. Je t'avertis qu'il ne s'accommode point de ne te plus voir. (Notez que je lui en avais toujours demandé des nouvelles.)

Elle en était là, quand mademoiselle Varthon et le médecin entrèrent. Celui-ci me trouva fort tranquille et hors d'affaire, à ma faiblesse près; de façon que ma mère ne vint plus, et se contenta les jours suivans d'envoyer savoir comment je me portais, ou de passer au couvent pour l'apprendre elle-même; et le lendemain ce fut Valville qui vint de sa part.

Je n'ai pas songé à vous dire que madame de Miran, durant ses visites, avait toujours extrêmement caressé mademoiselle Varthon, et qu'il était arrêté que nous irions, cette belle étrangère et moi, dîner chez elle, aussitôt que je pourrais sortir.

Or, ce fut à cette demoiselle que Valville demanda à parler, tant pour s'informer de mon état, et pour

lui faire à elle-même des complimens de la part de sa mère, que pour s'acquitter d'un devoir de politesse envers cette jeune personne, à qui la bienséance voulait qu'il s'intéressât depuis le service qu'il lui avait rendu. Mademoiselle Varthon était dans ma chambre, lorsqu'on vint l'avertir qu'on souhaitait lui parler de la part de madame de Miran, sans lui dire qui c'était.

C'est apparemment vous que cela regarde, me dit-elle en me quittant pour aller au parloir; et je ne doutai pas en effet que je ne fusse l'objet ou de la visite ou du message.

Il est pourtant vrai que Valville n'avait point d'autre commission que celle de s'informer de ma santé, et que ce fut lui qui imagina de demander mademoiselle Varthon, à qui ma mère lui avait simplement dit de faire faire ses complimens, et voilà tout.

Il se passa bien une demi-heure avant que mademoiselle Varthon revînt. Vous remarquerez qu'il n'avait plus été question avec elle de la suite de mes aventures, depuis le jour où je lui en avais conté une partie, et qu'elle ignorait totalement que j'aimais Valville et que je devais l'épouser; elle avait été indisposée dès le jour de son entrée au couvent; deux jours après j'étais tombée malade; il n'y avait pas eu moyen d'en revenir à la continuation de mon histoire.

Comment donc! me dit-elle, en rentrant, d'un air content, vous ne m'avez pas dit que ce jeune homme, d'une si jolie figure, qui me secourut avec vous dans

mon évanouissement, était le fils de madame de Miran, que j'ai vue depuis si souvent ici, et qui vous aime tant! Savez-vous bien que c'est lui qui m'attendait dans le parloir?

Qui? M. de Valville? répondis-je avec un peu de surprise. Eh! que vous voulait-il? Vous avez été bien long-temps ensemble. Un quart d'heure à peu près[1], reprit-elle; il venait, comme on me l'a dit, de la part de sa mère, savoir comment vous vous portez; elle l'avait aussi chargé de quelques complimens pour moi, et il a cru de son côté me devoir une petite visite de politesse.

Il avait raison, lui répondis-je d'un air assez rêveur; ne vous a-t-il pas donné de lettre pour moi? Madame de Miran ne m'a-t-elle point écrit? Non, me dit-elle, il n'y a rien.

Là-dessus quelques pensionnaires de mes amies entrèrent, qui nous firent changer de conversation.

Je fus cependant étonnée que madame de Miran ne m'eût point écrit : non pas que son silence m'inquiétât, ni que j'attendisse une lettre d'elle; car il n'était pas nécessaire qu'elle m'écrivît; je l'avais vue la veille; on lui apprenait que je me portais toujours de mieux en mieux, et il suffisait bien qu'elle

[1] *Vous avez été bien long-temps ensemble. Un quart d'heure à peu près.* Ces deux réponses décèlent les sentimens secrets de deux jeunes personnes qui ne sont pas destinées à se donner long-temps le nom d'amies. Marianne calcule le temps par ses inquiétudes, et mademoiselle Varthon par ses espérances.

envoyât savoir si cela continuait; il n'en fallait pas davantage.

Mais ce qui m'étonnait, c'est que Valville, de qui, dans des circonstances peut-être moins intéressantes, j'avais reçu de si fréquentes lettres, qu'il joignait à celles que m'écrivait sa mère, ou qui m'avait si souvent écrit un mot dans celles de cette dame, ne se fût point avisé en cette occurrence-ci de me donner de pareilles marques d'attention.

Dans le fort de ma maladie, me disais-je, j'avoue que ses lettres n'auraient pas été de saison ; mais j'ai pensé mourir; me voici convalescente; il lui est permis de m'écrire, et il ne m'écrit point; il ne me donne aucun témoignage de sa joie.

Peut-être, dans l'état languissant où je suis encore, a-t-il cru qu'il fallait s'abstenir de m'envoyer un billet à part; mais il aurait pu, ce me semble, prier sa mère de m'en écrire un, afin d'y joindre quelques lignes de sa main; et il ne songe à rien.

Cette négligence me fâchait; je ne l'y reconnaissais pas. Qu'est devenu Valville? Ce n'est plus là son cœur. Cela me chagrinait sérieusement; je n'en revenais point.

J'ai refusé jusqu'à ce jour, me dit mademoiselle Varthon, pendant que nos compagnes s'entretenaient, d'aller dîner chez une dame qui est l'intime amie de ma mère, et à laquelle elle m'a recommandée; vous étiez encore trop malade, et je n'ai pas voulu vous quitter; mais ce matin, avant que d'entrer chez vous, je lui ai enfin mandé par un laquais

qu'elle m'a envoyé, que j'irais demain chez elle. Je m'en dédirai pourtant si vous le souhaitez, ajouta-t-elle. Voyez, resterai-je ? Je vous avertis que j'aimerais bien mieux être avec vous.

Non, lui répondis-je en lui prenant affectueusement la main, je vous prie d'y aller; il faut répondre à l'envie qu'elle a de vous voir. Ayez seulement la bonté d'en revenir une demi-heure plus tôt que vous ne le feriez sans moi, et je serai contente.

Mais je ne le serais pas, moi, me repartit-elle ; et vous trouverez bon que j'abrége un peu davantage; je ne prétends point m'y ennuyer si long-temps que vous le dites.

Passons donc au lendemain. Mademoiselle Varthon se rendit chez cette amie de sa mère, dont le carrosse la vint chercher de si bonne heure qu'elle en murmura, qu'elle en fut de mauvaise humeur, et le tout encore à cause de moi avec qui elle était alors. Cependant elle en revint beaucoup plus tard que je ne l'attendais. Je n'ai pas été la maîtresse de quitter, me dit-elle ; on m'a retenue malgré moi; et il n'y avait rien de plus croyable.

Quelques jours après, elle y retourna encore, et puis y retourna; il le fallait, à moins que de rompre avec la dame, à ce qu'elle disait, et je n'en doutai point; mais elle me paraissait en revenir avec un fond de distraction et de rêverie qui ne lui était point ordinaire ; je lui en dis un mot; elle me répondit que je me trompais, et je n'y songeai plus.

Je commençais à me lever alors, quoique encore

assez faible ; ma mère envoyait tous les jours au couvent pour savoir comment je me portais ; elle m'écrivit même une ou deux fois ; et de lettres de Valville, pas une.

Mon fils est bien impatient de te revoir ; mon fils te querelle d'être si long-temps convalescente ; mon fils devait mettre quelques lignes dans le billet que je t'écris, je l'attendais pour cela ; mais il se fait tard, il n'est pas revenu, et ce sera pour une autre fois.

Voilà toutes les nouvelles que je recevais de lui ; j'en fus si choquée, si aigrie, que, dans mes réponses à ma mère, je ne fis plus aucune mention de lui. Dans ma dernière, je lui marquai que je me sentais assez de force pour me rendre au parloir, si elle voulait avoir la bonté d'y venir le lendemain.

Je ne suis malade que du seul ennui de ne point voir ma chère mère, ajoutai-je ; qu'elle achève donc de me guérir, je l'en supplie. Je ne doutai point qu'elle ne vînt, et elle n'y manqua pas ; mais nous ne prévoyions ni l'une ni l'autre la douleur et le trouble où elle me trouva le lendemain.

La veille de ce jour, je me promenais dans ma chambre avec mademoiselle Varthon ; nous étions seules.

Vous crûtes vous apercevoir, il y a quelques jours, que j'étais un peu rêveuse, me dit-elle, et moi je m'aperçois aujourd'hui que vous l'êtes beaucoup. Vous avez quelque chose dans l'esprit qui vous chagrine, et je suis bien trompée si hier au matin vous

ne veniez pas de pleurer, lorsque j'entrai chez vous. Je ne vous demande point de quoi il s'agit, ma chère compagne; dans la situation où je suis, je ne puis vous être bonne à rien; mais votre tristesse m'inquiète, j'en crains les suites; songez que vous sortez de maladie, et que ce n'est pas le moyen de revenir en parfaite santé que de vous livrer à des pensées fâcheuses; notre amitié veut que je vous le dise, et je n'irai pas plus loin.

Hélas! je vous assure que vous me prévenez, lui répondis-je; je n'avais point dessein de vous cacher ce qui me fait de la peine; mon cœur n'a rien de secret pour vous ; mais il n'y a pas long-temps que je suis bien sûre d'avoir sujet d'être triste, et la journée ne se serait pas passée sans que je vous eusse tout confié. Je n'aurais eu garde de me refuser cette consolation-là.

Oui, mademoiselle, repris-je après m'être interrompue par un soupir, oui, j'ai du chagrin ; je vous ai déjà raconté la plus grande partie de mon histoire ; ma maladie m'a empêchée de vous dire le reste ; et le voici en deux mots.

Madame de Miran est cette dame que, s'il vous en souvient, je vous ai dit que j'avais rencontrée ; vous avez été témoin de ses façons avec moi; on la prendrait pour ma mère; et, depuis le premier instant où je l'ai vue, elle en a toujours agi de même.

Ce n'est pas là tout : ce M. de Valville, qui vous vint voir l'autre jour.... Eh bien! ce M. de Valville, me dit-elle sans me donner le temps d'achever, est-ce

qu'il vous est contraire ? Saurait-il mauvais gré à sa mère de l'amitié qu'elle a pour vous ?

Non, lui dis-je, ce n'est point cela ; écoutez-moi. M. de Valville est le jeune homme dont je vous ai parlé aussi, chez qui on me porta après ma chute, et qui prit dès-lors pour moi la passion la plus tendre, une passion dont je n'ai pu douter ; bien plus, madame de Miran sait qu'il m'aime, et que je l'aime aussi ; elle sait qu'il veut m'épouser, et, malgré mes malheurs, consent elle-même à notre mariage qui doit se faire au premier jour, qui a été retardé par hasard, et qui peut-être ne se fera plus ; j'ai du moins lieu d'en désespérer par la conduite que Valville tient actuellement avec moi.

Mademoiselle Varthon ne m'interrompait plus, écoutait d'un air morne, baissait la tête, et même ne me regardait pas ; je ne la voyais que de côté ; et cette contenance qu'elle avait, je l'attribuais à la simple surprise que lui causait mon récit.

Vous savez de quel danger je sors, continuai-je ; je viens d'échapper à la mort ; avant ma maladie, jamais sa mère ne m'écrivait le moindre billet qu'il n'en joignît un au sien, ou qu'il ne m'écrivît quelque chose dans sa lettre. Et ce même homme qui m'a accoutumée à le voir si tendre et si attentif, lui qui a pensé me perdre, qui a dû être si alarmé de l'état où j'étais, lui qu'à peine j'aurais cru assez fort pour supporter des frayeurs sur mon compte, qui a dû être si transporté de joie de me voir hors de péril, croiriez-vous, mademoiselle, que je suis en-

core à recevoir de ses nouvelles, qu'il ne m'a pas écrit le moindre petit mot, lui qui m'aimait tant, pas un seul billet ? Cela est-il naturel ? Que veut-il que je pense, et que penseriez-vous à ma place ?

Je m'arrêtai là-dessus un moment, mademoiselle Varthon aussi ; mais elle me laissait toujours un peu derrière elle, restait muette, et ne retournait pas la tête.

Pas une lettre ! répétai-je ; lui qui m'en a tant prodigué dans des occasions moins pressantes ; encore une fois, le croiriez-vous ? Est-ce que sa tendresse diminue ? est-il inconstant ? est-ce que je perds son cœur, au lieu de la vie que j'aimerais mieux avoir perdue ? Mon Dieu, que je suis agitée ! Mais, dites-moi, mademoiselle, il me vient une chose dans l'esprit, ne serait-il pas malade ? Madame de Miran, qui sait que je l'aime, ne me le cacherait-elle point ? Elle m'aime beaucoup aussi, elle peut avoir peur de m'affliger. N'auriez-vous pas la même bonté qu'elle ? Cette visite que vous dites avoir reçue de M. de Valville, ne vous aurait-on pas engagée à la feindre, pour m'empêcher de soupçonner la vérité ? Car il me paraît impossible qu'il soit si négligent, et je vous assure que je serai moins affligée de le savoir malade[1] : il est jeune, il en reviendra, mademoiselle ;

---

[1] *Et je vous assure que je serai moins affligée de le savoir malade.* Il ne faut pas regarder ces paroles comme l'indice d'un mouvement d'égoïsme. Marianne, pour obtenir l'aveu sincère de ce qu'elle ignore, a besoin de persuader à sa compagne que la vérité lui serait

au lieu que, s'il était inconstant, il n'y aurait plus de remède ; ainsi ce dernier motif d'inquiétude est pour moi bien plus cruel que l'autre. Avouez-moi donc sa maladie, je vous en conjure ; vous me tranquilliserez ; avouez-la, de grâce, je serai discrète. Elle se taisait.

Alors, impatientée de son silence, je l'arrêtai par le bras, et me mis vis-à-vis d'elle pour l'obliger à me parler.

Mais jugez de mon étonnement quand, pour toute réponse, je n'entendis que des soupirs, et que je ne vis qu'un visage baigné de pleurs.

Ah ! Seigneur, m'écriai-je en pâlissant moi-même ; vous pleurez, mademoiselle ; qu'est-ce que cela signifie ? Et je lui demandais ce que mon cœur devinait déjà ; oui, j'en eus tout d'un coup un pressentiment, j'ouvris les yeux ; tout ce qui s'était passé pendant son évanouissement me revint dans l'esprit, et m'éclaira.

Nous étions alors près d'un fauteuil, dans lequel elle se jeta ; je me mis auprès d'elle, et je pleurais aussi.

---

moins pénible que les suppositions qui se présentent à son esprit. D'ailleurs, c'est presqu'un axiome en amour, que la perte même de l'objet aimé cause moins d'affliction que la preuve de son inconstance. La Harpe, dans son *Cours de littérature*, n'a pas cru déroger à la dignité de son sujet, en mettant en question si *Orosmane* était plus malheureux après avoir reconnu l'innocence de *Zaïre*, qu'il venait de frapper, que lorsqu'elle vivait encore et lui paraissait infidèle.

Achevez, lui dis-je, ne me déguisez rien; ce ne serait pas la peine, je crois vous entendre. Où avez-vous vu monsieur de Valville? L'indigne! Est-il possible qu'il ne m'aime plus?

Hélas! ma chère Marianne, me répondit-elle, que n'ai-je su plus tôt tout ce que vous venez de me dire?

Eh bien! insistai-je, après, parlez franchement; est-ce que vous m'avez ravi son cœur? Dites donc qu'il m'en coûte le mien, répondit-elle.

Quoi! criai-je encore, il vous aime donc, et vous l'aimez? Que je suis malheureuse!

Nous sommes toutes deux à plaindre, me dit-elle; il ne m'a point parlé de vous; je l'aime, et je ne le verrai de ma vie.

Il ne m'en aimera pas davantage [1], lui répondis-je en versant à mon tour un torrent de larmes; il ne m'en aimera pas davantage. Ah! mon Dieu, où suis-je, et que ferai-je? Hélas! ma mère, je ne serai donc point votre fille! C'est donc en vain que vous avez été si généreuse! Quoi! vous, monsieur de Valville, vous, infidèle pour Marianne, après tant d'amour vous l'abandonnez! et c'est vous, mademoiselle, qui me l'ôtez; vous, qui avez eu la cruauté de m'aider à guérir! Eh! que ne me laissiez-vous mourir? Comment

---

[1] *Il ne m'en aimera pas davantage.* C'est là le cri d'un amour véritable. Ainsi, dans une tragédie de Voltaire, peu digne d'ailleurs de ce grand génie, dans *Zulime*, quand l'héroïne reconnaît que sa rivale est aimée, elle se poignarde en s'écriant :

C'est à moi de mourir, puisque c'est toi qu'on aime.

voulez-vous que je vive? Je vous ai donné mon cœur à tous deux, et tous deux vous me donnez la mort. Ah! je ne survivrai pas à ce tourment-là, je l'espère; Dieu m'en fera la grâce, et je sens que je me meurs.

Ne me reprochez rien, me dit-elle d'un ton plein de douleur; je ne suis point capable d'une perfidie; je vous conterai tout; il m'a trompée.

Il vous a trompée, repartis-je! Eh! pourquoi l'écoutiez-vous, mademoiselle? Pourquoi l'aimer, pourquoi souffrir qu'il vous aimât? Votre mère venait de partir, vous étiez dans l'affliction, et vous avez le courage d'aimer[1]! D'ailleurs, il n'était point mon frère, vous le saviez, vous nous aviez trouvés ensemble; il est aimable, et je suis jeune; était-il si difficile de deviner que nous nous aimions? Et quelle excuse avez-vous? Mais, encore une fois, où l'avez-vous vu? Vous vous connaissiez donc! Comment avez-vous fait pour m'arracher sa tendresse? On n'en a jamais eu tant qu'il en avait, et jamais il n'en trou-

---

[1] *Vous étiez dans l'affliction, et vous avez le courage d'aimer.* La passion rend injuste, et c'est cette injustice même que Marivaux, que le grand observateur du cœur des femmes, n'avait garde d'oublier. Marianne ne se souvient plus qu'elle aussi était dans l'affliction, qu'elle venait de perdre sa seconde mère, la sœur de son charitable curé, qu'elle était même sans ressources, et presque abandonnée à la charité publique, lorsqu'elle est devenue amoureuse de Valville. La situation respective de Marianne et de mademoiselle Varthon a quelque ressemblance avec celle d'*Iphigénie* et d'*Ériphile* dans la tragédie de Racine; et les reproches de l'orpheline du roman ne le cèdent guère pour l'éloquence à ceux de l'amante d'Achille.

vera tant que j'en avais moi-même. Il me regrettera, mais je n'y serai plus; il se ressouviendra combien je l'aimais, il pleurera ma mort; vous aurez la douleur de le voir; vous vous reprocherez de m'avoir trahie, et vous ne serez jamais heureuse.

Moi! vous avoir trahie, me répondit-elle! Eh! ma chère Marianne, vous avouerais-je que je l'aime, si je n'avais pas moi-même été surprise; et ne vais-je pas être la victime de tout ceci? Tâchez de vous calmer un moment pour m'entendre; vous avez le cœur trop bon pour être injuste, et vous l'êtes; vous allez en juger par ma sincérité.

Je n'avais jamais vu Valville avant la faiblesse dans laquelle je tombai au départ de ma mère; vous savez qu'il me secourut avec empressement.

Dès que je fus revenue à moi, le premier objet qui me frappa, ce fut lui, qui était à mes genoux; il me tenait la main. Je ne sais si vous remarquâtes les regards qu'il jetait sur moi. Toute faible que j'étais, j'y pris garde; il est aimable, vous en convenez; je le trouvai de même; il ne cessa presque point d'avoir les yeux sur moi, jusqu'au moment où je m'enfermai; et, par malheur, rien de tout cela ne m'échappa.

J'ignorais qui il était. Ce que vous me contâtes de votre histoire ne me l'apprit point; il est vrai que je pensais quelquefois à lui, mais comme à quelqu'un que je croyais ne pas revoir. On vint plusieurs jours après m'avertir qu'une personne (qu'on ne nommait pas) souhaitait de me parler de la part de madame de

Miran. J'étais avec vous alors ; je descendis ; et c'était lui qui m'attendait.

Je rougis en le voyant ; il me parut embarrassé, et son embarras me rendit honteuse ; il me demanda en souriant si je le reconnaissais, si je n'avais pas oublié que je l'avais vu. Il me dit que mon évanouissement l'avait fait trembler [1], que de sa vie il n'avait été si attendri que de l'état où il m'avait vue ; qu'il l'avait toujours présent ; que son cœur en avait été frappé ; et tout de suite me conjura de lui pardonner la naïveté avec laquelle il s'expliquait là-dessus.

Pendant qu'elle me parlait ainsi, elle ne s'apercevait point que son récit me tuait ; elle n'entendait ni mes soupirs, ni mes sanglots ; elle pleurait trop elle-même pour y faire attention ; et, tout cruel qu'était ce récit, mon cœur s'y attachait pourtant, et trouvait je ne sais quel funeste plaisir dans le déchirement même qu'il me causait.

Et moi, continua-t-elle, je fus si émue de tous ses discours, que je n'eus pas la force de les arrêter ; il ne me dit pourtant point qu'il m'aimait, mais je sentais bien que ce n'était que cela qu'il me voulait dire ; et il me le disait d'une façon dont il n'aurait pas été raisonnable de me fâcher.

---

[1] *Il me dit que mon évanouissement l'avait fait trembler.* La justification est plus cruelle que l'offense. Mademoiselle Varthon se complaît à répéter les paroles tendres que lui a adressées Valville, pour montrer qu'elle ne les a point provoquées ; et elle ne songe pas, ainsi que Marianne va le faire remarquer, que chacune de ces paroles est un coup de poignard pour cette infortunée.

J'ai tenu cette belle main que je vois dans les miennes, ajouta-t-il encore, je l'ai tenue. Vous me vîtes à vos genoux, quand vous commençâtes à ouvrir les yeux ; j'eus bien de la peine à m'en ôter ; et je m'y jette encore toutes les fois que j'y pense.

Ah! Seigneur, il s'y jette, m'écriai-je ici ; il s'y jetait pendant que je me mourais ; hélas! je suis donc bien effacée de son cœur! Il ne m'a jamais rien dit de si tendre [1].

Je ne me rappelle plus ce que je lui répondis, poursuivit-elle ; tout ce que je sais, c'est que je finis par lui dire que je me retirais, qu'un pareil entretien n'avait que trop duré ; et il s'excusa avec un air de soumission et de respect qui m'apaisa.

Je m'étais déjà levée ; il me parla de ma mère, et puis de l'envie que la sienne avait de me voir chez elle ; il me parla encore de madame la marquise de Kilnare, qu'il ne doutait point que je ne connusse, et dont il me dit qu'il était fort connu aussi ; et cette dame est celle chez qui j'ai été trois ou quatre fois

---

[1] *Il ne m'a jamais rien dit de si tendre.* De toutes les situations dont l'amour remplit le théâtre et les romans, aucune peut-être ne fournit des développemens plus pathétiques que la situation d'une amante trahie. Ariane, Médée, et tant d'autres héroïnes antiques et modernes, en sont des exemples. Marivaux a rajeuni cette position si intéressante, en rapprochant les deux rivales, en faisant de l'amante abandonnée la confidente de la rivale heureuse, et en amenant ainsi ces comparaisons si touchantes que fait Marianne des marques de tendresse dont elle était autrefois l'objet avec celles qui s'adressent maintenant à mademoiselle Varthon.

depuis votre convalescence. Il ajouta qu'il voyait assez souvent un de ses parens, et qu'ils devaient, je pense, souper ce même soir ensemble. Enfin, lorsque j'allais le quitter; j'oubliais, me dit-il, une lettre que ma mère m'a chargé de vous remettre de sa part, mademoiselle. Il rougit en me la présentant; je la pris, croyant de bonne foi qu'elle était de madame de Miran; et point du tout, dès qu'il fut sorti, jugez de ma surprise, elle était de lui. Je l'ouvris en revenant chez vous dans l'intention de vous la porter, je n'en fis pourtant rien; vous y verrez la raison qui m'en empêcha.

Elle tira alors cette lettre de sa poche, me la donna tout ouverte, et me dit : Lisez. Je la pris d'une main tremblante, et je n'osais en regarder le caractère. A la fin pourtant je jetai les yeux dessus, en la mouillant de mes larmes : Il écrit, mais ce n'est plus à moi, dis-je, mais ce n'est plus à moi !

Je fus si pénétrée de cette réflexion, j'en eus le cœur si serré, que je fus long-temps comme étouffée par mes soupirs, et sans pouvoir commencer la lecture de cette lettre, qui était courte, et dont voici les termes :

« Depuis le jour de votre accident, mademoiselle,
« je ne suis plus à moi. En venant ici aujourd'hui,
« j'ai prévu que mon respect m'empêcherait de vous
« le dire; mais j'ai prévu aussi que mon trouble et
« mes regards timides vous le diraient; vous m'avez
« vu en effet trembler devant vous, et vous avez
« voulu vous retirer sur-le-champ. Je crains que

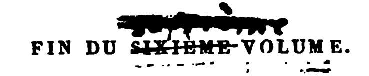
« cette lettre-ci ne vous irrite aussi ; cependant mon « cœur n'y sera pas plus hardi qu'il ne l'a été tantôt; « il y tremble encore, et voici simplement de quoi « il est question. Vous aurez sans doute accordé votre « amitié à mademoiselle Marianne, et il y a quelque « apparence qu'au sortir du parloir vous irez lui con-« fier votre étonnement, hélas! peut-être votre in-« dignation sur mon compte ; et vous me nuirez au-« près de ma mère, que j'instruirais moi-même dans « un autre temps, mais qu'il ne serait pas à propos « qu'on instruisît aujourd'hui, et à qui pourtant ma-« demoiselle Marianne conterait tout. J'ai cru devoir « vous en avertir. Mon secret m'est échappé ; je vous « adore ; je n'ai pas osé vous le dire, mais vous le « savez. Il ne serait pas temps qu'on le sût, et vous « êtes généreuse. »

Remettons la suite de cet événement à la huitième partie [1], madame ; je vous en ôterais l'intérêt, si j'allais

---

[1] *Remettons la suite de cet événement à la huitième partie.* De toutes les épreuves que Marianne était destinée à subir, voici la dernière, mais aussi la plus cruelle et celle qui sera la plus longue. Tant qu'elle était aimée de Valville, tout orpheline qu'elle était, pauvre, compromise, insultée, menacée même, elle trouvait cependant toujours sa consolation dans la certitude que toutes ses peines étaient ressenties par son amant, et dans l'espérance inséparable d'un amour partagé. Maintenant tout a réussi au-delà de ses vœux. Personne ne s'oppose plus à son mariage avec son amant, excepté cet amant lui-même. A la fois blessée dans ses sentimens les plus chers, et humiliée dans son amour-propre, elle en est venue au point de regretter un malheur et des obstacles qui la rendaient plus intéressante aux yeux de Valville.

plus loin sans achever. Mais l'histoire de cette religieuse que vous m'avez tant de fois promise, quand viendra-t-elle ? me dites-vous. Oh ! pour cette fois-ci, voilà sa place ; je ne pourrai plus m'y tromper ; c'est ici que Marianne va lui confier son affliction ; et c'est ici qu'à son tour elle essaiera de lui donner quelques motifs de consolation, en lui racontant ses aventures.



FIN DU ~~SIXIEME~~ VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU SIXIÈME VOLUME.

